



# HISTOIRE
## GENERALE
## DE
# PORTUGAL,

*Par* M. DE LA CLEDE.

## TOME III.

Contenant un Interregne de quelques années; & les Regnes de Dom Juan I. d'Edoüard, d'Alfonse V. & le commencement de celui de Dom Juan II.



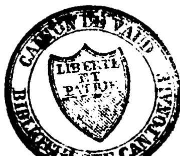


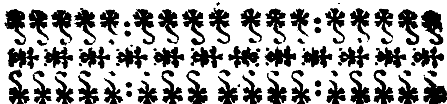

A PARIS,

Chez PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë Saint Jacques, à Sainte Therese.

M. DCC. XXXV.

*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*





# SOMMAIRES DES LIVRES

Contenus dans ce troisiéme Volume.

## SOMMAIRE DU LIVRE DIXIE'ME.

*Depuis la page 1, jusqu'à la page 128.*

Contenant un Interregne de quelques années, & le Regne de D. Juan I.

*INterregne. Sagesse du Gouvernement du Grand Maître. Le Roi de Castille prend le titre de Roi de Portugal. Il fait son entrée publique dans Santarem. Plusieurs Villes se soumettent à lui. Il fait avancer son armée vers Lisbonne. Combat entre les Portugais & les Espagnols. Ceux-ci sont battus & mis en fuite par Nugnes Pereira General des Portugais, & Connetable du Royaume. Siege de Lisbonne. Combat de la flotte Espagnole & de la flotte Portugaise sur le Tage. Avantage de la flotte Portugaise. La Ville est ré-* An. de J.C. 1383.

*duite à l'extrêmité. Le Roi de Castille est contraint de lever le siege. Conspiration contre le Regent. Elle est découverte & punie. Le Grand Maître est proclamé Roi, du consentement des Etats assemblés à Conimbre. Il regne sous le nom de Juan I. Hostilités des Castillans. Bataille d'Aljubarota entre les Castillans & les Portugais inferieurs en nombre. Les deux Rois y sont en personnes. Les Castillans sont taillés en pieces. Le Duc de Lancastre arrive à Porto, dans le dessein de conquerir la Castille sur laquelle il avoit des prétentions. D. Juan épouse la Princesse Philippe fille du Duc de Lancastre. Continuation de la guerre contre le Roi de Castille. Conquêtes des Portugais dans la Galice. L'Infant de Castille épouse la fille du Duc de Lancastre, de l'aveu du Roi de Portugal. Treve entre les deux Rois. Mort du Roi de Castille. Son fils Henri III. lui succede.*



## SOMMAIRE
### DU LIVRE ONZIE'ME.

*Depuis la page 129, jusqu'à la page 250.*

Contenant les Regnes de Dom Juan I. & d'Edouard.

*Continuation de la guerre entre le Portugal & la Castille. Désinteressement du Connétable de Portugal. Il se retire à Estremos. Il revient à la Cour, & on le dépouille d'une partie de ses biens, ainsi que plusieurs autres, à qui on avoit fait des donations trop considerables. Plusieurs Seigneurs Portugais mécontens passent en Castille. Treve de dix ans conclue entre la Castille & le Portugal. Elle n'est point observée & la guerre recommence. Mort du Roi de Castille: son fils Jean lui succede. Les Infants de Portugal veulent se signaler contre les Maures. Ils proposent au Roi une expedition en Afrique, & d'aller assieger Ceuta. Peste à Lisbonne. La Reine en est frappée & meurt. Expedition en Afrique. Ceuta est pris. L'Infant Henri fait armer deux vaisseaux pour faire des découvertes. Ces vaisseaux partent l'an* 1410. *Découverte de l'isle de Madere en* 1420. *Découverte du Cap de Serre-Lionne. Découverte des isles Canaries par*

An. de J.C. 1393.

*les Biscaiens & les Navarrois sous la conduite d'un Gentilhomme Normand, nommé Jean de Betancourt. Le Connétable se retire dans un Monastere, où il finit ses jours. Son éloge. Trêve publiée entre la Castille & le Portugal. Voyages de l'Infant D. Pedre. D. Edouard fils ainé du Roi épouse Leonor sœur d'Alfonse Roi d'Arragon & de Naples. Isabelle Infante de Portugal épouse Philippe Duc de Bourgogne. Philippe en cette occasion institue l'Ordre de la Toison d'Or. Mort de D. Juan III. Son éloge. Ses enfans. Sous son regne arrive le combat de douze Chevaliers Portugais contre douze Chevaliers Anglois, pour soûtenir l'honneur de quelques Dames. D. Edouard fils ainé de Jean monte sur le trône. Concile de Bâle transferé à Ferrare, puis à Florence. Le Pape Eugene est déposé. Felix V. anti-Pape. Expedition en Afrique. Mauvais succès de cette entreprise. Les Infants freres d'Edouard assiegent Tanger. Ils sont accablez par les Maures, & obligez de traiter avec eux pour la reddition de Ceuta. L'Infant Ferdinand leur est donné en ôtage. Les deux autres Infants ne veulent point qu'on rende Ceuta. Le Pape s'y oppose aussi. Ferdinand demeure prisonnier. Mauvais traitemens qu'il essuye de la part des Infideles. Il meurt en 1443, après six*

*ans de captivité. Malheurs du Portugal. Soulevement des Castillans contre Alvarés de Lune. Portrait de ce Favori odieux. Troubles dans toute l'Europe. La peste ravage le Portugal. Mort d'Edouard. Les enfans qu'il laisse. Son caractere. Jean de Regras Jurisconsulte habile, par le secours duquel Edouard fit un code pour expliquer d'anciennes Loix.*

---

# SOMMAIRE
## DU LIVRE DOUZIE'ME.

*Depuis la page 251, jusqu'à la page 385.*

Contenant le Regne d'Alfonse V.

*ALfonse V. fils aîné d'Edouard, âgé de cinq ans, monte sur le trône. La Reine Leonor sa Mere Regente du Royaume. Les Infants freres du feu Roi sont contraires à la Reine. Intrigues de la Cour. L'Infant D. Pedre obtient de la Reine une promesse par écrit du mariage du Roi avec sa fille. Assemblée des Etats. Le Ministere est partagé. On ne laisse à la Reine que le soin de l'éducation du Roi & l'administration des Finances. L'Infant D. Pedre est déclaré défenseur du Royaume. Division entre l'Infant D. Pedre & le Comte de Barcelos son frere. D. Pedre déchire la promesse de mariage. Troubles* An. de J. C. 143[illegible]

*à l'occasion du Gouvernement. Les Etats assemblés décident que D. Pedre sera chargé de la Regence & de l'éducation du Roi. On l'arrache d'entre les bras de la Reine, qui se retire à Sintra. Ses intrigues contre le Regent. Le Roi de Castille demande que la Regence soit renduë à la Reine. Cette Princesse se retire à Crato. Guerre civile à ce sujet. Les Castillans prennent le parti de la Reine, & entrent en Portugal où ils commettent des hostilitez. Le Regent se résout d'aller assieger la Reine à Crato. Elle se retire en Castille. Le Regent attaque le Comte de Barcelos, qui s'étoit retiré dans la Province d'entre Douro & Minho. Entrevûë & accommodement des deux freres. Le Roi est fiancé avec la fille du Regent. La Reine se retire à Tolede, où elle tombe dans un triste état, & meurt, soupçonnée d'avoir été empoisonnée. Sa sœur la Reine de Castille meurt peu après de la même maniere. Le fils de Dom Pedre, Connétable du Royaume à l'âge de seize ans, mene des troupes auxiliaires au Roi de Castille, pour l'aider à réduire ses sujets rebelles. Le Roi de Portugal devient majeur à 14 ans, & ratifie son mariage avec sa cousine Isabelle, fille de D. Pedre, qui continue d'être chargé du Gouvernement. Le Comte de Barcelos Duc de Bragance, indispose le Roi contre*

*l'Infant D. Pedre, Duc de Conimbre. Moderation de l'Infant. Guerre civile entre le Duc de Conimbre, & le Duc de Bragance. Edit du Roi contre le Duc de Conimbre son beau-pere. Le Duc est investi par l'armée du Roi, & reçoit un coup de fléche dont il meurt. Le Comte d'Abranches veut venger sa mort, & périt avec D. Jaime fils du Duc. Prise de Constantinople par Mahomet II. Mauvais conseils donnés au Roi de Castille par deux Moines. Mort de la Reine de Portugal. On soupçonne qu'elle a été empoisonnée. Le Roi forme le dessein de passer en Afrique. Prise d'Alcaçar-Seguer. Mort de l'Infant Henri, & de son frere naturel le Duc de Bragance. Siege de Tanger, qu'on est obligé de lever. Edouard de Menesés est tué avec un grand nombre de Seigneurs Portugais. Le Roi retourne en Portugal. Troubles dans le Royaume de Castille sous le regne de Henri l'Impuissant. La Princesse Jeanne sa fille est déclarée inhabile à succeder, & du consentement du Roi la Reine est accusée d'adultere avec Bertrand de la Cueva. Mort de D. Ferdinand frere du Roi de Portugal. Prise d'Arzila en Afrique. Tanger ouvre ses portes. Mort de Henry Roi de Castille, qui déclare dans son testament Jeanne sa fille heritiere de sa Couronne. Isabelle sœur du feu Roi, &*

*femme de Ferdinand Roi d'Arragon, se fait proclamer Reine de Castille. Le Roi de Portugal soutient les droits de Jeanne, & leve des troupes. Il se rend dans la Castille, fiance à Plazentia la Princesse Jeanne, & prend le titre de Roi de Portugal, de Castille. Guerre entre les Rois de Portugal & d'Arragon. Combat de Toro entre les Castillans & les Portugais. Ceux-ci sont défaits.*

---

# SOMMAIRE
## DU LIVRE TREIZIE'ME.

*Depuis la page 386, jusqu'à la page 533.*

Contenant la fin du Regne d'Alfonse V. & le regne de Dom Juan II.

An. de J. C. 1476.

*LE Roi de Portugal passe en France pour demander du secours à Louis XI. Il aborde à Collioure. Honneurs qu'on lui rend dans toutes les Villes où il passe. Il se rend à Paris : comment il y est reçû de Louis XI. Il craint que le Roi de France ne le livre au Roi d'Arragon. Il est arrêté en Normandie, & relâché aussi-tôt. Le Roi de Portugal forme le dessein d'abdiquer sa Couronne. & envoye ordre à l'Infant Dom Juan son fils de se faire proclamer Roi. L'Infant prend ce titre en effet, & est reconnu pour Roi de Portu-*

*gal. Le Roi son pere qu'on croioit dans la Terre-Sainte, revient en Portugal. D. Juan va le trouver, se jette à ses pieds, & veut lui rendre le sceptre. Alfonse le refuse, & neanmoins l'accepte. Continuation de la guerre. Le parti de Jeanne tombe de jour en jour dans la Castille, & celui d'Isabelle s'y fortifie. Traité de paix entre les deux Couronnes. Alfonse meurt de la peste, âgé de 49 ans, dont il avoit regné 43. Son caractere, & son éloge. Jean II. lui succede. Son application au Gouvernement. Disgrace du Duc de Bragance. Les liaisons de ce Duc avec le Roi de Castille. Il se détermine à quitter la Cour. Le Roi le fait arrêter. Il consulte le Roi de Castille sur cette affaire. Réponse du Roi de Castille. On informe contre le Duc de Bragance. Accusations intentées contre lui. On lui fait son procès, & le Roi assiste lui-même à toutes les seances. Le Duc est condamné à mort, & tous ses biens sont confisquez. Lettre touchante qu'il écrit au Roi. Il est executé. Apologie de ce Prince. De son fils Jacques descend la Maison Royale, qui est aujourd'hui sur le trône de Portugal. Navigation dans la Guinée. Un Légat du Pape Sixte arrive en Portugal pour se plaindre des oppressions qu'on exerçoit envers le Clergé. Le Legat a ordre de citer D. Juan à comparoître devant le Saint Pere. Le*

*Roi se justifie, & satisfait le Pape. Conspiration formée contre D. Juan. Le Roi en est informé. Mesure que le Roi prend pour s'en garentir. Il tue de sa main le Duc de Viseo, Chef de la conspiration. Supplice des autres Conjurés. Fuite de quelques-uns. L'Evêque d'Evora est enfermé dans un cachot obscur; où il meurt au bout de trois jours. Reflexions differentes sur la conduite de D. Juan en cette occasion. Christophle Colombe, Genois de nation, se rend en Portugal, pour offrir ses services au Roi par rapport à la découverte du nouveau Monde. Déliberation à ce sujet. Colombe est remercié. Il se détermine à passer en Castille. D. Juan envoye une nouvelle flotte, pour penetrer jusqu'aux Indes Orientales. Voyages de Jacques Cane : comment il est reçu dans le Congo. Description de ce Royaume par Jacques Cane. On penêtre en même-tems dans le Royaume de Beni. Les Portugais doublent le Cap des Tourmentes, appellé aujourd'hui le Cap de Bonne-Esperance. Autres voyages des Portugais. Ordonnances du Roi touchant la Police du Royaume. Guerre contre les Maures en Afrique. Succès des Portugais, qui perdent ensuite une bataille considerable. Victoire de Coutigno, qui bat les Maures.*

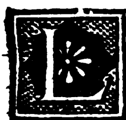
Fin des Sommaires du Tome III.

HISTOIRE



# HISTOIRE DE PORTUGAL.

## LIVRE DIXIÉME.



E Grand-Maître ne désespéra plus de parvenir à la Couronne. Elle étoit le but de toutes ses actions ; mais il se cachoit avec un soin extrême, pour engager de plus en plus le peuple dans ses intérêts. A l'égard des Grands qui l'avoient fait déclarer Regent & Protecteur du Roïaume, il étoit de leur intérêt & de leur honneur, de soûtenir leur ouvrage. Haïs du Roi de Castille & détestés de Leonor, ils ne pouvoient en esperer un bon parti, qu'autant

INTERREGNE. 1383.

1383. que le Grand-Maître y contribuëroit par son autorité. Ainsi ils se trouvoient liés invinciblement à sa fortune. Cependant le Grand-Maître prit en main les rênes du gouvernement. Ne voulant rien faire, ni rien entreprendre sans un bon conseil, le choix qu'il fit de ceux qu'il vouloit y admettre, fit voir en lui une sagesse consommée. Le premier s'appelloit Jean de Regras éleve de Bartole, qu'il fit Chancelier du Roïaume; le second Dom Laurent Archevêque de Brague, & le troisiéme Jean Alfonse d'Azambuja Evêque de Conimbre, & bientôt après de Lisbonne. Ces trois hommes avoient une connoissance profonde des Loix & des Coûtumes du Roïaume. Il falloit dans ces tems orageux, des gens d'une prudence rare, & d'un courage ferme à la tête des affaires. Dom Juan trouva dans Regras & les deux Prélats, ces deux qualités à un degré éminent. Ce furent eux qui composerent le Conseil d'Etat.

La chambre des Juges, qu'on appelle en Portugal des Ambargadores, eurent à leur tête le Licentié Dom Juan Gilles, & Laurent Esteves, fils de ce grand homme de même nom, favori du Roi Dom Pedre, personna-

ges non moins considérables, que ceux 1383.
qui composoient le Conseil d'Etat. Celui des Dépêches fut également rempli de gens sages & éclairés, & la charge de Lieutenant Criminel de Lisbonne fut donnée à Dom Lopés Martinés, célébre Négociant de cette Ville, homme capable & prudent.

Ces Reglements faits, le Grand-Maître, pour commencer d'exercer l'autorité dont il venoit d'être revêtu, publia une Déclaration, par laquelle il promettoit de pardonner à tous les malfaicteurs du Roïaume, & de leur distribuer les biens des Portugais, qui étoient passés en Castille, ou qui s'étoient retirés auprès de la Reine, à condition qu'ils viendroient se ranger sous ses étendarts, pour défendre conjointement avec lui la Patrie contre les entreprises des Espagnols, ou des partisans de la Reine. Cette Déclaration fit son effet. Un nombre prodigieux d'hommes perdus de dettes, ou chargés de crimes, accoururent pour profiter de la grace qu'on leur promettoit. Ils fortifierent considérablement le parti du Grand-Maître, & de criminels proscrits ils devinrent Citoïens utiles, par le zele avec lequel ils prodiguerent leur vie

1383. pour la liberté du Roïaume.

La Reine étoit toûjours à Alenquer, dont elle avoit donné le gouvernement à Dom Martin Gonçalés d'Ataïde. Elle passa à Santarem. Dom Pedre Alvarés Pereira Prieur de Crato, & Dom Diegue Alvarés son frere étoient dans cette Ville. Nuñez aïant abandonné les intérêts de la Reine, s'étoit rendu à Lisbonne, où le Grand-Maître l'avoit admis au rang des Conseillers d'Etat. Donna Eyrea Gonçalés sa mere quitta Portalegre, & vint le trouver à Lisbonne, pour tâcher de lui persuader de rentrer dans le parti de la Reine. Nuñez après l'avoir attentivement écoutée, lui prouva avec tant de force, qu'il soûtenoit la bonne cause, qu'Eyrea bien loin de persister à vouloir qu'il se détachât du parti du Grand-Maître, lui promit au contraire de travailler pour que ses deux freres l'embrassassent.

Cependant le Grand-Maître étoit absolu dans Lisbonne. Alfonse Valem Commandant du Château, étoit le seul qui refusât de lui obéir. Le Regent le fit sommer de se rendre à son devoir, & en cas de refus, il lui fit dire qu'il alloit faire égorger à ses yeux & sa femme & ses enfans. Nu-

nez fut chargé de lui porter la parole. 1383.
Il s'acquitta si heureusement de sa commission, qu'il lui persuada de satisfaire le Regent, si dans l'espace de quatre heures la Reine ne l'envoïoit secourir. Valem obéit.

Les Grands jaloux de l'autorité de D. Juan, nourrissoient dans le fonds de leur cœur une haine secrete contre lui, & ils n'attendoient qu'une occasion favorable, pour la faire éclater. Ils ne pouvoient souffrir qu'il disposât de toutes choses sans leur en faire part. La vanité de l'un, & l'ambition de l'autre, étoient les sources d'un sentiment si injuste. Trop lâches pour oser se montrer à découvert, ils rampoient sourdement devant le peuple, pour le déterminer à dépoüiller le Grand-Maître de son autorité. Leurs émissaires, hommes obscurs, livrés à un intérêt sordide, & incapables d'aucune vertu civile, se glissoient dans le public, & y répandoient la défiance & l'esprit de discorde. L'un peignoit l'Infant comme un ambitieux, qui sous prétexte de défendre la patrie, ne cherchoit qu'à l'opprimer. L'autre avançoit, qu'au mépris de la Justice & de la Religion, il renversoit toutes les Loix de l'Etat, pour assouvir

1383. la haine particuliere qu'il ressentoit contre la Reine. Enfin on n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui ravir la confiance du peuple, ou du moins la diminuer; mais ces sourdes cabales, fruits de l'imposture & de la lâcheté, ne purent ébranler le peuple dans sa fidélité. Au contraire chaque jour étoit marqué par quelque action d'éclat, faite de sa part en faveur du Grand-Maître. Chaque jour quelque Ville du Roïaume se rangeoit de son parti. Celle de Beja fut des premieres: l'Admirante Lancerotte y étoit, & & voulut s'y opposer, mais il païa de sa vie le zele indiscret qui l'attachoit à Leonor. Evora suivit l'exemple de Beja, malgré le Commandant Dom Alvarés Mendez de Oliveira.

Ces émotions populaires devinrent bientôt, les sources des crimes les plus affreux. Sous prétexte de défendre la liberté publique contre la tyrannie de la Reine, le peuple toûjours outré dans le bien comme dans le mal, fouloit indifféremment sous ses pieds & le sacré & le profane. Il avoit à sa tête un Tailleur & un Chevrier, tous deux s'appelloient Yanés de nom, tous deux avoient des qualités au dessus de leur naissance, & il ne man-

quoit à l'un & à l'autre que des principes de vertu & d'éducation pour former de grands hommes. Ils étoient hardis, intrépides, mais cruels & avares. Qui naît sans vertu devroit naître sans courage. 1383.

Le meurtre, le brigandage, & le sacrilege, inondoient la ville & la campagne. Quiconque prononçoit seulement le nom de la Castille, devenoit aussitôt la victime de la fureur de ces misérables. Cet esprit se répandit dans tout le Roïaume. On vit commettre dans toutes les Provinces des actions abominables. L'Abbesse du Monastere de Castres hors la Ville d'Evora, fut arrachée de son Eglise, poignardée au pied des Autels, son cadavre couvert d'infamies, que la pudeur nous condamne d'ensevelir dans un éternel oubli, & ensuite traîné dans une place publique, où il resta jusqu'à la nuit, que quelques personnes de pieté vinrent l'enlever, pour lui donner la sépulture. La fuite sauva ses Religieuses d'un pareil traitement. Le Regent connoissoit ces crimes, mais les conjonctures du tems ne lui permetroient pas de les punir.

La Reine toûjours inconsolable de la mort du Comte Andeiro, & toû-

1383. jours brulant de la venger sur son meurtrier, pressoit vivement le Roi de Castille son gendre d'accourir promptement en Portugal, pour s'y faire reconnoître héritier du Roïaume. Ce Prince ordonna enfin une levée de troupes, dans le dessein de punir les rebelles. C'est ainsi qu'il appelloit les Portugais. Ceux-ci ne se défiant pas de Leonor, vouloient lui assigner un domaine pour son entretien, moins pour lui rendre justice, que pour reveiller le courage du Grand-Maître, qui leur paroissoit mollir de tems en tems; mais ce n'étoit qu'un jeu de sa part. Il connoissoit le peuple, qui s'endort sur la haine comme sur l'amitié. Il faut donc le réveiller lui-même de tems en tems par des démarches subites, & contraires en apparence à ce qu'il desire avec le plus d'ardeur.

Sur ces entrefaites il arriva à Lisbonne un Hermite appellé Frere Jean. Il avoit passé les deux tiers de sa vie sur le sommet d'une montagne. Son extérieur étoit simple, ses discours précis & sentencieux. Il prêchoit la pénitence & la soumission aux Princes. Tout le monde accouroit pour l'entendre. Sa réputation vola de tous côtés, & bientôt on le regarda com-

me un Saint, doüé du don de Prophetie. Ce bruit fut semé sourdement parmi le peuple, toûjours curieux & amateur de nouveauté : les gens éclairés sentirent d'où cela partoit : mais le peuple n'y vit que le Prophête : on l'obligea à prédire au Grand-Maître une haute fortune, afin de le confirmer dans les engagemens qu'il avoit pris en faveur de la Patrie. L'Hermite parla & promit les succès les plus heureux au Regent. Alors on crut qu'on pouvoit le forcer, pour ainsi dire, à se déclarer plus que jamais le protecteur du Roïaume. 1383.

Ces ressorts cachés, ouvrage de la politique, fixent l'inconstance du peuple, bien mieux que les services qu'on lui rend, quelque importans qu'ils soient. La superstition a plus de pouvoir sur son esprit que la reconnoissance n'en a sur son cœur. Le Grand-Maître marchoit donc à grands pas vers le thrône. Son ennemi le Roi de Castille lui en fraïoit lui-même les chemins, en retenant prisonniers l'Infant Dom Juan & Dom Denis. On fit des réflexions là-dessus, qui tournerent à l'avantage du Regent. Il semble, disoit-on publiquement, que le Ciel veüille éloigner du thrône les enfans

1383. d'Inés, & y placer le Grand-Maître ; puisque le gendre de Leonor en les retenant dans les fers, le débarrasse des seuls concurrens, qui eussent pû l'en exclure légitimement. Le Grand-Maître pour augmenter la haine qu'on portoit à l'Espagnol, fit peindre sur un drapeau les deux Infants prisonniers, & les exposa aux yeux du peuple. A cette vûë il devint furieux, & il ne respira que la vengeance. Dom Juan profita de ce premier mouvement, pour lui persuader de prendre les armes, & de marcher vers la frontiere, afin d'empêcher le Roi de Castille d'entrer dans le Portugal. Le peuple y consentit, mais les Grands toûjours lents à se déterminer, montrerent moins d'empressement.

Leur conduite n'empêcha pas le Grand-Maître, d'envoïer demander du secours au Roi d'Angleterre & au Duc de Lancastre, auquel il fit dire de profiter de cette occasion, pour faire valoir les droits incontestables qu'il avoit sur la Couronne de Castille. L'on chargea de cette importante négociation, Dom Ferdinand Alfonse d'Albuquerque Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jacque, beau-frere des Comtes de Barcelos & Neyva freres de la

Reine, & Laurent Yanés Fougace, 1384.
qui avoit été Chancelier du Roïaume sous le feu Roi. Ils s'acquitterent si heureusement de leur Ambassade, que peu de tems après leur départ de Portugal, ils y revinrent avec de l'argent & des troupes.

Le Roi de Castille se préparoit de son côté pour entrer dans le Portugal. Afin de ne laisser rien qui pût troubler le repos de ses Etats pendant son absence, il fit arrêter le Comte de Gijon son frere, homme turbulent & ambitieux, avec Isabelle sa femme, bâtarde du feu Roi Ferdinand, à cause de l'étroite correspondance qu'il entretenoit avec ses ennemis. Le Comte arrêté & confié à la garde de Dom Pedre Tenorio Archevêque de Tolede, le Castillan fit attacher les armes de Portugal sur ses étendarts, & voulut donner la charge de grand-Enseigne à Vasqués Martinés de Mello, qui l'en remercia, en lui disant, qu'il prévoïoit une guerre entre sa patrie & la Castille, & qu'il ne vouloit point s'exposer à combattre contre un païs où il avoit pris naissance. Tous les Portugais qui étoient à la Cour de ce Prince ne furent pas si scrupuleux. Dom Juan Hurtado de Mendoce l'ac-

1383. copta ; & fut promener l'étendart Roïal dans la Ville. Un vent furieux s'éleva qui en détacha les armes de Portugal, & un moment après le cheval de Mendoce s'abattit sous lui. Ces effets du hazard furent traités de présages par le vulgaire, qui ne voit rien indifféremment dans de certaines circonstances.

Le Roi de Castille tint un Conseil extraordinaire, pour déliberer plus murement qu'on n'avoit fait jusqu'alors, sur le parti qu'on devoit prendre avec les Portugais. Mais, comme il arrive presque toûjours, ceux qui le composoient eurent des sentimens différens sur cette affaire. Dom Pedre Ferdinand de Velasco, & tous ceux que l'âge avoit consommés dans les affaires du Cabinet, vouloient qu'on satisfît les Portugais sur tous les articles du dernier Traité ; qu'on laissât la Regence du Roïaume à la Reine Leonor, comme on l'avoit promis, jusqu'à ce que le Roi eût un fils de Beatrix en état de regner ; & qu'on envoïât enfin des Ambassadeurs à Lisbonne, pour assûrer le peuple qu'on le maintiendroit dans tous ses droits & immunités. Ce conseil étoit sage, mais il fut rejetté avec mépris par la

jeunesse, qui ne respiroit que la guer- 1383.
re. Elle ajoûta que dans les conjonctures présentes, tant de prudence devenoit foiblesse; que les Portugais fiers & présomptueux ne manqueroient pas de croire qu'on les craignoit, & qu'un sentiment pareil ne serviroit qu'à les confirmer dans leur rébellion ; qu'il ne falloit pas donner plus de tems au Grand-Maître d'Avis de grossir son parti foible & chancelant encore ; mais qui pouvoit devenir plus redoutable, si on n'opposoit de bonne heure une digue aux desirs ambitieux de ce Prince. Le Roi plus frappé de ces raisons, que de celles de Velasco, s'y rendit, résolu de faire valoir ses prétentions par les armes.

Après avoir reglé toutes les affaires, qui concernoient le gouvernement intérieur de la Castille, il se rendit avec la Reine son épouse à Plazencia, & de-là dans la Ville de la Guarde, où l'Evêque & le Clergé le reçurent avec la Croix & les habits Sacerdotaux. Le peuple qui mettoit toute sa confiance dans son Prélat, parut à son exemple charmé de l'arrivée du Roi d'Espagne ; mais Dom Alvarés Gille Gouverneur du Château, lui en ferma les portes, & lui refusa l'obéis-

1383. sance. Dom Martin Alfonse de Melo, frere de celui qui avoit si généreusement rejetté la Charge de Grand-Enseigne, au lieu d'imiter la fermeté d'Alvarés Gille, lui remit lâchement entre les mains les Villes de Celorique & de Lignares. Son frere Vasqués Martinés en ressentit une profonde douleur. Il eut racheté de son sang la lâcheté de son frere ; & pour la réparer en quelque maniere, il fit dire au Gouverneur du Château de la Guarde, qu'il iroit s'enfermer avec lui, & s'ensevelir sous les ruines du Château pour le défendre, en cas que le Roi de Castille l'assiegeât.

Martin Alfonse de Melo ne fut pas le seul qui trahit sa patrie. L'envie qu'on portoit au Regent, & l'espérance qu'on avoit de se faire un sort plus avantageux, déterminerent quelques autres Seigneurs à se soumettre au Castillan, & à lui livrer les Places qu'ils avoient en leur puissance. Gonçalés Vasqués Coutigno, qui commandoit dans Troncoso & dans Lamego, alloit aussi se rendre à ce Prince, lorsque Donna Beatrix de Moura sa mere, femme vertueuse & d'un courage au dessus de son sexe, instruite de son dessein, fut le trouver, & l'en dé-

tourna par ce discours. » Mon fils, 1385.
» vos ancêtres se sont toûjours distin-
» gués par la fidélité avec laquelle ils
» ont toûjours servi leur patrie. Si
» vous voulez deshonorer le nom
» que vous portez, percez auparavant
» mon sein. Je ne veux point survi-
» vre à votre deshonneur. Choisissez
» ou la honte ou ma mort. Servez
» votre patrie, repoussez ses ennemis,
» ou mourez du moins digne d'être
» mon fils. » Coutigno touché de ce discours, demeura fidele à son païs.

La Reine Leonor étoit toûjours à Santarem. D'abord elle avoit pris le parti d'écrire au Roi de Castille, pour le détourner d'entrer dans le Portugal ; mais le desir de la vengeance prévalant sur ses propres intérêts, elle changea de sentiment, & elle pressa vivement son gendre de venir à Santarem pour s'aboucher avec elle. Il s'y rendit, & en y allant, il passa par devant Coimbre, dont on lui ferma les portes, quoique le frere de la Reine Dom Gonçalés, en fût Gouverneur. Dom Lopez Diaz Grand-Maître de l'Ordre de Christ, sortit de Tomar à son approche, pour n'être pas obligé à lui livrer cette Ville. Enfin l'Espagnol arriva à Santarem ; on n'y

1383. parla que de vengeance. Leonor surtout ne respiroit que le châtiment des habitans de Lisbonne, qui ne cessoient point de déchirer sa réputation & celle de sa fille par des satires outrageantes. Le Roi lui dit qu'avant qu'il s'engageât à punir ceux qui osoient l'offenser, il falloit qu'elle se dépoüillât de toute autorité, & qu'elle l'en revêtît, afin d'ôter aux Portugais tout prétexte de lui desobéir. Cette proposition ralentit l'ardeur avec laquelle Leonor desiroit de se venger. La vengeance n'eut plus des charmes pour elle, dès qu'il fallut l'acheter par une renonciation telle que celle qu'on lui demandoit.

Toutefois le Roi de Castille fit son entrée publique dans Santarem. La Reine son épouse, & Leonor parurent dans cette cérémonie avec tout l'éclat qui environne le thrône. Le Castillan voulut lui-même tenir la bride de la haquenée que Leonor montoit, & l'Infant Charles de Navarre tint celle de la haquenée de la Reine de Castille. Immédiatement après cette cérémonie, le Roi tint conseil avec les Ministres de Leonor, & l'on commença à expédier les affaires au sceau de Castille & de Portu-

gal, avec cette Inscription : *Dom Juan Roi de Castille & de Leon, de Portugal & de Tolede.* On fabriqua de la monnoïe aux armes de ces quatre Roïaumes ; & l'on vit en peu de tems la plus grande partie des Villes, reconnoître l'autorité de l'Espagnol, tandis que le peuple suivoit fidélement celle du Grand-Maître. 1383.

Le Roi de Castille résolut d'assieger Lisbonne. L'entreprise étoit périlleuse. La Ville étoit munie d'hommes & d'armes, & les habitans étoient déterminés à périr plûtôt que de se soumettre à l'ennemi. Dom Pierre Ferdinand surnommé Tête de Vache, fut commandé avec mille Lances, pour aller investir la place. Nuñez Alvarés Pereira avant son arrivée, fit transporter dans Lisbonne tout ce qui auroit pû servir dans la campagne aux Castillans, qui se présenterent enfin devant la ville. Jean Ferdinand Moreira fit une sortie ; ses troupes furent repoussées, & lui-même y perdit la vie. Le Grand-Maître voulut réparer cette perte en attaquant lui-même les ennemis ; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il les tailla en pieces, les mit en fuite, & il répandit une telle épouvante parmi eux, qu'ils ne s'arrêterent point qu'ils ne fussent arrivés à Alenquer & à Torres Vedras.

1383. Cependant la Ville de Santarem commençoit à gémir sous la puissance des Espagnols. Ils dépoüilloient les habitans de leurs biens, ils les jettoient dans d'obscures prisons, les accabloient d'injures, violoient leurs femmes & leurs filles, sans que le Roi se mît en devoir de punir une licence si tirannique.

La charge de grand Rabin de la Castille étant venuë à vacquer sur ces entrefaites, Leonor la demanda au Roi pour un Juif nommé Juda, & Beatrix sa fille pour un autre nommé David. Celui-ci avoit été favori de Ferdinand, & l'autre son Thrésorier. Le Roi sans aucun égard à la priere de Leonor, accorda à son épouse la Charge, pour celui en qui elle prenoit intérêt. Cette préférence piqua vivement Leonor, qui commençoit déja à se repentir d'avoir livré Santarem à son gendre, & de s'être dépoüillée en sa faveur de toute son autorité. Elle forma le dessein de secoüer le joug qu'elle s'étoit imposée elle-même, & bien loin de travailler comme elle faisoit quelque tems auparavant à la ruine du Grand-Maître, elle disoit hautement, que le Roïaume lui appartenoit, & qu'on obéïssoit aux Loix de l'Etat en lui obéïssant.

Le Roi de Castille qui l'avoit en sa puissance craignoit peu les effets de sa haine. Loin de songer à l'appaiser, il ne s'occupoit que des moyens dont il falloit se servir pour se rendre maître de Conimbre. Dom Gonçalez frere de la Reine Leonor y commandoit toujours, & il avoit auprès de lui plusieurs Seigneurs Portugais, dont le credit étoit redoutable. Il chercha à les gagner, & enfin ils lui promirent de lui remettre cette place. Sur cette parole il partit avec la Reine Beatrix. Les Portugais allerent au devant d'eux; mais après leur avoir montré tous les dehors de la Ville, ils refuserent de les recevoir au dedans; ce qui piqua tellement le Castillan, qu'il s'en prit à la Reine Leonor qu'il fit observer de près, en lui ôtant pour ainsi dire la liberté. 1383.

Donna Beatrix de Castro Dame du Palais, irritée de voir maltraiter ainsi sa Maîtresse, forma le projet de la venger: il fut trouver Dom Alfonse Henriqués frere de D. Pierre Comte de Trastamare, tous deux cousins du Roi de Castille. Henriqués brûloit d'amour pour Donna Beatrix. » Vous » m'aimez, lui dit-elle, vous pou» vez m'en donner des preuves certai-

1383. » nes. Vous n'ignorez point les obli-
» gations que j'ai à la Reine Leonor,
» & vous voyez avec quelle indigni-
» té on la traite ici. Hatez-vous,
» procurez-lui la liberté : le Com-
» te de Trastamare votre frere peut
» vous favoriser dans cette entre-
» prise. Si vous réüssissez, la Rei-
» ne l'épouse, le fait reconnoître
» Roi de Portugal, & moi je vous
» donne ma main. Pensez-y, ce
» n'est qu'à ce prix que vous serez
» heureux.

L'amour ne connoît de devoirs que ceux de plaire à ce qu'on aime. Il embrasse toute l'ame, & ne la laisse capable d'aucun autre sentiment. Henriqués ne vit dans ce qu'on lui proposoit que la possession de sa Maîtresse ; il promit tout ce qu'on voulut, & en fit promettre autant à son frere. Mais un Religieux de saint François aïant été averti du complot, en informa le Juif David, qui en parla au Roi. Le Comte de Trastamare instruit que tout étoit découvert, s'enfuit à Conimbre, où le frere de la Reine le reçût ; les autres furent arrêtés, & on leur pardonna, à l'exception de Don Garcie de Valdez qui avoit trempé dans cette affaire & qu'on châtia rigoureusement.

A l'égard de Leonor, elle nia hautement qu'elle eût voulu s'enfuir, & qu'elle eût rien projetté contre le Roi son gendre; mais on ajoûta peu de foi à ses paroles, & le Roi pour se débarrasser des inquietudes qu'elle lui causoit, la confia à Dom Lopez de Zuniga, avec ordre de la conduire dans le Monastere de Tordesillas près de Valladolid, où elle eut tout le tems de se plaindre, & de se repentir d'avoir été elle-même l'instrument de sa perte. 1383.

Elle ne fut pas plutôt partie, que la Ville d'Alenquer se rangea du côté du Regent. Elle lui envoya des Députez qu'il reçût avec bonté, & leur promit de leur fournir toute sorte de secours, supposé que le Castillan voulût les insulter. Mais l'Espagnol ne songeoit point à leur faire de la peine. Le Siege de Lisbonne, qu'il avoit en vuë, l'occupoit tout entier, & il y avoit long-temps qu'il méditoit ce projet. Dès qu'il se vit délivré de sa belle-mere, il résolut de l'executer, & de commencer par-là la campagne, persuadé que la prise de cette Place, entraîneroit dans sa chûte tout le reste du Royaume.

Cependant ne voulant rien entre-

1383. prendre de son chef, il assembla un grand conseil, où tous les principaux de l'armée se trouverent. Les sentimens furent partagés sur cette grande expédition. Les uns étoient d'avis qu'on partageât l'armée, & qu'on attaquât de tous côtés les Portugais ; les autres opinerent pour le Siege, & il fut résolu. Aussi-tôt le Roi envoïa des ordres à l'Amirante de Castille, pour qu'il fît avancer la Flotte vers l'embouchure du Tage, afin d'empêcher qu'on ne secourût la Ville par mer.

On se mit en marche par terre, & le Roi suivit l'armée. En arrivant près d'Aruda, on rencontra quarante Portugais qui se retrancherent dans une caverne fort spacieuse résolus de s'y défendre, & de vendre cherement leur vie ; mais par une barbarie inoüie, le Roi fit apporter du bois, on y mit le feu, & on les fit périr ainsi misérablement.

Le Grand Maître informé de la marche de l'armée Castillane, pourvût à tout ce qui étoit nécessaire à la défense de Lisbonne, & il fit partir en même tems pour l'Alenteyo, Nuñés Pereira, auquel il donna pouvoir de disposer à son gré du gouvernement de cette Province. Jean de Regras

desaprouva le Grand Maître dans la 1383.
trop grande confiance qu'il avoit en Nuñés, à cause de la jeunesse de celui-ci; mais il se comporta de maniere, qu'on n'eut pas lieu de se repentir de l'honneur qu'on lui avoit fait. Outre plusieurs Places qu'il força à reconnoître l'autorité du Grand Maître, il leva deux cens lances avec mille hommes d'infanterie; & attira dans le parti du Regent la principale Noblesse du païs. A son retour le Grand Maître lui donna des marques autentiques de sa reconnoissance pour le service important qu'il venoit de lui rendre: & il reçût & traita si honnêtement la Noblesse de l'Alenteyo, qu'elle, à son retour, l'assura qu'elle étoit prête à sacrifier & ses biens & son sang pour son service.

Cependant Nuñés Pereira se remit en campagne & s'avança vers la Ville de Montemayor, qui étoit en balance sur le parti qu'elle devoit prendre. Nuñés la détermina en faveur du Grand Maître, ainsi que la Ville d'Evora. Ensuite aiant appris que Dom Diegue Gomez de Barrosa Grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, & Dom Pedre Alvarés Pereira frere de Nuñés alloient assieger Fronteyra avec un

1383. corps de troupes considerables; il marcha à eux dans le dessein de les combattre. Les Castillans étoient superieurs, mais les Portugais espéroient suppléer au nombre par leur valeur. Toutefois à l'approche de l'ennemi, ils representerent à leur General qu'il y auroit de la témerité à les attaquer avec tant d'inégalité. Alors Nuñés leur dit tout enflamé de colere: » Allez, je ne veux contraindre » personne. Je prie seulement ceux » qui voudront me suivre de passer » de l'autre côté de la riviere qui est » devant nous. Les autres n'ont qu'à » demeurer ici. Je connoîtrai par-là » ceux dont la valeur doit partager la » gloire qui nous attend. Nos ennemis, dites-vous, sont superieurs, » mais avec l'avantage du courage, » nous avons celui de combattre pour » notre patrie. » Après ces discours, il part, passe la riviere, & tout le monde le suit, à l'exception de quelques-uns, sur qui la crainte du péril triomphe de l'honneur.

On ne tarda pas long-temps à rencontrer les ennemis. On se rangea en bataille. Nuñés monté sur une mule courut de rang en rang pour animer les siens; ensuite il mit pied à terre &

marcha à la tête de l'infanterie pour 1383.
attaquer l'ennemi. Les Castillans firent tomber sur lui une grêle de traits & de pierres. Bien-tôt après on se mêla. On eût dit que les Portugais alloient être accablés. Cependant après un combat long & vigoureux les Espagnols épouvantés du nombre de leurs morts, prirent la fuite & abandonnerent le champ de bataille à leurs ennemis. Une partie des Seigneurs Castillans qui étoient dans l'armée, y perdirent la vie, ou furent dangereusement blessés; le frere de Nuñés fut du nombre des derniers. Après le gain de cette bataille, qu'on appella d'Atoleiros, du nom de la campagne où elle s'étoit donnée, Nuñés fut assieger Aronchez qu'il força. Alegrette se rendit à son aproche, & plusieurs autres Villes, suivirent l'exemple de cette Place.

Tout trembloit à l'approche de Nuñés. Garcie Perés Maître de l'Ordre d'Avis, étoit dans Villavitiosa, qu'il tenoit pour le Castillan. Nuñés l'envoïa sommer de se rendre par le Commandeur Porcallo, homme inquiet & volage, qui passoit d'un parti à l'autre, sans autre raison que de satisfaire son humeur inconstante. On





1383. lui donna pour l'accompagner Dom Alvarés Gonçalez Coitado, qui à beaucoup de valeur joignoit un véritable zele pour le service de son païs. L'un & l'autre se rendirent à Villa-vitiosa, qu'ils rangerent du parti du Regent. Tandis que Coitado étoit dans cette Ville, il s'unit avec Pierre Rodriguez Gouverneur de Zandoal, & tous les deux allerent faire une course dans la Castille, où ils enleverent deux mille têtes de gros bêtail, appartenant à Dom Garcie Gonçalez de Grisalva.

Pendant son absence Porcallo qui étoit resté à Villa-vitiosa, entretint quelque correspondance avec Dom Pierre Rodriguez de Fonseca dont le merite égaloit la naissance. Fonseca commandoit dans Olivença pour le Roi d'Espagne. Ils complotterent ensemble de lui livrer Villa-vitiosa, & d'enlever Coitado. Pour faire réüssir plus sûrement leur complot, Fonseca fit semblant d'abandonner les interêts du Castillan, fut trouver le Grand Maître, qui le reçût favorablement, & puis il se rendit à Villa-vitiosa, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il pria à souper Coitado, sa femme & ses enfans. Coitado n'avoit aucun soupçon de la trahison qu'on tramoit contre

lui. Il se rendit chez Fonseca, où tout étoit disposé de maniere, qu'il fut pris, saisi & enfermé dans une prison avec sa femme & ses enfans. Ensuite Porcallo & Fonseca firent déclarer la Ville en faveur du Roi de Castille, dont ils l'avertirent aussi-tôt, aussi-bien que de l'emprisonnement de Coitado. Le Roi moins sensible à l'acquisition de Villa-vitiosa, qu'à la prise de Coitado, envoya des ordres pour qu'on transferât ce Portugais à Olivença. Nuñés fut informé de ces ordres; il chargea Pierre Rodriguez son ami de l'enlever. Celui-ci se mit en embuscade sur le chemin de Villa-vitiosa à Olivença, avec seize Cavaliers, tous d'une valeur éprouvée. Lorsqu'ils virent arriver Coitado, ils fondirent sur son escorte, qui étoit de cent cinquante hommes, la taillerent en pieces, & ramenerent en triomphe Coitado & sa famille. 1383.

Tandis qu'on se battoit ainsi de part & d'autre, la Flote Castillane arriva enfin à l'embouchure du Tage. Le Grand Maître fit aussi-tôt armer les vaisseaux qui étoient dans le port; & chargea de ce soin Dom Laurent Archevêque de Brague. Ce Prelat tenant un Rosaire d'une main & une lance

1383. de l'autre, couroit de chantier en chantier, exhortoit les uns & forçoit les autres à travailler à l'armement des vaiſſeaux. Quand il trouvoit quelqu'un qui s'en excuſoit ſur ce qu'il étoit Prêtre; & moi auſſi, répondoit-il, & pourtant je travaille; & quand on lui diſoit qu'on étoit Religieux, il leur répliquoit; & moi Archevêque; le Pape prend les armes quand il eſt néceſſaire, & il eſt au-deſſus de nous tous. Le bien d'un Roïaume ne connoît point de difference dans les états; nous ſommes tous égaux lorſqu'il s'agit de le défendre. Enfin il ſe donna tant de peines & de ſoins, qu'on vit en peu de jours douze Galeres, quelques Galiotes, & ſept Navires en état de mettre à la voile. On en donna le commandement à Dom Gonçalez Rodriguez de Souſa, Gouverneur de Moncaraz.

1384. Cependant le Roi de Caſtille étoit arrivé devant Liſbonne, & il avoit diſtribué ſes troupes dans les Villages circonvoiſins. Quelques ſoldats s'étant approchés de la Ville, ſe mirent à vomir des injures atroces contre les habitans. On fit une ſortie ſur eux; on en tua un grand nombre, & l'on fit priſonnier Dom Juan Rodriguez

d'Orellano, l'homme le plus brave de son tems. On lui donna pour prison le Château de Lisbonne. Le Grand Maître qui n'admiroit pas moins la vertu dans ses ennemis, que dans ceux que le devoir & l'amitié attachoient à son service, lui fit toutes sortes de bons traitemens, & lui envoya quelques habits de sa Garde-robe; faveur singuliere de ce temps-là. Le Roi de Castille au contraire, par une politique mal entenduë dans un Prince, qui veut s'établir dans un Roïaume étranger, traitoit indignement les Portugais, qui tomboient dans ses fers; ce qui acheva de le faire haïr mortellement. 1384.

Sur la fin de May, la Flote Castillane entra dans le Tage, & le Roi s'approcha de Lisbonne avec toute l'armée. Il campa au pied du Mont Olivete, & ravagea ensuite la campagne. Le Grand Maître ordonna une sortie sous les ordres de Ferdinand Pereira frere de Nuñés, de Dom Martin Alfonse de Charneca, homme d'un sçavoir éminent, & qui fut dans la suite des tems Archevêque de Brague; de Dom Juan Laurent d'Acugna, celui-là même qui avoit épousé en premieres noces la Reine Leonor,

1384. de Dom Juan Alfonse de Baeça, de Paul Martin Gascon de nation, & de quelques autres Officiers tous braves, & tous haïssans les Castillans. Le Roi d'Espagne méprisa d'abord leur nombre; mais voyant que les siens en étoient intimidés; il s'arma lui-même & marcha à la tête de son armée, pour repousser les Portugais. Ainsi on vit toute une armée en mouvement pour une poignée d'hommes qui prirent le parti de se retirer à l'approche des ennemis. Le Grand Maître regardoit l'action du haut d'une tour; il descendit, fut à la porte, la fit fermer, en criant aux siens, qu'il étoit honteux qu'ils rentrassent sans avoir combattu. Alors piqués d'honneur, ils font face aux Castillans, se postent avantageusement, essuïent les charges de l'armée ennemie, soûtiennent ses attaques sans pouvoir être rompus, & la contraignent enfin de les laisser rentrer dans la Ville, sans autre perte que celle de quatre hommes.

Enfin le Roi investit la place dans les formes & marqua son quartier. La Ville étoit bien munie, & ceux qui y étoient enfermés étoient résolus de perir plutôt que de se rendre. Tandis qu'on les attaquoit avec vigueur, &

qu'ils se défendoient de même, Lopez Diaz de Sousa Grand-Maître de l'Ordre de Christ, s'empara de la Ville d'Ourem, où il fit prisonniers deux fils du Comte de Barcelos. Dom Diegue Gomez Pacheco qui étoit revenu en Portugal, depuis la mort de Ferdinand, enleva Almada, avec le secours de ses deux fils Dom Juan & Dom Ferdinand. Pacheco avoit pour lors 80 *ans*. Quelque tems après les Castillans le firent prisonnier. Le Grand-Maître offrit de rendre Orellano pour lui. Quelqu'un voulut l'en détourner, en lui représentant que les ans ne permettoient plus à Pacheco de servir, & qu'Orellano au contraire étoit jeune & en état de lui nuire par sa valeur, s'il lui rendoit la liberté. Je ne crains point la valeur d'Orellano, répondit le Grand-Maître, & je dois reconnoître les services que Pacheco m'a rendus, en lui procurant la liberté. D'ailleurs j'y gagnerai trois fideles Sujets, qui sont ses trois fils, tous trois braves & vertueux. 1384.

Tandis que le Roi de Castille assiegeoit Lisbonne, Dom Garcie Manrique Archevêque de Saint Jacque, Lopez Gomez de Leiria, Juan Rodrigués Porto-Carrero, Ferdinand, &

1384. Ayrés Gomez de Sylva se jetterent à la tête de quelques troupes Galliciennes, sur la Province d'entre Douro & Minho, & la ravagerent entierement. Ferdinand Alfonse de Zamora, homme né & élevé dans la guerre, peu occupé des intérêts de son Prince, mais beaucoup des siens, avoit à sa solde huit cens chevaux, qu'il ne soûtenoit que de brigandages, qu'il faisoit dans la même Province. Lorsqu'il rencontroit un parti de Portugais plus fort que le sien, il se disoit Portugais, & Castillan, lorsque les Castillans étoient plus forts que lui. Le Comte de Trastamare qui avoit abandonné, comme nous avons dit, la Cour de Castille à cause de la Reine Leonor, le rencontra un jour, le fit prisonnier, & l'envoïa à Lisbonne sur les galeres que la Ville de Porto y envoïoit au secours du Grand-Maître.

Le Comte Gonçalés frere de Leonor étoit toûjours Maître de Conimbre, quoiqu'il eut refusé d'en ouvrir les portes au Roi d'Espagne. Il n'en étoit pas plus dévoüé au Grand-Maître. Il attendoit que la fortune décidât entre le Castillan & lui pour prendre son parti. Cependant la pla-

ce étoit importante, & le Grand-Maître avoit une forte envie de l'avoir en sa possession. Il fit offrir à Gonçalés le Généralat de la flote qui devoit partir pour Lisbonne, à condition qu'il la lui livreroit. Gonçalés répondit qu'il y consentoit, pourvû qu'au Généralat il ajoûtât les terres qui avoient été du domaine de la Reine sa sœur. Ces terres avoient été données à Nuñez Pereira. Celui-ci informé de la chose, s'en démit en sa faveur aussitôt, en ajoûtant qu'il cederoit encore le reste de son bien, pourvû qu'il pût être utile à l'Etat & à son Prince. Son desintéressement ne toucha point Gonçalés; il prit les terres & le Généralat. Etant sur le point de partir avec les galeres, Nuñez, que des affaires avoient attiré dans ce païs-là, lui fit dire de l'attendre, afin qu'il s'en retournât à Lisbonne avec lui. Mais Gonçalés, persuadé qu'il auroit affaire avec la flote Castillanne, partit seul, de crainte qu'on ne lui attribuât tout l'honneur de la victoire, en cas qu'il vînt à combattre, & à vaincre. Nuñez se rendit à Lisbonne par terre. En passant près de Conimbre, la femme d'Henri Manuel voulut le faire arrê-

1384.

1384. ter, pour le punir des dégats qu'il avoit faits sur les terres de son époux, mais Nuñez sçut se mettre à l'abri de ses embuches.

Les Castillans aprirent le départ de la flote Portugaise qui venoit de Porto. Aussi-tôt on tint un Conseil, pour sçavoir si la flote Espagnole devoit l'attaquer après qu'elle seroit entrée dans le Tage, où s'il faloit aller l'attaquer en pleine mer. Dom Ferdinand de Velasco, homme d'un jugement solide dit en s'adressant au Roi. » Vous déliberez, Sire, sur le lieu » qu'on choisira pour combattre l'en» nemi; mais ne seroit-il pas plus » raisonnable de déliberer s'il con» vient qu'on le combatte. Tout ce » qui dépend de la fortune, est toû» jours sujet à de grands inconve» niens. La victoire est incertaine, » mais plus sur mer que sur terre. » Plus puissans sur l'une que sur l'au» tre, nous devons en profiter, sans » nous exposer à perdre nos avantages. » Les meilleures milices du Royaume » sont sur la flote Portugaise. Si nous » sommes vaincus sur mer, les enne» mis, que cette victoire rendra plus » audacieux, viendront vous insul» ter jusques dans votre camp. La dé-

» faite des Portugais sur mer ne vous 1383.
» sera pas plus avantageuse. Les meil-
» leures Places du Royaume, les For-
» teresses, les Châteaux, sont entre
» les mains des Peres, ou des Enfans
» de ceux qui sont sur la flote, s'ils
» perissent par vos mains, ceux qui
» leur survivront n'en deviendront
» que plus ardents dans la haine
» qu'ils nous portent. Un Roi qui
» veut conquerir un Roïaume, doit
» s'attacher uniquement à gagner
» les cœurs, & non à irriter les es-
» prits. La paix & la tranquillité
» d'un Etat dépendent moins de la
» puissance du Prince, que de l'amour
» qu'ont pour lui ses Sujets. D'ail-
» leurs quand toutes ces raisons se-
» roient foibles, il faut remarquer
» que ceux qui viennent sur la flote
» méprisent la mort, & ce mépris,
» qui tient du désespoir, est toûjours
» dangereux. On ne peut combattre
» sans courir un danger manifeste,
» quelqu'un qui regarde avec la mê-
» me indiférence & la victoire & la
» mort. Ainsi je conclus qu'il faut
» éviter un combat, dont les suites
» peuvent être dangereuses, si l'on est
» vaincu, & peu utiles si l'on est vi-
» ctorieux, & tâcher de ramener le

1384. » Grand-Maître d'Avis, & les Portugais à leur devoir, en leur offrant » un parti avantageux, & pour les » uns & pour les autres.

Le Roi méprisant ce conseil, répondit, qu'il ne lui convenoit point de faire des propositions de paix au Grand Maître, ni d'écouter celles qu'on pourroit lui faire de sa part. On résolut donc de combattre dans la riviere; c'étoit l'avis de l'Admirante Tovar, & des Capitaines des Galeres. L'armée Portugaise se présenta à la Barre; elle fit partir pendant la nuit une barque pour Lisbonne, pour prendre les ordres du Grand-Maître, & ce fut Juan Ramallo, riche Marchand de Porto, qui fut chargé de cette commission. Dès que cette nouvelle fut divulguée par la Ville, le peuple transporté de joïe courut dans les Eglises, pour implorer la protection du Ciel en faveur de la flote. Le Grand-Maître cependant fit armer quelques batteaux pour aller servir de guide à la flote, qui entra enfin dans la riviere en cet ordre. Rui Pereira, Alvarés Perés de Castro, Juan Gomés de Silva, Ayrés Gonçalés de Figueredo, & Pierre Laurent de Tavora, conduisoient l'avant-garde, composée

de cinq vaiſſeaux. Les galeres au nombre de dix-ſept, les ſuivoient immédiatement, & étoient ſuivies elles-mêmes du reſte de la flote, qui conſiſtoit en douze vaiſſeaux. 1384.

La Flotte Caſtillane étoit plus nombreuſe. Profitant de cet avantage, elle travailla pour envelopper la Portugaiſe, qui fit face de tous côtez. Le combat fut long & ſanglant. Rui Pereira fit des prodiges de valeur, mais aïant malheureuſement levé la viſiere de ſon caſque pour reſpirer l'air, il fut frappé d'un coup de fleche, dont il mourut ſur le champ. Ainſi perit un des braves hommes de ſon ſiecle, en combattant vaillament pour ſa patrie. La flote cependant perça au travers de celle des ennemis, & entra aux acclamations du peuple dans le Port de Liſbonne, à l'exception de trois Galeres qui avoient été priſes dans le combat.

Le Roi de Caſtille ordonna qu'on lui amenât quelques-uns des principaux priſonniers. Ce fut Rodriguez Leitam. Ce Prince lui fit un accüeil aſſez gracieux. Comme il étoit à lui parler, la Reine ſurvint; Leitam lui fit une profonde réverence, & lui baiſa les mains. Le Roi, en le voïant ſe proſterner,

1384. » Madame, dit-il, voilà des respects
» bien sinceres de la part d'un su-
» jet, qui vient de quitter les ar-
» mes, qu'il avoit prises pour vous
» dépoüiller de votre Roïaume. Il
» meriteroit qu'on lui fît couper
» les lévres, avec lesquelles il vient
» de baiser vos mains. Leitam lui ré-
pondit fierement. « Nos Maîtres ne
» sont point accoûtumés à nous par-
» ler ainsi: au reste la guerre que nous
» faisons est juste. Vous avez violé les
» conditions dont nous étions conve-
» nus avec vous, touchant la succes-
» sion de ce Roïaume; & en les vio-
» lant vous avez perdu tous les droits
» que vous y aviez. Velasco & quel-
ques autres vieux Courtisans aïant en-
tendu cette fiere réponse, se tourne-
rent vers le Roi & lui dirent avec une
liberté admirable. « Vous l'enten-
» dez, Seigneur, on vous répete ce
» que nous vous avons dit si souvent:
» mais vous avez méprisé nos con-
» seils; vous avez suivi ceux d'une
» femme impetueuse peu versée dans
» les affaires, & le joüet de ses pas-
» sions. Vous seriez tranquille au-
» jourd'hui dans vos Etats, & vous
» donneriez des loix aux Portugais,
» si vous eussiez prêté l'oreille à notre

» voix, qu'animoient & l'équité & 1384.
» la justice. Ils se turent, & le Roi aussi, qui ne sentit que trop combien ils avoient raison.

La Flote Castillane fut augmentée de neuf vaisseaux de guerre, ensorte qu'elle vint à être composée de plus de soixante vaisseaux, de dix-sept galeres, & de plusieurs autres bâtimens considérables. Le Grand Maître avoit formé le dessein de la combattre pour rendre libre le commerce de Lisbonne, mais il changea de sentiment à l'arrivée des neuf vaisseaux, & il ne songea qu'à la défense du Port & de la Ville.

Les Portugais qui s'étoient enfermés dans la Forteresse d'Almada, furent obligés de se rendre aux Castillans faute d'eau. Le Siege de Lisbonne se poussoit toujours avec la même vigueur. On ne pressoit pas moins celui de la Ville d'Almada. La perte de la Forteresse n'avoit servi qu'à ranimer le courage des habitans de la Ville. L'ennemi travailloit depuis long-tems à une mine, les Portugais en furent instruits, & la contreminerent. Les Mineurs se rencontrerent, & ceux de la Ville poignarderent ceux des ennemis avec l'Ingenieur qui les

1384. commandoit. Le Roi ordonna qu'on tâchât de prendre la Ville d'assaut. Rui Sarmiento, & Jean Rui Castagnede furent chargés du soin des attaques, que les habitans soûtinrent avec beaucoup de vigueur. On aperçût de Lisbonne plusieurs feux qu'ils avoient allumés sur le rempart. On crût qu'ils demandoient du secours, & le Grand Maître fit partir une barque chargée d'armes, qui fut prise par les Castillans. Un homme d'Almada s'étant trouvé à Lisbonne s'offrit d'y passer à la nage, quoique la riviere fut dans cet endroit large de plus d'une lieuë. Il fit ce trajet six fois, & la derniere fois qu'il le fit, le Grand Maître le chargea de dire aux habitans de se rendre, parce qu'il lui étoit impossible de les secourir, & qu'il aimoit mieux qu'ils se rendissent, que de les voir perir de faim & de misere. Ils obéirent & le premier du mois d'Août le Roi de Castille entra dans la Ville.

Lisbonne étoit à la veille de perir par une trahison. Dom Pedre de Castro, fils du Comte Alvarès Perés, s'étoit engagé de livrer à l'ennemi tout le quartier de la Ville qui s'étend depuis la Porte saint

André jusqu'à la porte saint Augus- 1384.
tin. Dom Laurent d'Acunha étoit du complot. Il tomba malade, & étant sur le point d'expirer, il découvrit la conjuration à son Confesseur. Celui-ci en informa Rui Freiras fils du Grand Maître de l'Ordre de Christ, lequel en instruisit le Regent. On avoit pris le jour de la Fête de la Vierge du mois d'Août pour livrer la place, & on étoit convenu d'allumer pour signal un flambeau ? On arrêta Dom Pedre & ses complices. On chassa ceux-ci de la Ville, & leur Chef fut jetté dans une prison. Le peuple trouvoit cette punition trop douce & vouloit le mettre en pieces; mais le Grand Maître crût qu'il étoit de sa politique de lui sauver la vie. Peu de jours après Dom Alfonse Henriqués, frere du Comte de Trastamare, le même qui s'étoit engagé à enlever la Reine Leonor de Santarem, sortit de Lisbonne & fut se rendre au Roi de Castille. Il fut dans la suite fait Admirante de ce Roïaume.

Cependant le Siege de Lisbonne tiroit en longueur, & la famine commençoit à s'y faire ressentir. L'armée Castillane n'étoit pas en meilleure situation. Accablée de fatigues & de

1384. veilles, considérablement diminuée par la désertion, & par ceux qui avoient peri dans les attaques qu'on avoit faites, elle essuïa pour comble d'infortune, une maladie contagieuse qui la consumoit de jour en jour. Le Roi tint à cette occasion un conseil, dans lequel Velasco & Alvarés Pereira frere de Nuñés, qui suivoit ses Etendarts, lui persuaderent, qu'il n'y avoit pas de parti plus raisonnable à prendre, que celui de faire des propositions d'accommodement au Grand Maître. Toutefois Alvarés voulut, qu'on tâchât auparavant de le broüiller avec son frere Nuñés, qui commandoit dans la Province d'Alenteyo. Il lui écrivit pour cet effet une Lettre, par laquelle il lui disoit que le Grand Maître allant se racommoder avec le Roi de Castille, il ne devoit point attendre ce racommodement pour venir se rendre lui-même au Roi: au reste il entroit dans un plus long détail, auquel Dom Nuñés ne fit d'autre réponse que celle-ci. Je » connois le Regent, il ne fera rien » qui puisse blesser son honneur; au » reste je ne puis cesser de vous ad- » mirer. A peine avez-vous eu le tems » de vous reconnoître depuis que vous

» êtes parmi les Castillans, & cepen- 1384.
» dant vous êtes aussi habile qu'eux
» dans l'art de tromper.

Après qu'il eût fait cette réponse au Prieur son frere, il résolut d'aller voir à Lisbonne le Grand Maître. Il ne pouvoit executer son dessein, qu'en traversant la riviere, & qu'en passant au milieu de la Flote Castillane. Un de ses Ecuyers lui representa qu'il ne devoit point s'exposer à ce peril, attendu qu'il avoit rêvé pendant la nuit, qu'on le faisoit prisonnier. Nuñés méprisoit les songes, & son courage ne s'élevoit qu'à proportion des obstacles qu'il envisageoit. Passer au milieu de la Flote Castillane lui parut une action digne de la grandeur de son ame. Il s'embarqua donc sur deux batteaux au son des trompettes, & rama vers Lisbonne, où il arriva heureusement. Il n'y demeura qu'autant qu'il falloit pour prendre les ordres du Grand Maître, ensuite il repartit, & se rendit à Evora, d'où il passa à Portel. Dom Ferdinand Gonçalez de Souza y commandoit pour le Roi de Castille. Les habitans mécontens de son gouvernement se rendirent à Nuñés. Souza se retira dans le Château, qu'il rendit bien tôt après

1384. vie & bagues ſauves. Nuñés fut charmé de la conquête de cette Place, importante par les avantages qu'on en pouvoit retirer pendant la guerre.

Après cette expedition il ſongea à chaſſer de Villa-vitioſa le traître Porcallo. Comptant que les habitans imiteroient ceux de Portel, il s'approcha des murailles, dont il fut bientôt obligé de s'éloigner à cauſe de la grêle de pierres & de fleches qu'on fit pleuvoir ſur lui & ſur ceux de ſa ſuite. Dom Ferdinand Pereïra ſon frere y fut tué preſqu'à ſes côtez d'un coup de pierre. Coitado s'étant avancé plus que les autres, fut fait priſonnier ; & Nuñés ſe vit obligé de ſe retirer à Eſtremoz pour laiſſer repoſer ſes ſoldats.

Le Grand Maître étoit ſorti de Liſbonne pour ranimer par ſa preſence les autres Villes du Roïaume qui s'étoient déclarées en ſa faveur. Après qu'il eût donné les ordres néceſſaires pour y maintenir la tranquillité ; avant de rentrer dans Liſbonne, il voulut tenter le Siege de Torres Vedras, avec les troupes qu'il avoit auprès de lui, pour faire une diverſion dans l'armée Caſtillane. Dom Pierre Sarmiento Vaſques, Perés de Comoëns, Juan

Gonçalez, & plusieurs autres Seigneurs assemblerent un corps d'armée dans le dessein d'aller le surprendre dans son camp, mais Nuñés qui en fut informé, avertit le Grand Maître de se tenir sur ses gardes : ensuite il fut le trouver lui-même avec soixante-dix lances, & son arrivée dans le camp empêcha les ennemis de venir l'attaquer. Les habitans de Torres-Vedras se défendoient vigoureusement : le Siege traînoit en longueur ; la presence du Regent étoit nécessaire à Lisbonne ; ces raisons le déterminerent à lever le Siege, & en s'en retournant il s'empara des Fauxbourgs d'Alcobace. Nuñés qui l'y avoit accompagné, émeu des prieres d'un aveugle que les habitans des Fauxbourgs avoient abandonné en s'enfuïant, le prit par le bras, & l'amena dans un endroit où il fut à l'abri des insultes du soldat. 1384.

Le Grand Maître reprit le chemin de *Lisbonne*, & Nuñés celui d'Evora. Il n'y séjourna que peu de tems ; avide de gloire, & brûlant de voir sa patrie délivrée de l'oppression, il se remit en campagne. Il rencontra entre Penella & Santarem cent Andalous, réputés pour les meilleurs soldats

1384. d'Espagne. Il les attaqua, en tua une partie, & fit l'autre prisonniere. Cette action fut suivie de la prise de Moncaraz qu'il enleva aux ennemis par ruse. Il envoya pâturer dans une vallée voisine de cette place, un certain nombre de bétail à corne. Il ne douta point que le Gouverneur Gonçalez Rodrigue de Souza, qui avoit quitté le Regent pour suivre le Roi de Castille, n'envoïât enlever ce bétail, & qu'il ne laissât les portes de la Ville ouvertes pour l'y faire entrer. La chose arriva comme il l'avoit prévûë. Dès que ceux qu'on avoit commandés pour enlever le bétail, furent sortis & éloignés, Nuñés sortit de l'endroit où il s'étoit mis en embuscade, & entra sans obstacle dans la Ville.

Dom Juan Rodrigués de Castagnede venoit de faire une course dans le Territoire d'Elvas assez heureusement. Les moindres succès enivrent les hommes médiocres. Castagnede se crut le premier Capitaine de son tems. En s'en retournant à Badajos, il publioit par-tout qu'il alloit chercher Nuñés pour le combattre & le punir de sa rebellion. Le bruit en parvint au Portugais, qui se mit aussi-tôt aux

trousses de Castagnede. On en vint 1384.
aux mains, & Nuñés humilia l'orgüeil de Castagnede qui rentra dans Badajos, aussi honteux de sa défaite, que Nuñés étoit peu enflé de sa victoire.

Etant à Evora, il fut informé par le Grand Maître, que le Prieur Dom Alvarés son frere, Pierre Sarmiento, Castagnede, Jean de Gusman Comte de Niebla, & Dom Martin Yanés de Barbuda, se préparoient pour aller faire le dégât dans la campagne d'Ourique. Nuñés ramassa environ cinq cens trente chevaux & cinq mille hommes d'infanterie, & marcha à leur rencontre. Il les trouva entre Vimiero & Arragolos. Ils étoient forts de trois mille chevaux, & d'une infanterie proportionnée. Sarmiento crut avoir trouvé l'occasion de se vanger de Nuñés. Cependant, en considération du Prieur son frere, il écrivit, avant de combattre, une Lettre à Nuñés, par laquelle il lui conseilloit, attendu qu'il ne pouvoit éviter de tomber entre leurs mains, de se rendre de bonne grace, & on lui promettoit le pardon de la part du Roi. Nuñés pour toute réponse, fit dire, qu'il verroit ce qu'il au-

1384. roit à faire après qu'on auroit combattu. On combatit : les Castillans furent vaincus & mis en fuite, & les Villes d'Arragolos & de Vimiero rentrerent dans leur devoir après cette victoire.

Nuñés prit ensuite la Roche de Palmela, & s'en fut à Almada où Pierre Sarmiento & Castagnede s'étoient retirés. Arrivant aux portes de la Ville, Nuñés apperçût trente chevaux Castillans. Il courut à eux suivi de trois hommes seulement, Vasqués Perés Charin, Gilles Vaz Sarille, & Gilles Rodriguez de Santijas. Ils les attaquerent avec tant d'audace que les Castillans s'enfuirent, entrerent dans la Ville & gagnerent le Château. Nuñés & ses compagnons, emportés par l'ardeur avec laquelle ils combattoient, les poursuivirent jusqu'à la porte du Château. Les Espagnols secourus par les leurs, firent face & commencerent à se défendre. Dans ce moment il survint un soldat de Nuñés appellé Lopés Alvarés, qui d'un seul coup fendit en deux un Castillan. Cette action épouventa les autres. Cependant le reste des Portugais accourut pour secourir leur General. Alors au lieu de se défendre, Nuñés attaqua, rompit & tailla en pieces les ennemis

mis qui s'enfermerent dans le Château. Les Portugais pillerent la Ville. Nuñés partagea le butin, & ne garda rien pour lui. Sa générosité égaloit sa valeur. Aussi amoureux de la gloire, qu'il l'étoit peu des richesses; il étoit persuadé que le désinteressement étoit une des principales qualités qui concouroient à former un grand Capitaine. 1384.

Cependant Lisbonne commençoit à ressentir les effets d'une cruelle famine: on fut obligé d'en faire sortir les pauvres, & tous ceux que l'âge ou les infirmités mettoient hors d'état de porter les armes. Les ennemis les forcerent à rentrer dans la Ville. Lisbonne étoit dans la consternation: on n'entendoit dans les ruës que des cris & que des plaintes. On voïoit des meres échevelées la mort peinte sur le visage, & tenant leurs enfans entre leurs bras, implorer la pitié du soldat, qui devenu inflexible par sa propre misere, les repoussoient avec violence. Le Regent se donnoit tous les soins imaginables pour remedier à ce malheur; mais il manquoit de tout, & il étoit à la veille de succomber sous les efforts des Castillans, lorsque ceux-ci le délivrerent eux-

1384. mêmes de ses vives inquietudes en levant le Siege.

Il duroit depuis cinq mois ; les meilleures troupes Castillanes avoient peri par le fer, & une maladie contagieuse achevoit de faire perir le reste : ensorte que la désolation n'étoit pas moins grande dans le camp que dans la Ville. On voïoit chaque jour mourir des centaines de soldats. Ceux qui secouroient aujourd'hui les uns, étoient demain secourus par les autres, ou ensevelis par leurs soins. La contagion s'étendit également sur les principaux Officiers. Trois Grands Maîtres de l'Ordre de S. Jacque, Pierre Ferdinand Tête-de-Vache, Rui Gonçalés de Mexia, & Ferdinand Alfonse de Zamora, moururent successivement l'un après l'autre dans l'espace de peu de jours. Sarmiento, Velasco, Tovar, & presque tous ceux qui se distinguoient par quelque vertu, éprouverent le même sort. Il sembloit que la contagion n'épargnât que ces hommes médiocres, que les sentimens du cœur condamnent à une éternelle obscurité. & qui quoique vivants, sont déja réputés pour morts.

Le Roi malgré des pertes si considérables, s'opiniâtroit à continuer le

Siege, mais l'Infant Charles de Navarre lui persuada enfin de le lever. On se retira vers Torres-Vedras, & le Roi en partant se trouvant sur une hauteur, d'où l'on découvroit toute la Ville de Lisbonne, s'écria à l'exemple de Leonor; » Ah! Lisbonne, Lis- » bonne, quand pourrai-je voir pas- » ser une charruë, dans le lieu où tu » es bâtie! Ensuite il continua sa marche, & arriva à Torres-Vedras. Là, après avoir pris de nouvelles mesures pour conserver les places qui l'avoient reconnu pour leur Maître, il partit pour la Castille. Sa marche étoit précédée des cercüeils des Grands qui étoient morts devant Lisbonne. Ce triste spectacle répandoit un morne silence dans l'armée. 1384.

Tandis que le Castillan desesperé sortoit du Portugal, on se livroit à la joie la plus vive dans la Ville de Lisbonne. Le Regent, pour recompenser les habitans des services, qu'ils venoient de lui rendre, leur prodiguoit les privileges, & les immunités.

Lisbonne étant délivrée & tranquille, le Grand Maître songea à profiter de l'absence de son ennemi, pour recouvrer les places, qu'il occupoit en-

1384. core dans le Roïaume. Il marcha vers Sintra ; mais une furieuse tempête survint qui le détourna de cette entreprise. Les rivieres se déborderent & les chemins furent impraticables pendant quelques jours. Sur ces entrefaites les habitans d'Almada envoïerent des Députés vers le Grand Maître, pour lui faire leurs soûmissions. Ceux d'Alenquer les imiterent bientôt après. Torres-Vedras & Villa-vitiosa s'opiniâtrerent à lui refuser l'obéissance. Diego Gomez Sarmiento, frere de Pierre Sarmiento, qui étoit mort de la peste devant Lisbonne, & Lopez de Texada, forcerent Torres-Novas qui tenoit pour le Regent, & firent prisonnier Lopez Diaz de Souza, qui en étoit le Gouverneur. Deux galeres Castillanes entrerent dans le port de Lisbonne, & y brûlerent quelques bateaux, & la campagne se termina par ces derniers exploits.

1385. Le commencement de l'année 1385. fut remarquable par la conjuration, qu'on avoit tramée contre le Regent, & que l'on découvrit heureusement. Le Comte de Trastamare en étoit l'Auteur. Le Roi de Castille lui avoit écrit plusieurs fois, qu'il étoit honteux, qu'étant fils de deux

freres ; il suivit le parti de son ennemi préferablement au sien : que s'il 1385.
vouloit se défaire du Grand Maître, il lui offroit de lui donner tout ce qu'il lui demanderoit. Trastamare prêta l'oreille à ses propositions. Il en parla à Pierre de Castro, le même qui avoit voulu livrer Lisbonne aux Castillans, & qu'on avoit remis en liberté depuis leur retraite. Croïant avoir sujet de se plaindre du Regent, il oublia qu'il lui devoit la vie, & résolut dès le moment que Trastamare se fut ouvert à lui, de profiter de cette occasion pour lui ravir la sienne. Il invita donc Trastamare à le seconder. « Vous ferez votre paix avec le Roi de Castille par ce moïen, lui disoit-il, & vous parviendrez à une fortune convenable à votre rang, & à votre naissance ; au lieu qu'en demeurant dans le Portugal, on vous y regardera toujours avec défiance, & l'on vous éloignera autant qu'on le pourra & des affaires & des dignités. » Ce discours acheva de persuader Trastamare, qui se détermina enfin à ôter la vie au Grand-Maître. Il fit part de son dessein à Jean Duc, qui commandoit dans Torres-Vedras, afin qu'il pût se réfugier dans cette Ville en cas de be-

1385. ſoin. Jean Alfonſe de Baëza, & Garcie Gonçalés de Valdez, qui s'étoit retiré auprès du Regent, ſe chargerent de le tuer.

Le Grand-Maître étoit pour lors dans le Château de Gaye ſur le Douro, vis-à-vis de Porto. La femme de Ayrés Gonçalés de Figueredo commandoit dans cette Ville, à la place de ſon mari qui en étoit abſent. Cette femme vaine de la confiance qu'on avoit euë en elle, s'aviſa de piller & de ravager les lieux circonvoiſins à la tête des ſoldats, qu'elle conduiſoit elle-même au pillage. Les habitans, las de gémir ſous la tyrannie de cette femme avare & impérieuſe, s'emparerent du Château, & l'en chaſſerent. Figueredo fut s'en plaindre au Comte Dom Gonçalés frere de Leonor, & attaché depuis quelque tems au Regent. Perſuadés que les habitans n'avoient rien fait ſans ſon ordre, ils réſolurent de venger une femme inſolente, ſur le Grand-Maître, qui ignoroit encore tout ce qui s'étoit paſſé. Ils ſe joignirent aux conjurés, & attirerent dans la conjuration pluſieurs Seigneurs tant Portugais que Caſtillans. Ils convinrent d'avoir une entrevuë avant de l'exécuter, afin de

prendre de justes mesures. On choisit pour cela un endroit écarté, où tous les conjurés se rendirent pendant la nuit. Le Regent cependant ne se défioit de rien, & il eut été infailliblement leur victime, si Figueredo, & le Comte Gomez Gonçalés, repentans d'avoir trempé si légérement dans le complot, n'eussent été le trouver, & ne l'eussent informé de tout le détail de la conjuration. Aussitôt il ordonna qu'on en saisît les auteurs & leurs complices. Tous furent hors quelques-uns, arrêtés & mis en prison. Cependant il n'y en eut qu'un seul de puni; ce fut Valdés qu'on fit brûler. Baëza s'étoit sauvé; il évita par sa fuite le même supplice. Le Gouverneur de Torres Vedras pour venger sa mort, fit couper les mains & les narines à six Portugais, & les renvoïa au Grand-Maître, qui dans le premier mouvement de sa colere en voulut faire autant à six Castillans; mais l'humanité prévalant sur sa colere, il n'en fit rien, & ce dernier trait de modération acheva de lui gagner tous les cœurs. 1385.

Peu de tems après la découverte de la conjuration, il se rendit à Conimbre, où les Evêques du Roïaume, les

1585. Grands & tous les Députés de presque toutes les Villes, s'étoient transportés pour y tenir les Etats Généraux. Les peuples des environs de Conimbre coururent en foule au devant de lui, pour le prier de ne pas les abandonner à la fureur des Castillans, aimant mieux en le suivant, souffrir la derniere des miseres, que de vivre même heureux sous la domination Espagnole. Le Grand-Maître les reçut & les écouta favorablement. Il les combla de caresses, & les renvoïa dans leurs villages, tous enchantés de ses manieres douces & prévenantes. Mendez Gonçalés de Vasconcellos étoit Gouverneur de Conimbre. Il fit d'abord quelques difficultés d'en ouvrir les portes au Regent, mais on les leva bien vîte, & l'Infant entra dans la Ville. A une lieüe de Conimbre, ce Prince avoit rencontré un grand nombre de petits garçons, portant entre leurs jambes des bâtons de canes, qu'ils appelloient chevaux de canes, courbés & retenus par les deux bouts, qu'ils atachoient sur les épaules par des cordes. Les enfans en Espagne & dans les Monts Pyrennées, s'en servent encore lorsqu'ils veulent se réjoüir ensemble & faire la guerre en-

tr'eux. Ils se divisent par pelotons, s'arment d'épées de bois, & combattent les uns contre les autres, montés & armés de la sorte. Ceux que le Grand-Maître rencontra, aussitôt qu'ils l'apperçurent, se mirent à courir au devant de lui, en sautant & en criant : *Vive Dom Juan, Dom Juan Roi de Portugal, qu'il arrive à la bonne heure, & qu'il soit notre Roi!* & ils continuerent à courir ainsi jusqu'à Conimbre. 1385.

Là on songeoit sérieusement à élire un Roi; mais on ne pouvoit s'accorder sur le choix. Les uns proposoient l'Infant Dom Juan fils d'Inés de Castro, les autres Dom Denis son frere, quelques autres enfin le Grand-Maître; & tous s'accordoient à choisir celui-ci pour protecteur du Roïaume, jusqu'à ce qu'on eut nommé un Roi. Les Etats s'ouvrirent enfin. L'Archevêque de Brague en fit l'ouverture à la tête des Evêques de Lisbonne, de Lamego, de Porto, de Conimbre & de la Guarde, avec tout le Clergé, tous les Grands & tous les Députés des Villes du Roïaume, à l'exception de ceux qui suivoient le parti de la Castille.

Jean de Regras profond Jurisconsulte & grand Orateur, prononça un discours fort étendu sur l'état present

1385. du Roïaume. Il le divisa en deux points. Dans le premier il prouva, que le Roïaume étoit sans légitime successeur, & que le peuple étant libre, il pouvoit se choisir un Roi à sa fantaisie. Dans le second, il fit voir que personne n'étoit plus digne de la couronne que le Grand-Maître : Qu'il n'étoit pas nécessaire, pour rendre valide son élection, que tout le Roïaume y concourût, pourvû que ceux qui se trouvoient assemblés y consentissent unanimement; que Beatrix de Castille n'avoit aucun droit à la Couronne, non seulement parce qu'elle étoit fille, & mariée à un Prince étranger, ce qui étoit contraire aux Loix fondamentales de l'Etat, mais encore parce qu'elle étoit illégitime, étant née de Leonor, dans le tems que cette femme avoit encore un autre mari vivant, que le Roi Ferdinand. Que quand même elle seroit née d'un mariage crû légitime, par rapport au premier mari de Leonor, qu'elle ne la seroit par rapport à Ferdinand, lequel quoique parent de Leonor, l'avoit épousée sans dispense; sans compter qu'il étoit communément reçu, que cette Princesse étoit fille d'Andeiro, & non de Ferdinand; foible raison;

& démentie par l'époque où cette Princesse étoit née, & par celle où Leonor avoit connu Andeiro. Mais Regras qui sçavoit qu'on haïssoit cette Princesse, profita de ce bruit populaire, pour donner plus de force à ses autres raisons, qui consistoient. premiérement, en ce que le Roi de Castille étoit déchu de son droit sur le Portugal, pour avoir violé toutes les conditions du Traité fait par rapport à la succession de cette Couronne. Secondement, que tout son Roïaume ne suffiroit pas pour païer les sommes qu'il s'étoit imposées, pour chaque atteinte qu'il donneroit à ce Traité; & enfin qu'il étoit inhabile à succeder à la Couronne, à cause de son héresie, soûtenant les droits de l'Antipape Clement VII. contre Urbain VI. qui étoit le vrai successeur de Saint Pierre. Qu'à l'égard de Dom Juan & de Dom Denis fils d'Inés, & de Dom Pedre, qu'étant illégitimes, ils n'avoient pas plus de droit à la Couronne, que le Grand-Maître; mais que quand même ils y en auroient, ils l'auroient perdu pour avoir abandonné le Roïaume, & pris les armes contre ses intérêts. 1385.

Le discours de Regras fut goûté en

1385. partie, & en partie condamné, par rapport à ce qu'il dit de la naissance de Beatrix, & du mariage d'Inés avec Dom Pedre, qui avoit toûjours passé pour certain, & que ce Prince avoit confirmé d'une maniere si extraordinaire. Enfin on vint à délibérer, & les sentimens furent partagés. Martin Vasqués d'Acugna, Lopez & Gille ses freres, tous trois gens de poids, s'opposoient ouvertement à l'élection du Grand-Maître, & entretenoient dans leur sentiment une partie de la Noblesse. Nuñés piqué de voir, que le sentiment d'Acugna prévaloit, offrit au Grand-Maître de le tuer; mais voïant qu'une telle violence n'étoit point de saison, le Grand-Maître s'y opposa avec fermeté, d'autant plus que d'Acugna étoit digne de son estime, & en état, s'il pouvoit le ramener, de lui rendre des services importans. Nuñés se contint avec peine. Regras reprit la parole, & parla avec tant de force, que tout le monde revint à son opinion; & alors tous d'une commune voix proclamerent Roi de Portugal, le Grand-Maître. Il rejetta avec modestie l'honneur qu'on lui faisoit, en disant, que sa naissance, & l'état qu'il avoit embrassé étoient

des obstacles, & qu'une raison plus 1385.
forte encore que ces deux-là, l'en excluoit plus positivement. Cette raison, c'étoit, disoit-il, son incapacité; mais on pénétra ses véritables sentimens; on vit qu'il vouloit être pressé, on le pressa, & le sixiéme d'Avril il accepta la Couronne, qu'on lui offroit aux conditions suivantes, que les Etats exigerent de lui. Qu'il n'admettroit point dans son Conseil les créatures de la Reine Leonor; qu'il les exclueroit des charges de la Couronne, & même de celles de la Ville de Lisbonne; qu'il ne feroit guerre ni paix, qu'il n'eut consulté les Etats auparavant; qu'il n'obligeroit personne à se marier, le mariage devant être une chose libre; que cependant lorsqu'il voudroit se marier lui-même il leur en feroit part. Le Grand-Maître accorda tout, à l'exception de ce dernier article, par la même raison qu'ils lui avoient allegué par rapport à eux, que le mariage étoit une chose libre.

D. Juan I.

On vit dans cette occasion ce que les passions peuvent sur les hommes les plus sages & les plus éclairés. Regras hait le Castillan, & n'aime point les enfans d'Inés. Il se sert du credit,

1385. que son sçavoir lui a acquis & chez le peuple & chez les Grands, pour les perdre dans leur esprit. Les enfans d'Inés, dit-il, sont bâtards ; ils ont abandonné le Roïaume, ils ont pris les armes contre lui ; donc ils sont inhabiles à succeder à la Couronne de Portugal. La conséquence seroit juste si le principe l'étoit ; mais le principe étant faux, la conséquence l'est aussi. Il étoit prouvé & reçu, que le mariage d'Inés avec Dom Pedre étoit valide : on sçavoit que les Infans avoient été forcés d'abandonner le Roïaume, pour fuïr la persécution d'une femme violente, qui cherchoit à les opprimer, & que c'étoit pour se venger de cette Princesse, & non pour nuire à l'Etat, qu'ils avoient servi dans les armées des Castillans. Cependant Regras cet homme éclairé, ne veut voir dans tout cela, que le bâtard, le rebelle & l'exilé, & en conclut que ces Princes sont indignes de la Couronne de Portugal. Ce qu'il dit contre le Roi de Castille n'étoit gueres plus solide. Il s'amuse à lui reprocher une hérésie imaginaire, & des infractions au dernier Traité, fait à l'occasion de son mariage ; tandis qu'il auroit dû se renfermer simplement dans les Loix fondamen-

tales de l'Etat, qui excluent toute 1385.
Princesse de la Maison de Portugal, de la Couronne, dès qu'elle est mariée à un Prince étranger.

Pendant que les Portugais étoient assemblés à Conimbre, le Roi de Castille s'occupoit à lever de nouvelles troupes pour rentrer dans le Portugal. Sur ces entrefaites on vint lui dire que le Grand-Maître, avoit été fait prisonnier par la garnison de Santarem; la joïe fut universelle, mais elle dura peu; on apprit bientôt non seulement le contraire, mais son élection à la Couronne, par les Etats du Roïaume assemblés à Conimbre.

Le Grand-Maître n'en étoit pas moins redevable à Nuñés, qu'à Regras. Nuñés pendant la tenuë des Etats, emploïa la priere & la menace pour gagner le peuple & la Noblesse. Le peuple lui paroissant plus incertain encore que la Noblesse, Nuñés s'en fut un jour à la porte du Palais armé de toutes pieces, & suivi de ses plus intimes amis. Là il appella le peuple qui accourut en foule. Les uns étoient bien disposés, les autres incertains; quelques-uns absolument contraires, & quelques autres indifférens. Nuñés imposa silence à tous, & parla ainsi.

1385. » On vient de vous donner un Roi;
» on vient attaquer votre patrie, &
» vous refusez de vous armer pour sa
» défense. Cette Province la plus flo-
» rissante du Roïaume, si féconde en
» Grands Hommes, qui n'a jamais
» redouté ses ennemis, qui les a toû-
» jours vaincus, craint aujourd'hui
» de se mesurer avec un foible enne-
» mi. Qu'est devenuë cette fidelité,
» cet amour de la liberté, & ce cou-
» rage invincible, qui ont rendu les
» noms de vos ancêtres immortels?
» N'êtes-vous plus les descendans de
» ces Heros les compagnons du grand
» Alfonse, dont le bras a été si fatal
» à cette même Nation, que vous re-
» doutés présentement. Avez-vous
» oublié la campagne de Valdevès,
» où ce célebre Fondateur de notre
» Monarchie, fit trembler les Castil-
» lans, bien autrement belliqueux
» qu'ils ne le sont en ce jour. Pourrez-
» vous moins que vos peres. Denis &
» Alfonse son fils les ont vaincus, les
» ont humiliés, vous seuls n'oserez
» rien tenter contr'eux. Si par sa mo-
» lesse, son peu de courage, & son
» incapacité, Ferdinand a succombé,
» & vous a fait succomber sous leurs
» coups, vengez-vous, puisque vous

» avez à votre tête un Roi brave, in- 1385.
» trépide & prudent. Rentrez dans
» vous-même, & s'il est vrai que les
» Sujets soient ce que sont leurs Rois,
» soïez-donc ce qu'est le vôtre, & la
» victoire est à vous ? Vous n'avez
» plus pour excuse, que vous man-
» quez de Chef. Allez vaincre une
» Nation qui vous hait, sous les ordres
» d'un Prince aussi grand que celui
» qui regne sur vous. Je vous ai vû
» combatre avec intrépidité sous moi,
» que ne ferez-vous pas comman-
» dés par ce Prince ; rien n'est capa-
» ble de vous résister ? Quelle diffé-
» rence éprouveriez-vous sous les or-
» dres d'un Prince étranger, qui à
» peine entend votre langue, & vous
» la sienne ; son peu d'amour pour
» vous, vous feroit bientôt repentir
» de l'avoir choisi pour Roi, si vous
» aviez été capable d'un pareil choix.
» Vous vous verriez en tout, préferer
» les Castillans, vos services seroient
» regardés avec indiférence, ou tout
» au plus comme des devoirs remplis,
» dont on vous tiendroit peu de comp-
» te. Un Prince qui regne sur diffé-
» rens Etats, quelque équitable qu'il
» soit, distingue toûjours ses anciens
» Sujets des nouveaux. Il regarde &

1385. » traite les premiers comme ses favo-
» ris, & les derniers comme des es-
» claves, qu'il accable de toutes les
» charges de l'Etat. Mais supposons
» un moment que le Roi de Castille
» en usât bien envers vous, qu'il ad-
» mît à tous les honneurs & à toutes
» les dignités de la Castille les Portu-
» gais, & les Castillans à celles du
» Portugal; cette conduite seroit toû-
» jours la source d'une haine impla-
» cable entre les deux Nations, par-
» ce qu'on croit toûjours, qu'on nous
» ôte plus qu'on ne nous donne. Mais
» quand il n'en résulteroit pas cet in-
» convénient, pourrez-vous éviter
» celui qui résultera de votre éloigne-
» ment de la Cour? Les Charges y se-
» ront distribuées, les honneurs ac-
» cordés, les dignités occupées avant
» que vous soïez même instruits qu'el-
» les y sont vaquantes. La Cour ne
» dispense ses graces qu'à ceux qu'el-
» le a sous ses yeux; le vice present
» l'emporte chez elle sur le mérite ab-
» sent. Tout vous oblige donc au-
» jourd'hui à changer de sentiment;
» vos intérêts, l'amour de la liberté,
» l'horreur que doit vous inspirer
» l'esclavage qui vous attend, si vous
» ne vous garentissez des ruses du

» Castillan, la fidélité que vous de- 1385.
» vez à vos Princes naturels, les ver-
» tus éclatantes de celui à qui on
» vient de donner la Couronne, tout,
» dis-je, doit vous engager à le défen-
» dre contre ses ennemis; d'autant plus
» que sa cause est encore plus la vô-
» tre, que la sienne. Mais que dois-
» je penser du morne silence qui re-
» gne parmi vous : quoi rien ne peut
» réveiller vos courages abattus ? Non
» vous n'êtes plus cette célébre Na-
» tion, si fameuse par ses vertus; vous
» méritez l'esclavage qu'on vous pré-
» pare; mais je ne le verrai point im-
» punément ; je vais avec mes amis
» briser vos fers.

Nuñés aïant ainsi terminé son discours, monta à cheval & fut joindre le Roi, qui étoit sorti du Palais par une autre porte, afin de rassurer par sa presence les timides, fixer ceux qui chanceloient, & entretenir ceux qui lui étoient dévoüés dans la même disposition.

Cependant le peuple devant qui Nuñés avoit parlé, reste interdit & immobile : il sort enfin de cette espece de létargie : touché & ravi tout ensemble de la hardiesse de Nuñés, il commence à murmurer; du mur-

1385. mure il passe insensiblement à la fureur; il court aux armes, se répand dans les ruës & dans les places publiques, crie; Vive, vive Dom Juan notre nouveau Roi, ce nouveau Pere de la Patrie; périssent ses ennemis, périssent leurs partisans, & que le brave & genereux Nuñés vive; qu'il vive ce grand homme, qui nous a arrachés à notre sommeil!

Le Roi profita de cette heureuse disposition des esprits, pour lever des troupes. Le Castillan faisoit de grands préparatifs pour rentrer dans le Portugal, & il étoit de la derniere consequence de le prévenir. Toutefois Dom Juan avant de se mettre en campagne, crut qu'il étoit nécessaire de regler sa maison, & de disposer des premieres Charges de l'Etat. Il donna celle de Connétable, & celle de Majordome à Nuñés, il fit grand Maréchal Alvarés Pereïra son frere; Gilles Vasqués d'Acugna fut fait Enseigne-Major; Juan Ferdinand Pacheco Capitaine des Gardes; Rui Mendez de Vasconcellos, grand Sénéchal de la Province d'entre Douro & Minho, Nunez Viegas le jeune, de celle de Tra-os-montes; Alfonse Furtado obtint la Charge de Capitaine-Major de

la mer, Esteves Vasques Philippe celle de Capitaine des Arbaletriers, Juan Rodriguez de Sa fut pourvû de celle de Camerier-Major, Jean Gomez de Silva de celle de grand Echanson, & Pierre Laurent de Tavora fut nommé grand Sommelier. Les autres Charges de la Couronne furent également distribuées à des personnes de merite & de qualité. Regras fut élevé à la dignité de Chancelier, moins pour le récompenser des services qu'il avoit rendus au Roi, que pour honorer son vaste & profond sçavoir. On regla aussi ce qui concernoit l'administration de la Justice, & l'on nomma un Conseil pour accompagner le Roi en tout tems & en tous lieux. 1385.

Aïant ainsi disposé de toutes choses, D. Juan fit partir pour la Ville de Porto le Connétable, avec ordre de monter sur la flote, qui étoit dans le Port, de se mettre en mer, & d'aller chercher & combattre la flote Castillane, qui après avoir parcouru une partie des côtes du Roïaume de Portugal, s'étoit presentée à la hauteur de Lisbonne. Nuñés obéït, mais aïant trouvé que la flote Portugaise n'étoit pas encore en état de mettre à la voile, il feignit d'aller à Saint Jacque

1385. sur le Minho : c'est le prétexte dont il couvrit le dessein, qu'il avoit conçu d'enlever aux Castillans, quelques places qu'ils occupoient dans la Province d'entre Douro & Minho.

Il continua donc tranquillement sa route & se presenta devant Neiva, place forte, qu'il soûmit par la mort du Commandant. Nuñés s'acquit à Neiva la même gloire que Scipion s'étoit acquis à la prise de Carthage en Espagne. Il renvoya la veuve du Commandant, femme d'une rare beauté, à son pere Lopez Gomez de Lira, qui tenoit sous ses ordres pour les Castillans la Ville de Ponte de Lima, non-seulement sans attenter à son honneur, mais même sans en exiger aucune rançon. Viana situé, pour ainsi dire, à l'embouchure du Lima, subit le même sort que Neiva. Ce fut à la prise de cette Ville que le Connêtable perdit son Porte-Enseigne, l'homme de toute l'Espagne, qui au courage le plus intrepide, joignoit la force la plus étonante. De Viana, le Connêtable passa à Villa Nova de Serveira non loin du Minho. Cette Place se rendit de bonne grace, avec les Bourgs & Villages qui étoient dans son voisinage.

Tandis que Nuñés s'occupoit si utilement, dans cette partie Septentrionale de la Province d'entre Douro & Minho, le Roi sortit de Conimbre & se rendit à Porto, où les Habitans le reçurent en triomphe. Il y visita Donna Leonor de Alvim Epouse du Connêtable, à laquelle il rendit toutes sortes d'honneurs. Ensuite l'Archevêque de Brague lui conseilla d'écrire à Alfonse Laurent Carvallo, homme puissant & accredité dans Guimaraens, pour l'engager à porter le Gouverneur de la Place, Ayrés Gomez de Silva, vieillard respectable par ses vertus, & qui avoit pris soin de l'éducation du feu Roi Ferdinand, à la lui remettre entre les mains. Carvallo sensible à l'honneur que le Roi lui faisoit, vit le vieillard, & n'oublia rien pour obtenir ce qu'on exigeoit de lui; mais rien ne pût l'ébranler dans la fidelité qu'il avoit promise au Roi de Castille. 1385

Alors Carvallo sortit de Guimaraens, & se rendit dans un jardin qui étoit hors la Ville de Porto, où il eût plusieurs conferences secretes avec le Roi, sur les moïens qu'il étoit nécessaire d'emploïer pour réduire cette Place sous son obéïssance. Etant convenus ensemble de ce qu'il falloit fai-

1585. re, Carvallo s'en retourna pour disposer toutes choses dans la Ville, & Jean Rodriguez de Sa, Camerier-Major le suivit de près pour le soûtenir en cas de besoin. Ayrés de Silva opposa à l'un & à l'autre une résistance opiniâtre, mais forcé de ceder à la bravoure du Camerier-Major, il abandonna la Place & se retira dans le Château. On le fit sommer de se rendre; il offrit de le faire s'il n'étoit point secouru dans l'espace de trente jours: Le Roi informé de sa réponse lui fit dire qu'il étoit impossible qu'il le fût, & que s'il ne se rendoit pas dans l'instant, on les puniroit tous comme des rebelles. Ayrés de Silva se rendit alors, & le Roi fut charmé d'avoir réduit cette Place importante, qui pouvoit donner l'exemple au reste de la Province.

En effet, la Ville de Bragues épouvantée des rapides succès du Roi, députa vers lui quelques habitans, pour lui offrir son obéïssance. Laurent Vasqués de Lira frere de celui qui commandoit à Ponte de Lima, s'étoit emparé du Château & refusoit de le rendre. Les Bragois l'y assiegerent, & le Roi leur envoïa du secours, sous les ordres de Mem Rodriguez de Vasconcellos.

cellos. Le Connêtable y accourut lui-même, & le Château fut soûmis. Lopez Gomez de Lira frere de Laurent, fut chassé de Ponte de Lima par un Gentilhomme de cette même Ville appellé Estevés Rodriguez. 1385.

Le Roi de Castille étoit à Cordouë, & continuoit ses préparatifs de mer & de terre. Il ordonna à ses Generaux d'entrer dans le Portugal par Ciudad Rodrigo. Dom Juan Rodriguez de Castañede, Dom Alvarés Garcie d'Albornoz, avec Dom Tenorio Archevêque de Tolede se mirent en devoir d'executer ses ordres. Ils se rendirent tous à Almeïda sur le Coa, qui tenoit pour la Castille. Delà ils furent ravager les environs de Troncoso, & puis marcherent vers Viseo où ils entrerent sans obstacle. Cette derniere Ville fut pillée & saccagée, & les Eglises mêmes furent à peine épargnées. Les Espagnols se préparoient à pousser plus loin leurs ravages, lorsque Dom Goncalez Vasques de Coutigno, & Dom Martin Vasques d'Acugna, les seuls qui pouvoient leur opposer quelque résistance, oublierent leur haine & leurs differens, & se reconcilierent, à la priere de Dom Juan Ferdinand-Pacheco, pour aller tous en-

1585. ſemble combattre l'ennemi. Etant ſur le point de marcher, il ſurvint un incident ſur le commandement. Coutigno vouloit l'avoir lui ſeul, & Acugna ſe faiſoit une délicateſſe d'obéïr à Coutigno ; cependant plus ſenſible aux malheurs de ſa patrie qu'à ſes propres interêts, il ceda le Generalat, & marcha ſous les ordres de Coutigno, qui aïant joint les ennemis dans la plaine de Troncoſo, les combattit, les vainquit, leur enleva tout leur butin, & les chaſſa de cette partie de la Province de Beira.

L'armée navale de Caſtille mit enfin à la voile. Elle étoit composée de quarante vaiſſeaux, de dix galions, de pluſieurs galeres, de douze grandes barques & de quelques autres bâtimens de moindre grandeur. Elle ſe preſenta pour la ſeconde fois devant Liſbonne.

Le Roi lui-même ſortit de Cordouë à la tête d'une puiſſante armée, ſe jetta dans la partie de la Province d'Alenteyo, qui eſt entre le Tage & la Guadiane, y commit des hoſtilités horribles, & enivré par quelques legers avantages qu'il avoit remportés, il fut ſe preſenter devant Elvas, comptant de réduire facilement cette Pla-

ce. Dom Gille Fernandés qui en étoit Gouverneur, aïant refusé de se rendre, le Roi de Castille fit saisir un Portugais, lui fit couper les mains & l'envoïa ainsi mutilé à Elvas, avec un écrit au col qui marquoit qu'on traiteroit ainsi tous les habitans de la ville, s'ils ne se soûmettoient au plutôt. Dom Fernandés pour montrer au Roi de Castille, combien peu il le redoutoit, traita deux Espagnols, comme on avoit traité le Portugais, & leur ordonna d'aller trouver leur Roi. L'un de ces deux Espagnols étoit Gentilhomme. Il dit à Fernandés qu'il étoit bien dur pour un homme de sa naissance, d'être traité comme un homme de la lie du peuple. Je n'ai point le tems d'examiner vos titres, lui répondit froidement Fernandés; je ne vois en vous qu'un sujet du Roi de Castille: je suis son débiteur il faut que je le païe. Ensuite il fit executer ses ordres, & mit au col de ces malheureux un écrit, par lequel il donnoit avis au Castillan, qu'il traiteroit ainsi tous ceux de ses sujets, qui lui tomberoient entre les mains, s'il lui arrivoit une seconde fois de maltraiter quelque Portugais. Cette espece de cartel desespera le Roi de Castille. Il 1385.

1385. le mit cependant à profit, pour ne pas irriter davantage la Nation Portugaiſe, & pour ne pas expoſer ſes ſujets au ſort le plus affreux.

Peu de jours après il leva le ſiege d'Elvas, dans le deſſein d'aller aſſieger Liſbonne pour la ſeconde fois, tandis que le Grand Maître en étoit abſent. Ce projet étoit hardi, mais difficile à executer; auſſi ſon Conſeil l'en détourna-t'il. Cependant pour ne pas reſter oiſif, il paſſa dans la Province de Beira; ſes troupes rencontrerent en pluſieurs occaſions les ennemis; tantôt elles battoient, tantôt elles étoient battuës: mais ces combats ne décidoient de rien: les peuples ſeuls en ſouffroient. Les campagnes reſtoient incultes; celles qu'on avoit travaillées devenoient inutiles, parce qu'on en ravageoit les moiſſons; on ne voïoit de tous côtez que les triſtes images des fureurs de la guerre.

Enfin l'armée Caſtillane ſe raſſembla aux environs de Ciudad Rodrigo. Le Roi tint un conſeil: on y délibera ſur ce qu'on devoit faire. Les plus ſages connoiſſant le peu d'experience des troupes Caſtillanes, preſque toutes nouvellement levées, étoient d'avis de ne les point commettre avec les

Portugais accoûtumés à se battre & à vaincre. Ils redoutoient sur-tout un coup de desespoir de leur part ; ainsi ils conseillerent au Roi d'éviter leur rencontre, de fortifier seulement les places qui soûtenoient son parti, & de laisser ralentir les premiers mouvemens des rebelles ; c'est ainsi qu'on appelloit Dom Juan & ses Partisans. Ce conseil étoit prudent, mais le Roi n'écouta que celui de quelques jeunes gens, qui n'avoient d'autre merite que l'envie de bien faire. Leur confiance étoit telle, qu'ils méprisoient les troupes du Grand Maître, & les regardoient comme une canaille ramassée, qu'on devoit se hâter de dissiper, avant qu'elle eût le tems de se discipliner & de s'aguerrir. 1385.

Ebloüi par ce discours, le Roi préfera ce dernier conseil au premier, quoique meilleur. Il disposa toutes choses pour faire partir l'armée, à la tête de laquelle il marcha avec un air de triomphe comme s'il eût été sûr de la victoire. On entra dans le Portugal par la Province de Beira : on prit en passant Celorique sur le Mondego ; on ruina Trancoso de fond en comble ; on ravagea tout le païs qui est entre cette Ville & celle de

1385. Conimbre dont on brûla les Fauxbourgs; là on passa le Mondego sur le pont de cette Ville, & on s'avança vers Leïria dans l'Estramadure Portugaise, qu'on investit.

Cette marche rapide qui avoit tout l'air d'un triomphe, n'étonna point le Roi de Portugal. Il partit de Guimaraëns avec le Connêtable, passa le Douro, entra dans la Province de Beira, y assembla ses troupes, qu'on tira de Porto, de Conimbre, & de quelques autres endroits, & puis marcha vers l'Estramadure, pour y chercher les ennemis qui y continuoient leurs ravages. Aussi-tôt qu' on y fut arrivé, on tint conseil sur le parti qu'on devoit prendre. Comme les Castillans étoient infiniment superieurs aux Portugais, quelques-uns proposerent de séparer les troupes en deux corps, pour se jetter avec l'un dans la Castille, afin de faire diversion, & pour harceler avec l'autre le reste de l'armée Castillane, qui resteroit en Portugal. Nuñés ne fut point de cet avis; » Nous sommes, » dit-il, incomparablement plus foi- » bles que les Espagnols; en nous sé- » parant, il est vrai que les ennemis » seront obligés pour s'opposer à ceux » qui iront en Castile, de s'affoiblir

» aussi; mais considérez que nos deux 1385.
» corps ne composeront que deux poi-
» gnées de gens, bien plus faciles à dé-
» truire séparées, qu'unies ensemble.
» Ceux qu'on envérra dans la Castil-
» ne sçauroient rien entreprendre de
» considérable, à cause de leur petit
» nombre ; & ceux qui resteront ici,
» ont tout à craindre du moindre
» échet ; ainsi bien loin de songer à
» prendre ce parti, nous devons en
» embrasser un plus digne de nos cou-
» rages, & de notre prudence. Il faut
» aller attaquer l'ennemi, & faire un
» dernier effort pour le chasser entié-
» rement du Portugal. Se confiant
» sur le nombre, il ne prend que de
» foibles mesures contre nous ; d'ail-
» leurs notre audace l'étonnera ; elle
» seule est capable de l'épouvanter.
» Ne differons plus de les combat-
» tre. Ce dessein parut témeraire à quelques-uns, & hardi simplement à quelques-autres ; on le suivit cependant ; on marcha à l'ennemi, & le 14 Août, veille de Notre-Dame, on arriva dans la Plaine d'Aljubarota.

Le Roi de Castille informé du dessein des Portugais se trouva fort embarrassé : il ne comptoit pas, qu'ils fussent en état de l'attaquer : voïant

1385. cependant le contraire, il s'avança aussi de son côté, pour ne point paroître les craindre. Dès que les deux armées furent en presence l'une de l'autre, chacune ne songea qu'à se bien fortifier dans son camp. Les Portugais se posterent dans un lieu étroit, aïant devant eux une grande plaine où ils pouvoient s'étendre, & à leurs flancs ils avoient deux vallons impraticables. Leur armée ne montoit en tout qu'à six mille cinq cens hommes, dont une partie n'avoit pour toutes armes que des pieux & des bâtons ferrés. Les Historiens Espagnols pour diminuer la honte de leur défaite, la font monter à dix mille hommes d'infanterie, & à deux mille chevaux; mais que cela soit ou non, il est certain, de leur propre aveu, que l'armée Castillane étoit trois fois plus nombreuse que l'armée Portugaise. Elle occupoit une grande lieuë & demie de terrain, dans une plaine découverte de tous côtez, & où elle pouvoit présenter un large front. Les Castillans ne doutoient point qu'ils ne remportassent la victoire: ils regardoient avec mépris les Portugais, & ne voulant point differer le combat, ils se disposerent dès la veille de l'Assomption à le livrer.

Les Portugais en firent de même. 1385.
Le Roi sépara son armée en deux corps. Il donna l'un à commander à Mem Rodriguez : C'étoit celui qu'on appelloit le corps des amoureux, parce qu'il portoit une Enseigne verte avec un chevrefeüille ; & l'autre à Rui Mendez de Vasconcellos. Le Connêtable se posta à la tête de l'avant-garde de l'aîle gauche, où étoient les Etrangers, au nombre de deux cens ; & le Roi à l'aîle droite, avec sept cens lances qui composoient sa garde. Lopez Vasqués d'Acugna portoit l'Etendart Roïal, à la place de Gilles Vasqués son frere. La Cavalerie étoit rangée en bataille aux deux aîles de chaque corps, séparés l'un de l'autre par une espace assez considérable. Les Archers ou Arbaletriers marchoient après la Cavalerie, & après les Archers tout le bagage de l'armée, soûtenu par quelque infanterie. Telle étoit la disposition de l'armée Portugaise, lorsqu'on fut obligé de la changer, par un mouvement que fit l'armée Castillane. On regardoit Leiria, & l'on fut contraint de faire face à Aljubarota, & par ce changement les Portugais eurent le soleil devant eux, & un vent qui portoit sur leurs yeux, toute la

1385. poussiere, que faisoit lever l'armée Castillane. Ces deux inconveniens, qui decident souvent du sort d'une bataille, & qu'on n'avoit pû prévoir, ne diminuerent en aucune maniere l'ardeur avec laquelle ils respiroient le combat. Ils marcherent à l'ennemi, avec la même confiance que s'ils eussent eu tous ces avantages de leur côté.

Quelques momens avant d'en venir aux mains, on vit l'Archev. de Brague armé de toutes pieces, courir de rang en rang pour distribuer aux soldats les pardons qu'Urbain VI. leur avoit accordés; & du côté des Castillans, leurs Evêques leur distribuoient ceux que Clement leur avoit donnés. Les uns & les autres se regardoient respectivement comme des Schismatiques, & croïoient, outre les interêts de la nation, soûtenir encore les interêts de la Religion.

Un silence profond regnoit de part & d'autre. On attendoit le signal pour se charger, lorsque les Castillans firent joüer deux pieces d'artillerie, qui étoient peut-être les premieres qu'on eut encore vû en Espagne. Deux freres furent emportés du premier coup; ce qui causa quelque épouvante parmi le

reste des Portugais, mais un soldat s'étant mis à crier à haute voix, » la vi- 1385.
» ctoire est à nous, le Ciel vient de pur-
» ger notre armée, nous n'avons plus
» de scelerats parmi nos troupes; ils
» sont punis de leurs crimes. L'un
» de ces deux hommes qu'on vient de
» tuer, avoit massacré un Prêtre en
» disant la Messe, l'autre n'étoit pas
» moins criminel. Le Ciel en a pris
» vengeance. Combattons. « A ces mots la consternation se dissipe, on invoque S. George; c'étoit le cri de l'armée Portugaise; on s'ébranle de part & d'autre, & l'on s'attaque avec fureur.

Le choc des Castillans fut si violent, que le Connêtable qui étoit à la premiere ligne de l'aîle gauche, fut contraint de reculer & de s'enfoncer dans le bataillon, qui s'étoit ouvert jusqu'au centre pour le recevoir. En même temps Mem Rodriguez qui commandoit toute l'aîle, fit charger les Espagnols pour lui donner la facilité de se remettre, & Rui Mendez de Vasconcellos en fit autant avec l'aîle droite. Cette seconde charge arrêta l'impetuosité des Castillans, & ralantit leur premiere ardeur. Mais bientôt après ils redoublerent leurs efforts &

1385. pressèrent de tous côtez les Portugais, que la gloire de défendre leur liberté & la vûë de leur Roi, rendoient intrépides. Le nombre de leurs ennemis étoit si grand, & leurs attaques étoient si vives & si redoublées, que le desordre commençoit à se mettre parmi eux, lorsque le Grand Maître, ou plutôt le Roi, qui s'étoit toujours tenu dans le centre du bataillon de l'aîle droite, sortit de son poste, en criant à haute voix: » Soldats & com» pagnons, suivez votre Roi, il com» bat & vous montre le chemin de la » victoire; En même temps il va fondre à la tête d'une troupe d'élite sur les Castillans, qu'il repousse jusque dans leurs premiers rangs. Il y fut reçû par des troupes qui n'avoient pas encore combattu. Le choc devint dans cet endroit plus terrible qu'il n'avoit encore été. Les Espagnols honteux d'avoir été repoussés, lancent une nuë de traits sur les Portugais: ceux-ci reprennent une nouvelle vigueur à la vûë du péril: on s'approche, on se joint l'épée à la main, l'infanterie & la cavalerie sont confonduës, le carnage est égal de part & d'autre, & la victoire reste long-tems en suspens.

Cependant le Roi de Castille, qui n'avoit pû monter à cheval à cause de sa mauvaise santé, se fait porter sur une litiere découverte, se montre par-tout à ses soldats, flatte les uns, menace les autres & les encourage tous par l'espoir des récompenses. Le Roi de Portugal de son côté, combat avec fureur, & fait couler des ruisseaux de sang autour de lui. Ses soldats touchés de tant de valeur, se précipitent avec fureur sur les ennemis. La confusion se met parmi eux, leurs Chefs expirent, ou sont hors de combat, le soldat sans Officiers se trouble, lâche le pied, prend la fuite, & abandonne lâchement son Roi, qui furieux & desesperé, est forcé de monter sur un cheval, tout incommodé qu'il est, & de s'enfuir pour éviter de tomber entre les mains des Portugais. 1385.

Les Portugais qui étoient dans l'armée Castillane perirent presque tous les armes à la main, & ceux qu'on fit prisonniers furent massacrés impitoïablement, comme des traîtres à leur patrie. Dom Diegue Alvarés Pereïra frere du Connêtable fut de ce nombre. Le Roi voulant lui sauver la vie, le donna à garder à Egas Coello, mais

1385. ses soins furent inutiles; les soldats malgré ses ordres le tuerent. Dom Juan sûr de la victoire, commençoit à se reposer, lorsqu'Anton Vasqués d'Almada vint lui porter l'Etendart Roïal de Castille. On a toujours ignoré le nom de celui qui l'avoit pris. Les uns ont crû que c'étoit Anton lui-même, les autres en ont attribué l'honneur à Laurent-Martin d'Avelar. Un moment après, un de ses Pages lui amena un Castillan qu'il avoit fait prisonnier. Le Roi lui aïant demandé comment il s'étoit laissé prendre par cet enfant en montrant le Page; parce que j'ai mieux aimé, répondit l'Espagnol, devenir son prisonnier, que de me faire tuer par le plus brave de ceux qui vous accompagnent. Ensuite le Roi lui ordonna de le suivre pour lui faire connoître sur le champ de bataille, les principaux Seigneurs Castillans qui avoient péri dans le combat. On trouva parmi eux Dom Diegue Manrique, Dom Pedre d'Arragon fils du Connêtable de Castille, Dom Juan fils de Tello, Dom Ferdinand fils de Dom Sanche Comte d'Albuquerque, Dom Juan de Tovar, le Maréchal Carillo, Diego Gomez Sarmiento, Rui Bravés, & plusieurs autres, par-

mi lesquels étoit Jean de Ric Ambassadeur de France, malgré l'avis duquel la bataille s'étoit donnée. Jean de Ric étoit Bourguignon d'origine ; il avoit soixante-dix ans, & il étoit consommé dans les affaires, & excellent Capitaine. 1385.

Tel fut l'évenement de la memorable bataille d'Aljubarota, ainsi appellée du Village, près duquel elle se donna, célebre par dix ou douze mille hommes que les Castillans y perdirent, & par la valeur avec laquelle les Portugais y combattirent, sous les ordres d'un jeune Roi qui n'avoit que vingt-sept ans, & du Connêtable qui en avoit à peine vingt-cinq. Le butin qu'on fit dans le camp ennemi fut immense. Entre autres choses on y trouva une croix d'or, qu'on donna à l'Eglise Cathedrale de Lisbonne, le Sceptre du Roi de Castille & un retable d'argent qui lui servoit d'oratoire, & dont on fit present à l'Eglise de Guimaraëns. Le Roi fit inhumer les principaux des siens qui avoient péri dans la bataille, dans le Monastere d'Alcobace, sépulture des Rois de Portugal, avec le Comte Dom Juan Alfonse Tellez frere de la Reine Leonor, en récompense du consentement

1385. qu'il avoit donné à la mort du Comte Andeïro.

Le Roi victorieux resta trois jours entiers sur le champ de bataille, autant pour faire ensevelir les soldats qui avoient été tués, que pour élever des trofées d'armes sur les arbres & sur les montagnes voisines, selon la coûtume de ce temps-là. Ses ennemis regagnerent leur patrie accablés de fatigues & de tristesse. Au quatriéme jour, le Connêtable partit pour la Ville d'Ourem, dont le Roi l'avoit fait Comte, pour rendre graces à Dieu de la victoire dans l'Eglise de la Vierge qu'on révere dans cette Ville. Le même jour de la perte de la bataille d'Aljubarota, le Roi de Castile fit tant de diligence qu'il arriva à minuit à Santarem; le lendemain il s'y embarqua à la pointe du jour, descendit le Tage & fut joindre sa flote, qui étoit à l'embouchure. Après s'y être reposé deux jours, il mit à la voile & prit la route de Seville où il arriva heureusement. Il ne fut jamais d'entrée plus triste que la sienne dans cette Ville. Il ne vit qu'un peuple consterné & fondant en larmes, sur la mort de ceux qui étoient restés dans la Plaine d'Aljubarota; ce qui l'obligea de se retir

rer à Carmona. Là il ſe livra à toute ſa douleur; rien ne pouvoit le conſoler d'une ſi grande perte, dont, à ce qu'on dit, il porta le deüil pendant l'eſpace de ſept années. 1385.

Un jour un Gentilhomme de ſa Cour maltraita quelques Portugais en ſa preſence, croïant de lui plaire par cet endroit; mais bien loin de l'approuver, il lui dit, qu'il n'agiſſoit pas bien de les traiter de la ſorte; que ceux qui avoient pris ſon parti étoient morts en ſa preſence, & que ceux qui lui avoient été contraires l'avoient vaincu: quelque tems après il leur donna la liberté, procedé digne d'un grand Roi, que celui de Portugal imita, en renvoïant pluſieurs Caſtillans qu'il avoit pris dans Santarem, & qui s'attendoient à éprouver ſa rigueur plûtôt que ſa clemence.

Pendant que le Roi de Caſtille étoit en Portugal à la tête de ſon armée; la Reine Beatrix ſon épouſe étoit demeurée à Avila ſous la conduite de l'Archevêque de Tolede. Auſſi-tôt qu'on y eût appris la défaite de l'armée Caſtillane, le peuple ſortit furieux, & courut au Palais de la Reine pour la tuer; parce qu'on aſſûroit que le Roi ſon époux avoit péri à la bataille d'Al-

1385. jubarota ; mais l'Archevêque étant accouru, arrêta le peuple & l'appaisa, en l'assûrant que le Roi vivoit, & qu'il arriveroit incessamment dans le Roïaume.

Le Roi de Portugal, & le Connêtable étoient à Santarem. Le nombre des prisonniers étoit si considérable, qu'on les menoit à cause de la disette d'eau qui étoit dans la Ville, à de certaines heures boire tous ensemble dans le Tage. Il y en avoit parmi eux de la premiere condition, qui se déguisoient pour faciliter leur rançon. Tel étoit Dom Pedre Lopez d'Ayala, aussi célebre par la grandeur de son courage, que par la solidité de son vaste & profond sçavoir. Il étoit revêtu des Charges les plus éminentes de l'Etat, Chancelier, grand Echanson, grand Maréchal de Logis, Gouverneur de Tolede, grand Sénéchal de la Biscaïe & Géneral du Roïaume de Murcie ; il remplissoit tous ces differens postes avec dignité. Rome, la France & l'Arragon l'avoient vû & estimé dans les Ambassades, qu'il avoit faites dans ces trois Cours. Italien, François, Espagnol tour à tour, il se plioit au génie de chaque Nation avec tant de facilité & avec tant d'art, qu'il

étoit sûr de plaire dans tous les tems 1385.
& dans tous les païs. Le Roi son Maître livra la bataille d'Aljubarota contre son avis, cependant il s'y comporta vaillamment & vendit cherement sa liberté. Confondu parmi le vulgaire des prisonniers, il fut conduit à Santarem, où il sçût se déguiser si bien, que personne n'en vouloit pour son prisonnier. Il tomba entre les mains de Donna Guiomar de Villalobos Comtesse de Barcelos, qui le reconnût & le fit connoître au Roi; ce Prince accorda la liberté à la plûpart des Seigneurs Castillans, ainsi qu'à leurs épouses & aux Dames Portugaises, dont les maris étoient attachés à la Cour de Castille. De ce nombre, furent Donna Sanche fille d'Andeïro, mariée à Dom Alvarés Gonçalez d'Azevedo, Donna Marie veuve d'Alvarés Perés de Castro, Donna Beatrix d'Albuquerque qui avoit épousé Dom Juan Alfonse Tellez, & Inez Alfonse épouse de Gonçalez Vasqués d'Azevedo. Le Roi demanda à celle-ci, quelles étoient les raisons de son mari, pour s'attacher plûtôt aux Castillans qu'aux Portugais? Inez garda un profond silence; le Roi cependant la traita avec distinction, &

1385. il eût pour les autres, tous les égards dûs au sexe & au rang qu'elles occupoient par leur naissance. Les unes gagnerent la Castille par terre, & les autres joignirent la flote Castillane, dont une partie étoit encore à l'embouchure du Tage.

Le Roi cependant ne s'occupoit qu'à témoigner sa reconnoissance aux Portugais qui s'étoient distingués à la journée d'Aljubarota. Il les récompensa tous ; mais personne ne le fut d'une maniere aussi éclatante que le Connêtable. Outre les honneurs dont il l'accabla, il lui fit present de toutes les terres, qui avoient appartenu au Comte Andeïro, & lui donna encore les Villes de Villa-vitiosa, de Borba, d'Evora-Monte, de Sacaven, de Porto de Moz, avec les revenus de Silvés de Loulé, & le tribut que les Juifs païoient pour être soufferts dans le Roïaume. Ce present est le plus considerable & le plus merité que jamais un Prince ait fait, & qu'un sujet ait jamais reçû. Un Fourbisseur avoit en quelque maniere prédit la haute fortune où le Connêtable se voïoit élever. Deux ans auparavant lui aïant garni une épée : Vous me païerez, lui dit-il, lorsque vous serez Com-

 1385.
te d'Ourem. Nuñés n'eſt pas le ſeul à qui un pareil trait ait été appliqué.

Les Arts languiſſent toujours dans les Etats les plus puiſſans, ſi le Prince ne jette ſur eux des regards favorables. Dom Juan ſentoit cette verité; il eût voulu les proteger, mais les temps étoient encore trop orageux pour y ſonger. Il emploïa donc tous ſes ſoins, à achever d'abattre le parti que les Caſtillans avoient encore dans le Portugal. Le Connêtable toujours animé du même zele pour ſa patrie & pour la gloire de ſon Prince, partit pour la Province d'Alenteïo, dans le deſſein d'entrer de ce côté dans la Caſtille, & d'y porter le fer & la flâme. En effet, dès qu'il y fut arrivé, il ſe mit à la tête de quatre mille hommes, paſſa la Guadiane, laiſſa Badajos à ſa gauche, pénetra juſqu'à Cafra & ravagea tout le païs qui eſt entre ce Village & celui de Feria. Dom Martin Yanés de Barbuda s'étoit poſté avec quelques troupes ſur le haut d'une montagne voiſine, d'où il regardoit les Portugais ravager impunément les campagnes. Rougiſſant de demeurer ſimple ſpectateur, il ſe mit en devoir de quitter ſon poſte, pour deſcendre

1385. & pour combattre dans la plaine l'ennemi ; mais le Connêtable s'en étant apperçû, marcha à lui & lui fit honteusement rebrousser chemin.

Les Castillans avoient levé de nouvelles troupes, rassemblé les débris de l'armée vaincuë à Aljubarota, & formé un corps d'armée d'environ trente mille hommes. Dom Pierre Moniz grand-Maître de l'Ordre de S. Jacque, Dom Gonçalés Nuñés de Gusman, Yanés Martin de Barbuda, Dom Juan Alfonse de Gusman Comte de Niebla, & quelques autres Seigneurs de la premiere qualité, en étoient les principaux Chefs. Aïant appris que le Connêtable étoit allé du côté de Valverde. Il s'avancerent aussi de ce côté-là, dans le dessein de le combattre. On en vint aux mains trois fois dans l'espace de deux jours, & trois fois le Connêtable repoussa & défit les Castillans. Le grand Maître de l'Ordre de S. Jacque perdit la vie dans cette occasion, où Antoine Vasqués Portugais tua, dit-on, lui-seul trois cens Castillans. Cette victoire plus considerable à proportion que celle d'Aljubarota, fut remportée par le Connêtable dans la même année vers la fin d'Octobre.

Après cette expedition il fut joindre le Roi qui assiegoit la Ville de Chaves. Cette Place aïant capitulé, le Roi résolut de porter en personne ses armes dans les terres du Castillan. Il fit partir le Connêtable pour investir la Ville de Coria. Il s'y rendit bientôt après lui-même. On forma le siege, & on le poussa avec vigueur, mais la résistance fut si opiniâtre de la part des assiegés, que le Roi fut obligé de lever le siege & de se retirer; ce qui lui causa un si violent chagrin, qu'il ne pût s'empêcher de dire en presence des principaux Officiers de l'armée! « Ah que les Chevaliers » de la table ronde nous manquent » aujourd'hui! S'ils étoient ici nous » ne leverions pas ce siege. Mem Rodriguez de Vasconcellos piqué de ce discours, lui répondit hardiment: » Vasqués Martin d'Acugna vaut bien » Galeas; Gonçalés Vasqués Coutigno » ne cede en rien à Tristan, Juan Fer- » dinand Pachecco égale Lancerotte, » & je crois pouvoir me comparer à » quelqu'un d'eux, si nous avions un » Artur il en jugeroit ainsi. Il sçavoit » estimer & animer ses Chevaliers, » & il ignoroit ce que c'étoit que de » les outrager. Le Roi sentant qu'il 1385.

1385. venoit d'offenser la principale nobleſſe de ſon Roïaume, répara ſon premier diſcours par celui-ci ; » Artur » étoit du nombre des Chevaliers de » la table ronde, & je crois n'être » pas indigne d'être compté parmi » ceux que je vois près de moi ; enſuite il changea de diſcours, partit pour Peña-Macor, & envoïa le Connêtable dans la Province d'Alenteïo, d'où il fut à Notre-Dame des Oliviers, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait avant la bataille d'Aljubarota.

Tandis que le Roi aſſiegeoit Coria, Anton Vaſqués d'Almada étoit ſorti d'Evora, à la tête de quelques troupes, & s'étoit jetté ſur les terres des Eſpagnols. Après avoir fait un butin conſiderable, il rentra dans le Portugal ſans que les ennemis ſe miſſent en devoir de le ſuivre. Tant de differents ſuccès commencerent d'intimider ceux qui tenoient encore dans le Portugal pour la Caſtille. Chaque jour quelqu'un venoit ſe ſoûmettre au Roi & le rendoit maître de quelque Place ou de quelque Fort. Le Roi les recevoit avec bonté, & leur donnoit des marques de ſa clemence & de ſa génerоſité.

Cependant tout retentiſſoit dans Lisbonne

Lisbonne de joie & d'allegresse. Le Roi y avoit envoïé les Enseignes, & les Etendarts qu'il avoit pris sur les ennemis à la bataille d'Aljubarota. Le peuple à cette vûë se livra sans réserve aux plaisirs, & institua une Fête en memoire de cette grande victoire, qui combloit de confusion les Castillans, & de gloire les Portugais. Philippe II. abolit cette Fête, lorsqu'il eut usurpé la Couronne de Portugal sur la Maison de Bragance, à cause d'un discours qu'on prononçoit ce jour-là, où les Castillans n'étoient point épargnés. Les Portugais regardant leurs malheurs passés, comme un châtiment du Ciel, renoncerent à plusieurs céremonies superstitieuses qu'ils observoient, comme les enchantemens, l'évocation du diable, les sorts, la célebration des neuf ans, (Fête appellée *Janeiras*) & la coutume de garder & de pleurer pendant huit jours les morts dans leurs maisons. Ces erreurs, que la crainte enfante & que la foiblesse de l'esprit humain perpetuë, charment l'homme en le deshonorant. 1386.

Dom Alfonse d'Albuquerque, grand Maître de l'Ordre de Saint Jacque en Portugal, & Laurent Yanés Fougace

1386. étoient allés en Angleterre en qualité d'Ambassadeurs. Aïant été informés de la victoire, que leur Roi venoit de remporter sur ses ennemis, ils se rendirent chez le Duc de Lancastre, pour le solliciter de passer promptement en Espagne, afin de saisir l'occasion favorable qui se présentoit, pour faire valoir ses prétentions à la Couronne de Castille. Lorsque Dom Pedre le Cruel avoit été implorer le secours des Anglois, il avoit amené avec lui trois de ses filles, Beatrix, Constance & Isabelle. Beatrix qui étoit l'aînée étant morte, Edoüard III. Roi d'Angleterre, maria Constance avec son quatriéme fils Juan de Gandi Duc de Lancastre, déja veuf de la Princesse Blanche, dont il avoit eu une fille appellée Philippe. Il en eut une autre de Constance, qu'on appella Catherine; & comme Dom Pedre le Cruel étoit mort sans enfans mâles, & que sa fille aînée ne vivoit plus, Constance mere de Catherine demeuroit seule & légitime héritiere de la Couronne de Castille; que Henri avoit usurpée, que son fils retenoit, & que le Duc de Lancastre pouvoit reconquerir en vertu des droits, que son épouse Constance y avoit.

Le Duc d'Albuquerque & Fougace ne manquerent pas de le lui representer vivement, & le Duc de Lancastre, qui pour lors étoit dans sa soixantiéme année, flâté de l'espoir de regner, se laissa persuader de passer en Espagne, pour y reclamer ses droits. Il s'embarqua avec son armée sur une puissante flote, & le 26. de Juillet il aborda à la Corogne en Galice, où il s'empara de six galeres Castillanes. Il avoit amené avec lui plusieurs Seigneurs Anglois, & Constance son épouse avec ses deux filles Philippe & Catherine. Le Duc étoit grand, bien fait, doux, prévenant, modeste dans ses discours, & plein d'honneur & de probité; cherissant la vertu & détestant le vice, il donnoit toute son attention, à démêler parmi ceux qui l'environnoient le vrai merite, qu'il récompensoit à proportion de son éclat. Selon un Historien Portugais, Dom Ferdinand Perés Andreade Commandant de la Corogne, le reçût dans cette Ville, sans lui opposer la moindre résistance, & selon un Historien Espagnol, il lui en opposa une si vigoureuse, qu'il fut obligé d'en abandonner le siege: mais en récompense il se rendit maître de 1386.

1386. Compoſtelle & de quelques autres places dans la Galice. Enſuite il partit pour Ponto Moyro, Ville frontiere de la Province d'entre Douro & Minho, & de Galice, où il devoit avoir une entrevûë avec le Roi de Portugal; mais on prétend que cette entrevûë ſe paſſa à Porto ſur le Douro ; & cela eſt plus vrai-ſemblable, parce qu'il pouvoit s'y rendre par mer ſans rencontrer aucun obſtacle, ce qui étoit preſque impoſſible, s'il ſe fût rendu par terre à Ponto-Moyro Ville de la Galice, où il ne pouvoit pénetrer qu'en traverſant toute cette même Galice qui étoit ſous la puiſſance du Roi de Caſtille.

Celui-ci à qui toutes choſes ſembloient devenir contraires, quitta Seville où il étoit revenu, & alla à Valladolid, pour y tenir les Etats Generaux du Roïaume. Dom Charle fils du Roi de Navarre s'y rendit auſſi, & ces deux Princes confererent enſemble ſur l'état preſent des affaires. Tant que les Portugais avoient fait ſeuls la guerre, ils les avoient mépriſés malgré l'heureux ſuccès de leurs armes ; mais dès qu'ils les virent ſoûtenus des Anglois, ils commencerent à les craindre. Toutefois ils réſolu-

rent de les prévenir & de rentrer dans 1386.
le Portugal, avec une armée plus nombreuse encore que celle qui avoit été défaite à Aljubarota.

Se rappellant les services importans, que la France avoit rendus au Roi Henri, contre son frere Dom Pedre, ils envoïérent un Ambassadeur à Charle VI. pour lui representer que la Castille se trouvant épuisée, avoit un besoin pressant de son secours. Les Seigneurs François, par cette génerosité qui leur est naturelle, demandérent & obtinrent ce que l'Ambassadeur de Castille sollicitoit. On fit partir deux mille chevaux, sous le Commandement de Loüis de Bourbon, oncle du Roi du côté de sa mere.

Le Roi de Portugal étoit à Lamego Ville des plus anciennes du Roïaume, située sur le Douro. Y aïant appris que le Duc de Lancastre étoit arrivé à Porto, il s'y rendit promptement pour régler avec ce Prince, tout ce qui concernoit leur nouvelle alliance. On convint premiérement, que le Duc, s'il réüssissoit dans son entreprise, cederoit au Roi de Portugal Ledesma, Montilla, Melgazo, Plazencia & plusieurs autres places considerables sur la frontiere; en récompense des ser-

1386. vices, que les Portugais lui rendroient. Secondement, que le Roi de Portugal épouseroit une des filles du Duc. Les Portugais vouloient que ce fût Catherine, parce que par son mariage, Dom Juan pouvoit esperer de devenir Roi de Castille, mais ce Prince moins ambitieux que ses sujets, amoureux d'ailleurs de la Princesse Philippe, refusa constamment d'épouser Catherine, parce, disoit-il, que son mariage avec cette Princesse seroit une source éternelle de guerre entre les Castillans & les Portugais, & qu'il vouloit sauver ses sujets d'un pareil malheur. Mais la véritable raison de son refus étoit son amour pour Philippe.

1387. Dès qu'on eut obtenu la dispense nécessaire pour le Roi, à cause du vœu de chasteté qu'il avoit fait comme grand-Maître de l'Ordre d'Avis, le mariage s'accomplit à Porto, & s'y célebra avec beaucoup de magnificence. Le peuple à son ordinaire témoigna par ses chansons combien il étoit content de ce mariage. Ce ne furent pendant plusieurs jours, que festins & que danses. Le Roi avoit 29. ans, & la Reine 28. L'Evêque de Porto leur donna la benediction nuptiale, & le Connêtable se chargea de la direction

des fêtes & des festins qu'on donna à cette occasion. Le Roi fit la maison de la Reine; & les Charges en furent données aux principaux & aux principales Dames de la Cour. 1387.

Après avoir passé deux mois à Porto, le Roi & la Reine se rendirent à Bragance dans la Province de Tra-os-montes pour y voir le Duc de Lancastre, & la Duchesse Constance son épouse, qui s'y étoient retirés dès que le Traité entre le Roi & le Duc avoit été conclu & signé. Le Duc revit son gendre & sa fille avec beaucoup de satisfaction; mais comme le tems de reprendre les armes s'approchoit, on fit tréve avec les plaisirs, & l'on ne songea qu'aux préparatifs de la guerre. Le Roi renvoïa la Reine à Coimbre, avec un conseil qu'il lui donna pour veiller de concert avec lui aux affaires interieures du Roïaume.

En même tems il leva trois mille Lances, deux mille Archers, & cinq mille hommes d'Infanterie, qu'il joignit aux troupes du Duc de Lancastre. Ensuite on sortit de Bragance, on entra dans le Roïaume de Leon, où l'on s'empara d'abord d'Alcanizas. On marcha aussi du côté de Benevent, qu'on réduisit, ainsi que Valderas &

1387. plusieurs autres Villes des environs. Les Anglois & les Portugais se prirent de querelle dans la Ville de Valderas, au sujet du pillage de cette Place, mais les Chefs appaiserent promptement le tumulte, en permettant aux Portugais, de piller la Ville depuis certaine heure du matin jusqu'à midi, & aux Anglois depuis midi jusqu'à la nuit.

L'armée étant campée sous Villa Lobos; Martin Laurent d'Acugna, battant l'estrade avec ses deux freres, & quelques autres des principaux de l'armée, jusqu'au nombre de dix-huit, rencontra Dom Fadrique Duc de Benevent, Alvarés Perés Osorio, & Rodrigue Ponce de Leon, avec quatre cens chevaux, & quelque infanterie. Les dix-huit Portugais gagnerent une hauteur, dans le dessein de périr plûtôt que de se rendre. Il étoit cependant nécessaire de détacher quelqu'un, pour aller avertir le Roi du danger qui les menaçoit. Mais personne ne vouloit se charger de la commission, de crainte qu'on ne le soupçonnât de vouloir se dérober au péril présent. Après quelque contestation, Dom Diegue Perés d'Avellar demanda lequel étoit plus honorable, ou

d'aller chercher du ſecours en perçant 1387.
au travers des ennemis, ou de combattre contr'eux de pié ferme. Tout le monde répondit unanimement, que le premier étoit plus honorable : Si cela eſt ainſi, je ſerois donc aujourd'hui le plus vaillant de nous tous. En même tems il monte ſur ſon cheval, le pouſſe du côté des ennemis, qui étourdis de ſon audace, reculent & lui ouvrent un paſſage au travers de leur bataillon. Tandis qu'il vole pour appeller du ſecours, les Caſtillans revenus de leur étonnement viennent charger ſes camarades, qui ſe défendent courageuſement. Ils avoient déja tué pluſieurs Eſpagnols, & n'avoient perdu qu'un ſeul homme, lorſqu'Avellar arriva à la tête du ſecours. A cette vûë les Caſtillans ſe retirerent, en diſant: Les actions courageuſes que nous venons de voir faire aux Portugais, rendent croïables toutes les merveilles qu'on nous raconte des douze *Pairs* de France. Cette loüange, qui ſortoit de la bouche d'un ennemi n'étoit point équivoque. Cependant les Portugais nouveaux venus ramenerent en triomphe leurs compagnons dans le camp.

On continuoit le ſiege de Villa Lo-

1387. bos. Quelques jeunes gens aïant causé du désordre dans le camp, le Roi les fit arrêter, & il ordonna, qu'on leur fit couper les mains. Le Connétable demanda leur grace & ne put l'obtenir, le Roi voulant donner un exemple de séverité pour contenir le reste de l'armée dans le devoir. Villa Lobos se rendit; Rui Mendez Vasconcellos, & Gonçalés Vasqués Contigno, se distinguerent avec tant d'éclat pendant tout le siege, que le Duc de Lancastre disoit: Si ma querelle avec le Roi de Castille pouvoit se terminer par un duel, je ne balancerois point à en remettre le sort entre les mains de ces deux braves Capitaines.

Après la réduction de Villa Lobos, une partie de l'armée alla investir Villalpando, & l'autre alla à Castro verde. Rui Mendez Vasconcellos fut blessé devant cette Place d'une fléche empoisonnée; le Roi fut le visiter dans sa tente, & lui dit, qu'il n'y avoit point de remede plus sûr pour guérir de sa blessure, que de boire de sa propre urine. Vasconcellos lui répondit, qu'il ne pourroit jamais s'y résoudre. Alors le Roi fit apporter un vase, urina, & but son urine en sa présence, en lui disant: » Cher Men-

» dez, refuseriez-vous de boire ce que 1387.
» boit votre Roi? Vasconcellos remercia le Roi de sa bonté : mais malgré l'exemple qu'on venoit de lui donner, il ne put surmonter la répugnance qu'il avoit à boire de l'urine, & il mourut peu de jours après de sa blessure. Le Roi le pleura & fit transporter son corps en Portugal, pour y être inhumé convenablement à sa condition, & à son mérite.

Tandis que les Portugais & les Anglois poussoient leurs conquêtes dans la Galice, le Roi de Castille se préparoit toûjours à rentrer dans le Portugal. Mais ayant changé de dessein, il se rendit à Camora sur le Douro. Il étoit sur le point d'aller chercher les Portugais, lorsque son Conseil l'en détourna, en lui faisant entendre, qu'il valoit mieux perdre quelques Places, que compromettre une seconde fois sa gloire & celle de son armée. Que les Portugais ne pouvoient pas subsister long-tems dans un païs ennemi; que bientôt la disette de vivres, & la diminution de leurs troupes, les obligeroient à sortir de ses Etats. La chose arriva comme on l'avoit prévû. Les vivres manquerent dans le camp du Roi de Portugal &

1387. du Duc de Lancaſtre. Pour comble de malheurs, l'air mal ſain de la Province où ils étoient, & les chaleurs exceſſives de la ſaiſon, auſquelles les Anglois n'étoient point accoûtumés, cauſerent parmi eux, des maladies contagieuſes qui enleverent un grand nombre de ſoldats. Beaucoup d'autres contraints d'aller marauder pour vivre, furent maſſacrés par les païſans; enſorte que le Roi Jean & le Duc prirent le parti de rentrer dans le Portugal.

Ils paſſerent le Douro, traverſerent la partie du Roïaume de Leon, qui eſt entre cette riviere & le Tage, & marcherent du côté de Ciudad Rodrigo. L'infant Dom Juan qu'on avoit remis en liberté, voulut s'oppoſer à leur paſſage avec cinq cens Lances, & avec un bon nombre d'Infanterie, mais le Connêtable s'étant mis à la tête de quelque troupe d'élite lui donna la chaſſe, & l'obligea à ſe retirer dans Ciudad Rodrigo. Les Portugais continuerent leur route vers la Province de Beira. L'Infant Dom Juan s'étant uni avec Martin Yanés de Barbuda, Grand-Maître de l'ordre d'Alcantara, & avec Dom Garcie Gonçalés de Griſelva, fut les attendre au bord d'une

riviere, avec quatre mille hommes de 1387.
troupes Castillanes & Françoises; mais cet obstacle fut encore surmonté facilement par les Portugais, qui arriverent enfin dans la Province de Beira, d'où le Roi envoïa le Connêtable dans celle d'Alenteïo. Lui-même partit, dit-on, pour Lisbonne, & le Duc alla à Conimbre pour y visiter ses deux filles.

De-là il revint à Trancoso. On prétend que le Roi de Castille voulut l'y faire assassiner; mais celui qui s'étoit chargé de la commission, ayant été découvert, fut pris & brûlé. Alors le Castillan chercha à s'accommoder avec lui. Le Roi de Portugal venoit de tomber malade à Lisbonne. Cette nouvelle fit autant de plaisir aux Castillans, qu'elle causa de chagrin aux Portugais. Ils étoient dans une consternation générale, mais rien n'égaloit celle de la Reine; elle fut si grande qu'elle en accoucha avant terme, & fut à son tour long-tems malade. Le Roi guérit, & la joïe revint dans le Portugal.

Pendant la maladie du Roi, les Castillans firent proposer au Duc de Lancastre un accommodement. On lui envoïa des Députés à Trancoso,

1387. pour lui représenter, que quoique ses prétentions sur la Castille fussent nulles, qu'on vouloit cependant lui donner quelque satisfaction, en consentant que l'Infant Dom Henri fils aîné du Roi de Castille, épousât sa fille Catherine, fille de Constance sa seconde femme, & fille de Dom Pedre le cruel. Le Duc accepta cette proposition, & l'on convint que le Prince Henri épouseroit incessamment la Princesse Catherine, à laquelle on donneroit pour sa dot les Villes de Soria, d'Atiença, d'Almança & de Molina; qu'on céderoit à la Duchesse Constance les Villes d'Olmedo, de Guadalayara & de Medina del Campo, pour en joüir durant sa vie; qu'on païeroit en différens termes au Duc six cens mille florins, pour le dédommager des frais de cette guerre; & qu'on lui donneroit quarante mille livres de pension tant qu'il vivroit.

Le Roi de Portugal ne fut pas bien aise de ce Traité, s'il en faut croire les Historiens Espagnols; à cause de la haine qu'il portoit à leur Nation. Mais il n'est pas vrai-semblable que cela soit vrai, ni que ce Traité se soit fait à son insçû, d'autant plus que le mariage de Catherine avec le fils de

ſon ennemi pouvoit ſervir dans la ſuite de prétexte, pour en venir à un accommodement avec le Roi de Caſtille. D'ailleurs étant reconnu pour légitime Souverain de Portugal par toute la Nation, ſon interêt étoit de terminer promptement une guerre dont un autre devoit retirer tout le fruit. Auſſi, ſi l'on ajoûte foi aux Hiſtoriens Portugais, il fut bien aiſe que le Duc de Lancaſtre eut adheré aux propoſitions du Roi de Caſtile, parce qu'étant ſon beau-pere & devenant celui de ſon ennemi, il travailleroit à procurer à l'un & à l'autre une paix ſolide. 1387.

Ce que les Hiſtoriens Eſpagnols ont encore avancé, touchant le mécontentement du Duc de Lancaſtre à l'égard du Roi de Portugal, n'eſt appuïé d'aucune raiſon ſolide ni même vrai-ſemblable. Ils diſent que le Roi de Portugal épouſa Philippe fille du Duc, avant d'avoir reçû la diſpenſe de ſon vœu de chaſteté, & que cette démarche déplût au Duc de Lancaſtre. L'expoſition du fait ſuffit pour démentir ce diſcours. Le Duc de Lancaſtre aïant ſa fille entre ſes mains, étoit maître de la livrer ou de ne la pas livrer au Roi de Portugal : il la lui livra pour

1387. qu'il l'épousât, donc il ne devoit pas être fâché de faire une chose, qu'il étoit en pouvoir de ne pas faire? Mais, dira-t-on, il étoit dans les Etats du Roi de Portugal, & il ne voulut point lui refuser sa fille, de crainte qu'il ne l'y forçât. On peut répondre à cela, que la moderation, & le respect que le Roi de Portugal avoit pour tout ce qui regardoit le droit des gens devoit le rassurer. D'ailleurs il n'est pas vrai-semblable qu'un Prince aussi sage que Dom Juan, ait voulu, pour hâter de peu de jours la jouissance d'un bonheur qui lui étoit assuré & accordé de bonne volonté, flétrir sa réputation par une pareille violence.

Mais ce qui détruit pleinement tout ce que les Espagnols ont osé avancer à ce sujet, c'est l'embarquement du Duc de Lancastre, à qui le Roi de Portugal fournit six galeres pour s'en retourner en Angleterre, preuve qu'il ne quitta point le Portugal à la hâte & furtivement, comme les Castillans ont voulu encore le faire entendre. Le Duc monta sur les galeres dans la Ville de Porto à la vûë de tous les habitans, & delà se rendit avec les galeres Portugaises & les vaisseaux à lui appartenans, à Bayonne en Galice, où

les Ambassadeurs du Roi de Castille 1387.
vinrent le trouver pour mettre la derniere main au Traité de Trancoso. On fut quelques jours sans le conclure, parce que le Duc demandoit de l'argent, & que les Castillans n'en avoient point pour le satisfaire. Cependant on trouva des expediens pour le contenter; il signa enfin le Traité & consentit, que les fiançailles de sa fille Catherine se fissent avec l'Infant Henri, qui n'avoit pour lors que dix ans. La cérémonie se fit dans la Ville de Palance, & dès qu'elle fut finie, le Roi de Castille donna à l'Infant son fils le titre de Prince des Asturies, & Henri est le premier qui l'ait porté.

Comme le Roi de Portugal n'avoit point été compris dans le Traité passé entre le Castillan & le Duc de Lancastre, il songea à reprendre les armes pour forcer son ennemi à lui demander la paix. Ses victoires passées sembloient y devoir engager le Roi de Castille. Sur ces entrefaites l'Infant Dom Denis revint, dit-on, en Portugal, & le Roi l'aïant reçû à Porto, lui rendit les honneurs dûs à sa naissance. Toutefois considerant que le peuple étoit persuadé que la Couronne lui appartenoit, & craignant que

1387. sa presence n'autorisât ses ennemis à fomenter de nouveaux troubles, il le fit partir pour l'Angleterre en qualité d'Ambassadeur. Ce Prince s'embarqua; mais lorsqu'il fut en pleine mer, il s'imagina qu'on l'envoïoit en Angleterre, pour l'y faire périr. Cette idée le frappa si vivement qu'il résolut de s'en retourner en Espagne. Il prenoit déja cette route, lorsqu'il fut pris par des Corsaires Bretons. Ceux-ci espererent d'en retirer une grosse rançon, mais le Roi de Portugal refusa de la païer, parce que son frere réfusa de son côté de se rendre en Angleterre. Alors les Corsaires se confiant à la promesse, que l'Infant leur fit de leur païer sa rançon, le remirent en liberté, dont le Prince profita pour s'en retourner en Castille.

Le Roi étoit à Porto, il s'y occupoit à faire des préparatifs de guerre, & à réformer en même temps les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la Justice. Pendant le siege de Lisbonne, il s'étoit emparé de deux vaisseaux Genois, sous prétexte qu'ils étoient entrés dans le Port de cette Ville sans sa permission. Tant que les Genois virent chanceler la Couronne sur sa tête, ils differerent de lui en

demander raiſon ; mais dès qu'ils le virent triompher par-tout de ſes ennemis, ils lui envoïerent des Ambaſſadeurs pour le prier de leur rendre les vaiſſeaux, ou le prix de ces vaiſſeaux. Le Roi touché de leur conduite, les ſatisfit ſur le champ, ſans les faire paſſer par les mains de ſes Miniſtres, qui auroient pû par leurs délais rebuter les Genois. Les Miniſtres ignorans ou intéreſſés traînent en longueur les affaires pour ſe faire valoir ; & cette conduite aliene les eſprits des Etrangers, & attire ſouvent la défiance & la haine. 1387.

Le Pape Urbain averti que les Maures des côtes de l'Afrique, faiſoient ſouvent des courſes par mer ſur les Siciliens, & que les Turcs de l'Aſie faiſoient des conquêtes en Romanie, & dans les païs voiſins, fit publier contre eux la Croiſade, avec Indulgence de la Terre Sainte. Monrad ou Amurat Beg, ſurnommé Algazi, c'eſt-à-dire, le Conquerant, regnoit pour lors ſur les Turcs. Il avoit ſuccedé à ſon pere Ourchan l'an 761. de l'Egire, 1359. de Jeſus-Chriſt, & avoit regné trente-quatre ans, lorſqu'il fut tué par un transfuge Chrétien de Servie, qui feignoit de 1388.

[1388. lui vouloir baiser la main. C'est cet Amurat, le troisiéme des Sultans Otthomans, qui enleva aux Grecs l'an 1360. Andrinople.

Tandis qu'Urbain s'occupoit de la Croisade contre les Infideles, Pierre de Lune Cardinal Legat en Espagne, pour le Pape Clement, tint un Concile à Palencia en Castille dans l'Eglise des Freres Mineurs. Le Roi Jean I. y étoit present; & l'on y publia plusieurs Canons pour la réformation du Clergé d'Espagne.

Le Roi de Portugal avoit aussi tenu les Etats du Roïaume à Brague, & les avoit renvoïés, après avoir reglé quelques affaires touchant le Gouvernement interieur du Roïaume. Immediatement après il partit pour assieger Melgaço, Ville située sur le Minho, qui tenoit encore pour les Castillans. L'armée du Roi étoit composée de 1500. lances, & d'un nombre assez considerable d'infanterie. Une des choses des plus remarquables qui arriva pendant le siege, ce fut un combat singulier entre deux femmes, l'une de la Ville, & l'autre de l'armée du Roi. Celle-ci demeura victorieuse, & peu de jours après les assiegés capitulerent, à condition qu'ils sorti-

roient de la Ville sans armes. Un jeune homme Castillan vint se jetter aux pieds du Roi, & lui dit : » Sire, » je suis sujet du Roi de Castille ; ne » souffrez point qu'on m'ôte les pre- » mieres armes que j'aïe jamais por- » tées ! Le Roi ordonna qu'on les lui rendît, & il fut le seul de la Garni- son qui les emporta 1388.

Après la réduction de Melgaço, le Roi revint à Lisbonne, d'où il passa dans la Province d'Alenteïo. Pedre Rodriguez de Fonseca y tenoit Olivença pour les Castillans. A l'approche du Roi, il lui envoïa offrir de lui remettre cette Ville entre les mains; mais aïant reçu sur ces entrefaites quelque secours, il refusa de tenir sa parole. Le Roi differa à un autre temps à l'en punir, & il marcha pour assieger Campo-Major, Ville frontiere de la même Province. Gille Vasqués de Barbuda Cousin du grand Maître d'Alcantara, commandoit dans cette derniere place, qui fut forcée vers le milieu du mois d'Octobre, & le Château se rendit vers le commencement du mois de Novembre. Tandis que les Portugais assiegeoient Campo-Major, les grands-Maîtres de Saint Jacque & de Calatrava arri-

1388. verent à Badajos avec un corps d'armée composé de troupes Andalousiennes, réputées pour les meilleures de l'Espagne. On fit passer la Guadiane à une partie de ces troupes, & on les fit marcher du côté d'Albuquerque, où Dom Gonçalez Garcie de Griselva & son frere Ferdinand les défirent; Dom Martin Alfonse de Melo dissipa le reste de ces troupes aux environs de Badajos même. Outre ces deux actions il y en eut une troisiéme sur ces frontieres entre les Castillans & les Portugais, & ceux-ci resterent encore victorieux; mais ils acheterent cher cette derniere victoire, puisqu'il leur en coûta la vie de Dom Martin Vasqués d'Almada, qui fut malheureusement tué en combattant vaillament. La vie de cet homme n'avoit été qu'un tissu d'actions hardies & genereuses. On peut juger combien il étoit redoutable aux Castillans, puisque sa mort les consola de leur défaite.

1389. Le Roi revint au commencement de l'année 1389. à Lisbonne. Tandis qu'il étoit dans cette Ville, il arriva dans son Palais une avanture qui merite d'être rapportée. Dom Ferdinand Alfonse Camerier & favori du Roi, jeune, galand, spirituel, devint

passionément amoureux de Donna 1389.
Beatrix de Castro, jeune veuve d'une beauté rare & d'un esprit singulier. Beatrix touchée de l'amour vif, tendre & empressé de Ferdinand s'y rendit, & permit à son amant qu'il vînt la trouver dans son appartement, pour y recevoir les marques les plus sensibles d'un amour réciproque. C'étoit en ce temps-là un crime aux hommes, d'entrer dans l'appartement des Dames d'honneur du Palais. Beatrix l'étoit, & il étoit dangereux pour Ferdinand de profiter de la liberté qu'elle lui avoit donnée; mais emporté par sa passion, cet obstacle ne lui parut qu'un nouveau moïen pour rendre son plaisir plus vif, & pour donner des preuves plus fortes de son amour à sa Maîtresse. Il fut donc la trouver, ils goûterent plusieurs jours de suite, tout ce que l'amour a de charmant pour de tendres cœurs qui s'aiment avec passion. Cependant on s'apperçut des visites qu'il rendoit à Beatrix, & le Roi en fut informé. Comme il aimoit Ferdinand il l'en avertit, & lui défendit de revoir Beatrix. L'amour ne prend & ne reçoit des ordres que de lui-même. Ferdinand méprisa ceux du Roi; il continua d'aller à l'appartement de

1389. ſa Maîtreſſe, le Roi l'y ſurprit & le fit arrêter. On le remit entre les mains du Corregidor de la ville: mais il trouva le moïen de s'échaper & de ſe refugier dans une Egliſe. Le Roi en fut informé ſur le champ, & y courut à pied pour l'en faire arracher & conduire en priſon. Dès qu'il y fut enfermé, il envoïa demander à Beatrix, ſi elle vouloit lui permettre de dire qu'ils étoient mariés pour ſauver ſa vie. Beatrix lui ordonna de dire tout ce qui ſeroit néceſſaire pour ſe conſerver. Ferdinand le fit, mais cela ne ſatisfit point le Roi; il le condamna le lendemain à être brûlé devant la Place du Fort, malgré tout ce que pûrent faire les Grands du Roïaume pour obtenir ſa grace. Beatrix déſolée fit demander au Roi quel étoit le ſort qu'il lui préparoit: » Celui de vivre, répondit-il? une concubine ne merite que ce châtiment, » s'il lui reſte encore quelque peu » d'honneur. Cependant il la chaſſa du Palais, & elle ſe retira en Caſtille avec ſa mere.

Peu de jours après ce triſte évenement, D. Juan partit pour la Province d'entre Douro & Minho. Il y trouva les Ambaſſadeurs du Roi de Caſtille, qui venoient pour tâcher de ménager une

une paix entre les deux Couronnes. 1389.
Avant d'entrer en matiere, on consentit à une trêve de quelques mois, mais cette trêve ne fut pas plutôt expirée, que le Roi de Portugal qui voïoit bien qu'on ne cherchoit qu'à l'amuser, alla assieger la Ville de Tui en Galice, située sur le Minho. Il poussa le siege avec vigueur & ravagea les païs circonvoisins. Le Roi de Castille intimidé par la valeur & par l'intrepidité, que ses ennemis montroient dans toutes les occasions, où il s'agissoit de combattre, n'osa hasarder une bataille contre une nation qui de jour en jour devenoit plus guerriere & plus redoutable. Cependant il envoïa des troupes pour secourir la Place, sous les ordres de Dom Pedre Tenorio Archevêque de Tolede, & de Dom Martin Yanes Vasquez Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara. Mais ils arriverent trop tard; la Place étoit prise; ce qui chagrina si vivement le Roi de Castille, qu'il envoïa des ordres à ses Ambassadeurs pour qu'ils tâchassent de conclure incessamment une trêve, avec le Roi de Portugal, qui après la prise de Tui avoit assiegé & pris la Ville de Salvatierra en Galice située aussi sur le Minho.

1389. Les Ambassadeurs Castillans obéïrent & convinrent d'une trêve de trois ans entre les deux nations, avec les Ministres Portugais. On rendit en même temps aux Espagnols Tuy & Salvatierra, & ils rendirent aux Portugais Noudar, Olivença Mertola, Castel Rodrigo, Castelmendo, Castel Melhor, Miranda, & Sabugal. Cette trêve fut concluë sur la fin de l'année 1389. Vers ce même tems-là, le Pape Urbain mourut, après avoir tenu le Siege onze ans six mois & huit jours. Les Cardinaux de son obedience, tant ceux qui étoient presens, que ceux qui se trouvoient dans les Provinces voisines, s'assemblerent en Conclave au nombre de quatorze, & élurent Pape Pierre, ou Perrin Tomacelli, connu sous le nom de Cardinal de Naple. Il prit le nom de Boniface IX.

Au commencement de l'année
1390. 1390. le Roi de Castille assembla les Etats de son Roïaume à Guadalajara. On lui representa que la trêve qu'il avoit faite avec les Portugais, n'étoit honorable ni pour lui ni pour le Roïaume, attendu qu'il avoit rendu plusieurs Places, pour deux. Il répondit à cela qu'il avoit mieux aimé les rendre

de bonne grace que de force; d'ailleurs qu'il s'épargnoit par-là bien des dépenses inutiles, & qu'il les mettoit à profit pour soulager ses sujets, & pour se mettre en état, la trêve expirée, de rentrer dans le Portugal. Toutes ses pensées étoient tournées à la guerre, & pour entretenir dans cette disposition l'esprit de ses sujets, il institua deux nouveaux Ordres de Chevalerie; il donna à l'un un colier sur lequel étoient gravés deux raïons du soleil, & duquel pendoit une colombe blanche; & à l'autre un colier aussi, avec les deux mêmes raïons & une rose à la place de la colombe. L'Ordre de la Rose fut institué pour la Noblesse: celui de la Colombe pour tous ceux qui professoient le métier des armes, & qui s'y distingueroient. 1390.

Pour augmenter ses troupes sans dépeupler les campagnes, il fit publier une Amnistie generale en faveur de tous les Criminels du Roïaume, tant absens que prisonniers, aux conditions qu'ils serviroient à la guerre contre les Portugais. Pour ramener ceux-ci à l'obéïssance des Castillans, il fit publiquement renoncer son fils Henri à la Couronne de Leon & de Castille, & l'envoïa sur les frontie-

1390. res de Portugal, avec le titre de Roi des Portugais; mais cette démarche n'étoit plus de saison. Les Portugais étoient contens de leur Roi, & abhorroient plus que jamais la domination Castillane.

Le desordre regnoit toujours dans la Castille. Les Seigneurs étoient mécontens du parti avantageux qu'on avoit fait au Duc de Lancastre, & ils ne pouvoient digerer la trêve qu'on avoit concluë avec les Portugais. Ils prétendoient, qu'elle étoit contraire aux interêts & à l'honneur de la Castille. Le Roi ne sçavoit quel parti prendre dans les conjonctures fâcheuses où il se trouvoit. La mort vint le tirer d'embarras. Il mourut d'une chûte de cheval le Dimanche neuviéme d'Octobre, à l'âge de 33. ans, dont il avoit regné onze, trois mois, vingt jours.

1391. Sa mort fut suivie de beaucoup de troubles. Cependant son fils Henri
1392. fut proclamé Roi à Madrid. Comme il étoit mineur, le Roi par un Testament qu'il avoit fait depuis longtemps, avoit nommé pour Regens du Roïaume Pierre Tenorio Portugais, Archevêque de Tolede, Jean Manriqués Archevêque de Compostelle &

Chancelier du Roïaume, & Alfonse 1392.
d'Arragon Connêtable de Castille, avec quelques autres Seigneurs. Ceux qui furent exclus de la Regence cabalerent dans le Roïaume, & y causerent mille desordres. La division alla si loin, que l'Archevêque de Tolede fut emprisonné avec Pierre Evêque d'Osma. Le Pape Clement informé de l'affaire, envoïa en Castille, en qualité de Nonce, Dominique de Florence, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, alors Evêque d'Albi. Le S. Pere lui donna pouvoir d'absoudre le jeune Roi Henri II. des Censures qu'il avoit encouruës, & le Roi après avoir remis en liberté les prisonniers, reçût l'absolution dans l'Eglise Cathedrale de Burgos, en presence de trois Evêques, le Vendredi quatriéme de Juillet 1393.

Cependant les trois années de trêve entre la Castille & le Portugal étoient expirées. Les Tuteurs d'Henri & les Grands du Roïaume furent d'avis d'envoïer en Portugal, pour tâcher d'obtenir une prolongation de la trêve. On prétend même que l'Archevêque de Tolede, celui de Compostelle, Dom Gònçalez Nuñés de Gusman grand-Maître de Calatra-

1392. va, & Dom Juan Hurtado de Mendoce Majordome, persuaderent au Roi de quitter le titre de Roi de Portugal, attendu qu'il n'étoit pas fils de Beatrix, qui seule pouvoit transmettre le droit de succeder à la couronne de ce Roïaume. On ne dit pas que le Roi adhera à ce conseil, mais on fit pourtant partir des Ambassadeurs pour le Portugal; Jean Serrano, qui de l'Evêché de Segovie avoit été transferé à celui de Siguença, & Dom Diegue de Cordouë Marêchal de Castille, furent chargés de cette négociation. D'autres prétendent qu'on la donna à Pierre Lopez d'Ayala & au Docteur Alvarés Sanchés. Quoiqu'il en soit les Ambasseurs Castillans s'aboucherent avec Alvarés Camelo Prieur de l'Hôpital & avec Jean de Regras. Ils eurent bien de la peine à s'accorder; les Castillans étoient peu raisonnables dans leurs demandes, & les Portugais qui avoient, pour ainsi dire, la puissance en main, ne vouloient se relâcher en rien. Ce qui augmentoit leur confiance est que le Duc de Benevent, qui avoit des terres considérables en Portugal, venoit de s'y retirer, dans le dessein de servir D. Juan contre le Roi de Castille, pour se venger des Regens

de ce Roïaume qu'il haïssoit mortellement. Comme le Duc étoit puissant, l'Archevêque de Tolede fit tous ses efforts pour l'empêcher de faire cette démarche ; mais rien ne pût l'en détourner. 1393.

Cependant la paix ne se concluoit point. Le Roi de Portugal se rendit à Sabugal, dans le dessein de recommencer la guerre : mais les Ministres s'étant montrés plus dociles, on signa enfin un Traité de paix pour quinze ans, aux conditions que les Castillans rendroient aux Portugais quelques Places, qu'ils occupoient encore dans le Roïaume, & qu'ils refuseroient toute sorte de secours à la Reine Beatrix fille de Ferdinand, & aux Infans Dom Juan & Dom Denis ses oncles, qui parloient de faire valoir leurs prétentions sur la Couronne de Portugal. Le Roi Jean s'engagea à son tour, de ne point soûtenir ceux qui s'étoient révoltés contre le Roi de Castille, & de remettre en liberté tous les Castillans prisonniers, à condition que Henri en feroit autant à l'égard des Portugais, qu'il retenoit dans les prisons de son Roïaume. On se donna pour la garantie du Traité des ôtages de part & d'autre. Ce Traité qui

1593. portoit encore d'autres conditions, n'étoit pas trop honorable pour la Castille : mais le tems l'exigeoit ; les Portugais étoient redoutables, & les Castillans épuisés ; d'ailleurs leurs dissentions domestiques ne leur permettoient pas de continuer la guerre.

*Fin du dixiéme Livre.*



# HISTOIRE DE PORTUGAL.

## LIVRE ONZIÉME.

L'EMPRESSEMENT que les Castillans avoient témoigné pour la paix, avoit persuadé aux Portugais, qu'ils en exécuteroient exactement le Traité : mais on ne resta pas long-tems dans cette croïance ; ils manquerent à remplir plusieurs des conditions exigées ; & le Roi de Portugal reprit les armes pour les en punir. Ses Généraux se mirent donc en campagne, & enleverent quelques Places aux Espagnols ; entr'autres Ba- 1393.

1393. dajos & Albuquerque, que le Roi de Portugal se proposa de ne point rendre aux Castillans, qu'ils n'eussent auparavant satisfait à toutes les conditions du Traité.

Les Espagnols pour se venger de la perte de ces deux Places, prirent aux Portugais à la hauteur du Cap Saint Vincent, deux vaisseaux chargés de munitions, d'armes. & d'autres instrumens de guerre, qu'ils venoient de chercher à Genes. Ils firent aussi quelques courses dans le Portugal, surtout dans l'Alenteïo; mais le Connêtable qui se trouva à Monsaraz, Ville de cette même Province, en arrêta les progrès par la défaite des ennemis, qui ne pouvant plus résister au bonheur des Portugais, promirent enfin d'exécuter le Traité, & les hostilités cesserent de part & d'autre; il y a apparence qu'on se rendit aussi respectivement ce qu'on s'étoit pris.

1394. Le Pape Clement VII. mourut sur ces entrefaites à Avignon, d'une attaque d'apoplexie, le mécredi seiziéme Septembre, & le vingt-huitiéme du même mois les Cardinaux de sa faction, élurent tous d'une voix Pierre de Lune, qui prit le nom de Benoît XIII. Il avoit de grandes qualités,

& avoit considérablement augmenté 1394.
les partisans de Clement VII. contre
Urbain VI. Au reste il étoit ambitieux
& avare, & dans ses Légations de
Castille, d'Arragon & de France, il
avoit souvent oublié les intérêts de la
Religion pour les siens : aussi amassa-
t-il des sommes immenses, qui ne 1395.
servirent pas peu à lui faire des crea- 1396.
tures.

Tandis que ce nouveau Pape travailloit à maintenir l'autotité du Siege d'Avignon contre le Siege de Rome, le Roi de Portugal profitoit de la paix pour rétablir l'ordre dans son Roïaume. Le Connêtable considerant que ce Prince n'avoit presque rien fait pour les Grands, qui avoient le plus contribué à lui mettre la Couronne sur la tête, se dépoüilla de la plus grande partie des biens que le Roi lui avoit donnés, en leur faveur. Rare exemple de désintéressement & de zele pour la gloire de son Prince.

Ce trait de générosité ne servit qu'à faire des ennemis au Connêtable. Comme il lui restoit encore des richesses immenses, des bienfaits du Roi, on voulut le mortifier en les lui faisant rendre. Ses ennemis dirent à D. Juan, qu'il étoit de l'intérêt de

1396. l'Etat, d'ôter toutes les Villes & toutes les terres, qu'il avoit données, à ceux qui les possedoient. Le Roi se laissa persuader ; mais sur ces entrefaites l'auteur d'un conseil si injuste, (c'étoit Alvarés Gonçalés Camelo Prieur de l'Hôpital) encourut sa disgrace. On le fit arrêter, mais le Connêtable demanda & obtint sa grace ; quoiqu'il sçût qu'il étoit son ennemi mortel. Ensuite il représenta vivement au Roi, qu'il n'étoit point de sa gloire ni de sa justice, d'ôter les récompenses, qu'il avoit données, à ceux qui les avoient reçuës & méritées, par les services importans, qu'ils lui avoient rendus.

Ce discours ne put faire changer ce Prince de sentiment. Alors le Connêtable se retira à Estremos, où il communiqua le dessein du Roi à tous ceux, à qui il avoit quelques jours auparavant distribué une partie de ses biens. Ensuite il leur dit, que ne pouvant plus se soûtenir dans le Roïaume, qu'il falloit aller ailleurs chercher de quoi vivre, sans manquer toutefois au respect & à la fidélité dûs à leur Souverain, parce que leur disgrace ne devoit point être une flétrissure à leur honneur. Tous ceux qui l'écoutoient

applaudirent à ce discours, & tous 1394.
excepté un seul, lui offrirent de le
suivre par tout où il jugeroit à pro- 1395.
pos de les mener. Le Roi fut bientôt 1396.
informé de la résolution du Connêtable. Il envoïa sur le champ à Estremos des personnes de considération pour le prier de ne point sortir du Roïaume. Le Connêtable se laissa fléchir, & il revint à la Cour. Cependant on lui ôta une partie de ses biens; mais celle qu'on lui laissa désespera ses ennemis. Pour recouvrer les autres donations que le Roi avoit faites pendant la guerre, on prit deux moïens; le premier fut d'en rachetter une partie à un certain prix, & le second ce fut une Loi qu'on publia par le conseil de Regras; cette Loi excluoit les filles de la succession des biens qui avoient appartenu à la Couronne. La fille de Regras se trouva elle-même dans le cas, & ce célébre Jurisconsulte sacrifia ses propres intérêts au desir aveugle de nuire au Connêtable, dont le mérite & le crédit lui faisoient ombrage. Les Maisons Religieuses furent aussi contraintes à restituer une partie des biens, qu'elles avoient reçus de la libéralité des Rois; & par cette restitution les revenus de l'Etat

s'augmenterent considérablement, & & les peuples en furent soulagés.

1394. 1395. 1396. 1397. Le Roi travailloit sans cesse à rétablir l'ordre & la tranquillité dans le Roïaume. Tout y reprenoit une nouvelle face. L'esprit de trouble & de dissention, que la guerre, & la révolte y avoient introduits, se dissipoit peu-à-peu. L'exercice de la Justice reprenoit son cours ordinaire. Les campagnes ne demeuroient plus incultes. Le Commerce refloriſſoit dans les Villes. Les peuples s'applaudissoient à l'envi du nouveau Gouvernement, & les Grands soûmis ne respiroient plus que le repos, & qu'à meriter l'estime de leur Roi, lorsque les Castillans violerent encore la paix, & forcerent les Portugais à reprendre les armes.

Le Connêtable se rendit aussi-tôt sur la frontiere, pour la mettre à couvert des incursions des Castillans. Alfonse de Melo Capitaine des Gardes assiegea Badajos, prit cette Ville, & fit la Garnison prisonniere avec Dom Garcie Gonçalez d'Herrera grand-Marêchal de Castille. Avant de pousser plus loin les choses, le Roi de Portugal fit sommer le Roi de Castille de remplir toutes les conditions

du Traité de paix ; mais Henri bien 1397.
loin de répondre à l'honnêteté de D. Juan leva de toute part des troupes, mit à leur tête Dom Rui Lopez d'Avalos, qu'il avoit fait depuis peu Connêtable de Castille, avec ordre d'aller faire une irruption dans le Portugal. D'Avalos executa les ordres de son maître : il entra dans la Province de Beira, brûla la Ville de Viseo, ravagea les campagnes, & pilla tous les Bourgs & tous les Villages qu'il rencontra sur son passage.

Le Roi & le Connêtable accoururent dans cette Province pour en chasser les Castillans : mais ils s'étoient deja retirés, lorsqu'ils y arriverent. Le Connêtable pour ne pas perdre entiérement le fruit de sa marche, & pour vanger la Ville de Viseo des maux qu'elle avoit soufferts, entra dans les Etats du Roi de Castille, & alla brûler les environs de Caseres & d'Alcantara. Etant campé dans le voisinage de cette Ville, dix Cavaliers Castillans vinrent le trouver dans sa tante. Le Connêtable leur demanda ce qu'ils souhaitoient de lui ; vous voir, répondirent-ils. Votre haute réputation a fait naître en nous ce désir. Nous l'avons contenté. Le Con-

1397. nêtable flaté d'une pareille visite, les traita honorablement, & les renvoïa plus touchés de sa politesse qu'ils ne l'étoient encore de son merite.

Cependant malgré tous les honneurs que le Connêtable recevoit, malgré ses prosperités constantes, il tomba dans une profonde tristesse, & il fut obligé de quitter l'armée & de se retirer à Evora dans la Province d'Alenteyo. Là, pendant l'espace de trois mois, il fut, pour ainsi dire, assiegé par tout ce que l'imagination offre quelquefois aux hommes de triste & d'affligeant. Tout importunoit le Connêtable, le jour lui étoit à charge, il fuïoit tous ses amis, il ne se plaisoit plus avec son épouse qu'il avoit tendrement aimée; sa fille qui étoit tout l'espoir de sa maison, étoit devenuë un objet d'affliction pour lui; enfin ce grand homme languissoit, & n'étoit plus qu'un objet de pitié, lorsque la nature reprit insensiblement le dessus, & dissipa les noires idées qui l'obsedoient sans relâche. A mesure qu'il reprenoit sa gaïeté ordinaire, sa santé revenoit aussi. Ses parens, ses amis, le Roi, toute la Cour, jusqu'à ses ennemis mêmes, témoignerent publiquement par leur joie, combien

ils étoient sensibles à son rétablissement. 1397.

Les seuls Castillans s'en affligerent; ils avoient profité de sa maladie pour faire differentes courses dans le Portugal; les grands-Maîtres de S. Jacque & d'Alcantara se préparoient à en faire une nouvelle dans l'Alenteïo; mais le Connêtable, qui étoit en état de s'y opposer, leur écrivit en ces termes, pour leur en épargner la peine. » Seigneurs & amis, Nuñés » Alvarés Pereïra Comte de Barce- » los, d'Ourem & d'Arrayolos, Con- » nêtable de Portugal & Majordome » Mayor, se recommande à vos gra- » ces. J'ai appris que vous veniez » pour me chercher, je vous eusse » prévenu sans les infirmités dont j'ai » été affligé. Presentement que je joüis » d'une meilleure santé, je vais m'a- » vancer vers vous, pour épargner à » votre armée une longue & penible » marche. Attendez-moi sur la fron- » tiere, vous m'y verrez bientôt en » état de vous y recevoir. A Evora le » 17. Juin.

En effet le Connêtable se mit à la tête des Portugais. Ils arriverent sur la frontiere, entrerent dans les terres de Castille, & pousserent leur marche

1397. jusqu'au Village de Villalva, brûlant & saccagant tout le païs qui se trouve enfermé entre les confins du Portugal, la Guadiane & ce Village, où ils s'arrêterent. Les grands-Maîtres de S. Jacque & de Calatrava ne vinrent à sa rencontre que pour voir tuer & massacrer leurs troupes. Tout étoit plongé dans une affreuse consternation dans cette partie de l'Estramadure Espagnole. On n'y voioit que des campagnes ravagées, des Villages en cendres, & des Villes saccagées. Les Territoires de Cafra, de Feria, & de Burgillos, éprouverent sur-tout, tout ce que la guerre a de triste, d'affreux & de désolant.

Sur ces entrefaites, Martin d'Acugna, Lopez son frere, Juan Ferdinand Pacheco, Egas Coëllo, Juan Alfonse Pimentel Seigneur de Bragance & quelques autres Seigneurs Portugais, abandonnerent le Roïaume, & passerent en Castille, pour se vanger du Roi leur maître, qui leur avoit ôté, comme au Connêtable, une partie des biens qu'on leur avoit donnés durant les troubles du Roïaume. Quelques-uns même livrerent aux Castillans les Places dont ils étoient Gouverneurs. Le Roi de Castille les reçût

favorablement, & tous ces Seigneurs 1393.
s'établirent dans son Roïaume, & y devinrent les Chefs de plusieurs familles illustres, comme des Ossones, des Najares, des Comtes de Buendia, des Comtes de Benevent, des Marquis de Salses, & de plusieurs autres encore qui subsistent aujourd'hui.

Le Roi fut extrêmement sensible à la retraite de tous ces Seigneurs. Ils étoient braves & capables de le bien servir; cependant dissimulant le chagrin que leur démarche lui causoit, il affecta du mépris pour eux, & se mit à la tête de son armée, avec laquelle il fut assieger Salvatierra en Galice. Après la réduction de cette place, il alla investir Tuy, dans le dessein d'en faire & d'en pousser vigoureusement le siege. Les Castillans en furent allarmés. Pour le détourner de son dessein, ils firent prendre le titre de Roi à l'Infant Denis & menacerent en même-temps d'entrer dans le Portugal de tous côtez. Ces menaces n'ébranlerent en aucune maniere Dom Juan. Il connoissoit les Castillans; prompts à menacer, mais lents à executer, il étoit presque sûr qu'il auroit le temps de réduire Tuy sous son obéïssance avant

1397. qu'ils eussent préparé tout ce qui leur étoit nécessaire pour l'execution de leurs projets : mais il se trompa ; les Castillans armerent promptement. L'Infant Denis se jetta sur la Province de Beïra ; Davalos marcha vers Tui pour secourir les assiegés, & Dom Diegue Hurtado de Mendoce, Admirante de Castille mit à la voile avec quarante vaisseaux & quinze galeres, & entra dans le Tage.

Le Connêtable de Portugal étoit cependant à Monte-Mayor, il s'y étoit retiré pour s'y reposer quelque temps des fatigues de la guerre. Au bruit de tous les mouvemens que faisoient les Castillans, le Roi l'appella auprès de lui, & les habitans de Lisbonne épouvantés de voir, pour ainsi dire, la flote ennemie dans leur port, implorerent son secours. Sa presence étoit d'autant plus nécessaire dans cette Ville, qu'il y avoit des gens factieux mécontens du Gouvernement, qui parloient de livrer la place aux Castillans. Nuñés alloit partir pour s'y rendre, lorsqu'il reçût avis de la part de Gonçalez Vasqués Coutigno, que l'Infant Denis étoit entré dans la Province de Beira. Le Connêtable crût qu'il étoit expedient

de courir promptement pour l'en chasser, ce qu'il executa heureusement. 1397.

Les habitans de Moura sur la Guadiane informérent en même temps le Roi, qu'Alvarés Gonçalez de Moura Gouverneur de la Ville de ce nom avoit formé le dessein de la livrer aux Castillans. Le Roi envoïa des ordres au Connêtable, de s'y transporter en toute diligence, pour assieger la Ville en cas de résistance de la part du Gouverneur. Le Connêtable partit, mais étant arrivé à Portel, il résolut, avant d'aller plus loin, d'envoïer chercher Moura; qui persuadé que le Connêtable ignoroit ce qu'il méditoit, se rendit promptement auprès de lui, pour couvrir mieux ses desseins; mais il fut bien étonné, lorsque le Connêtable lui fit connoître qu'il sçavoit tout. Toutefois pour ne pas le perdre, Nuñés se contenta de lui ôter son Gouvernement, & de l'emmener avec lui.

Comme les affaires se multiplioient de jour en jour, le Roi se déchargea de toutes celles de la Province d'Alenteyo, & du Roïaume d'Algarve sur le Connêtable. Cependant il continuoit toujours le siege de Tui, la

1397. garnison se défendoit avec opiniâtreté, dans l'esperance d'être secouruë par Davalos ; mais celui-ci n'aïant osé s'en approcher, elle prit le parti de se rendre pour éviter d'être forcée. Le Roi lui permit de sortir avec ses armes. Après qu'il en eût pris possession, il en donna le Gouvernement à Lopez Vasqués Commandeur de l'Ordre d'Avis. Sur la fin des réjoüissances faites à l'occasion de cette conquête, le Connêtable arriva à Tui avec Alvarés Camelo, qu'il remit dans les bonnes graces du Roi ; mais peu de jours après il passa en Castille, & l'Archevêque de Compostelle passa en Portugal, où on lui donna l'Evêché de Conimbre, qui se trouva vacant.

1398. Le bonheur constant de Dom Juan lassa enfin ses ennemis ; ils devinrent moins ardents à le persecuter, & ils commencerent à rechercher son amitié, avec le même empressement, qu'ils l'avoient autrefois rejettée. De son côté il auroit été bien aise de procurer la paix à ses sujets. Le Roi de Castille lui fit proposer par Ambroise Merine Genois d'origine, une suspension d'armes pendant l'espace de neuf mois, pour travailler à conclure une paix solide. Le Roi de Por-

tugal y consentit : la suspension fut 1398.
accordée, & l'on nomma de part &
d'autre des Plenipotentiaires. Ils s'assemblerent dans un endroit de l'Estramadure Espagnole, entre la Oliva & Balcarrota. Les conferences se passerent avec beaucoup de politesse de part & d'autre ; mais les Castillans firent des propositions si ridicules, qu'on se sépara sans avoir rien conclu.

La trêve de neuf mois étant expirée, 1399.
le Roi d'Espagne demanda qu'on la prolongeât. Le Roi de Portugal refusa ce qu'on souhaitoit de lui, & partit vers le mois de Mai pour Alcantara sur le Tage. Le Connêtable appella auprès de lui Martin Alfonse de Melo Gouverneur de Badajos, depuis que cette place étoit soumise aux Portugais, & Laurent Esteves Prieur de l'Hôpital ou de Crato depuis que Camelo étoit passé en Castille. Il donna à chacun d'eux un corps de troupes à commander, & s'en réserva un troisiéme. Tous les trois entrerent dans les terres de la domination Castillane par trois endroits differens. Ils ravagérent tous les lieux, par où ils passerent, enleverent un bétail immense, firent un grand nombre de prisonniers,

1399. parmi lesquels se trouva le grand Commandeur de Leon qui étoit accouru au secours de Caseres avec cinq cens cinquante lances.

1400. Le Castillan à la vûë de tant de ravages, parla encore de paix. Il étoit las de la guerre : ses troupes diminuoient de jour en jour, & les Portugais vainqueurs de tous côtés, sembloient, à mesure qu'ils faisoient la guerre, prendre de nouvelles forces. Les Espagnols souhaitoient donc sincerement de faire la paix, mais ils auroient voulu faire la loi ; ils demanderent au Roi de Portugal qu'il envoïât des Plenipotentiaires en Castille, pour y travailler. Dom Juan y consentit, & fit partir pour cet effet Dom Juan Evêque de Lisbonne, Juan Vasqués d'Almada & le Docteur Docen. Ces trois Ambassadeurs se rendirent à Segovie, lieu qu'on avoit choisi pour les conferences. Là les Plenipotentiaires Castillans leur dirent, qu'ils n'accorderoient jamais la paix aux Portugais, qu'ils ne leur païassent six mille livres d'or & quatre mille doublons, & qu'ils ne s'engageassent à leur fournir tant que leur Roi vivroit, dix galeres & mille hommes d'armes,

pour

pour les emploïer à leur fantaisie, 1400.
quand le cas le requerroit. Ils demanderent encore, qu'on pardonnât à tous les Portugais qui s'étoient retirés en Castille, depuis le mariage de Beatrix avec le feu Roi; qu'on rendît toutes les Villes qu'on leur avoit prises, avec les ôtages qu'ils avoient donnés, lorsqu'on avoit signé le premier Traité de paix, & que les Portugais retenoient chez eux. Outre ces demandes, ils ajoûterent qu'ils vouloient qu'on leur cedât quelques Villes Portugaises sur la frontiere, pour les dédommager du droit qu'ils avoient à la Couronne de Portugal. De pareilles propositions furent reçuës de la part des Ambassadeurs Portugais, comme elles devoient l'être. Cependant pour ne pas rompre entiérement la négociation, ils consentirent d'en informer Dom Juan, qui assembla les Etats du Roïaume à Santarem, pour leur faire part des prétentions des Castillans. Les Etats les rejetterent avec mépris, & ne voulurent ni trêve ni paix avec les Espagnols, qu'aux conditions suivantes: Qu'eux Portugais renonçoient volontairement aux sommes d'argent, qui leur étoient dûës par les Castillans,

1385. qu'ils consentoient, qu'on pardonnât aux Portugais qui s'étoient retirés en Castille, & qu'on leur restituât leurs biens; qu'on se rendît respectivement Ville pour Ville, & qu'on se renvoïât de part & d'autre les anciens ôtages. Les Castillans accepterent ces conditions: on signa une trêve de dix ans, & l'on s'envoïa de chaque côté les ôtages dont étoit convenu.

1403. Voilà à quoi aboutirent les hautes prétentions des ennemis. La trêve étant concluë & signée, la guerre fut suspenduë pendant quelque temps; mais l'animosité qui regnoit entre les deux Nations, étoit trop forte, pour que cette suspension d'armes fût de longue durée. On recommença donc la guerre avec plus de fureur que jamais. Plusieurs Portugais se rendirent célébres par leur bravoure; mais le tems nous a dérobé une partie de leurs actions. Pour les Castillans toujours battus, ils brûloient toujours de se venger, & les Portugais faisoient renaître sans cesse ce desir en eux, en les battant encore.

La quatriéme année depuis la trêve, qu'on pouvoit dire n'en être pas une, s'écouloit déja, lorsqu'on vint parler serieusement d'une paix perpe-

tuelle. Henri III. Roi de Castille n'étoit plus ; son fils Jean second lui avoit succedé, quoiqu'extrêmement jeune, & Catherine sa mere sœur de la Reine de Portugal, tenoit en main les rênes de la Regence. Elle fit prier le Roi son beau-frere d'envoïer ses Plenipotentiaires sur la frontiere, pour s'aboucher avec les siens. Ils se virent dans la Province de Beïra, entre Castel Rodrigo & S. Felix. Après plusieurs conferences, les Plenipotentiaires se séparérent, n'aïant pû s'accorder sur les conditions de la paix. Les Castillans à leur ordinaire demandoient beaucoup, & les Portugais ne vouloient rien ceder. 1403.

Catherine voulut renoüer la negociation, mais le Roi de Portugal s'y refusa; parce que toutes ces conferences, bien loin d'appaiser les esprits animés, ne servoient au contraire qu'à les aigrir davantage. Pour donner cependant quelque satisfaction à la Regente de Castille sa belle-sœur; il consentit d'envoïer encore des Plenipotentiaires sur les frontieres, & ceux-ci plus heureux que les premiers conclurent enfin la paix. Une des principales conditions fut, que les sujets de l'un & de l'autre Roi qui se trou-

1403. veroient hors de leurs Etats, retourneroient dans leur patrie, & y seroient rétablis dans leurs Charges & dans leurs biens. Ce qui avoit retardé jusqu'alors la conclusion de cette paix, étoit les dix galeres, que les Castillans vouloient que les Portugais leur fournissent, en cas de guerre contre les Maures. A quoi les Portugais répondoient, que s'ils ne demandoient ces six galeres qu'à titre d'un secours fourni par un ami, qu'il étoit inutile de l'inserer dans le Traité, parce que tout bon office devoit être libre; que s'ils les demandoient à titre de tribut, que cette demande étoit ridicule & injuste, & qu'ils ne consentiroient jamais à une chose, qui préjudicioit à leur honneur & à leur liberté. Les Portugais se tinrent si fermes dans cette réponse, que les Espagnols renoncerent à leur demande : après quoi la paix fut concluë & signée par les Plenipotentiaires, & confirmée, par l'une & l'autre Puissance contractantes.

Cependant les Turcs ravageoient l'Orient. Bajazet leur Empereur, surnommé le Foudre, faisoit tout trembler. Constantinople alloit tomber sous sa puissance, lorsqu'il fut obligé d'en abandonner la conquête, pour

aller défendre ses Etats en Asie contre 1403.
Tamerlan Empereur des Mogols & maître de presque toute l'Asie. Il descendoit de Jinquiscan & il étoit né à Samarcan Capitale de la Province de Maurenahat. Tamerlan commença de regner l'an 771 de l'Hegire, 1370. de Jesus-Christ. Son Regne dura trente-six ans, pendant lesquels il soûmit le Corasan, l'Inde, la Perse, la Syrie, penétra jusqu'en Natolie ou Roumestan, & prit Sebaste sur les Turcs, gagna la bataille d'Ancyre ou Angouria sur Bajazet, qu'il fit prisonnier. Il enferma ce superbe Sultan dans une cage de fer, qu'il faisoit servir de marche-pied, lorsqu'il montoit à cheval, pour humilier l'orgüeil de ce fier Monarque, qui en mourut de desespoir.

La paix étant assurée entre les Espa- 1404.
gnols & les Portugais, la Regente de 1405.
Castille en profita pour appaiser les
troubles que la mort du Roi Henri son 1406.
époux avoit causés, & le Roi de Por- 1407.
tugal s'adonna tout entier au gouver- 1408.
nement interieur de ses Etats. Il ré-
forma tous les abus qui s'y étoient 1409.
glisés durant la guerre, & fit des Ré- 1410.
glemens concernant la Police & l'ad- 1411.
ministration de la Justice; il publia

1411. une Ordonnance contre les Meurtriers, qu'il fit observer non-seulement contre ceux qui étoient atteints & convaincus du crime d'homicide, mais même contre ceux qui les protegeoient, & qui se servoient de leur crédit pour les soustraire au supplice qu'ils meritoient. Par cette sage Ordonnance, qui fut rigoureusement observée, il assura le repos de ses sujets, & les déroba aux violences de ceux qui se croïoient par leur naissance, ou par leurs richesses, en droit de mépriser les loix, & de les fouler aux pieds.

Dès que ces Réglemens, d'où dépendoit la tranquillité publique, furent achevés, le Roi songea à marier Dom Alfonse son fils naturel, pour lequel sa tendresse n'étoit pas moins vive que celle qu'il ressentoit pour ses enfans légitimes. Il lui choisit pour épouse Donna Beatrix Pereira fille unique de l'illustre Nuñés Connêtable du Roïaume, & de Donna Leonor d'Alvim, dont la famille étoit une des plus distinguées de la Province d'entre Douro & Minho. Beatrix étoit aimable, & digne par ses vertus de ceux qui lui avoient donné le jour. Les nôces se célébre-

rent à Leiria Ville de l'Estramadure, 1411.
avec toute la pompe & toute la magnificence imaginables. Tous les Grands du Roïaume y parurent avec l'éclat convenable à leur naissance & au rang qu'ils occupoient à la Cour. De ce mariage naquirent Donna Isabelle, qui devint l'épouse de Dom Juan fils du Roi Jean I. Alfonse, qui fut Comte d'Ourem & Marquis de Valence; il consomma une partie de sa vie à voïager, pour s'instruire des coûtumes diverses des peuples qui habitoient alors la terre; le dernier fut D. Ferdinand Comte d'Arragolos second Duc de l'auguste Maison de Bragance, qui occupe aujourd'hui si glorieusement le Thrône de Portugal.

Le Roi songea aussi à armer ses enfans Chevaliers, & il fit des dépenses considérables, pour rendre cette cérémonie auguste & galante tout à la fois. Alors ses fils lui dirent, que joüissant de la paix, ils devoient entreprendre quelque chose chez les Etrangers, & que c'étoit la maniere la plus noble & la plus convenable dont des Princes devoient meriter le titre de Chevaliers. Ce noble desir d'acquerir de la gloire flata le Roi leur pere, mais ce qu'ils proposoient étoit

difficile, & meritoit une longue & mure déliberation.

1412. Les obstacles qu'on leur fit remarquer, touchant leur proposition, ne
1413. servirent qu'à augmenter en eux le
1414. desir qu'ils avoient de se signaler dans quelque guerre d'éclat. Un jour ils s'assemblerent entre eux pour déliberer là-dessus. Ce Conseil étoit composé de l'Infant Edoüard, qui étoit l'aîné de tous, & qui pour lors n'avoit que 22. ans, de l'Infant Dom Pedre, qui en avoit 20. de l'Infant Henri, qui en avoit 18. de Dom Juan, qui en avoit 16. & de Dom Ferdinand, qui achevoit sa quatorziéme année. Le Comte de Barcelos leur frere y fut admis. Après qu'ils eurent longtemps raisonné sur le dessein où ils étoient de porter la guerre en quelque païs où ils pussent se signaler, ils trouverent par tout des difficultés insurmontables. Le jeune Ferdinand les avoit écoutés sans les interrompre: lorsqu'il vit qu'ils étoient sur le point de se séparer sans avoir rien conclu, il se leva & leur dit: » Pour moi, je » suis d'avis que nous allions con- » querir Ceuta en Afrique. C'est une » place forte, qui sert de retraite aux » Corsaires Maures, qui infestent

» nos mers. La conquête de cette Vil- 1412.
» le peut être utile à l'Etat & à la Re- 1413.
» ligion. » Il se tût, & ses freres après 1414.
lui avoir applaudi, allerent trouver leur pere, pour lui communiquer leur dessein, & pour lui demander les choses nécessaires pour l'executer. Dom Juan les écouta avec cette bonté paternelle, qui s'applaudit de voir dans des enfans les vertus qu'on sent en soi-même. Il leur promit de les satisfaire; cependant il leur recommanda un profond silence sur leur projet. » Mes enfans, leur dit-il, le secret » est l'ame, pour ainsi dire, de tou- » tes les entreprises; le succès en dé- » pend presque toujours : résistez » donc au penchant, qu'ont ordinai- » rement les hommes à rendre rai- » son de leurs desseins, sur-tout » quand ils meritent quelque loüan- » ge. La précipitation à les faire con- » noître, les fait avorter, ou les rend » funestes à ceux même qui les ont » conçûs.

Après ce discours, il les embrassa, & s'en alla lui-même déliberer sur le projet important qu'ils venoient de lui communiquer. Il le trouva hardi & environné de difficultés. On ne pouvoit soûtenir une armée en Afrique qu'a-

1412. vec des dépenses énormes ; les avantages qu'on pouvoit retirer de la con-
1413. quête de cette place, étoient grands
1414. à la verité, par rapport au commerce du Roïaume, que les Corsaires de cet- Ville troubloient sans cesse; mais en même tems, en leur enlevant cette Ville, on affoiblissoit les Maures de Grenade, & on les exposoit à devenir les sujets du Roi de Castille, dont la trop grande puissance pouvoit devenir funeste au Portugal. Cette considération frappa vivement le Roi. Il résolut de ne point songer à cette conquête, & d'en faire sentir les conséquences à ses enfans. En effet, il leur parla, & leur expliqua les raisons qui s'opposoient à l'éxecution de leur dessein. Les Infants les détruisirent, & soit qu'elles fussent justes, ou que l'amour ardent qu'ils montroient pour la gloire séduisît le Roi leur pere, il consentit à tout ce qu'ils voulurent.

Tandis qu'on travailloit aux préparatifs, il résolut d'envoïer quelqu'un pour reconnoître la place. Il choisit pour cela Alvarés Gonçalez Camelo, qui depuis la paix étoit revenu dans le Portugal, & il lui donna our compagnon Alfonse Furtade de Mendoce. Ils partirent sur deux gale-

res, & pour cacher le véritable motif 1412.
de leur voïage, on fit courir le bruit
qu'ils alloient en Sicile, pour traiter 1413.
du mariage de la Reine de cette Isle, 1414.
Donna Blanche, avec l'Infant Dom Pedre, qu'on sçavoit bien qu'elle refuseroit, comme on lui refusoit respectivement l'Infant Edoüard, qu'elle souhaitoit épouser. Ils mirent donc à la voile, & ils relâcherent à Ceuta, sous prétexte de s'y pourvoir des choses nécessaires pour continuer leur navigation vers la Sicile. Ils leverent le plan de la place, & sonderent toute la côte. Ensuite ils se rendirent en Sicile, où ils essuïerent le refus, auquel ils s'attendoient, & puis ils revinrent en Portugal, où ils rendirent compte au Roi de leur voïage.

Tout ce que nous venons de rapporter s'étoit conçû & executé, sans que le Roi en eût fait part au Connêtable, qui étoit dans la Province d'Alenteyo. Le Roi résolut de lui en parler, & il feignit une partie de chasse dans cette Province, pour le lui communiquer. D'abord l'entreprise parut hasardée au Connêtable; mais aïant réflechi plus murement sur tous les obstacles qui pouvoient la faire avorter, & aïant re-

1412. connu qu'on pouvoit les prévenir ou
les surmonter facilement, il revint de
1413. sa premiere opinion, & dit au Roi:
1414. » Seigneur, c'est assez, ce projet est
» l'ouvrage du Ciel, exécutez & ne
» consultez plus. Cependant faites-
» en part à votre Conseil, mais que
» ce soit plutôt pour l'en instruire,
» que pour demander son avis; &
» comme on ne manquera point de
» vous faire des objections, ordon-
» nez que je parle le premier. » Le
Roi suivit l'avis du Connêtable: il assembla ceux qui composoient le Conseil d'Etat, & après leur avoir fait connoître ses desseins, il ordonna au Connêtable de parler. Le Connêtable obéït, approuva ce que le Roi venoit de proposer, & en l'approuvant, il fit sentir tous les avantages qui en pouvoient résulter. Dès qu'il eut achevé son discours, l'Infant Edoüard, qui assistoit déja à tous les conseils, se leva, & dit: le Connêtable approuve les desseins du Roi, cela suffit; il est inutile de délibérer davantage. L'expédition de Ceuta fut donc résoluë, & l'on ne songea plus qu'à travailler à l'armement. Comme cet armement pouvoit donner de l'ombrage aux Puissances voisines, du

Portugal, le Roi fit répandre dans 1412.
tout le Roïaume, qu'il vouloit porter 1413.
la guerre contre le Duc d'Hollande, 1414.
auquel il fit faire un défi par Ferdinand Fougace. Mais ce même Fougace étoit chargé de l'informer du nœud de l'affaire. Le Duc admira la prudence du Roi, s'engagea au secret, & pour aider à confirmer ce qu'on publioit contre lui, il reçut publiquement le défi qu'on lui faisoit faire, & arma de tous côtés pour se défendre. Il en résulta de cette confidence une véritable amitié entre le Roi & le Duc, & celui-ci réïtéra dans la suite les deffenses qu'il avoit faites à ses Sujets, de troubler les Portugais dans leur commerce.

On commença en Portugal de construire de nouveaux bâtimens; on en freta pour le compte du Roi en différens ports de la Galice, de la Biscaïe, de l'Angleterre & d'Allemagne même. L'Infant Henri alla dans la Province de Beira pour lever des troupes. Le Comte de Barcelos se rendit pour le même effet dans la Province d'entre Douro & Minho, & les troupes qu'on levoit dans cette Province, devoient s'embarquer à Porto. Celles que l'Infant Dom Pedre alla enroller dans la

1412. Province d'Alenteyo, & dans le Roïaume d'Algarve, reçurent ordre de se
1413. rendre à Lisbonne. L'Infant Edoüard
1414. fut chargé de l'administration de la justice, tandis que le Roi son pere donnoit tous ses soins pour l'avancement de l'armement. Le peuple paroissoit charmé de tous les préparatifs de guerre qu'il voïoit faire ; & comme il aime à raisonner & à pénétrer dans les conseils des Rois, il débitoit cent chimeres sur l'expédition qu'on alloit faire ; mais parmi toutes les folies qu'il débita sur cette matiere, il ne toucha jamais au véritable but que le Roi s'étoit proposé. Les uns disoient, que les Infans alloient pour conquerir le Roïaume de Naple & de Sicile ; les autres que le Roi alloit à Jerusalem pour accomplir un vœu qu'il avoit fait au commencement de la bataille d'Aljubarotta ; quelques-uns (& c'étoient ceux qui se piquoient de fine politique) publioient qu'il destinoit cet armement pour secourir le Pape de Rome contre le Pape d'Avignon ; & quelques autres, que c'étoit pour conduire l'Infante Isabelle en Angleterre, où l'on devoit la marier : tous s'accordoient pour nier l'expédition d'Hollande.

Tandis que les Portugais s'amu- 1412.
soient ainsi à raisonner sur le puissant 1413.
armement qui se faisoit sous leurs
yeux, les Princes Espagnols en étoient 1414.
véritablement allarmés. Leurs yeux étoient tournés sur le Portugal, sans pouvoir rien découvrir, qui pût calmer leurs inquiétudes. Quelques Marchands Genois persuadés que l'orage qui se formoit dans ce Roïaume tomberoit sur la Castille, avertirent leurs correspondans de Seville de mettre ordre à leurs affaires. La Regente & le Roi son fils étoient à Palence, lorsque les habitans de Seville reçurent cet avis. Aussitôt qu'on en fut informé à la Cour, on assembla le Conseil. L'Evêque d'Avila, qui en étoit, tâcha de persuader que l'avis des Genois étoit vrai, & qu'il ne falloit plus différer d'armer & d'attaquer les Portugais. Le Sénéchal de Carçola, homme meuri par les années, après lui avoir laissé débiter toutes les raisons, par lesquelles ce Prélat, assés bon Prêtre, mais très-mauvais Politique, vouloit engager le Roi à prendre les armes, lui répondit ainsi. » Pourquoi » nous allarmer de l'armement des » Portugais? Pourquoi voulez-vous » nous engager à rompre la paix sur

1412. » de simples soupçons ? Cette con-
1413. » duite couvriroit de honte notre
» Roi, & marqueroit une défiance
1414. » injurieuse au Roi de Portugal. Si
» ce Prince Vrai, Grand, & Magna-
» nime a solemnellement juré la
» paix avec nous, s'il nous a offert du
» secours contre les Maures, s'il s'est
» offert à venir lui-même en person-
» ne commander nos armées, pour-
» quoi irons-nous légérement pren-
» dre aujourd'hui les armes contre
» lui ? Quoi les Portugais ne pour-
» ront faire aucun mouvement, que
» céla ne nous regarde ! Sont-ils obli-
» gés de nous découvrir leurs secrets ?
» Et qui les découvre, surtout quand
» les secrets ont pour objet quelque
» grande entreprise ? Nous sommes
» donc injustes de nous allarmer, &
» plus encore de leur en vouloir ;
» parce qu'ils nous cachent leurs des-
» seins : s'ils les tramoient contre
» nous, soïez-en persuadés, je les
» connois, ils sont généreux & sin-
» ceres, ils nous en avertiroient. Le
» Connêtable Alvarés Nuñés, qui
» partage avec le Roi son maître les
» soins de l'armement, qui fait notre
» terreur & qui est l'objet de ce Con-
» seil, informa nos Capitaines qui

» étoient sur la frontiere, lorsqu'il 1412.
» voulut entrer sur nos terres les ar- 1413.
» mes à la main. S'il en agit si géné-
» reusement dans un tems de guerre 1414.
» ouverte, où la haine & l'intérêt de-
» mandoient, & rendoient même né-
» cessaires les surprises, pourquoi
» seroit-il moins généreux aujour-
» d'hui, que la paix regne entre les
» deux Nations, & que le Roi de
» Portugal paroît desirer plus que
» jamais d'entretenir une étroite cor-
» respondance avec nous ? Que les
» Marchands de Genes & leurs Cor-
» respondans de Seville en soient en
» défiance à la bonne heure; ils con-
» noissent l'intérêt & non l'honneur;
» mais nous, c'est l'honneur & non
» l'intérêt que nous devons connoî-
» tre; c'est cet honneur qui nous doit
» guider en toute occasion. Ce n'est
» pas que je ne sois persuadé, que
» le Portugais nous feroit la guerre,
» si nous lui en donnions un sujet;
» mais en même tems je suis égale-
» ment convaincu, qu'il ne nous la
» fera jamais sans nécessité, & sans
» nous en avertir, comme cela se pra-
» tique entre les Souverains, qui
» connoissent & respectent les Loix
» établies entre les Nations. Toute-

1412. » fois pour prévenir toutes choses,
1413. » envoïons-lui des Ambassadeurs, &
» faisons-lui faire un nouveau ser-
1414. » ment d'observer inviolablement la
» paix concluë entre la Castille & le
» Portugal. S'il le fait ce serment, la
» terreur de ceux qui s'épouvantent
» de son armement, s'évanouïra; s'il
» le refuse, nos soupçons devien-
» dront légitimes, & alors nous ne
» serons plus blâmés, de nous pré-
» munir contre ses desseins.

Tous ceux qui assistoient au Conseil furent de l'avis du vieux Sénéchal de Carçola, & l'on chargea de l'Ambassade l'Evêque de Mondoñedo, & Dom Diaz Sanche de Benavides. La cordialité avec laquelle on les reçut dans le Roïaume de Portugal, la promptitude que le Roi apporta pour faire le serment qu'on exigeoit de lui, & qu'il fit aussi faire aux Infans ses fils, & la maniere généreuse dont il usa pour remercier le Sénéchal de Carçola, du discours obligeant qu'il avoit tenu sur son compte, tout fit sentir aux Castillans combien leurs soupçons & leurs craintes étoient mal fondés.

Un homme de Valence en Espagne, donna les mêmes avis à Ferdinand Roi d'Arragon, que les habitans de

Seville avoient donné au Roi de Ca- 1412.
ſtille leur maître. On fit entendre à 1413.
l'Arragonnois, que le Roi de Portu-
gal s'étoit allié avec le Comte d'Urgel, 1414.
pour lui faire la guerre. Il envoïa donc ſes Ambaſſadeurs en Portugal pour s'en plaindre au Roi, qui lui fit dire, que bien loin de ſonger à lui déclarer la guerre, il étoit prêt à lui aider à conquerir tel païs qu'il deſireroit poſſeder. Qu'au reſte il l'informeroit bientôt du ſujet pour lequel il armoit. Cette réponſe tranquilliſa le Roi d'Arragon, & augmenta les craintes du Roi de Grenade. Certain que l'armement de Portugal ne regardoit ni la Caſtille ni l'Arragon, il ne douta plus que l'orage ne vînt fondre ſur lui. Il étoit d'autant plus fondé à le croire, que le Roi de Portugal avoit refuſé un ſecours qu'il lui avoit offert, lorſqu'il étoit en guerre avec la Caſtille, en diſant qu'il aimeroit mieux perdre la Couronne, que de ſe la conſerver par le ſecours des Infideles. Non content de le refuſer, il ne voulut même faire ni paix ni treve avec lui. Tout cela perſuadoit au Roi de Grenade, que c'étoit lui qu'il avoit en vûë. Il fit partir des Ambaſſadeurs pour s'en informer du Roi.

1414. même; mais ils ne reçurent aucune réponse satisfaisante. Les Ambassadeurs étoient chargés de présenter à la Reine de Portugal un present considérable de la part de la Reine de Grenade, pour l'engager à solliciter son Epoux à accorder au Roi de Grenade une Treve : mais la Reine de Portugal refusa le présent, & dit aux Ambassadeurs que les Reines Chrétiennes ne se mêloient point des affaires d'Etat; l'Infant Edouard, ne les reçût pas mieux que la Reine, & les Ambassadeurs s'en retournerent à Grenade, très-mécontens des Portugais.

Sur ces entrefaites, & au milieu des apprêts de la guerre, la peste ravagea Lisbonne: la Reine en fut frappée, & quoiqu'on pût faire, le Roi ne voulut jamais s'éloigner d'auprès d'elle : elle mourut entre ses bras, à Sacaven près de Lisbonne. La douleur du Roi fut vive & profonde. Jamais en effet épouse n'avoit merité d'être autant regrettée d'un époux, que la Reine de Portugal meritoit de l'être par le sien. Ennemie du faste, pleine de pieté, modeste, charitable, renfermée dans son domestique, occupée uniquement à complaire au

Roi, & à élever ses enfans, elle mourut le 18. Juillet à l'âge de soixante-quatre ans. 1414.

Le peuple, qui ne se dément jamais dans ses superstitions, regarda sa mort comme un présage funeste, pour l'entreprise qu'on alloit faire. Frappé de cette idée, il vouloit qu'on s'en désistât; mais le Roi, qui ne se laissoit point conduire par les folles imaginations d'un peuple ignorant & credule, fut ferme dans son sentiment. Le deüil de la Reine fit place au tumulte des armes. Lisbonne étoit remplie de gens de guerre; une foule d'Etrangers de toutes les Nations de l'Europe s'y étoit renduë, pour servir sous les ordres d'un Roi tel que Dom Juan; la mer étoit couverte de vaisseaux de toute espece; les environs de Lisbonne & les rivages du Tage retentissoient des sons des instrumens guerriers. Enfin on s'embarqua, & l'on mit à la voile.

*Le* Comte de Barcelos commandoit les Galeres, & l'Infant Dom Pedre les Vaisseaux. L'Histoire nous a conservé les noms des Seigneurs qui partirent pour cette expedition. L'Infant Edoüard, Dom Ferdinand Seigneur de Bragance, & Dom Alfonse

1414. de Cascaes, tous deux fils de l'Infant Dom Juan, le Connêtable Dom Nuñés Pereïra, Dom Lopez Dias de Souza, Grand-Maître de l'Ordre de Christ, Dom Alvarés Gonçalvez Camelo Prieur de Crato, Lançarote Pezano Admirante, Dom Pedre de Meneses Comte de Viana Enseigne de l'Infant Edoüard, Alfonse Furtado de Mendoce Capitaine-Major de la mer; Gonçalez Vasqués Coutigno, Dom Juan & Dom Henri de Norogna freres, Dom Juan, & Dom Ferdinand de Castro, Lopez Alvarés de Moura, Gonçalez Yanez de Souza, Dom Alvarès Perés de Castro, & Dom Pierre son fils, Martin Alfonse de Melo, Capitaine-Major des Gardes du Roi, Nuñés Vasqués de Castelbranco, grand Veneur, Lopez Vasqués, Gilles, Juan, & Diegue de Castelbranco freres & fils de Gonçalez Vasqués, Seigneur de Sobrado, Juan Vasqués de Almeyda, Pierre & Alvarés ses fils, Nuñés Martinez de Sylveïra, Diego Gomez de Silva, Juan Gomez de Silva Enseigne Major du Roi, Gille Vaz d'Acugna, Diego Suarés, Vasqués Martinés de Albergaria, Pierre-Laurent de Tavora, Juan Alvarés Pereïra, Gonçalez Laurent de Gomi-

de Secretaire de la pureté, Juan Alfonse de Santarem, Gonçalez Mendez Barret, Alvarés Gonçalez d'Ataïde Intendant de la Maison de l'Infant Dom Pedre, depuis premier Comte d'Atougia, Pedro Peixoto, Juan Rodrigue Taborda, Martin Lopez d'Azevedo, Ferdinand Vasqués de Sequeira & plusieurs autres encore, tous gens de merite & de naissance. 1414.

Parmi les Etrangers, on comptoit entre autres un Seigneur Allemand, qui avoit amené avec lui, & à ses dépens, quarante lances; & un Seigneur Anglois suivi de quatre vaisseaux bien armés, qu'il entretenoit à sesdépens. On ignore le nombre de troupes, tant de mer que de terre, qui composoient cette flote. Pour celui des vaisseaux, on sçait qu'il montoit à deux cens trente. On n'avoit jamais vû sortir des ports d'Espagne une flote aussi nombreuse. Toute l'Europe fut étonnée de voir un Roïaume d'une étenduë aussi petite que le Portugal, armer si puissamment, surtout après une guerre aussi longue & aussi ruïneuse que celle qu'il venoit de soutenir.

La flote partit enfin; c'est la premiere que les Espagnols aïent parée

1414. de flammes, de banderoles, d'étendarts, & des autres ornemens aujourd'hui si usités dans les armées navales. Elle alla jetter l'ancre à Lagos, & ensuite à Faro, où le Roi déclara ses desseins. Il continua sa route & passa le détroit de Gibraltar. Les habitans de la Ville qui porte ce nom, incertains des projets de Dom Juan, lui envoïerent des Députés, pour lui demander la paix, & pour lui offrir des presens. Martin Fernandez Porto Carrero, né en Portugal, frere de la Comtesse Donna Guiomar, & oncle de Dom Pedre de Meneses premier Comte de Villareal, aïant découvert de Tarifa, dont il étoit Gouverneur, la flote Portugaise envoïa aussi son fils Ferdinand, vers Dom Juan pour le complimenter, & pour lui offrir des rafraîchissemens pour toute son armée. Le Roi fut très-sensible à cette politesse, & en témoigna sa reconnoissance au fils de Martin.

La flote arriva enfin à la Rade de Ceuta. Celui qui commandoit dans la place s'appelloit Zalabenzala. Il descendoit des Rois Benemerins. Il étoit vieux, mais vigoureux encore & plein de courage. Cinq mille Maures accoururent à son secours. Comme le Roi venoit

venoit d'ordonner de s'aprocher de la 1414.
Ville pour l'attaquer, une tempête ſurvint qui diſperſa toute la flote : bientôt même elle diſparut. Zalabenzala croïant qu'elle étoit partie, renvoïa les cinq mille Maures, qui étoient venus à ſon ſecours, parce qu'ils cauſoient du deſordre dans la Ville, & qu'ils en ravageoient les environs. Tandis qu'ils s'en retournoient chez eux, la flote ſe rallia & revint. Le Roi aſſembla ſon Conſeil, & après avoir ranimé le courage des Portugais, il donna les ordres néceſſaires pour la deſcente.

Le 15. d'Août jour de l'Aſſomption il ſe mit dans une chaloupe, & quoique bleſſé à la jambe, il parcourut toute la flote, parla aux ſoldats, les exhorta à bien faire leur devoir, & à ſoûtenir leur gloire & celle de la Nation, en combattant courageuſement.

Zalabenzala, quoique homme vaillant & intrépide, trembloit pour lui & pour la Ville. Il ſe voïoit attaqué par un Roi que la victoire ſuivoit par-tout, accompagné de toute la Nobleſſe de ſon Roïaume, & qui à la force & à l'experience des armes joignoit une rare prudence & une fermeté capable de faire réüſſir les entrepriſes les plus

1414. difficiles. Les siens tâchoient de le rassurer ; il n'avoit pas moins de courage qu'eux, mais il avoit plus d'experience, il prévoïoit l'avenir & il regardoit sa perte comme assurée; cependant il fit marcher ses troupes vers le rivage, pour s'opposer à la descente des Portugais. Juan Fougace Controlleur du Comte de Barcelos voïant la côte couverte de Maures, ne put se contenir : il s'avança, sans attendre le signal, vers le rivage, & le fit avec tant de promptitude, qu'il aborda le premier avec son vaisseau. Rui Gonçalez, depuis Controleur de l'Infante Isabelle, sauta à terre, écarta les Maures & facilita la descente à ses camarades. L'Infant Henri, Estevan Suares de Melo, & Mem Rodriguez de Resoyos son Enseigne suivirent de près Fougace & sa suite, & furent des premiers qui répandirent le sang des Afriquains dans leur propre païs.

L'Infant Edoüard prit terre après l'Infant Henri, avec Martin Alfonse de Melo, & Vasqueanez Cortereal. Quelques Maures commencerent à lâcher le pied ; ils tournerent le dos, & gagnerent la porte d'Almina, pour rentrer dans la Ville. Les Chretiens, dont le nombre s'augmenta insensi-

blement, les poursuivirent avec ardeur, & Cortereal entra avec eux dans la Ville. Cependant les Maures qui combattoient de l'autre côté de la Ville se défendoient encore; mais Vasqués Mendez de Albergaria aïant tué d'un coup de lance celui qui étoit à leur tête, homme d'une taille avantageuse, & d'une force extraordinaire, ils prirent aussi la fuite, & rentrerent dans la place par differentes portes. Les Chrétiens y entrerent aussi pêle-mêle, aïant Albergaria à leur tête, lequel fit des prodiges de valeur dans cette occasion. Zalabenzala voïant les Portugais dans Ceuta, les yeux pleins de larmes s'écria : » Dieu le veut, que » cela soit ainsi; cependant vous, » fideles Musulmans, qui m'environnez, sauvez vos vies, si vous » le pouvez. 1415.

Les Infants & le Comte de Barcelos leur frere rallierent leurs troupes, & trouverent qu'ils n'étoient en tout dans la Ville qu'au nombre de cinq cens. Ils envoïerent des ordres à ceux qui étoient descendus à terre, pour qu'ils se hâtassent de les joindre. Perez Vasqués Fernandés d'Ataïde arriva avec sa troupe, suivi de Juan Fernandés Inspecteur des Dépêches. En

1415. abordant les Infants, il leur dit: » Voilà les Fêtes, qu'il faut pour vous » armer Chevaliers; ce sont celles-» ci qui sont dignes de vous, & non » pas celles qu'on vous préparoit à » Lisbonne. Alors les Infants partagerent les troupes qui étoient auprès d'eux en plusieurs corps, & marcherent par differens endroits, pour attaquer les Maures, qui s'étoient aussi ralliés en differens lieux de la Ville.

Le Roi qui étoit demeuré sur les vaisseaux, aïant appris le succès des Infants Edoüard & Henri, ordonna à l'Infant Dom Pedre de gagner le rivage. L'Infant obéït, prit terre, marcha vers la Ville, & trouva que quelques Portugais reculoient devant un nombre considérable de Maures. Dom Pedre les arrêta, & fit bien-tôt tourner le dos aux Infideles. De temps en temps ils tenoient ferme & se défendoient vaillamment. L'Infant poussant toujours sa pointe, se trouva investi de toutes parts par les Maures, n'aïant auprès de lui qu'Alvarès Fernandés Mascaregna, Vasqués Estevés Godiño, Gomez Diaz & Fernandez Alvarés: ils se défendirent avec une valeur qui épouvanta les Maures. Ce-

pendant le bruit se répandit parmi les 1415.
Chrétiens que Dom Pedre avoit été tué. Vasqués Fernandez d'Ataïde accourut dans l'endroit où l'on disoit que Dom Pedre avoit péri, & en y arrivant il fut écrasé d'un coup de pierre. Dom Garcie Moniz survint un instant après ; il se fit jour au travers des Maures jusqu'à l'Infant, auquel il representa le péril qu'il couroit, s'il demeuroit plus long-temps dans le lieu où ils étoient. Alors ils se jetterent sur les Maures, les écarterent, & parvinrent jusque dans une Mosquée, où l'Infant Edoüard s'étoit aussi rendu.

Tandis que le meurtre & la confusion regnoient dans la Ville, Zalabenzala qui s'étoit retiré dans la Forteresse, voïant qu'il n'y avoit plus aucune ressource pour lui, ordonna à un des siens de mettre en sûreté ses femmes & ses trésors, puis monta sur un cheval, & chercha son salut dans la fuite. La nuit étant survenuë, le Roi qui étoit aussi descendu à terre avec le reste de l'armée, ordonna à Jean Vasqués d'Almada d'aller planter l'Etendart Roïal sur les murailles de la Forteresse, & l'Infant Dom Pedre envoïa son Enseigne Pierre de Me-

1415. neſes pour en faire autant ſur la Tour de fer. Les Maures qui s'y étoient retirés, lui oppoſerent une opiniâtre réſiſtance; mais les Portugais les forcerent, & en tuerent une grande partie.

Le lendemain de la priſe de Ceuta, on la livra au pillage, & le butin qu'on y fit, fut immenſe. Le Comte de Barcelos, depuis Duc de Bragance, tira du Palais de Zalabenzala plus de ſix cens colonnes d'albâtre ou de marbre, qu'il fit tranſporter en Portugal pour en orner ſon Palais de Barcelos. Les autres Portugais n'y trouverent pas moins que lui les moïens de ſatisfaire leur ambition & leur curioſité.

On ignore à quel nombre monterent les morts des Infideles. Les uns diſent qu'il en périt dix mille, & les autres cinq mille. Les ruës étoient pleines de cadavres, qu'on jetta dans la mer. Cette conquête ne coûta, dit-on, aux Chrétiens que dix ou douze hommes, dont le plus conſiderable étoit Vaſqués Fernandés d'Ataïde. Les Maures qui s'étoient ſauvés du ſac de Ceuta, parurent ſur les montagnes voiſines deux jours après, & l'Infant Edoüard voulut ſortir de la Ville pour leur donner la chaſſe: mais le Roi s'y

oppoſa, en lui diſant, qu'il étoit venu 1385.
pour conquerir Ceuta, & non pour faire une guerre dans les formes dans le païs. Cependant on tint quelques conſeils pour ſçavoir ſi l'on raſeroit Ceuta, ou ſi l'on y laiſſeroit garniſon. Preſque tout le monde fut du premier avis, & peu ſe perſuaderent qu'on pût garder cette place; mais le Roi & le Connêtable, qui avoient des lumieres plus étenduës, furent d'avis de la conſerver. En même tems le Roi appella Martin Alfonſo de Melo, & lui dit, qu'il le choiſiſſoit pour Gouverneur de la Ville. Melo lui demanda du tems pour déliberer s'il devoit accepter l'honneur qu'il lui faiſoit. Le Roi lui accorda ce qu'il ſouhaitoit. Melo aſſembla ſes amis, & tous lui conſeillerent de remercier le Roi de la grace dont il vouloit l'honorer. Alors Dom Pedre de Meneſes Comte d'Iſlo en Caſtille, & depuis Marquis de Villareal en Portugal, s'offrit pour commander à Ceuta: le Roi accepta ſes ſervices, & le diſpenſa du ſerment de fidelité; tant il faiſoit cas de ſa vertu, & de ſon courage. Rui de Souſa demanda au Roi la permiſſion d'y demeurer auſſi, pour ſervir de ſecond à Meneſes, ce que Dom Juan lui

1415. accorda. On dit que lorſque Meneſes offrit au Roi de commander dans cette place, qu'il tenoit entre les mains un bâton de hêtre, & qu'il lui dit : » Avec ce ſeul bâton, Sire, je veux » défendre Ceuta contre toutes les » forces des Maures. En effet, il tint parole, par la genereuſe réſiſtance qu'il leur oppoſa, lorſqu'ils vinrent l'y attaquer. On voit encore, dit-on, ſon bâton à Ceuta.

Cette Ville eſt ſituée à la bouche du détroit de Gibraltar, ſur une hauteur, qui s'avançant verd le Nord & vers le Levant, forme une eſpece de Cap. On a crû ( & peut-être y a-t-il encore des gens qui le croïent ) qu'elle a été bâtie par un des petits fils de Noë, & qu'il lui donna le nom de *Gerd*, qui en langue Siriaque veut dire, Principe de beauté, parce qu'elle fut, dit-on, la premiere Ville qui fut fondée en Afrique. Il y avoit plus de huit cens ans que les Maures la poſſedoient, & qu'ils l'eſtimoient la plus conſidérable Ville de l'Afrique, tant par ſes richeſſes, qui étoient immenſes, que parce qu'ils y avoient établi une célebre Univerſité, & qu'ils en avoient fait leur Magazin d'armes & de munitions de bouche.

Telle étoit cette Ville, qui passoit pour imprenable, quand les Portugais la prirent. C'est la premiere conquête qu'ils aïent fait en Afrique. Elle est toûjours entre les mains des Espagnols, & les Africains ont vainement tenté de la reprendre sur eux. Il n'y a pas long-tems que M. de Leide les battit même devant cette place. 1415.

Le lendemain de la prise de Ceuta (c'étoit le 15 d'Août) le Roi & les Infants, accompagnés de tous les Seigneurs Portugais, qui étoient dans l'armée, se rendirent dans la principale Mosquée de la Ville, qu'on avoit changée en Eglise, pour y entendre la Messe. Après qu'elle fut achevée, le Roi arma Chevaliers les Infants ses fils, Edoüard, Dom Pedre & Dom Henri. Il les ceignit des mêmes épées, que Philippe leur mere, leur avoit données quelques heures avant que de rendre le dernier soupir. Dès que les Infants furent faits Chevaliers, ils en firent l'instant d'après plusieurs autres de leurs mains.

Toutes choses étant reglées dans Ceuta, le Roi s'embarqua le 2 de Septembre, pour s'en retourner en Portugal. Il aborda à Tavira dans le Roïaume des Algarves, & après avoir

1415. licentié ses troupes, & recompensé les Etrangers, il fit l'Infant Dom Pedre Duc de Conimbre, & l'Infant Henri Duc de Viseo. Il partit ensuite pour Evora, où les Infants Dom Juan & Dom Ferdinand & Isabelle leur sœur l'attendoient avec Ferdinand Rodriguez de Sigueira, Grand-Maître de l'Ordre d'Avis, & Gouverneur du Roïaume pendant l'absence du Roi. Les hommes, les femmes, les enfans d'Evora allerent au-devant de leur Souverain, pour le feliciter, par des cris d'allegresse, de l'heureux succès de ses armes. Il entra dans la Ville accompagné de tout ce peuple, qui ne pouvoit se lasser de le regarder & de l'admirer. Delà le Roi se rendit à Lisbonne, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il apprit que les Maures, au désespoir d'avoir perdu Ceuta, harceloient sans cesse le Comte D. Pedre de Meneses. D. Pedre avoit reçû un ordre exprès du Roi de ne jamais sortir de la Ville pour les combattre, sous quelque prétexte que ce fût. Les Maures regardant cette conduite comme une lâcheté de la part des Portugais, ravageoient impunément la campagne avec leur cavalerie, & rendoient la côte impraticable

cable aux Etrangers avec leurs vaisseaux. Alors Meneſes ſe détermina à laiſſer de temps en temps ſortir ſes troupes pour donner la chaſſe aux Maures, & pendant l'eſpace de quatre ans, il ne ceſſa point de les battre. Enfin les Maures ramaſſerent toutes leurs forces, dans le deſſein de l'aſſieger dans les formes, mais la diſcorde, qui ſe mit parmi eux, en ſuſpendit l'execution. Mulei Buzaïde ſe diſputoit la Couronne de Fez avec un de ſes freres, & Mulei Boacey étoit occupé à défendre celle de Maroc contre un des principaux Seigneurs du païs, qui vouloit la lui enlever. Le Roi de Grenade avoit tenté vainement de les accommoder; enfin il en vint à bout, & il les engagea à joindre leurs forces aux ſiennes, pour reprendre Ceuta. Meneſes ſoûtint leurs aſſauts avec une valeur & une intrepidité étonnantes; craignant cependant de ſuccomber, il envoïa demander du ſecours au Roi ſon Maître, qui fit partir pour cet effet l'Infant Henri & l'Infant Dom Juan. Ces deux Princes aïant joint Meneſes, ſortirent ſur les Maures, les tailllerent en pieces, & délivrerent la place. 1415.

Depuis que le Roi étoit de retour 1416.

1416. à Lisbonne, il ne s'occupoit qu'à établir l'ordre & la tranquillité dans le Roïaume. On travailla aussi à faire une paix perpetuelle avec la Castille. On la proposa au Conseil de la Regence. Les avis furent partagés : les uns la souhaitoient ardemment, les autres brûlant de vanger la mort de ceux qui avoient péri à Aljubarota, non-seulement la rejettoient avec mépris, mais ils vouloient même qu'on recommençât la guerre. Les plus moderés d'entre eux disoient, que pour conclure cette paix, il falloit attendre la majorité du Roi, qui entra dans sa quatorziéme année vers le milieu de l'année 1419. Alors les Portugais firent partir des Ambassadeurs pour la Castille, pour complimenter le Roi sur sa Majorité, & pour lui demander ses desseins, touchant la paix perpétuelle, dont on avoit parlé durant sa minorité. Il promit d'envoïer incessamment des Ambassadeurs en Portugal, & il tint parole. D. Alfonse de Cartagene Doïen du Chapitre de Segovie, depuis Evêque de Burgos, se rendit à Lisbonne avec Dom Juan Alfonse de Zamora Secretaire de l'Ambassade. Ils avoient ordre seulement de prolonger pour onze ans la trêve, laquelle

étant expirée, on feroit le maître de part & d'autre de faire la paix ou la guerre : qu'en attendant on envoyroit respectivement des arbitres sur les frontieres, pour regler les prétentions des uns & des autres ; que ces arbitres se verroient un jour sur les terres du Roi de Portugal, & un autre, sur celles du Roi de Castille, & ainsi alternativement, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leur négociation : qu'au reste on feroit obligé de part & d'autre, dix-huit mois avant la trêve expirée, de s'avertir en cas qu'on fût dans le dessein de faire la guerre. 1419.

Telle étoit la disposition des affaires en Espagne, lorsque les Portugais profitant de la paix, songerent à faire des voïages sur mer, pour tâcher de découvrir de nouvelles terres. L'Infant Henri, qui s'étoit adonné à l'étude des Mathématiques, en fut le premier Auteur. Il fit armer deux vaisseaux, les pourvut de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue & périlleuse navigation, & il en donna le commandement à deux hommes qui passoient pour les plus habiles Mariniers de son temps, avec ordre d'aller le plus loin qu'ils pourroient, visiter les côtes de l'Afrique, pour s'in-

1420. former des païs que cette partie du monde contenoit, & des Nations qui l'habitoient. Ils s'embarquerent l'an 1410. cinglerent vers le Midi, & pousserent si avant, qu'ils doublerent le promontoire d'Atlas, ainsi appellé par les Anciens, mais alors portant déja le nom de Cap de Non, parce qu'on croïoit que quiconque se hasardoit de le passer, ne revenoit plus dans sa patrie. Toutefois ceux à qui Henri avoit confié ses deux vaisseaux, allerent soixante lieuës plus avant, & arriverent jusqu'au Cap de Bojador, jadis appellé *Ganaria*, situé vis-à-vis de l'Isle qui porte maintenant le nom de grande Canarie. Etant arrivés dans cet endroit, la violence des vagues les obligea à rebrousser chemin, & à s'en retourner en Portugal, où ils rendirent compte au Prince Henri, de tout ce qu'ils avoient vû.

Pendant l'espace de dix ans, personne n'osa doubler le Cap de Bojador. Mais Henri persuadé qu'on pouvoit encore aller plus loin, arma en 1420. trois vaisseaux. Il en confia un à Jean Gonsalve, & l'autre à Tristan Vaz. Tous deux gagnerent la haute mer, ce que personne n'avoit osé faire jusqu'alors; & ils découvrirent

quelques Isles, entr'autres celle de Madere, qu'ils conquirent au nom du Roi de Portugal. Gille Annio, qui étoit le troisiéme pilote à qui l'Infant avoit donné le Commandement du troisiéme vaisseau, après avoir évité plusieurs écueils, & avoir observé avec soin le flux & le reflux de la mer, doubla enfin le Cap de Bojador, & ouvrit par-là les chemins de l'Ethiopie occidentale aux Portugais. Continuant de cotoïer l'Afrique, il parvint jusqu'à un Cap, appellé présentement la Serre-Lionne, parce qu'on trouve dans le voisinage une caverne, d'où l'on entend un bruit si effroïable, qu'il ressemble au rugissement d'une Lionne. Ce Cap est éloigné de celui de Bojador de trois cens soixante lieuës. Après cet exploit, Annio s'en retourna en Portugal pour y recevoir les récompenses dûës à son courage & à ses exploits. On vit écouler l'espace de 50. ans, sans que personne osât doubler le Cap de la Serre-Lionne. Mais dans cet intervale on découvrit les Isles Canaries, qu'on croit être les mêmes Isles, que les Anciens appelloient Fortunées. Les Biscayens & les Navarrois firent cette découverte sous la conduite d'un Gen- 1420.

1420. tilhomme Normand, nommé Jean de Bethencourt. Il les posseda paisiblement le reste de ses jours ; il prit même le titre de Roi, & le laissa en mourant à un de ses parens. Celui-ci craignant de ne pouvoir les conserver, les vendit à un Comte Espagnol, après lequel elles passerent sous la domination du Roi d'Espagne.

Si l'année 1420 fut remarquable par les navigations hardies des Portugais, celle de 1422 ne le fut pas moins par le changement que le Roi apporta dans la maniere de compter les années. On se servoit de l'Ere de Cesar ; le Roi voulut qu'on se servît désormais de l'époque de Jesus-Christ. Il suivit en cela l'exemple de Jean I, Roi de Castille, lequel avoit imité lui-même celui du Roi d'Arragon.

Quelque tems après ce changement le Connêtable, qui avoit soixante-deux ans, se retira dans un Convent pour s'y consacrer entierement au service de Dieu. Il vêcut dans cette retraite neuf ans dans un recueillement si grand, qu'on eût dit qu'il avoit passé toute sa vie dans la priere & dans la solitude. Depuis la mort de sa femme il n'en avoit point connu d'autres. Il jeûnoit continuellement & se levoit

dans la nuit comme les Moines ; il 1422.
avoit renoncé à tous les honneurs & à toutes les dignités du monde, & distribué presque tous ses biens aux pauvres ; il mourut dans des grands sentimens de pieté à l'âge de soixante & onze ans. Il avoit fait bâtir une Eglise à Lisbonne, où son corps fut inhumé. On y conserve encore son épée & sa lance. Il avoit porté les armes dès l'âge de quatorze ans, & il ne les avoit quittées, pour ainsi dire, que dans le moment qu'il avoit renoncé au monde. Sa vie ne fut qu'un tissu de victoires & de belles actions. Au courage le plus boüillant & le plus impétueux, il joignoit une raison mâle & vigoureuse, & un esprit solide, vif & pénétrant. Brave à la tête des armées, prudent dans le cabinet, il étoit grand Capitaine & grand Ministre tout à la fois. Sa libéralité & son désintéressement ne cédoient en rien à ses autres vertus. Il sçut accorder les intérêts de la Religion avec ceux de son Prince, & mériter l'amour des peuples, sans causer le moindre ombrage à son Roi. Ses ennemis l'estimoient & le respectoient, & les Portugais avoient en lui une confiance si parfaite, qu'ils se croïoient invin-

1422. cibles, toutes les fois qu'ils l'avoient à leur tête. Sa taille étoit au dessus de la moïenne, il n'étoit ni trop gras ni trop maigre. Il avoit le visage plein le front ouvert, les yeux petits, mais pleins de feu, le nez un peu élevé vers le milieu, & tirant sur l'aquilin; le teint vif, les cheveux châtains clairs, la barbe peu épaisse & longue. Au reste l'ensemble de tous ses traits formoit un homme d'une figure, qui imposoit à tous ceux qui l'approchoient. Le Roi qui étoit à peu près de son âge, fut extrêmement sensible à sa mort. Il honora de sa présence ses obseques; & tous les Ordres de l'Etat s'y trouverent avec une affluence étonnante de peuple, qui fondoit en larmes.

1423. Cependant les arbitres de Castille & de Portugal qui devoient traiter des prétentions des deux Couronnes, l'une sur l'autre, étoient encore à partir; mais comme la trêve d'onze ans tenoit toujours, le Roi de Portugal envoïa en Castille Ferdinand de Castro & le Docteur Ferdinand de Silveira pour y assister à la publication, qu'on en devoit faire dans ce Roïaume. La cérémonie s'en fit à Avila, où dès qu'elle fut achevée, le Roi don-

na un tournois. Ferdinand de Castro 1323.
oubliant la dignité dont il étoit revêtu, y voulut rompre une lance contre Rui de Mendoce Majordome du Roi de Castille. Il païa cher son imprudence. Mendoce le jetta par terre & le blessa dangereusement. Dès qu'il fut gueri de sa blessure, il revint en Portugal peu estimé comme Ministre, & moins encore comme homme de guerre. Le Doïen de Segovie l'y suivit de près avec le Secretaire Juan de Zamora, pour assister de la part de la Castille à la publication de la trêve qui se fit à Lisbonne, sans qu'il y arrivât aucun accident.

Cette trêve fut regardée comme une 1424.
paix perpetuelle ; on espera la rendre telle avec le temps, qui devoit naturellement appaiser la haine qui étoit entre les deux nations. L'Infant Dom Pedre, qui entroit dans sa vingt-deuxiéme année, conçut alors le dessein d'aller voïager, pour connoître les mœurs & les coûtumes des peuples differens qui habitent le monde ; pour s'instruire des Arts & des Sciences, que les hommes cultivent ; de la maniere dont ils se gouvernent, & des religions diverses qu'ils professent. Son pere en lui accordant la per-

1424. mission d'executer son dessein, lui donna un équipage conforme à sa naissance. Le jeune Prince vit les Cours Romaine, Ottomane & Persanne; & par-tout il donna des marques de courage & de prudence, qui le firent aimer & estimer tout ensemble. Martin V. qui occupoit le S. Siege lorsqu'il passa à Rome, lui accorda pour les Rois de Portugal, le privilege d'être sacrés à leur avenement à la Couronne, ainsi que les Rois de France & d'Arragon : comme s'il eût été besoin de recourir au Pape pour pratiquer ces cérémonies. Avant de s'en retourner dans sa patrie, il visita l'Allemagne, la Hongrie & la Pologne. Le Roi de ce Röiaume marcha au secours de l'Empereur Sigismond contre les Infidéles, & l'Infant l'y accompagna. Il fit des actions d'éclat pendant la guerre, qui lui meriterent des marques de distinction de la part de ces Monarques. En revenant dans son païs il passa en Angleterre, où le Roi Henri IV. son oncle le combla de caresses. Le Roi de Castille son cousin ne le reçût pas moins favorablement, lorsqu'il vint dans son Röiaume. L'Infant emploïa quatre ans à ces voïages.

Pendant tout ce temps-là, le Roi 1425.
continuoit de gouverner ses Etats avec 1426.
une rare prudence. L'âge ne diminuoit
en aucune maniere ses soins & son ac- 1427.
tivité à faire observer les Loix, & à 1428.
faire rendre une justice prompte & exacte à ses sujets. Il donna force de Loi aux Réglemens que Jean de Regras Chancelier du Roïaume avoit faits touchant l'administration de la Justice, & qu'il avoit publiés en Langue vulgaire.

Son fils Edoüard avoit atteint l'âge de vingt-six ans, sans qu'on eût parlé de le marier, & cette conduite inquietoit le peuple. Le Roi, pour dissiper ses craintes, lui fit épouser l'Infante Donna Leonor sœur d'Alfonse Roi d'Arragon & de Naples, fils de Ferdinand premier. Ce fut Dom Pierre de Norogna Archevêque de Lisbonne qui negocia ce mariage. On assigna pour le Domaine de la Princesse la moitié de celui qu'avoit possedé la feuë Reine, & l'autre moitié lui fut promise, lorsqu'elle seroit parvenuë au Trône. Dom Lopez de Mendoce Archevêque de Saint Jacque conduisit cette Princesse en Portugal avec l'Evêque de Cuença. Leur train étoit superbe, & leur maison nombreuse,

1425. Au premier Village de Portugal où
ils entrerent, leurs gens prirent que-
1426. relle avec quelques Portugais : il y
1427. eût quelques personnes de tuées,
1428. comme les Portugais étoient les aggresseurs, l'Infant Edoüard les fit rigoureusement punir.

Dans le même tems qu'on traitoit de son mariage en Arragon avec l'Infante Leonor, on traitoit en Catalogne de celui de l'Infant Dom Pedre son frere, avec Donna Isabelle fille aînée de Dom Jaime Comte d'Urgel, & petite fille du Roi Dom Pedre IV. Elle s'étoit flatée pendant quelque temps de monter sur le Trône d'Arragon; mais aïant perdu cette esperance, elle consentit au mariage qu'on lui proposoit, & elle passa en Portugal l'an 1429. où elle fut reçûë avec pompe & magnificence de la part du Roi son beau-pere.

Cette même année Isabelle Infante de Portugal, passa sur une flote bien armée en Flandre, pour y épouser Philippe Duc de Bourgogne & Comte de Flandre : les nôces se célébrerent à Bruges, avec toute la galanterie de ce païs-là. Les tournois, les joûtes, les carousels, tout fut emploïé pour rendre la fête des plus brillantes. Les

vins les plus exquis couloient dans les ruës, & le peuple enivré de vin & d'allegresse, donna dans ce jour les marques les plus vives de son amour & de son attachement pour son Prince. Ce fut dans cette occasion que Philippe institua l'Ordre de la Toison d'or en l'honneur d'Isabelle, Princesse dont les graces & la beauté n'avoient point d'égales. Son époux conçut pour elle tant d'estime & tant d'amour, qu'il n'entreprit jamais rien en paix & en guerre, sans la consulter. De ce mariage naquit le Duc Charle pere de Marie, que l'Empereur Maximilien épousa. 1429.

Tous ces mariages étant consommés, le Roi de Portugal travailla à remettre l'union entre le Roi de Castille, le Roi d'Arragon, & le Roi de Navarre, qui se faisoient une cruelle guerre. Ses Ambassadeurs Martin Gonçalez d'Ataïde & Nuñés Gonçalez de Silveïra, furent chargés de cette négociation, dans laquelle ils échoüerent. Le Roi de Castille s'imaginant que la Reine mere étoit la cause des troubles de l'Espagne, la fit enfermer dans le Monastere de Tordesillas; mais on la remit bientôt en liberté, à la priere du Roi de Portugal. 1430.

1431. La trêve d'onze ans alloit bientôt expirer : on nomma de part & d'autre des Ambassadeurs pour la prolonger, ou pour la changer en paix perpetuelle. Ceux de Portugal s'appelloient Pierre Gonçalez Malafaya, & le Docteur Rui Fernandés. La guerre étoit allumée entre le Roi de Castille & le Roi de Grenade. Malafaya suivit le Castillan & fit la Campagne avec lui : à la fin de la Campagne, on conclut & on signa la paix. Après que les Ambassadeurs Portugais l'eurent fait publier en Castille, les Ambassadeurs Castillans allerent la faire publier en Portugal : & ainsi finirent les divisions, qui agitoient les Portugais & les Castillans depuis près de cinquante ans.

1433. La vieillesse faisoit ressentir ses effets au Roi de Portugal : on voïoit avec chagrin qu'il s'avançoit à grands pas vers le tombeau : ses infirmités devenant de jour en jour plus considerables, on le transporta à Alcouchete de l'autre côté du Tage, pour lui faire respirer un air plus pur & plus sain : mais il s'y trouva plus incommodé qu'il ne l'étoit à Lisbonne, où il voulut qu'on le ramenât. Il y languit encore quelques jours, & le

14 d'Août veille de l'Assomption, il 1433.
y rendit le dernier soupir. Il fut grand Capitaine, grand homme d'Etat, c'est-à-dire, un grand Roi, digne de vivre éternellement dans la memoire des hommes. La veille de l'Assomption fut un jour remarquable pour lui. En pareil jour il découvrit une conjuration tramée contre sa vie, il gagna la bataille d'Aljubarrota, prit la Ville de Ceuta, mourut & fut transporté dans l'Eglise de la Bataille, qu'il avoit fait bâtir lui-même. Il vit approcher la mort avec une fermeté étonnante, & jusqu'au dernier soupir il ne cessa de parler à son fils Edoüard, de la maniere dont il devoit se conduire pour bien regner. Quelques instans avant d'expirer, il ordonna qu'on lui coupât la barbe, afin qu'il parût après sa mort moins hideux aux yeux de ceux qui viendroient le voir. Il faut, disoit-il, autant qu'on le peut, corriger par l'art les horreurs de la mort.

Dès qu'on sçut dans la Ville qu'il ne vivoit plus, une tristesse générale s'empara de tous les habitans de Lisbonne. Tout le monde fondoit en larmes, & ces pleurs étoient le digne

1433. éloge que meritoit ce Prince, dont le corps fut transporté pendant la nuit dans la grande Eglise de Lisbonne accompagné des Infants ses fils, des Grands du Roïaume, & d'un concours immense de peuple de tout âge, de tout sexe, & de toutes conditions.

Dom Juan étoit d'une figure & d'une taille peu avantageuses. Il avoit le visage maigre, les yeux vifs, le front étroit, les cheveux noirs, la bouche grande, mais sans desagrement. Il étoit vigoureux & endurci au travail; moderé dans la prosperité, gai, ferme & serein dans l'adversité, & toujours genereux, magnifique & clement. Il étoit brave jusqu'à la témerité, & jamais il ne recula devant ses ennemis, quelque nombreux qu'ils fussent. Ses vertus civiles égaloient ses vertus guerrieres. Il eut toujours en vûë le bien public, & il avoit pour ses sujets la même tendresse qu'a un pere de famille pour ses enfans. Dédaignant le faste, & cette fausse grandeur, qu'affectent ceux que la naissance & la fortune placent aux premiers rangs, il se dépoüilloit de la Majesté qui environne le Trône, pour se mettre à portée de converser

familierement avec ceux qui l'approchoient. On ne le reconnoissoit pour maître, que par les bienfaits dont il accabloit ceux qui l'avoient bien servi, ou dans la guerre ou dans le ministere, ou qui se distinguoient par quelque talent utile dans les arts & dans les sciences; car la valeur seule n'étoit pas l'objet de ses récompenses. Les personnes d'esprit, ou à talent, se ressentoient aussi de ses liberalités. Il n'avoit point pour Ministres de ces hommes stupides & ignorans, qui regardent les Sciences & la culture de l'esprit, comme des choses indifferentes dont un Etat ne tire aucun avantage. Il fit plusieurs Loix qui s'observent encore en Portugal, & il procura une traduction du Code de Justinien en Langue vulgaire. Parmi le grand nombre d'Eglises qu'il fit bâtir, on remarque celle de la Bataille, où il est inhumé. On sçait qu'il bâtit cette Eglise pour remercier Dieu du gain de la bataille d'Aljubarota. Boniface IX. erigea Lisbonne en Métropole à sa priere. Ce fut lui aussi qui jetta les fondemens du Palais de Lisbonne, & qui orna cette ville & celle de Santarem de plusieurs beaux édifices. 1433.

Il eut pour enfans Donna Blanche,

1433. & Dom Alfonſe, qui moururent jeunes, Dom Edoüard ſon ſucceſſeur; Dom Pedre Duc de Conimbre, qui compoſa pluſieurs ouvrages en proſe & en vers, qui voïagea en pluſieurs parties du monde, & à qui l'on attribuë l'invention de la guittare; peut-être ne fit-il que la perfectionner. Il rapporta de ſes voïages une mappemonde, où le détroit de Magellan étoit marqué ſous le nom de queuë de dragon, & le Cap de Bonne-eſperance ſous celui de front d'Afrique. Cette mappe-monde ſervit beaucoup au Prince Henri pour ſes découvertes. Les Catalans voulurent choiſir Dom Pedre pour Roi; mais leur bonne volonté en faveur de ce Prince n'eut point ſon effet. Il laiſſa pluſieurs enfans en mourant, entre autres Dom Jaime qui fut Cardinal, Archevêque de Liſbonne & homme célebre par ſon ſçavoir, par ſa vertu, & ſurtout par ſa continence.

Henri, que Dom Juan ſon pere fit Grand-Maître de l'Ordre de Chriſt, s'adonna tout entier à l'étude des Mathematiques, & à la navigation. Il mourut âgé de ſoixante-ſept ans, après avoir fait bâtir pluſieurs Egliſes, entr'autres une, ſur le rivage de la mer

à deux lieuës de Lisbonne, en l'honneur de la Vierge, afin qu'elle favorisât ses entreprises de mer. C'étoit un Prince pieux, sage, & courageux. Il obtint du Pape Martin V. que tout ce que les Portugais découvriroient depuis le Cap de Bajodor jusqu'aux Indes, appartiendroit à la Couronne de Portugal ; ce qui a été depuis confirmé par d'autres Papes ; sur-tout par celui qui traça la fameuse ligne de démarcation, entreprise contraire au droit sacré des Souverains, qui ne dépendent que de Dieu & des Loix, & qui par rapport à leurs conquêtes, ne doivent consulter que la droite raison & leur conscience. Il demanda, dit-on, cette grace pour engager les Rois de Portugal à pousser plus loin leurs découvertes, & pour encourager les Pilotes dans des voïages si périlleux. Aureste il les récompensoit très-bien lui-même, & il répetoit souvent ce dicton François *Talent de bien faire*, par lequel il invitoit tout le monde à s'occuper à quelque chose d'utile & de profitable à l'Etat & à la Religion. Les Matelots & les Pilotes avoient pour lui tant d'estime & tant d'amour, que pour éterniser sa memoire, ils graverent sur l'écorce 1453.

1433. des arbres des nouveaux païs qu'ils trouvoient, ces mêmes mots, *Talent de bien faire*. Ce Prince mourut en 1460. à Sagres près du Cap S. Vincent, où il s'étoit retiré pour s'appliquer entiérement à l'étude.

Dom Juan son frere fut fait Grand Maître de l'Ordre de Saint Jacque, & épousa Isabelle fille du Comte de Barcelos premier Duc de Bragance son frere naturel. Il en eut Dom Diegue, Isabelle qu'épousa Dom Juan second Roi de Castille, Donna Philippe, & Doña Beatrix mariée à l'Infant D. Ferdinand pere d'Emmanuel, qui parvint à la Couronne. D. Ferdinand, le dernier des enfans de Juan premier, mourut misérablement dans l'esclavage en Afrique. Isabelle sa sœur épousa, comme nous l'avons dit, le Duc de Bourgogne. Telle fut la famille que laissa Dom Juan premier en mourant.

Outre les Papes dont nous avons parlé dans le cours de son histoire, il en regna plusieurs autres pendant le temps que Jean occupa le Trône. Après Boniface IX. vint Cosimat de Meliorati sous le nom d'Innocent VII. Gregoire XII. qui fut déposé avec Benoît XIII. au Concile de Pise

l'an 1409. Alexandre V. & Jean 1433.
XXIII. auquel on ôta la Thiare au Concile de Constance pour la donner à Martin V.

Sous le Regne de Jean premier arriva ce célébre combat, entre douze jeunes Gentilshommes Portugais & autant d'Anglois, qui avoient insulté les plus jeunes & les plus belles Dames d'Angleterre. Voici comme on raconte cette avanture. Par un esprit de singularité ordinaire aux Anglois, quelques Seigneurs s'aviserent de fuïr le commerce des Dames de la Cour, entre autres d'un certain nombre, qu'ils désignerent par leur nom, en publiant qu'elles n'avoient ni beauté, ni esprit, ni aucune des qualités qui rendent les femmes aimables & respectables. Ils ajoûterent, qu'ils soûtiendroient ce qu'ils avançoient les armes à la main. Personne ne se presenta pour défendre la cause des Dames offensées. Outrées de l'affront qu'elles recevoient, elles s'adressent au Duc de Lancastre, Prince poli, galant & respectueux envers le beau sexe, pour lui demander vengeance de l'affront qu'on osoit leur faire. Le Duc leur conseilla d'écrire au Roi de Portugal, afin qu'il permît à douze Ca-

1433. valiers qu'il leur nomma, de passer en Angleterre, pour effacer par un combat l'affront qu'elles avoient reçû. Dom Juan leur accorda ce qu'elles demandoient, & les douze Portugais plus fiers que tous les Chevaliers de la Table ronde, se rendirent à Londres, aïant à leur tête Alvarés Gonçalez Magrisco.

Ils ne furent pas plutôt arrivés que toutes les Dames s'empresserent à l'envi de les régaler; celles qui avoient été offensées leur donnerent des écharpes magnifiques, qu'elles avoient faites elles-mêmes, & le Roi d'Angleterre leur fit present d'armes pour combattre, & assigna le lieu où l'action devoit se passer. Ils s'y transporterent au son des trompettes & des tambours. Magrisco combattit, & triompha le premier; ses compagnons aussi braves & aussi galans que lui, firent mordre la poussiere aux Anglois, & remporterent une gloire égale à celle de Magrisco. Les Dames pénétrées de reconnoissance les couronnerent de fleurs entrelassées de rubans, & firent present à chacun d'eux d'une lance & d'une épée, ornées de chiffres & de devises, qui exprimoient leur reconnoissance & leur

eſtime pour leurs galans défenſeurs. 1433.
Les Dames Portugaiſes auſſi reconnoiſſantes que celles d'Angleterre, n'en donnerent pas des marques moins vives à ceux qui revinrent en Portugal ; ceux qui reſterent à Londres ne ſe plaignirent point de leur ſort, & un d'eux aïant paſſé en France, y fit une fortune des plus brillantes.

Le Regne de Jean premier n'avoit été qu'un tiſſu de victoires ; le Regne de ſon ſucceſſeur ne fut qu'un tiſſu de malheurs. La bonne fortune & l'adverſité obſervent une alternative que rien ne peut alterer. Cette alternative de biens & de maux eſt le partage des hommes. La mort de Dom Juan vit éclipſer le bonheur des Portugais ; chaque jour du Regne ſuivant fut marqué par quelque fléau. Le lendemain qu'on eut dépoſé le corps de Dom Juan dans la grande Egliſe de Liſbonne, Edoüard ſon fils fut proclamé Roi de Portugal, ſous de malheureux auſpices, s'il faut ajoûter foi aux prédictions des Aſtrologues.

Un Juif qui ſe piquoit de ſçavoir l'Aſtrologie, ſcience chimerique, & l'écüeil cependant des plus grands hommes, fut trouver Edoüard, pour

1433. l'avertir de suspendre d'un jour son Couronnement, parce que, selon les planettes, le jour qu'il vouloit le faire étoit un jour malheureux pour lui. Edoüard méprisa cet avis, & le regarda comme une réverie d'Astrologue; il se fit couronner le jour qu'il avoit marqué, avec les cérémonies ordinaires. Alors le Juif qui s'étoit tû, osa parler hautement, & dit que son Regne seroit court & malheureux. Le cours fortuit des choses du monde, firent que l'Astrologue dit vrai, peut-être pour la premiere fois de sa vie.

D. Edoüard I. Le nouveau Roi se rendit à Sintra immédiatement aprés son Couronnement, & là les Infants ses freres, & tous les Grands du Roïaume reconnurent pour légitime heritier de la Couronne Dom Alfonse son fils, qui n'avoit pas encore vingt mois. Ce fut la premiere & la derniere fois qu'on vit faire une pareille cérémonie, sans qu'on y appellât les Députés du peuple, qui avoient coûtume, ainsi que les Grands, d'assister aux élections des Rois & des Princes.

1434. Après cette cérémonie, Edoüard donna tous ses soins pour remettre l'ordre dans les finances, épuisées

par les longues guerres que le Roi son pere avoit été obligé de soûtenir, & pour réformer la discipline militaire, dont on s'étoit beaucoup relâché sous le Regne précedent. Jean étoit brave, genereux, juste & prudent; mais élevé & nourri dans le tumulte des armes, il aimoit les gens de guerre, & ce penchant qu'il sentoit pour eux, joint au besoin qu'il en avoit, lui faisoit tolerer de leur part bien des choses qu'Edoüard crût devoir réprimer. Il l'éxecuta avec tant de prudence & tant de bonheur, qu'on disoit hautement qu'Edouard entendoit mieux l'art de gouverner un Etat que le Roi son pere : éloge flateur, qu'il ne méritoit peut-être qu'aux dépens de l'art de conquerir, que Jean possedoit eminemment. 1434.

Il y avoit déja un an qu'Edoüard regnoit, lorsqu'il assembla tous les Grands du Roïaume, tant Laïcs qu'Ecclesiastiques, pour assister au transport du corps du feu Roi, de Lisbonne à la Bataille. Tous les Princes, tous les Seigneurs, tous les Gentilshommes qualifiés, & tous les Evêques du Roïaume se rendirent à Lisbonne. Le Palais du Roi étoit tout tendu de noir. On partit delà pour

1434. aller dans l'Eglise où étoit en dépôt le corps du Roi. On observoit un silence profond en marchant, & on n'entendoit d'autre bruit que celui de toutes les cloches de la Ville. Lorsqu'on fut arrivé dans l'Eglise, un Franciscain, nommé Rodriguez, prononça l'oraison funebre du feu Roi, & la peinture vive qu'il fit de ses grandes qualités, renouvella les larmes des Portugais. L'Eglise étoit tenduë de noir, tout y étoit triste & lugubre, & l'on y voïoit un superbe mausolée, où les armes & les drapeaux de tous les Princes qui appartenoient à la Maison de Portugal, étoient peints. Après que les cérémonies accoûtumées en pareille occasion furent achevées, on enleva le corps, on le transporta à la Bataille, & on le remit entre les mains des Religieux de ce célebre Monastere.

Ensuite le Roi partit pour Leiria, afin de fuir la peste qui désoloit Lisbonne. Les Députés du peuple & les Gouverneurs des places vinrent l'y trouver, pour lui prêter le serment de fidelité. Peu de jours après il convoqua à Santarem les Etats Generaux du Roïaume; il y abregea les Loix qui concernoient la Justice qui étoient

d'une longueur immense, & il les 1434.
rassembla en un volume, afin d'en faciliter la lecture. Il fit aussi une Loi contre le luxe, pour mettre un frein aux dépenses excessives des Grands; & comme le séjour de la Cour est pour eux un prétexte de se ruiner & de ruiner les autres, il leur ordonna de se retirer tous dans leurs Terres, à l'exception de ceux qui étoient destinés pour le servir, ou qui remplissoient les Charges de l'Etat.

Martin V. qui occupoit, comme nous l'avons dit, le Saint Siege, venoit de convoquer un Concile à Bâle, pour y condamner quelques héresies, qui avoient pris naissance en Italie, & pour y travailler à la réünion des Eglises Grecque & Latine, que l'Empereur Manuel Paleologue sembloit desirer. Pour le confirmer dans un dessein si loüable, & si utile à la Religion, le Pape envoïa auprès de lui Dom Pierre de Fonseca Portugais, Prêtre & Cardinal. Martin mourut sur ces entrefaites, & il eut pour successeur à la Thiare Eugene IV. L'Empereur Manuel ne survecut que peu de temps au Pape Martin; il laissa l'Empire à Jean son fils, que le nouveau Pape fit prier de

1434. se rendre à Ferrare, où il étoit lui-même; & où il avoit transporté le Concile de Bâle. Le Roi de Portugal y envoïa ses Ambassadeurs : c'étoient le Comte d'Ourem fils du Comte de Barcelos, Dom Antoine Martinés Evêque de Porto, les Docteurs Vasqués Fernandés de Lucena, & Diege Alfonse, avec Frere Gille Lobo, & Frere Jean; l'un étoit Franciscain & l'autre Augustin. L'Evêque de Porto, & Frere Jean furent députés vers l'Empereur de Constantinople, pour l'engager à partir incessamment pour Ferrare. L'Empereur se mit en chemin avec eux, & amena le Roi de Trebisonde avec lui. Les Envoïés des Eglises d'Antioche, d'Alexandrie, de Jerusalem, arriverent à Ferrare presque en même tems que l'Empereur Jean, ainsi que les Evêques d'Asie & d'Ethiopie. L'Empereur Sigismond s'y rendit de son côté; mais lorsque tous se trouverent assemblés, ils furent obligés de quitter Ferrare & d'aller à Florence à cause de la peste, qui regnoit dans la premiere de ces deux Villes. L'Italie n'étoit pas le seul païs qui fut désolé par ce terrible fleau; le Portugal, en ressentoit aussi toutes les fureurs.

Parmi les differentes affaires qu'on agita dans le Concile de Florence, la réünion des Eglises Grecque & Latine, fut une des principales ; mais elle échoüa par la mauvaise foi des Grecs, qui ne cherchoient qu'à amuser les Latins, afin d'en obtenir quelque secours contre les Turcs. Amurat leur Empereur avoit poussé ses conquêtes jusqu'en Epire, où Jean Castriot avoit été contraint de ceder la forte Ville de Croie à ses armes victorieuses, & de lui livrer ses enfans, parmi lesquels on comptoit le jeune George, qui de favori d'Amurat, devint son plus redoutable ennemi, & se rendit fameux sous le nom de Scanderberg. 1434.

Les Grecs aïant donc abandonné le Concile de Florence, les Latins donnerent tous leurs soins à la réforme de l'Eglise, qui de jour en jour perdoit son lustre par la licence honteuse & l'ignorance profonde des Prêtres & des Moines. Les premiers ne s'occupoient que des affaires du monde, & les seconds ne songeoient qu'à tromper le peuple, en substituant au véritable culte de vaines superstitions. Ce n'étoient plus les successeurs de ces anciens Anachorettes si renommés

1434. dans les premiers siecles de l'Eglise, par leur humilité, par leur charité, & surtout par ce zele ardent, qu'ils montroient pour soûtenir la Foi dans toute sa pureté ; mais des hommes livrés à la mollesse, plongés dans les plaisirs, & dévorés par l'ambition, qu'ils contentoient en immolant à l'aveugle crédulité du peuple, la pureté & la simplicité de la Religion.

Les longues divisions de l'Eglise avoient favorisé ces désordres. Les Papes de Rome & d'Avignon avoient été contraints, pour maintenir leur autorité, de fermer les yeux sur leur conduite irréguliere : mais dès que la Thiare ne fut plus partagée, que l'Eglise fut réünie sous un seul Chef, on ne songea qu'à réprimer tant de licence, & le Pape Eugene finit heureusement au Concile de Florence ce que son prédécesseur Martin V. avoit commencé au Concile de Constance.

Celui de Florence étant fini, le Comte d'Ourem qui y avoit assisté en qualité d'Ambassadeur de la part du Roi de Portugal, au lieu de s'en retourner dans sa patrie, partit pour la Palestine, dans le dessein d'y visiter les Saints Lieux. L'Evêque d'Olivença

& ses compagnons s'en retournerent en Portugal, où ils apporterent une confirmation nouvelle de la grace que l'Infant Dom Pedre avoit obtenuë quelques années auparavant, touchant le sacre des Rois de Portugal. 1434.

Lorsqu'Eugene transporta le Concile de Bâle à Ferrare, & de Ferrare à Florence, quelques Peres s'y opposerent, & Eugene aïant méprisé leurs oppositions, ils le déposerent, & élûrent à sa place Amedée Duc de Savoïe, qui se rendit à Bâle, où il prit le nom de Felix V. Son élection renouvella tous les troubles qui avoient déchiré l'Eglise quelques années auparavant. Le Duc de Milan gendre d'Amedée & ennemi mortel d'Eugene soûtint son beau-pere, jusqu'à la mort Pape déposé, auquel succeda Nicolas V. Alors l'Empereur Frederic força Amedée à reconnoître ce nouveau Pape. Cependant on lui laissa le chapeau de Cardinal, mais ceux de sa faction en furent dépoüillés.

Sur ces entrefaites le Roi de Portugal apprit avec chagrin, que le Roi 1435. de Naple & l'Infant Henri avoient été faits prisonniers sur mer par le Duc de Milan; mais Henri aïant recouvré sa liberté, revint en Portugal.

1435. Toujours occupé de nouvelles conquêtes, il brûloit du désir de passer en Afrique & d'y enlever quelque place aux Maures; & pour cela il engagea son frere Ferdinand à demander la permission au Roi d'y porter la guerre.

Ferdinand en parla au Roi, à Almeirim, en ces termes: » Seigneur, les » bienfaits que mes freres & moi » avons reçûs de votre main Roïale, » sont dignes de votre génerosité. Ce» pendant je suis malheureux : mes » freres se sont fait une réputation » digne de leurs ancêtres, par les ar» mes, mais moi je n'ay rien fait qui » ait pû m'attirer l'estime des hom» mes ; & cette idée empoisonne » toute la douceur de ma vie. Ma » jeunesse ne me permit point de sui» vre le Roi notre pere dans son ex» pedition d'Afrique, qui vous cou» vrit les uns & les autres d'une gloi» re immortelle; je restai dans le Por» tugal, où je vis encore ignoré de » toute la terre. Brûlant de me faire » connoître par quelque action d'é» clat, & digne de ma naissance, & » ne pouvant y parvenir en Espagne » où regne une profonde paix, je » souhaiterois que vous m'accordas» siez la permission de passer dans

» quelque terre étrangere, & que 1415
» vous m'y fournissiez les moïens de
» m'y faire une réputation par les ar-
» mes. Après avoir parcouru toute
» l'Europe, j'ai trouvé que l'Angle-
» terre est le seul païs où je puisse
» trouver de quoi me signaler, & j'y
» passerai, si vous approuvez mon
» dessein. Il ne sçauroit être condam-
» né, étant formé sur l'exemple de
» plusieurs grands Princes, qui sont
» allés chercher de quoi se signaler
» ailleurs que dans leur patrie. L'In-
» fant Dom Ferdinand fils du Roi
» Dom Sanche premier, passa en
» Flandres, & s'y fit une telle ré-
» putation, qu'il merita d'épouser la
» fille de l'Empereur Baudoüin, &
» d'être fait Comte de Flandre. L'In-
» fant Dom Pedre son frere, après
» s'être acquis l'estime generale des
» Maures dans la Cour des Rois
» de Maroc, vint dans celle d'A-
» ragon, où il parvint à se faire
» proclamer Roi de Majorque, &
» Comte d'Urgel. Dom Pedre no-
» tre frere, après avoir parcou-
» ru l'Asie, l'Afrique & l'Euro-
» pe, & s'être fait un nom célebre
» dans toutes ces parties du monde,
» est revenu couvert de gloire dans

1435. » sa patrie, pour y épouser une illu-
» stre Princesse, destinée à porter une
» grande Couronne. Semblables for-
» tunes sont arrivées en differens
» païs à plusieurs Portugais de dif-
» ferente condition Le Ciel semble
» veiller d'une maniere particuliere à
» la conservation des Portugais, qui
» vont chercher fortune ailleurs que
» dans leur patrie. Esperant d'être
» aussi heureux qu'eux, je vous de-
» mande avec tout le respect dû à
» votre Altesse, la permission de sor-
» tir du Roïaume, pour tirer mon
» nom de l'obscurité où il est. En
» quelque païs où la fortune me con-
» duise, j'y receverai vos ordres: je
» cherche à me faire connoître, &
» non à me soustraire à ce que je vous
» dois, ainsi qu'à la patrie.

Le Roi, après l'avoir écouté attentivement, s'imaginant qu'il ne lui demandoit la permission de sortir du Roïaume, que parce qu'il n'y étoit pas content, lui répondit qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'il desiroit, sans donner occasion de penser mal d'un pareil voïage. Que tout le monde croiroit qu'il sortoit du Roïaume, non pour les raisons qu'il venoit de lui expliquer, mais parce qu'il étoit

mécontent de son état à la Cour: 1435.
que pour prévenir un tel discours injurieux à la gloire de l'un & de l'autre, il falloit qu'il renonçât à son dessein, & qu'il lui promettoit de lui faire une fortune convenable à son merite & à sa naissance. Le Roi le quitta après qu'il eut achevé de parler ainsi, & alla trouver l'Infant Henri, pour le prier de détourner Ferdinand de son dessein. Henri qui en étoit le premier mobile, lui dit, que si Ferdinand desiroit si fortement de se signaler hors du Roïaume, qu'il étoit aisé de lui en fournir une occasion avantageuse à l'Etat. Que la conquête de Ceuta leur ouvroit les portes de l'Afrique, qu'il en falloit profiter, pour y conquerir de nouvelles places. Que ces conquêtes tourneroient au profit de l'Etat & de la Religion. Que pour lui, il étoit obligé d'y contribuer comme Grand-Maître de l'Ordre de Christ, & Ferdinand comme Grand-Maître de l'Ordre d'Avis. Que les Statuts de leurs Ordres leur en imposant la loi, il devoit faire lui-même un effort pour les seconder dans une entreprise, dont toute la gloire rejailliroit sur son Altesse; (c'est ainsi qu'on qualifioit alors les

1435. Rois de Portugal) que par ce moïen enfin il empêcheroit Ferdinand de passer dans les Cours Etrangeres.

Le Roi répondit à ce discours, que la paix n'étoit point assez affermie avec la Castille, ni les peuples assez remis des guerres passées pour songer à une pareille expedition : qu'ainsi il y falloit renoncer, & trouver quelque autre expedient, pour retenir Ferdinand dans le Roïaume. Alors Henri résolut de mettre dans sa confidence la Reine, pour qui le Roi avoit toutes sortes de déferences. Il lui expliqua donc ses desseins, & pour l'engager à les servir avec plus d'ardeur, il lui dit que lui & Ferdinand étoient dans le dessein de la déclarer leur héritiere, attendu qu'ils n'avoient point d'enfans, & qu'il leur étoit défendu de se marier.

La Reine, qui à l'estime qu'elle avoit pour les Infants, joignoit un grand zele pour la Religion, & qui d'ailleurs trouvoit son interêt particulier dans ce qu'on lui proposoit, s'engagea avec l'Infant à travailler auprès du Roi, pour le faire consentir à l'expedition, qu'on lui proposoit. Dom Gomez Portugais, Abbé de Florence, depuis Prieur de Sainte

Croix de Conimbre, & alors Legat 1438.
pour la Cour de Rome dans celle de Portugal, où il avoit apporté la Bulle de la Croisade, que le Roy avoit demandée à Eugene IV. s'unit à la Reine & aux Infants, & tous en parlerent au Roi à Estremoz, où il s'étoit retiré à cause de la peste. D'abord Edoüard s'en défendit par les mêmes raisons qu'il avoit alleguées à Henri, & il refusa ouvertement le Legat, mais il ne put résister aux sollicitations de la Reine. Il l'aimoit si tendrement, que la crainte de lui déplaire, fit qu'il consentit à tout ce qu'on voulut de lui. On convint donc que l'armée destinée pour cette expedition seroit composée de quatorze mille hommes, tant de guerre que de mer. On assembla les Etats à Evora, pour faire contribuer le peuple à cet armement. Les Infants Dom Pedre, Dom Juan & le Comte de Barcelos le desaprouverent, parce qu'on l'avoit projetté sans leur en faire part. Quelque chose que le Roi pût leur dire, ils soutinrent toujours que la guerre qu'on alloit entreprendre étoit injuste, & d'ailleurs ruineuse pour l'Etat. Le peuple, sur qui on avoit mis de nouveaux impôts, murmuroit hautement

1436. & publioit que l'expedition qu'on projettoit, ne pouvoit être heureuse, parce qu'on l'entreprenoit sans nécessité. Dans le temps qu'on la déclara pour la premiere fois, l'Infant Ferdinand, & Diegue Lopez de Souza, tomberent en même temps malades d'une hemorragie considerable. Les évenemens les plus ordinaires deviennent dans de certaines circonstances des objets de superstition pour le peuple. Il saisit celui-ci, pour soûtenir qu'il annonçoit la ruine totale de l'armée, qu'on vouloit envoïer en Afrique. Le Roi traita avec raison ce discours de folie; mais sa conscience fut vivement inquietée de tout ce que les Infants Dom Pedre, Dom Juan & le Comte de Barcelos lui dirent sur l'injustice de cette expedition. Pour se rassurer, il consulta les plus habiles Theologiens du Roïaume, & il fit demander à la Cour de Rome, ce qu'on y pensoit de son projet. La matiere y fut débattuë en plein Consistoire, & on y décida, que si la guerre regardoit des Infideles qui occupassent des terres qui eussent appartenu aux Chrétiens, qu'on pouvoit l'entreprendre sans scrupule avec la permission du Pape, en avertissant toutefois les usurpateurs:

Que

Que si elle regardoit des Païens & des Idolâtres, qu'on pouvoit également l'entreprendre, si ces Païens, ou ces Idolâtres portoient quelque dommage aux Chrétiens; mais qu'on ne pouvoit l'entreprendre que dans ce cas-là; attendu que l'air, l'eau, la terre, tous les élemens enfin avoient été faits pour les hommes en general, & qu'on ne pouvoit les en priver sans nécessité, qu'on ne blessât & le droit naturel & le droit des gens. Que la guerre qu'on méditoit en Portugal contre les Africains se trouvant dans ce dernier cas, elle devenoit injuste & condamnable. Telle fut la réponse que fit la Cour de Rome; mais elle arriva trop tard. Ceux qui souhaitoient la guerre avoient gueri le Roi de tous ses scrupules, & l'expedition étoit résoluë. 1436.

En effet, l'embarquement se fit le 17. d'Août, & le 22. du même mois la flote mit à la voile. Les principaux Officiers qui la commandoient, s'appelloient Dom Ferdinand d'Arrayolos Cousin du Roi & des Infans, qui exerçoit la Charge de Connêtable; Dom Alvarés d'Abreu Evêque d'Evora, Dom Vasqués Ferdinand Coutigno, Juan Rodriguez Coutigno, Alvarés Vaz d'Almada, Lopez Dias de

1436. Lemos, Dom Ferdinand de Menesés, Diegue Suarés de Albergaria, & Ferdinand son frere; Rui Gomez de Sylva, Gouverneur de Campo-Major, Dom Gomez Nogueyra, Martin Vaz d'Acugna, Dom Diegue Lopez de Souza, Rui Diaz son frere, Dom Leonel de Lima, Dom Juan Falcam frere de l'Evêque d'Evora, D. Edoüard Seigneur de Bragance, Dom Pierre Rodriguez de Castro, Doms Henri & Ferdinand de Castro, Intendant de l'Infant Henri, Rui de Souza Gouverneur de Marvan, & son fils Gonçalez Rodriguez, Juan Alvarés d'Acugna, Rui de Melo, qui depuis fut Admirante, Pierre Tavarés Gouverneur de Portalegre, d'Alegrete & d'Azamar, & Payo Rodriguez de Arauso, avec un grand nombre de Chevaliers des Ordres de Christ & d'Avis.

Le 26. du même mois d'Août la flote arriva à Ceuta, où Dom Pedre de Meneses commandoit encore. L'armée navale s'y rafraichit pendant quelques jours. Cependant toute cette côte d'Afrique retentissoit du bruit de cette nouvelle expedition. Les Maures de Henamed craignant que l'orage ne vînt fondre sur eux, offrirent

à l'Infant Henri de païer un tribut à 1436.
la Couronne de Portugal, pourvû qu'on leur laissât la liberté, & qu'on ne ravageât point leur territoire. L'Infant accepta leur proposition, & les laissa tranquilles.

Cependant l'armée Portugaise, qui devoit être composée de quatorze mille hommes, ne l'étoit toutefois que de six, tant on s'étoit pressé de faire cet embarquement. Les Infans tinrent un conseil pour regler leurs démarches. Les uns étoient d'avis d'envoïer en Portugal pour demander une augmentation de troupes avant de rien entreprendre: mais tant de choses s'opposoient à l'exécution de cet avis, que les Infans ne jugerent pas à propos d'en profiter. Ils prirent donc le parti de débarquer, dans le dessein d'aller à Alcacer par le territoire de Ximera. Avant de se mettre en marche, on envoïa Juan Pereira, avec un détachement de mille hommes pour reconnoître le chemin. Pereira s'acquitta de la commission, & rencontra un gros corps de Maures, qu'il tailla en pieces sans perdre qu'un seul homme. Il y en eut quelques-uns de blessés, dont le principal étoit Rui-Diaz de Souza. Au

1436. reste il trouva que le chemin pour aller à Alcacer par les terres de Ximera, étoit impraticable. Les Infans sur son rapport résolurent de marcher vers Tetuan, & comme l'Infant Dom Ferdinand étoit malade, il rejoignit la flote, avec laquelle il fit voile vers Tanger.

On étoit déja dans le mois de Septembre. L'Infant Henri détacha Rui de Sousa, & son fils Gonçalés Rodrigués avec trois cens chevaux, pour aller à la découverte d'un lieu propre à camper l'armée qui marchoit dans l'ordre suivant. Le Comte d'Arraiolos conduisoit l'avant-garde suivie du bagage. Dom François de Castro, Alvarés & Henri ses fils menoient l'aîle droite, & Dom Ferdinand de Castro commandoit dans la gauche. Rui de Melo portoit l'enseigne de l'Infant Henri, Dom Edoüard de Menesés l'Etendart Roïal, & Juan Falcam celui de l'Ordre de Christ. Après ces trois étendarts on portoit trois images. La premiere représentoit la Vierge, la seconde, Jean I. la troisiéme, le Connêtable Nuñés Alvarés Pereira. On étoit persuadé que les images de ces deux Heros suffisoient pour animer & pour soûtenir le cou-

rage des Portugais. L'Evêque d'Evora 1436.
& l'Infant Henri fermoient cette marche avec un gros bataillon. Au bout de trois jours l'armée arriva devant Tetuan, Ville peu considérable, qui se rendit sans résistance. Les Portugais continuerent leur route, & pillerent plusieurs bourgs & villages sans perdre un seul homme. Le 23 de Septembre ils se présenterent devant Tanger, où l'Infant Ferdinand s'étoit déja rendu.

L'armée travailloit à se camper, lorsqu'il se répandit un bruit parmi les troupes, que les habitans de Tanger avoient ouvert leurs portes dans le dessein d'abandonner la place. Aussitôt les Portugais y accoururent, & à leur arrivée les Maures, qui n'étoient sortis de leur ville que pour se moquer de leurs ennemis, y rentrerent promptement. Les Portugais s'avancerent jusqu'aux portes qu'ils tenterent de briser, mais leurs efforts aïant été inutiles, ils se retirerent & ramenerent le Comte d'Arraïolos & Alvarés Vaz d'Almada, qui avoient été blessés. On comptoit dans la Ville environ sept mille hommes en état de porter les armes, & ils étoient commandés par Zalabenzala, le même qui avoit perdu Ceuta.

1436. Le campement de l'armée étant achevé, & les batteries étant dressées, on tira sur les murailles de la Ville pour y faire une breche. Ensuite on se disposa à l'assaut. L'Infant Ferdinand soûtenu du Comte d'Arrayolos, attaqua le côté qui regardoit la porte de Fez, l'Evêque d'Evora & Vasqués Ferdinand Coutigno eurent des quartiers assignés, & l'Infant Henri se réserva l'attaque du Château, la plus périlleuse de toutes; on s'avança vers les murailles avec intrépidité, malgré la grêle de traits qu'on lançoit: mais les échelles pour monter à l'assaut s'étant trouvées trop courtes, on fut obligé de se retirer avec perte.

Il y avoit déja dix jours que les Infants assiegeoient Tanger, lorsque les Maures vinrent pour secourir cette Ville avec dix mille chevaux, & quatre-vingt dix mille hommes d'Infanterie. Cette armée formidable ne causa aucun trouble dans celle des Portugais. Charmés de pouvoir se signaler, ils demanderent qu'on les menât à l'ennemi. L'Infant Henri, pour répondre à cette noble ardeur, choisit l'élite des troupes, sort du camp, & va présenter la bataille aux Barbares, qui étonnés de tant d'audace, n'ose-

rent l'accepter. Alors l'Infant marche 1436.
pour les attaquer : mais tout d'un coup ce vaste corps de Maures, qui sembloit devoir détruire en un moment tous les Portugais, tourne le dos, & s'enfuit sur les montagnes voisines.

Henri rentra dans son camp. Trois jours après, les Maures descendirent dans la plaine en plus grand nombre, qu'ils n'étoient la premiere fois. L'Infant sortit pour les combattre, & les Maures se retirerent encore. L'Infant Ferdinand, & le Comte d'Arrayolos allerent les attaquer dans leurs postes, qu'ils leur abandonnerent lâchement. Cependant ils recevoient chaque jour de nouveaux secours, & leur nombre montoit enfin à cent trente mille hommes. Alors ils revinrent pour chasser les Portugais des postes qu'ils leur avoient cedés si honteusement. Les Portugais les défendirent avec valeur ; le combat fut rude : l'Infant Ferdinand alloit être forcé, lorsque le Comte d'Arrayolos chargea brusquement les Maures, les rompit, & les fit reculer avec perte. Ils ne tarderent point à se rallier, & ils revinrent à l'attaque : mais moins heureux encore à cette seconde, qu'à la premie-

1436. re, ils furent contraints de chercher leur salut dans la fuite, laissant les plus braves d'entr'eux morts sur la place. Tandis qu'on se battoit ainsi, les habitans de la Ville firent une sortie sur les Portugais qui étoient restés dans le camp; mais ils furent repoussés & obligés de rentrer dans la Ville, sans avoir remporté aucun avantage.

L'Infant Henri ordonna un second assaut, qui ne réüssit pas mieux que le premier. Les Maures se défendirent vaillamment, briserent les parapets, à l'abri desquels on s'étoit approché de la muraille, & rompirent toutes les échelles. Sur ces entrefaites on fit prisonniers deux Maures. L'un & l'autre assurerent que les Rois de Fez, de Maroc & de Tafilet marchoient à grandes journées au secours de la place, avec cent mille chevaux, & un nombre prodigieux d'Infanterie. En effet le lendemain vers le milieu du jour on apperçut les montagnes voisines couvertes de troupes. L'Infant Henri ne perdit point de tems; il donna par tout ses ordres, il fit retirer les gens de mer sur ses vaisseaux, confia la garde de l'artillerie au Grand Marêchal, chargea Alvarez Vaz d'Almada de ranger l'Infanterie en bataille, &

alla se poster lui même sur une éminence avec la cavalerie. 1436.

Aïant consideré l'armée ennemie, il vit qu'on ne pouvoit l'attaquer sans témérité. Il prit donc le parti de se retirer. Mais comme il commençoit à s'ébranler, les Maures vinrent fondre de toutes parts sur lui. L'Infant s'arrêta, soûtint leur choc, & les contraignit à reculer. Son cheval aïant été tué sous lui, il prit celui d'un page de l'Infant Ferdinand, qui se trouva auprès de lui, & continua de combattre avec une valeur admirable, tuant ou blessant tout ce qui s'offroit sur son passage. Ferdinand Alvarés Cabral son Capitaine des Gardes fut tué à ses côtés avec vingt cinq hommes. En combattant ainsi, l'Infant gagne ses retranchemens, où il est aussitôt attaqué par les Maures. Le combat devient plus sanglant qu'il n'étoit: le nombre tient lieu de courage aux Infideles. Etonnés qu'une poignée de monde ose faire tant de résistance, honteux & furieux tout à la fois, ils redoublent leurs efforts, qui eussent peut-être été vains, sans la lâcheté de quelques Portugais, qui abandonnerent les Infans, & se retirerent sur la flote que commandoit Dom Pedre de

1436. Castro. Celui-ci rougissant de leur infamie, la leur reproche hautement, descend à terre, & suivi de quelques Portugais, il court vers les retranchemens, & jette l'épouvante parmi les Maures. Revenus de leur fraïeur ils se ralient, reviennent à la charge, environnent les Portugais, qui pendant l'espace de quatre heures leur opposerent une résistance des plus vigoureuses.

L'Infant craignant de succomber sous les efforts des Maures, résolut, dès que la nuit seroit arrivée, de sortir de ses retranchemens & de se faire un chemin au travers des bataillons ennemis, pour se retirer sur sa flote. C'étoit le seul parti qu'il avoit à prendre, d'autant plus qu'on commençoit à manquer de vivres; mais l'Infant ne pût executer son dessein, par la trahison de Martin Vieyra son Chapelain, qui passa du côté des Infideles. Ce traître les informa de la résolution qu'avoit prise l'Infant. Les Maures qui avoient suspendu leurs attaques, tinrent un conseil pour déliberer de quelle maniere ils traiteroient les Portugais, s'ils leur tomboient entre les mains, comme il y avoit apparence. Les uns vouloient qu'on les extermi-

nît sans pitié, & les autres, plus sages sans doute, disoient qu'en les massacrant, on irriteroit les Chrétiens, qui ne manqueroient point de venir vanger leurs compatriotes, & qu'ainsi il étoit plus raisonnable de leur laisser la vie, & même la liberté, à condition qu'ils s'engageassent à leur faire rendre Ceuta, & qu'ils leur remissent leur artillerie, leurs armes & leurs bagages. On travailla à cette négociation. L'Infant Henri envoïa au Roi de Maroc Rui Gomez de Silva, homme courageux & prudent, avec Payo Rodriguez, Secretaire des dépêches. Lorsqu'ils arriverent aux retranchemens, Zalabenzala les empêcha de passer plus avant. 1436.

Le lendemain les Maures attaquerent avec fureur les Portugais, qui se défendirent en desesperés. Ils firent des actions dignes d'une éternelle memoire. Les environs des retranchemens étoient couverts de corps morts, ou de ceux qui étoient blessés, dont les cris & les gémissemens redoubloient la fureur des Maures, & soutenoient le courage des Portugais. Les Infidéles firent huit attaques differentes avec des troupes toutes fraîches dans l'espace de huit heures, & huit fois ils furent

1436. repoussés avec une perte égale. Dans la derniere attaque l'Infant Ferdinand, Dom Ferdinand de Castro, Dom Pedre de Castro, D. Ferdinand de Castro, Rui Gomez de Sylva & l'Evêque d'Evora, firent des prodiges de valeur. On voïoit ce dernier courir de rang en rang, en donnant de la main, dont il portoit la Bulle de la Croisade, la bénediction aux soldats; & de l'autre tenant une épée, il tuoit ou renversoit les Infideles de dessus les retranchemens, avec une intrepidité qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. Les Maures ne pouvant forcer les retranchemens, y mirent le feu, & se retirerent.

Il étoit nuit, & l'Infant la passa toute entiere à éteindre le feu, & à réparer le dommage qu'il avoit fait aux retranchemens. Il fit aussi tuer quelques chevaux pour nourrir les soldats; mais lorsqu'ils eurent de quoi se nourrir, ils manquerent d'eau pour appaiser la soif dévorante, qui les consumoit; heureusement une pluïe survint, & elle les soulagea pour quelques instans. Telle étoit la situation des Portugais. Leur perte étoit certaine, lorsque les Infidéles consentirent à l'accord dont on a déja parlé.

Pour la sûreté du Traité, les Maures donnerent en ôtage un fils de Zalabenzala, & les Chrétiens livrerent de leur part Dom Pedre d'Ataïde, Juan Gomez d'Avelar, Rui Gomez de Sylva, & Ayrés d'Acugna. L'Infant Ferdinand fut aussi du nombre des ôtages, pour la sûreté de l'article qui regardoit la reddition de Ceuta. Tout étant reglé, les Portugais obtinrent la liberté de sortir de leurs retranchemens, & de se retirer sur leurs vaisseaux. 1436.

L'Infant Henri les fit partir pour le Portugal ; mais pour lui, il résolut de n'y point retourner, qu'il n'eût délivré son frere Ferdinand des mains des Infidéles. Il se rendit pour cet effet à Ceuta, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il tomba dangereusement malade de fatigue & de tristesse. L'Infant Dom Juan, que le Roi avoit envoïé en Algarve, pour faire partir quelque secours, aïant appris l'infortune que ses freres venoient d'essuïer, mit à la voile & alla à Ceuta trouver l'Infant Henri. Ils tinrent conseil ensemble, & il fut résolu que Dom Juan iroit à Arzilla avec le fils de Zalabenzala, qu'il proposeroit d'échanger contre l'Infant Ferdinand, en fai-

1436. ſant entendre aux Maures, qu'ils ne devoient point eſperer d'autre rançon. Les Infidéles aiant rejetté fierement cette propoſition, Dom Juan revint en Portugal, & y amena le fils de Zalabenzala avec les autres priſonniers Maures. Henri reçût auſſi ordre du Roi de revenir en Portugal : il obéit, mais il n'oſa ſe montrer à la Cour, & s'en alla dans la retraite, qu'il avoit choiſie dans le Roïaume d'Algarve.

1438. La peſte avoit chaſſé le Roi de Liſbonne, & il étoit à Santarem, lorſqu'il apprit la premiere nouvelle de ſa défaite des Infants. Il en fut pénetré d'une profonde triſteſſe, & ce qui augmentoit ſon chagrin, c'étoient les peintures outrées que le peuple faiſoit de la défaite des Infants. Leur malheur n'étoit qu'une défaite ordinaire : mais depuis qu'elle avoit paſſé par l'imagination du peuple, elle étoit devenuë un carnage affreux. Cependant Alvarés Vaz d'Almada, qui avoit été un des principaux Officiers de l'armée, vint baiſer la main du Roi, à qui il dit qu'il ne comprenoit pas pourquoi il s'affligeoit ſi fort ; que les Portugais avoient acquis plus de gloire devant Tanger,

qu'ils n'en avoient acquis dans leurs 1438
plus brillantes conquêtes ; qu'à l'égard de l'Infant Ferdinand, il s'étoit couvert d'une gloire immortelle, qu'il étoit brave, intrépide, plein de religion, & qu'il sçavoit mourir ; que tout cela devoit dissiper la noire tristesse, qui le dévoroit, puisqu'échapper en partie à une armée aussi formidable, que l'étoit celle des Maures, c'étoit remporter une victoire. Le Roi sçut bon gré à Almada de ce discours. Il lui promit de le récompenser de ses services ; mais la mort ne lui en donna pas le temps.

Sur ces entrefaites, le Roi convoqua les Etats à Leïria. Après y avoir rendu compte de la situation presente des affaires, il y parla de la captivité de l'Infant Ferdinand, pour la liberté duquel les Maures demandoient qu'on leur rendît la Ville de Ceuta. Il lût même une Lettre que les Barbares avoient forcé l'Infant d'écrire au Roi, dans laquelle ils menaçoient les Portugais de leur enlever Ceuta de force, s'ils refusoient de le rendre de bonne grace. Les Députés du peuple étoient d'avis qu'on rendît cette place, & qu'on délivrât l'Infant ; mais ses freres Dom Pedre &

1438. Dom Juan s'y opposerent ouvertement. L'Archevêque de Brague, qui s'étoit rangé de leur parti, ajoûta qu'on ne pouvoit rendre Ceuta aux Infideles, sans une permission expresse du Pape, parce qu'il n'étoit point juste de livrer tout un peuple à la fureur des Infidéles pour la liberté d'un seul homme. Le Comte d'Arrayolos fut du même avis. Le Roi en écrivit donc au Pape & à plusieurs Princes Chrétiens, qui furent tous du même sentiment que le Comte d'Arrayolos ; ensorte qu'on résolut de refuser Ceuta aux Maures, & de laisser l'Infant dans son esclavage.

Alors les Maures transfererent l'Infant d'Arzilla à Fez. Ils lui ôterent ceux qu'on lui avoit laissés pour le servir, & on le traita avec la derniere rigueur. En passant dans les Villages ou dans les Bourgs, le peuple couroit après lui en le maudissant, en lui crachant au visage, & en jettant des pierres sur lui. En entrant dans Fez, il trouva presque tous les habitans de la Ville assemblés aux portes, qui firent de grandes huées. On le jetta dans une obscure prison ; on le chargea de fers : & là, accablé de misere, dévoré par le chagrin, il traîna

ſes triſtes jours dans l'infortune & 1456.
dans la langueur. Comme la peſte vint à ravager toutes ces contrées, on le tranſporta à Alcaçar, où il fut reſſerré encore plus étroitement qu'il ne l'avoit été à Fez. Il y reſta juſqu'à 1443. & il y mourut le cinquiéme de Juillet, à la quarante-uniéme année de ſon âge, & à la ſixiéme de ſon eſclavage. C'étoit un Prince digne d'une meilleure fortune. Lorſque Larache Roi de Fez apprit la mort de Ferdinand, il s'écria penetré de douleur, ce Prince meritoit de connoître la Loi de notre ſaint Prophéte. Ses vertus l'ont fait regarder comme un Saint parmi les Portugais. Il ſupporta ſa captivité avec tant de douceur & de patience, que les Maures en étoient ravis d'admiration. Ils montrent encore aujourd'hui ſon tombeau dans la ville de Fez, comme un monument éternel de la victoire remportée ſur les Portugais.

Tandis que Dom Ferdinand étoit expoſé aux outrages les plus humilians en Afrique, Edoüard ſon frere gémiſſoit en Portugal, ſans eſperance de le pouvoir délivrer. Toutefois il brûloit de le vanger & de procurer la liberté aux Portugais que les Infi-

1438. de les retenoient dans leurs prisons. Pour cet effet, il fit, dit-on, demander au Pape par ses Ambassadeurs la publication d'une nouvelle Croisade. On la lui accorda par une Bulle, qu'il fit aussi-tôt publier dans toutes les Provinces de son Roïaume. Il leva en même tems des troupes, il fit construire des vaïsseaux, il fit préparer tout ce qui pouvoit servir pour une grande entreprise, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit contribuer à la faire réüssir : mais tous ces préparatifs devinrent inutiles : le Portugal étoit ravagé par la peste : la consternation & l'effroi regnoient dans toutes les Villes : les campagnes étoient sans habitans & demeuroient incultes : la Justice ne s'exerçoit plus que foiblement : les Arts languissoient : les peuples épuisés n'étoient plus en état de soûtenir de longues guerres : la licence & le murmure croissoient de jour en jour : les Portugais si fiers, si vaillans sous le Regne précedent, ne respiroient plus qu'après le repos : tout avoit pris une nouvelle face dans le Portugal, & tous les malheurs à la fois sembloient s'être réünis, pour contribuer à sa ruïne totale.

Au milieu de ces calamités, le Roi

ferme & inébranlable, fut forcé à la 1438.
verité de renoncer aux conquêtes étrangeres; mais il ne cessa pas un moment de donner ses soins & son application aux affaires de l'Etat, afin d'y ramener l'ordre & la tranquillité. Pour y parvenir plus sûrement, il convoqua les Etats du Roïaume dans la Ville de Santarem. Après y avoir fait une peinture vive & touchante des miseres publiques, il exhorta les Grands & les Députés du peuple, de travailler conjointement avec lui, pour détourner, ou pour faire cesser les malheurs qui fondoient depuis quelque temps de toutes parts sur le Roïaume; & comme l'administration de la Justice est la principale source du bien public, il commença par réformer tous les Tribunaux, où il s'étoit glissé des abus si énormes, que les procès traînoient, & ne finissoient point; & par cette longueur, on voïoit aneantir les plus illustres familles, & ruïner les plus opulentes. Il regla aussi le temps des procedures, & fixa les droits des Juges, & de ceux qui instruisoient les procès. Ensuite il ordonna qu'on soulageât les peuples des campagnes, pour les engager à cultiver avec plus

1438. de soin les terres. Il accorda de même aux Negocians de nouveaux privileges, pour les encourager à soûtenir le Commerce, sans lequel les Etats les plus florissans tombent, périssent, s'anéantissent enfin. Il prit aussi des mesures pour faire refleurir les Arts & les Sciences, & renouvella les anciennes Ordonnances contre le luxe & les dépenses excessives des Grands, qui non contens de se ruïner, ruïnent encore les particuliers.

Tandis que ces choses se passoient dans le Portugal, le reste de l'Europe n'étoit pas plus tranquille. La Castille surtout étoit remplie de troubles & de divisions. Les Grands, toûjours ennemis des favoris des Rois, étoient à la veille d'une révolte generale, à cause du pouvoir absolu qu'exerçoit dans le Roïaume Dom Alvarés de Lune. Celui-ci, à l'ombre de l'autorité Roïale, commettoit les crimes les plus énormes. Chaque jour étoit marqué par quelque attentat nouveau de sa part. Tout ce qui lui portoit ombrage étoit immolé à son ambition demesurée. Les peuples n'étoient point à couvert de ses fureurs; ils étoient sacrifiés à son avarice, comme les Grands l'étoient à son ambi-

tion. Les Loix les plus sacrées de l'E- 1438.
tat devenoient pour Alvarés un objet de mépris. Il étoit sans foi, sans honneur, sans religion, brave cependant, & intrepide jusqu'à la témerité. Au reste, il dedaignoit la vie, & il méprisoit les hommes, qu'il regardoit comme des esclaves nés pour servir à son élevation. Le mépris qu'il avoit pour eux, faisoit qu'il n'observoit aucune bienséance à leur égard. Il suivoit aveuglement tous ses désirs, & il se livroit avec une espece de fureur à toutes sortes de débauches. Comme il avoit l'esprit vif, ardent, impetueux, il sçavoit les peindre sous des couleurs si agréables, qu'il avoit trouvé par ce moïen l'art de séduire son Prince, & de l'aveugler au point, qu'il ne voïoit plus que par ses yeux. Le Roi n'agissoit, ne pensoit, ni parloit que par ce favori. Accoûtumé, pour ainsi dire, dès sa tendre enfance, à ne voir, à n'entendre que lui, la moindre de ses démarches étoit reglée sur les idées d'Alvarés, qui le conduisoit au gré de ses caprices: ensorte qu'il étoit lui-même en quelque sorte moins Roi que favori: il ne possedoit que le phantôme de la Roiauté; Alvarés regnoit en effet.

1438. Les Grands ne purent voir ce pouvoir énorme sans envie. Ils avoient tenté plusieurs fois, mais inutilement, de le perdre. Alvarés qui n'ignoroit pas la haine qu'ils avoient conçûë contre lui, les traitoit à son tour avec orgüeil & fierté. L'orgüeil & la fierté dans les Ministres ne manquent jamais d'attirer l'envie & la haine publique. Aussi Alvarés étoit-il détesté ; mais c'est de quoi il se mettoit peu en peine. Cependant les Seigneurs mécontens s'assemblerent à Castro Nugno, où le Roi envoïa des Députés, pour conférer avec eux. Les Grands protesterent qu'ils ne reviendroient point à la Cour, que Dom Alvarés ne s'en absentât, au moins six mois. Le Roi voïant que la guerre civile, qui s'étoit allumée à l'occasion de son favori, pourroit entraîner la ruine de la Castille, d'autant plus que les Maures de Grenade ne cessoient point de lui faire la guerre, consentit enfin à son éloignement ; mais il ne tarda pas long-temps à revenir à la Cour, & la division qui regnoit dans la Castille, n'en devint que plus dangereuse.

La France & l'Angleterre étoient toujours aux mains, & l'Italie, outre les ravages de la peste, éprouvoit aus-

ſi toutes les fureurs de la guerre. René Duc d'Anjou & Alfonſe Roi d'Arragon s'y diſputoient le Roïaume de Naple. Le Pape Eugene ſoûtenoit le parti de René ; les affaires de celui-ci avoient pris une meilleure face, graces à l'armée que le S.Pere avoit envoïée dans le Roïaume, pour ſoûtenir ce Prince. Les peuples qui paroiſſoient bien diſpoſés pour le Roi d'Arragon, changerent de ſentiment, & parurent ſouhaiter le Duc d'Anjou pour leur Roi. Le Prince de Tarente & le Comte de Caſerte embraſſerent auſſi ſon parti ; mais Antoine Colonne le quitta & s'attacha à l'Arragonnois, dans l'eſperance qu'il lui rendroit la principauté de Salerne, dont on l'avoit dépoüillé. Quelque tems après le Roi d'Arragon battit l'armée du Pape, & la força à ſortir du Roïaume de Naple ; ce qui changea de nouveau la face des affaires, 1438.

Le reſte de l'Italie n'étoit pas moins agité : tous les Princes de ce païs étoient également diviſés, & l'Egliſe y étoit déchirée par d'éternelles diſputes, qui ne ſervoient qu'à étourdir les peuples, ſans les éclairer. D'ailleurs le Clergé, les Evêques, les Cardinaux, le Pape lui-même occupé à

1438. maintenir ſon autorité, ne ſongeoient qu'à y entretenir la diſcorde & la diviſion. Aucune diſcipline n'étoit obſervée ; les Moines abuſoient de ce temps orageux, pour maſquer la Religion d'un tas de ſuperſtitions propres à inſpirer plus de mépris que de vénération pour l'Egliſe. Ils ſe plongeoient d'ailleurs dans toutes ſortes de diſſolutions, ſe mêloient de toute eſpece d'intrigues, & vivoient plus en gens du monde, que ceux même que leur état obligeoit à y vivre. La conduite des Evêques n'étoit pas plus réguliere. Occupés du ſoin de s'élever à des poſtes plus éminens, ils abandonnoient le gouvernement de leurs Dioceſes, pour ſuivre le Pape. Les Cardinaux ne ſongeoient de leur côté, qu'à trouver des moïens pour reſtraindre ſon autorité, & pour l'aſſujettir à la leur. Le Pape jaloux de ſon rang, plus encore des prérogatives attachées à la Thiare, ne faiſoit aucune démarche, qui ne tendît à prévenir les deſſeins des Cardinaux & à les humilier. Toute la Hierarchie de l'Egliſe étoit dans une confuſion déplorable ; tandis que les Turcs profitant de nos troubles étendoient leurs conquêtes en Europe. Les malheurs qu'ils avoient

avoient essuïés sous le Regne de l'in- 1438.
fortuné Bajazet, sembloient n'avoir servi qu'à ranimer leur courage, & qu'à leur donner de nouvelles forces. Après avoir solidement rétabli leur puissance en Asie, ils repasserent de nouveau en Europe, où ils porterent le fer, l'esclavage & la désolation. Une partie de la Grece avoit déja subi le joug de cette fiere nation, dont la redoutable puissance ne trouvoit plus aucun frein qui pût la contenir : chaque jour quelque Ville, quelque Province, quelque Roïaume, tomboient sous les loix de ces Barbares, qui dans l'yvresse de leurs conquêtes, ne se promettoient pas moins que de soûmettre toutes les Puissances de l'Europe, & de faire adorer la Loi de leur Prophete par toute la terre.

Cependant la peste désoloit toujours le Portugal. Le Roi alloit de Ville en Ville, autant pour consoler les peuples par sa presence, que pour éviter cette maladie, dont il fut enfin attaqué dans la Ville de Tomar, en ouvrant une Lettre. Il mourut le 18. ou le 19. Septembre 1438. âgé de 37. ans, dont il avoit passé cinq sur le Trône.

Il avoit épousé, comme il a été dit,

1438. Donna Leonor fille de Ferdinand I. Roi d'Arragon & de Sicile, Princesse d'un rare merite, & dont l'amour pour ses enfans étoit si tendre, que le Roi son époux crut ne pouvoir mieux faire, que de la nommer leur tutrice, & Regente du Royaume, après sa mort.

Les Portugais refuserent de se soûmettre à cette derniere volonté du Roi: ils ne pouvoient souffrir qu'on eût choisi une étrangere pour les gouverner; sans réfléchir que cette étrangere ne l'étoit plus à leur égard, puisqu'elle étoit leur Reine, & la mere de leur Roi. Malgré des titres qui devoient être si respectables pour eux, ils lui ôterent, comme on le verra dans la suite, la Regence du Roïaume, ne lui laissant que la tutelle de ses enfans, dont elle ne voulut point.

Edoüard avoit eu de cette Princesse plusieurs enfans. Alfonse cinquiéme fut l'aîné de tous, & il monta sur le Trône immédiatement après la mort de son pere. Ferdinand son frere Duc de Viseo, Grand-Maître de l'Ordre de Christ & de Saint Jacque en Portugal, Connêtable du Roïaume, épousa Donna Beatrix fille

de l'Infant Dom Juan son oncle, dont il eut plusieurs enfans; 1°. Donna Leonor qui fut mariée au Roi de Portugal Dom Juan II. son cousin germain. 2°. Isabelle mariée à Dom Ferdinand Duc de Bragance. 3°. Catherine morte en bas âge. 4°. Dom Juan, qui succeda au Duc son pere. 5°. Dom Diegue successeur de Dom Juan son frere. 6°. Edoüard qui succeda à Dom Diegue. 7°. Dom Simon: tous morts jeunes & sans enfans. 8°. Dom Emmanuel, qui fut Roi de Portugal après Dom Juan II. L'Infant Dom Ferdinand fut inhumé à Beja dans le Monastere de la Conception, que la Duchesse son épouse avoit fait bâtir. 1438.

Philippe mort dans l'enfance étoit le troisiéme fils d'Edoüard. Eleonor sa sœur fut mariée à Frederic IV. Duc d'Autriche, & puis Empereur, de qui descend toute l'auguste Maison d'Autriche; Donna Catherine morte sans alliance, étoit le cinquiéme enfant d'Edoüard. Elle avoit été promise au Roi de Navarre, & ensuite à celui d'Angleterre; mais la mort l'enleva, avant qu'elle fût en âge d'épouser ni l'un ni l'autre. Elle fut inhumée dans le Monastere

de Saint Eloi de Lisbonne.

1438. La Princesse Jeanne, troisiéme fille du feu Roi, épousa Henri IV. Roi de Castille, surnommé l'Impuissant. Elle mit au monde une fille, qu'on appella Jeanne, comme elle. Les Castillans assurent que cette Princesse étoit fille de Bertrand de la Cueva Comte de Ledesme, & qu'Henri IV. voïant qu'il étoit incapable d'avoir de posterité, engagea la Reine son épouse à souffrir Bertrand son favori, afin d'avoir des enfans, & d'ôter par-là tout prétexte à ses sujets de se révolter : Que cela soit vrai ou faux, ce qu'il avoit cru devoir faire sa sûreté, ne servit au contraire qu'à hâter sa perte. Les Grands de Castille ne purent supporter les hauteurs, & le pouvoir énorme de son favori ; ils prirent ouvertement les armes, & pousserent la hardiesse jusqu'à nier hautement la légitimité de Jeanne sa fille.

Aureste, telle fut la posterité du Roi Edoüard, Roi, dont le Regne fut malheureux, quoiqu'il fût un Prince d'un grand merite. Il étoit très-bien fait, grand & vigoureux. Il avoit le visage rond, la barbe épaisse, les cheveux longs, les yeux vifs & d'une vivacité agréable. A la galanterie, à la generosi-

té,& à la magnificence il joignoit beaucoup de pieté, beaucoup d'amour pour la Justice, & beaucoup de disposition pour les Sciences qu'il cultivoit, & qu'il protegeoit. Il passoit des journées entieres à la lecture des Livres de Poësie & de Philosophie. Il fit de si grands progrès dans l'étude de l'un & de l'autre, qu'il composa quelques ouvrages, où l'esprit, le bon sens, & le sçavoir brilloient également. Le Traité qu'il composa sur la fidelité, qu'on doit aporter dans le commerce de l'amitié, étoit rempli de choses excellentes. On faisoit un cas infini de ce Livre, & l'on n'estimoit pas moins ses écrits sur l'administration de la Justice, sur l'integrité des Juges, & sur les honneurs qu'ils meritent, lorsqu'ils s'acquittent dignement des fonctions de leur ministere. 1438.

Si ce Prince brilloit par des talens superieurs du côté de l'esprit, il ne se distinguoit pas moins par les qualités du corps. Edoüard étoit propre à tous les exercices qui demandoient de la force & de l'adresse. Il sautoit légerement sur les chevaux les plus hauts, les piquoit & les arrêtoit au milieu de leur course, & leur faisoit faire tout le manége autour d'un cercle, sans

1438. bride ni selle. Il ramassoit, en poussant son cheval, une gaule par terre, & il connoissoit si parfaitement la nature de cet animal, qu'à la priere de ses Courtisans il composa un poëme sur l'art de le dompter & de le former. Il excelloit de même dans l'exercice des armes, & personne ne se servoit mieux que lui de l'épée & de la lance. Son corps étoit d'une si grande souplesse, qu'en se courbant avec une vitesse incroïable, ou se jettant sur les côtés, il évitoit tous les coups qu'on lui portoit, & frappoit en même tems son adversaire, qui le croïoit bien loin de lui.

Il parloit avec tant de grace, qu'il entraînoit dans ses sentimens tous ceux qui l'écoutoient, lors même qu'ils étoient sur leurs gardes, & résolus de penser autrement que lui. Il estimoit d'une maniere particuliere ceux qui étoient doüés du don précieux de l'éloquence; il recherchoit leur compagnie, vivoit familierement avec eux, les consultoit sur les affaires les plus épineuses, & suivoit plus volontiers leurs avis, que ceux des personnes à qui la nature avoit denié cet heureux talent.

Il donna toûjours des marques de

distinction à Jean de Regras. Il fit avec le secours de ce sçavant Jurisconsulte un Code, qui contenoit l'explication & le vrai sens de certaines Loix, qu'on appliquoit à des matieres souvent opposées. 1433.

Sa libéralité égaloit celle des Rois ses prédécesseurs. Toutefois faisant réflexion sur les donations qu'ils avoient faites, donations qui avoient presque absorbé leur domaine, il ordonna que toutes les Terres, Villes & Châteaux qu'on en avoit démembrés, y fussent réünis, en cas que les possesseurs actuels mourussent sans enfans mâles, excluant expressément par cette Ordonnance, les filles, de la succession de ces biens Roïaux.

L'Empereur Galba avoit publié de son tems une semblable Ordonnance; & sans remonter si haut, Edoüard en trouvoit un exemple dans sa propre famille. Le Roi son pere pour se faire élire Roi, & ensuite pour s'affermir la couronne sur la tête, donna à divers particuliers une partie des biens du Domaine; mais dès qu'il n'eut plus rien à craindre, & qu'il se vit affermi sur le thrône, il révoqua une partie de ces dons, &

1438. limita la joüissance de l'autre partie, à la vie seulement de ceux qui en étoient en possession. C'est ce que n'oserent faire ni Hugue Capet ni ses successeurs jusqu'à Philippe Auguste.

Hugue Capet, pour s'affermir dans son usurpation, démembra en quelque sorte la Monarchie, & ce n'est que peu à peu que nos Rois sont rentrés en possession des Provinces qu'ils avoient données aux Grands du Roïaume, à titre de Souveraineté héréditaire.

Dom Edoüard feignit, que l'Edit qu'il publioit à cette occasion, n'étoit point de lui, mais du feu Roi son pere, qui avoit ordonné de le rendre public, lorsque la mort auroit terminé ses jours. Dom Juan de Regras fut le principal auteur de cet Edit, comme il l'avoit été de celui que Jean I. avoit publié durant sa vie: il en fut aussi le premier puni. Les presens du feu Roi, qui composoient la plus grande partie de ses biens, étoient presque tous des terres du Domaine, & comme il n'avoit qu'une fille, il la deshérita lui-même, pour ainsi-dire: mais le Roi pour ré-

compenser les services qu'il avoit rendus à l'Etat, le dispensa de la Loi. 1438.

Outre les enfans d'Edoüard dont nous avons parlé, on dit qu'il en eut un naturel, d'une femme dont on ignore le nom. Ce Prince bâtard porta le nom de Jean Manuel. Il passa en Afrique, où après s'être signalé par des actions éclatantes de prudence & de valeur, il revint à Lisbonne pour entrer dans l'Ordre des Carmes. Ensuite on prétend qu'il fut fait Evêque de la Guarde & de Ceuta, & qu'il eut, quoique Moine, Prêtre, & Evêque, des enfans, dont descend la Maison des Manuels en Portugal. On dit qu'à la mort du Roi son pere, il y eut une grande éclipse de soleil. On étoit encore plongé dans l'ignorance, & l'on ne manqua pas de raporter la cause de cette éclipse à la mort du Roi. Aujourd'hui que les Arts & les Sciences fleurissent, que l'ignorance s'est dissipée, que la superstition n'offusque plus les lumieres de l'esprit, on n'est plus étonné de ces Phénomenes peu extraordinaires : on connoît les causes qui les produisent ; on sçait que l'ordre établi dans la nature les comporte, & l'on sçait en-

1438. core que les Aſtres ne s'intéreſſent pas plus à la naiſſance ou à la mort des Rois, qu'à la naiſſance ou à la mort du commun des hommes.

*Fin de l'onziéme Livre.*



# HISTOIRE DE PORTUGAL.

## LIVRE DOUZIE'ME.

ALFONSE V. n'étoit âgé que de six ans, lorsqu'il parvint à la Couronne. Il étoit né dans le Palais de Sintra, l'an mil quatre cens trente-deux. Sa mere Leonor fut chargée par le Roi son époux de la Régence du Roïaume durant sa minorité. Mais les Portugais, sans avoir aucun égard au testament du feu Roi, résolurent de la lui ôter, ne pouvant se résoudre d'obéir à une femme étrangere. Cette Princesse informée de ce qu'on méditoit contr'elle, prit des mesures né- 1438. ALFONSE V.

1438. cessaires pour faire échoüer les desseins de ses ennemis. Elle attira dans son parti un grand nombre de Seigneurs. Elle gagna les uns par les graces qu'elle leur accorda, les autres par ses manieres honnêtes & prévenantes, & quelques autres enfin par le canal des Dames de son Palais, à qui la plûpart de ces Seigneurs tenoient ou par le sang ou par l'amour. Ainsi cette Princesse mit à profit les passions les plus vives, l'ambition & l'amour, pour se faire des partisans, qui pussent la soûtenir dans le poste qu'elle occupoit.

Toutefois sa régence déplaisoit à la plûpart des Portugais. On s'en plaignoit hautement, & les Grands opposés à la Reine favorisoient ce murmure, dans l'espérance, que si on lui ôtoit la régence, ils auroient quelque part au Gouvernement. L'Infant Dom Juan étoit un de ceux qui paroissoit le plus contraire à la Reine. Henri son frere balançoit à se déclarer; mais en voulant ménager les deux partis, il déplut à l'un & à l'autre. Lorsqu'il s'agit des intérêts de l'Etat, il convient à un Prince de sang Roïal de se déclarer hautement: il ne lui est point permis d'être indifferent. L'Infant

D. Pedre Duc de Conimbre se trouvoit à peu près dans le cas de Henri ; mais comme il brûloit du désir d'obtenir la Régence, ce desir le rendoit plus éclairé que son frere, sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Grands & la Reine ; plus politique d'ailleurs que Henri, & plus habile, il sçut manier les esprits avec tant d'art, & il entra avec tant de finesse dans les vûës des uns & des autres, que tous prirent également de la confiance en lui. A la vérité cette confiance ne dura pas long-tems de la part de la Reine ; elle entrevit les motifs secrets qui faisoient agir l'Infant, & dès ce moment elle le regarda comme l'ennemi le plus redoutable qu'elle eût à craindre. 1438.

Malgré cette défiance, elle le consultoit sur tout ce qui concernoit le gouvernement, & lorsque l'on convoqua les Etats, elle voulut que Dom Pedre signât les Lettres de Convocation. L'Infant en remercia la Reine, sans profiter de l'honneur qu'elle lui faisoit. Elle lui offrit encore de faire épouser au Roi sa fille Isabelle, esperant peut-être par-là éblouïr l'Infant & le détourner des vûës qu'il pouvoit avoir pour la Régence : mais

1438. l'Infant ne vit dans cet offre, que la Reine disoit lui avoir fait par ordre du feu Roi, qu'un expedient plus sûr pour arriver à son but. Cependant la proposition de ce mariage ne fut pas également bien reçuë de tout le monde. Elle déplut surtout au Comte de Barcelos ennemi déclaré de Dom Pedre, quoique son frere, & qui d'ailleurs desiroit ardemment de marier sa petite fille avec le Roi. Pour empêcher qu'il n'épousât la fille de Dom Pedre, il chargea Dom Pedre de Norogna Archevêque de Lisbonne d'en parler à la Reine, & de l'en détourner, en lui exposant combien elle risquoit d'élever Isabelle sur le thrône : que son pere ne se serviroit de cette grace nouvelle, que pour la perdre sans ressource. L'Infant avoit ses espions, dont il étoit bien servi. Il fut aussitôt informé de ce qui venoit de se passer entre le Comte de Barcelos & l'Archevêque de Lisbonne, & sans donner à celui-ci le tems de le prévenir, il courut chez la Reine, de qui il obtint une promesse de mariage par écrit, pour son fils avec sa fille. Lorsque l'Archevêque vint trouver la Reine il fut écouté ; ses avis furent reçûs favorablement ; mais on n'en pouvoit

plus faire usage ; la Reine s'étoit engagée trop solemnellement. 1438.

Les Etats s'assemblerent enfin : bien loin de concourir à la paix, ils ne servirent au contraire qu'à allumer davantage le feu de la discorde, qui déja divisoit les esprits. D'un côté, une partie des principaux Seigneurs dit hautement, qu'ils ne souffriroient point que le Roi épousât Isabelle fille de l'Infant. Ils avoient à leur tête Vasqués Ferdinand Coutigno, depuis Grand-Maréchal du Roïaume, & premier Comte de Marialva. Il portoit son ambition jusqu'à vouloir faire épouser au Roi une de ses petites filles : & l'Archevêque de Lisbonne, malgré ses engagemens avec le Comte de Barcelos, l'affermissoit dans ses idées, ainsi que Dom Sanche de Norogna son frere, & Dom Nuñez de Goïs Prieur de Crato. D'un autre côté, le Comte de Barcelos faisoit aussi agir tous les ressorts imaginables contre Dom Pedre, qui se démêlant avec une adresse merveilleuse de tous les pieges que lui tendoient ses ennemis, fit, malgré leurs cabales, confirmer, par les Etats & par la Reine elle-même, le mariage de sa fille avec le Roi.

1438. Il fit plus ; il se fit déclarer Chef de la Justice, & Défenseur du Roïaume, ne laissant à la Reine que le soin de veiller à l'éducation du Roi. On persuada alors à cette Princesse, qu'on lui faisoit un outrage sanglant ; & qu'étant mere du Roi & veuve du feu Roi, qui l'avoit nommée Regente du Roïaume, elle devoit soûtenir ses droits, & ne point souffrir que l'autorité Roïale fût, durant la minorité de son fils, en d'autres mains que les siennes. Les Grands conduits par Coutigno & par le Comte de Barcelos, embrasserent hautement son parti ; mais le peuple, que Dom Pedre avoit sçu mettre dans ses interêts par ses manieres généreuses & liberales, s'opposa avec vigueur à toutes leurs démarches, & les intimida par sa fermeté. Pierre de Seixas, & Vincent Egas, qui s'étoient tous deux acquis beaucoup d'autorité parmi le peuple, qui joignoient à un esprit vif & à un profond sçavoir, la hardiesse & la haine des Grands, & qui étoient d'ailleurs entiérement dévoüés à l'Infant Dom Pedre, allerent trouver le Roi, & tout incapable qu'il étoit par sa grande jeunesse, de les entendre & de leur répondre, ils lui tinrent ce

discours. » Sire, le Roi votre 1438.
» pere, en disposant de la Régence,
» a usurpé un droit qui appartenoit
» au peuple : c'est à lui seul à choi-
» sir un Régent ; c'est à lui à veiller
» que ce Régent gouverne sagement
» durant votre minorité, & c'est à
» lui enfin de répondre du bien & du
» mal qui se fera dans votre Roïau-
» me pendant un temps si fâcheux. «
Le Roi ne répondit rien à ce discours : & qu'auroit-il répondu à son âge ?

L'Infant Henri reparut sur les rangs, & aïant remarqué que le Comte de Barcelos entretenoit la discorde, il proposa, pour les accorder tous, de laisser l'éducation du Roi, & le soin des Finances à la Reine, de donner l'Administration de la Justice interieure du Roïaume au Comte de Barcelos, & le titre de Défenseur de ce même Roïaume à l'Infant Dom Pedre. L'Infant & le Comte consentirent à ce partage du Ministere ; mais la Reine s'y refusa opiniâtrement, en soûtenant que le tout lui appartenoit de droit. Ce refus mit en fureur le peuple ; il s'assembla tumultuairement,& on vit le moment qu'il alloit se livrer aux dernieres extrêmités. Alors la fermeté de la Reine s'éva-

1438. noüit ; les Grands qui avoient embrassé son parti, épouvantés, l'abandonnerent, & elle fut contrainte de consentir à tout ce qu'on voulut.

Il sembloit que cet accommodement, l'ouvrage de l'Infant Henri, alloit ramener la tranquillité dans le Roïaume ; mais il ne fit que suspendre pour quelques instans les effets de la division, qui regnoit entre le Comte de Barcelos & l'Infant Dom Pedre. Celui-ci souffroit impatiemment qu'on eût partagé l'autorité ; & le Comte qui ne pouvoit se déterminer à perdre de vûë le mariage du Roi avec sa petite fille, ne songeoit qu'à rompre celui d'Isabelle fille de l'Infant Dom Pedre avec ce Prince. Ainsi le principe de la discorde subsistoit toujours, & l'on ne tarda point à s'en appercevoir. L'Infant Dom Pedre ne cessoit point de cabaler en secret contre le Comte, pour qu'on le dépoüillât de la partie du Ministere qu'on lui avoit confiée, & le Comte de Barcelos faisoit agir tous les ressorts possibles auprès de la Reine, pour l'engager à redemander la promesse de mariage qu'elle lui avoit donnée. La Reine souhaitoit d'avoir cette promesse ; mais la crainte d'exciter de nouveaux

troubles, l'empêchoit d'en parler à l'Infant. Le Comte d'Ourem fils du Comte de Barcelos, jeune, ambitieux, & haïssant l'Infant son oncle, pour le moins autant que son pere, s'offrit de lui en parler; la Reine accepta ses offres, & le jeune Comte les executa. L'Infant, maître des mouvemens de son ame, sçût cacher le trouble qui l'agitoit, & répondit froidement au jeune Comte, qu'il ne vouloit rien faire faire par force. En même temps prenant la promesse, il la déchire, & la remet dans cet état entre les mains du fils de Barcelos. 1438.

Sur ces entrefaites, il arriva en Portugal des Ambassadeurs de la part du Roi de Castille. La Reine se rendit à Lisbonne pour leur donner audience. Ils demanderent de la part de leur Maître, qu'on rendît quelques Eglises, qu'on avoit saisies dans les Evêchés de Tui & de Badajos durant les derniers troubles de l'Eglise; que les Ordres Militaires d'Avis & de S. Jacque en Portugal reconnussent, comme autrefois, pour leur Grand-Maître celui de Calatrava; & enfin que certains Evêques de Portugal, qu'on désigna par leurs noms, ren-

1438. dissent obéïssance de Suffragans à l'Archevêque de Seville, ainsi qu'ils faisoient anciennement. Ces demandes étonnerent avec raison les Portugais. On y répondit cependant avec moderation, persuadé qu'on étoit, qu'on ne les avoit faites qu'à l'instigation des Infans d'Arragon freres de la Reine de Portugal, qui croioient maintenir par ce moïen, leur sœur dans la Regence.

Mais cette démarche ne servit au contraire qu'à hâter sa perte. Les Portugais commencerent à publier, que les Finances dont elle étoit chargée, étoient mal dirigées. En effet, elles n'étoient pas trop bien conduites. La Reine se laissoit gouverner par des personnes incapables de la bien conseiller; & quand elles auroient bien pensé, la Reine étoit hors d'état d'en profiter. Cette Princesse étoit assez bonne, mais timide; d'ailleurs incertaine dans tous ses desseins, & approuvant dans un temps ce qu'elle condamnoit dans un autre. Dom Pedre observoit toutes ses actions, & il avoit soin de faire remarquer toutes ses fautes à ceux qui avoient quelque crédit dans l'esprit du peuple. Ceux-ci ne manquoient point de faire usa-

ge de cette découverte, selon les in- 1438.
tentions de l'Infant, à qui le peuple fit dire enfin, qu'il ne devoit plus balancer à se charger de tout le poids du Gouvernement. C'étoit bien son dessein ; mais il lui sembloit que les choses n'étoient pas assez bien disposées pour faire cette démarche. Il en parla à l'Infant Dom Juan son frere : vif & impetueux il lui répondit, que non-seulement, si cela le regardoit, il accepteroit les offres du peuple, mais même qu'il s'empareroit du Gouvernement de force, si on le lui refusoit de bonne grace : il ajoûta, qu'il étoit honteux qu'une femme les gouvernât, & que pour l'empêcher, il s'offroit de réünir à son parti le Comte de Barcelos, son fils & leurs partisans, qui étoient les seuls qui pussent lui opposer quelque obstacle, dans l'execution de ce qu'il lui proposoit. Dom Pedre, dont les lumieres étoient plus sûres & plus étenduës que celles de Dom Juan, lui dit, que la violence dans les circonstances presentes, étoit trop dangereuse, pour y recourir : qu'il n'y avoit rien qu'on dût tant craindre qu'une guerre civile, capable de renverser en un moment une Puissance, que le Roi leur

1438. pere n'avoit élevée qu'après bien des travaux & des fatigues : qu'il falloit donc tout attendre du temps, & tâcher cependant de dégoûter la Reine du Gouvernement par la multitude des affaires, par la contradiction qu'on pourroit lui faire essuïer dans tout ce qu'elle entreprendroit, & sur-tout par les plaintes & le murmure du peuple, dont on ne cesseroit point de l'entretenir : que tout cela conduit avec adresse la meneroit peut-être au point de terminer à l'amiable une contestation, dont les suites ne pourroient être que fâcheuses, si on la terminoit autrement.

Ce plan de Dom Pedre étoit censé : mais il ne put l'executer, par les fausses demarches qu'on fit faire à la Reine. Les Cours des Princes sont remplies de ces gens oisifs, qui n'ont pour tout emploi, que celui de censurer & d'empoisonner les actions d'autrui, & d'en rendre compte à leurs Maîtres, ou pour les amuser, ou les engager à perdre ceux sur qui leurs censures vraies ou fausses tombent. La Cour de la Reine de Portugal ne manquoit pas de cette espece de gens, qui ne tiennent un rang dans le monde que par le mal qu'ils

y font. Ils firent entendre à la Reine que plusieurs Dames de son Palais se conduisoient d'une maniere deshonorante; & la Reine, sans examiner autrement la chose, les chassa honteusement d'auprès d'elle. Les filles de Dom Pedre Gonçalez Malasaya du Conseil des Finances, & celle de Dom Juan Vaz d'Almada, se trouverent du nombre. Comme la Reine n'alleguoit aucun motif, & que l'Infant D. Pedre les protegeoit, il s'imagina que cette Princesse ne les avoit chassées du Palais, que pour l'insulter. L'Infant résolut de s'en venger, & la Reine lui en fournit elle-même le moïen. Elle ordonna à Nuñez Martinez de Sylveira Gouverneur du Roi. d'aller visiter toutes les Boutiques & tous les Magazins des Marchands de Lisbonne, aparamment pour voir s'ils ne fraudoient point les droits du Roi: Cet ordre met en fureur le peuple, qui prend les armes, sort dans les ruës, & court chez l'Infant Dom Pedre, pour le prier de prendre en main le Gouvernement. Cependant on informe la Reine de ce qui se passe. Intimidée par le peuple, elle envoïe un ordre au Comte de Barcelos, qui étoit hors de la Ville, d'y revenir 1438.

1438. promptement. Le Comte arrive : le peuple toujours furieux le rencontre, l'arrête & lui reproche vivement ſon attachement pour la Reine. Le Comte, qui ne s'attendoit point à cette rencontre, demeure immobile : revenu à lui, il charge un Dominiquain de le juſtifier auprès du peuple. Le Moine, au lieu de faire ce que le Comte lui ordonne, s'agite, s'emporte, déclame contre le peuple, qui outré de ſon inſolence, veut l'en punir; mais le Moine le prévient & s'enfuit dans ſon Convent; on l'y ſuit, & l'on menace de renverſer de fond en comble le Monaſtere, ſi on ne livre le Moine. Heureuſement pour lui l'Infant Dom Pedre arrive dans ce moment; il parle, le peuple s'appaiſe & ſe retire.

Dès que le tumulte fut calmé, l'Infant propoſa d'aſſembler les Etats à Liſbonne, pour y regler une fois pour toutes la forme du Gouvernement. La Reine y conſentit, mais ce ne fut que dans l'eſperance de perdre l'Infant. Elle écrivit en ſecret à tous ceux qui avoient droit de ſe trouver aux Etats, de s'y rendre bien armés, pour reprimer l'inſolence du peuple. L'Infant informé de la choſe envoïa

envoïa, en qualité de Défenseur du 1438.
Roïaume, des ordres, pour qu'on se tînt prêt à défendre l'Etat en cas de besoin. Ensuite il alla trouver la Reine, lui dit ce qu'il venoit de faire, & sortit sans lui baiser la main, comme il avoit coûtume. La Reine qui ne s'attendoit point à cette démarche, en fut étourdie, & ne douta plus que l'Infant ne la perdît: en effet, il publia les ordres qu'elle avoit donnés; ce qui la rendit si odieuse au peuple, qu'elle prit le parti de quitter Lisbonne, & de se retirer à Alenquer.

L'Infant de son côté fit assembler les troupes qui étoient destinées à la garde de Lisbonne. Vincent Egas, le même qui avoit harangué le Roi avec Pierre de Seixas, en fit nommer pour Enseigne Major, Dom Alvarés Vaz d'Almada, homme entiérement dévoüé à l'Infant. Cet Almada avoit été peu de temps auparavant Capitaine General de la mer, & depuis à cause de sa valeur, il fut fait en France, où il avoit passé, Comte d'Abranches, & en Angleterre, Chevalier de la Jarretiere. Dès que la Reine fut à Alenquer, elle écrivit au peuple, qui

1438. ne fit pas grand cas de ses Lettres. L'Archevêque de Lisbonne aïant été assez imprudent, pour faire prendre les armes à ses domestiques, & pour insulter le peuple, fut contraint d'abandonner le Roïaume. Le peuple, pour le perdre à Rome, y envoia une relation de ses vie & mœurs, qui n'étoit point à son avantage. Il voulut encore que l'Infant se chargeât entiérement du Gouvernement. Un Tonnelier assembla pour cet effet le peuple dans l'Eglise de S. Dominique. Après avoir harangué d'une maniere grossiere, mais vive, il dit: que si l'Infant Dom Pedre venoit à mourir, ses freres succederoient au Gouvernement, comme les Rois se succedoient à la Couronne. Un Tailleur se leva, applaudit à ce discours, & le reste de l'assemblée en fit autant. Ainsi l'on vit deux hommes de la lie du peuple disposer en ce jour de la suprême Puissance.

Dom Alfonse Seigneur de Cascaës Gouverneur de Lisbonne, & attaché aux interêts de la Reine, se retira dans le Château, dès qu'il vit le peuple se mutiner dans la Ville. Celui-ci courut aux armes, dans le dessein de forcer le Château; mais l'Infant Dom

Juan s'y opposa, en promettant toutefois d'engager Alfonse dans le parti du peuple. Pour cet effet, il alla trouver Marie de Vasconcellos femme d'Alfonse, qui bien loin de se prêter aux vûës de l'Infant, fit elle-même tous ses efforts pour entraîner le Prince dans le parti de la Reine, en l'assurant que cette Princesse partageroit avec lui la Regence, & qu'elle feroit épouser sa fille Isabelle au Roi son fils. Dom Juan lui répondit que l'ambition ne l'aveugloit point assez, pour ne pas sentir le danger où une pareille démarche de sa part exposeroit l'Etat. Qu'il aimoit trop sa patrie, pour la livrer aux fureurs d'une guerre civile, & pour la sacrifier lâchement à la grandeur de sa Maison. Tant de générosité meritoit une récompense; aussi vit-il monter sur le Trône de Castille la Princesse sa fille, digne par ses vertus de sa haute fortune. Cependant le peuple voïant que la négociation de Dom Juan avoit échoüé, revint à son premier dessein, qui étoit de forcer le Château où le Seigneur Alfonse s'étoit enfermé; mais celui-ci craignant avec raison les suites d'une pareille violence, le rendit de bonne grace. 1438.

1438. & se retira à Alenquer auprès de la Reine.

L'Infant Dom Juan partit aussi pour cette Ville, & l'on crût qu'il y alloit pour arrêter la Reine, qui en fut si bien persuadée elle-même, qu'elle se mit en état de se défendre. Outre cette précaution, qui peut-être n'étoit pas inutile, elle travailla à desunir l'Infant Henri & l'Infant Dom Pedre. Elle fit écrire en secret à Henri, que Dom Pedre n'oublioit rien pour le perdre, parce qu'il le regardoit comme un obstacle à ses desseins ambitieux; & à Dom Pedre elle fit dire, que Henri, sous des apparences de justice & de modération, cachoit un desir ardent de regner, & de se défaire de lui, comme le seul rival qui pût s'opposer au projet qu'il méditoit. Ces faux avis n'eurent aucun effet: les deux Infants se communiquerent les deux Lettres qui les contenoient, ne doutant pas qu'elles ne vinssent de la part de la Reine ou de ses créatures. Ils se montrerent ensemble en public, devinrent plus unis qu'ils ne l'avoient jamais été, & se firent part dès ce moment de tous leurs desseins, afin d'ôter à leurs ennemis toute esperance de les broüiller. Pour con-

vaincre la Reine de leur parfaite intelligence, ils chargerent le Comte d'Arrayolos de la prier de revenir à Lisbonne, l'assurant qu'elle y seroit en toute sûreté. Peut-être qu'ils agissoient de bonne foi, peut-être aussi étoit-ce un piege, qu'ils lui tendoient. La Reine regarda ainsi cette priere : car bien loin d'aller à Lisbonne, elle leur fit dire qu'elle n'y rentreroit jamais, à moins que Dom Pedre ne se démît entiérement du Gouvernement. L'Infant lui répondit, que tel étoit son dessein, pourvû que le peuple y consentît : il sçavoit bien qu'il ne s'engageoit à rien de contraire à ses interêts, en faisant cette réponse. 1438.

Dom Pedre étoit à Conimbre, lorsqu'il fit cette réponse à la Reine. Peu de jours après, ce Prince quitta cette Ville, & prit la route de Lisbonne, accompagné des principaux Seigneurs de la Province, de trois mille lances & de trois mille hommes d'infanterie. Leonor se plaignit hautement de cet armement, & l'Infant se plaignit à son tour de ce qu'on le soupçonnoit d'en vouloir faire mauvais usage. Toutefois pouvant être mal interpreté, il licentia ses

1438. troupes, & se rendit seul à Lisbonne, où les Etats assemblés lui confirmerent le Gouvernement que le peuple lui avoit déferé, jusqu'à la majorité du Roi. On prêta serment de fidelité dans l'Eglise Cathedrale de Lisbonne, entre les mains de l'Evêque d'Evora. Ensuite on fit un réglement, par lequel on assuroit le Gouvernement à l'Infant Dom Juan, en cas que l'Infant Dom Pedre vînt à mourir, & par lequel on excluoit à l'avenir toute femme de l'administration des affaires de l'Etat. Ce Réglement n'a jamais eu lieu (comme on le verra dans la suite de cette Histoire) qu'à l'égard de Leonor. Comme elle étoit absente de Lisbonne, & qu'elle avoit emmené le Roi avec elle, on lui fit signifier de s'y rendre incessamment, pour assister aux Etats: ce qu'aïant constamment refusé, l'Infant Henri alla la trouver, & revint avec le Roi, à qui le Regent & tous les Seigneurs & Députés du Roïaume rendirent leurs hommages. Dom Pedre commença dès-lors à se servir de l'autorité dont il venoit d'être revêtu, pour regler les affaires de l'Etat, qui languissoient depuis la mort du Roi.

Immédiatement après qu'on eût

rendu hommage au Roi, & qu'on fût convenu que Dom Pedre gouverneroit l'Etat jusqu'à sa majorité, Juan Gonçalez, Député de la ville de Porto, fit appercevoir qu'on n'avoit rien ordonné touchant l'éducation du Roi, qui étoit l'article le plus important. Il représenta aux Etats (& cette remontrance fut sans doute l'ouvrage de la politique de Dom Pedre) il représenta, dis-je, qu'il étoit dangereux de confier cette éducation à la Reine; premiérement, parce qu'une femme ne pouvoit lui donner qu'une éducation molle, & plus conforme à une femme qu'à un Prince destiné à commander à des hommes; secondement; parce qu'il étoit dangereux qu'on n'inspirât au Roi des sentimens de haine contre le Regent & contre ceux qui lui avoient confié les rênes de l'Etat. On trouva les remontrances justes & on en parla au Regent, qui répondit en habile politique, qu'on ne manqueroit point de lui attribuer cet avis, & qu'ainsi il falloit laisser à la Reine le soin de l'éducation du Roi; d'autant plus que ce jeune Prince étant mortel, ainsi que le reste des hommes, on rejetteroit sur lui sa mort, s'il venoit à mourir 1438.

1438. malheureusement pendant le temps de sa Regence. Il ajoûta qu'à l'égard des sentimens de haine qu'on pourroit lui inspirer contre lui & ses amis, il esperoit que sa conduite les justifieroit de tout ce qu'ils avoient fait. Ce discours ne produisit aucun effet, & il y a apparence que l'Infant sçavoit qu'il n'en devoit pas produire. Les Etats persisterent à vouloir qu'il prît le soin de l'éducation du Prince, & en conséquence, on alla l'arracher d'entre les bras de la Reine sa mere. Ce dernier coup acheva de la désoler. Elle fondoit en larmes, en embrassant le Roi son fils, à qui elle tint ce discours entrecoupé de sanglots & de soupirs. » Mon fils & mon Sei-
» gneur, votre presence me conso-
» loit de la mort du feu Roi votre
» pere. Vous rassembliez en vous
» toute la tendresse que j'avois pour
» lui. Que le Ciel détourne loin de
» vous le péril qui vous menace;
» que j'expire plutôt que de voir vo-
» tre mort: j'ai vû celle de votre
» pere, & j'ai vecu, mais je suc-
» comberois à ma douleur, si mes
» yeux devoient être encore témoins
» de la vôtre. « Elle se tût, & sortit l'instant d'après, laissant le Roi avec

son frere Ferdinand & les Infantes 1438.
ses sœurs. Elle se retira à Sintra ; l'Infant Henri l'y suivit, lui parla, fit tous ses efforts pour la ramener à Lisbonne, où il l'assura qu'on lui rendroit les honneurs dûs à son rang & à sa vertu ; mais tout ce qu'il put dire pour la persuader, fut inutile : elle ne voulut jamais consentir à ce qu'on lui demandoit ; elle demeura à Sintra.

Dom Pedre commença son Gouvernement par délivrer Lisbonne de 1439.
quelques impositions onereuses, que la difficulté des temps avoit exigées sous le Regne d'Edoüard. La Ville de Lisbonne, pour lui en marquer sa reconnoissance, voulut lui ériger une Statuë dans une Place publique ; mais l'Infant s'y opposa, pour ne pas réveiller l'envie de ses ennemis : & comme si l'avenir se fût dévoilé à ses yeux, il dit à propos de l'honneur qu'on vouloit lui faire : » Si je souffrois qu'on m'érigeât une » Statuë, il viendroit un jour qu'on » lui creveroit les yeux, qu'on la » briseroit, qu'on la fouleroit aux » pieds : je ne veux ni n'attends de » récompenses, ajoûta-t'il, que de » Dieu seul ; en lui seul je mets tou-

1439. » te ma confiance ; l'ingratitude des
» hommes ne me touche point, & la
» malignité de mes ennemis est un
» lien qui m'attachera inviolable-
» ment à mes devoirs. « Une autre fois il assura qu'il mourroit de mort violente ; cependant malgré ces tristes pressentimens qu'il avoit du malheur qui l'attendoit, il s'appliqua avec tant de soin aux affaires, que tout prit bientôt une face nouvelle dans le Roïaume.

La Reine étoit toujours à Sintra, où elle ne s'occupoit qu'à susciter de nouveaux ennemis au Regent. Ceux qu'elle lui avoit faits dans le Roïaume ne lui paroissant pas assez puissants pour la vanger, elle implora le secours des Infants d'Arragon ses freres. Ceux-ci au lieu d'une armée envoïerent des Ambassadeurs en Portugal, qui s'en retournerent sans avoir obtenu rien de favorable pour la Reine. Cette Princesse ne se rebuta point, elle continua ses intrigues dans l'Arragon, dans la Navarre, dans la Castille, & dans le Portugal contre le Regent ; & pour voiler à ses yeux ses démarches secretes, elle feignit de vouloir faire un accommodement avec lui. Le Comte de Barcelos con-

duisoit toute la manœuvre, dont le Regent se défioit d'autant moins, qu'il avoit attiré dans son parti Dom Alvarés de Lima, un des plus zelés, & des plus ardents serviteurs de la Reine. Cette Princesse, de crainte qu'on ne l'arrêtât, si on venoit à découvrir ce qu'elle méditoit contre le Regent, envoïa dans le Château d'Albuquerque en Castille toutes ses pierreries, pour s'en servir en cas qu'elle fût obligée de sortir du Roïaume. 1439.

Dom Alfonse, bâtard de Jean Roi de Navarre, & l'Evêque de Coria arriverent sur ces entrefaites en Portugal en qualité d'Ambassadeurs, pour demander de la part du Roi de Castille, qu'on rendît la Regence à Leonor, ou qu'on lui permît de quitter le Roïaume. On ne douta point que cette Ambassade ne fût l'ouvrage des freres de la Reine, & un des Ambassadeurs avoüa au Regent, qu'ils étoient venus en Portugal sans l'aveu de leur Prince. On leur répondit en conséquence de cet avertissement; & ces prétendus Ambassadeurs regagnerent leur païs, sans avoir rien fait d'utile pour la Reine, qui demanda enfin de son propre mouvement à sor-

1439. tir du Roïaume. Le Regent lui fit representer combien la démarche qu'elle vouloit faire, étoit contraire à la bienséance & à ses interêts ; mais tout ce qu'on put lui dire là-dessus ne servit qu'à la confirmer dans son dessein. Elle étoit pour lors à Almerin avec le Prieur de Crato, qui ne l'abandonnoit point. Il lui persuada qu'il étoit de la derniere importance pour elle d'executer la résolution qu'elle avoit prise. Aïant disposé ensemble toutes choses pour ce départ, le Prieur la quitta, en lui promettant de lui envoïer ses enfans pour l'accompagner dans son voïage. Le jour du départ étant arrivé, les fils du Prieur trouverent que la Reine avoit déja changé de sentiment, à l'instigation de Jean de Moura Dominiquain son Confesseur. Ce Moine, homme sensé, peut-être aussi interessé à ce que la Reine ne sortît point du Roïaume, lui representa que de quelque maniere qu'elle fût en Portugal, elle y seroit toujours plus convenablement que dans un païs étranger : que le Roi de Castille se lasseroit bien-tôt de lui fournir dans ses Etats les choses nécessaires pour soûtenir son rang : qu'elle y tomberoit

dans le mépris de la part des Castillans, & dans l'oubli de la part des Portugais : qu'ainsi elle ne devoit point songer à quitter un Roïaume, qu'elle devoit regarder comme sa patrie, où, si elle ne gouvernoit point, elle seroit du moins toujours honorée & respectée, & toujours joüissant d'une certaine autorité, qu'elle ne pourroit avoir ailleurs. 1439.

Ce discours l'avoit entiérement déterminée à ne point sortir du Roïaume. Elle sembloit affermie dans cette résolution, lorsque les enfans du Prieur de Crato vinrent la trouver. Ils furent étonnés d'un changement si subit. Ils en parlerent à la Reine, & comme ce qu'ils lui disoient ne faisoit aucune impression sur elle, ils ajoûterent avec un air triste : » Eh » bien, Madame, perdez-vous, » puisque vous voulez vous perdre. » Nous vous offrions un moïen sûr » pour triompher de vos ennemis, » vous le rejettez; nous n'avons rien » à nous reprocher; nous avons rem» pli notre devoir. « La Reine leur répondit, qu'elle étoit extrêmement sensible à leur attachement pour elle; mais qu'elle ne pouvoit se résoudre à sortir du Roïaume. » Nous ne vous

1439. » proposons point de le quitter ( ré-
» pliquerent avec vivacité les enfans
» du Prieur de Crato ) nous souhai-
» terions seulement que vous allassiez
» en quelque lieu où votre personne
» fût en sûreté ; notre pere comman-
» de dans Crato ; il est dévoüé à vos
» interêts : venez-y , Madame , &
» là vous trouverez de fideles sujets,
» qui défendront votre liberté , &
» qui réprimeront , s'il le faut , l'au-
» dace de vos ennemis qui osent
» s'arroger le droit de commander
» dans un Roïaume , où l'on ne doit
» reconnoître que votre seule auto-
» rité. « La Reine étoit foible & le-
gere. Tout faisoit impression sur el-
le , & d'une maniere si vive , qu'elle
en devenoit incapable de toute réfle-
xion. A peine les enfans du Prieur
de Crato eurent-ils achevé de par-
ler , qu'elle se résolut d'aller à Crato,
& elle emmena avec elle sa fille
l'Infante Jeanne , qu'elle avoit mi-
se au monde depuis la mort du
Roi.

Dès qu'elle y fut arrivée , elle
écrivit aux Magistrats des principa-
les Villes , afin de les engager à pren-
dre les armes pour sa défense. Le Re-
gent de son côté prit les mesures né-

1459.

cessaires pour maintenir l'ordre & la paix dans le Roïaume, & pour rendre vaines toutes les démarches de la Reine, à laquelle il fit dire qu'on lui rendroit tous les honneurs dûs à sa naissance, à son caractere, à sa vertu, pourvû qu'elle revînt à Lisbonne. Tout cela fut inutile. Sur ces entrefaites il arriva en Portugal un Ambassadeur de la part du Roi d'Arragon frere de la Reine, qui n'étoit chargé que de son raccommodement avec le Regent. Après s'être entretenu avec celui-ci, il alla trouver Leonor à Crato. Il lui exposa le sujet de son Ambassade, & fit tous ses efforts pour lui persuader de revenir à Lisbonne; mais il ne réüssit pas mieux que ceux que le Regent lui avoit envoïés pour lui persuader la même chose. Au contraire, plus on la pressoit, moins elle étoit dans le dessein de faire ce qu'on lui conseilloit. On lui faisoit entendre qu'on la craignoit éloignée, & qu'il falloit pour achever de porter la terreur parmi ses ennemis, qu'elle prît les armes. Elle suivit ce conseil pernicieux: elle couroit à grands pas vers sa perte. Crato & tout son territoire arma par ses ordres, & pour achever d'irriter le Re-

1439. gent, elle fit écrire une Lettre pleine d'invectives contre son gouvernement, & contre sa personne.

Alors Dom Pedre crut ne devoir plus rien ménager. Il ordonna une levée de troupes, & fit partir Dom Lopez d'Almada Comte d'Abrantés, pour assieger Belver, & Alvarés Vaz d'Almada, Comte d'Abranches, pour investir Amieira, places de l'Estramadure Portugaise, situées toutes deux, l'une en deça & l'autre au de-là du Tage. Les Infans freres du Regent se chargerent de marcher contre Crato, & la guerre civile commençoit ainsi à s'allumer de tous côtés. La Reine appella à son secours les Castillans. Ils entrerent dans le Portugal sous la conduite de D. Alfonse Henriqués. Ils pillerent & ravagerent tous les lieux où ils passerent : à la vérité ils païerent cherement ces ravages. Les païsans Portugais & les troupes du Regent en massacrerent une partie. Comme cette guerre pouvoit de jour en jour devenir plus dangereuse, Dom Pedre forma le dessein d'aller en personne assieger la Reine à Crato. Avant de se mettre en marche, il fit encore prier cette Princesse de se prêter à un accommo-

dement, qui pût contribuer à ſa tranquillité & à celle du Roïaume. La Reine daigna à peine lui répondre, & l'Infant ſe mit en devoir d'arrêter par la force ſes mauvais deſſeins; mais à ſon approche elle abandonna Crato, & paſſa en Caſtille avec le Prieur, ſes enfans, le Seigneur de Caſcaës, Marie de Vaſconcellos ſon épouſe, Dom Alfonſe Henriqués Général de ſes troupes, Vaſqués de Silveira fils de Nuñés Martinés, & pluſieurs autres Seigneurs attachés à ſon parti. 1439.

Le Comte de Barcelos ſe retira à Guimaraens, dans la Province d'entre Douro & Minho, dans la réſolution d'y ſoûtenir ouvertement & les armes à la main les intérêts de la Reine, perſuadé, ou du moins faiſant ſemblant de l'être, que cette Princeſſe reviendroit dans le Roïaume à la tête d'une armée Caſtillane, pour punir le Regent de ſon uſurpation : c'eſt de ce nom qu'il appelloit ſa Regence. L'Infant marcha vers cette Province à la tête de ſes troupes pour ne pas donner le tems au Comte de Barcelos de s'y faire des partiſans, & de s'y fortifier. Le Comte d'Ourem fils du Comte ſuivoit le Regent,

1439. & il paroissoit autant de ses amis, qu'il s'étoit montré d'abord son ennemi. On publioit que c'étoit une comédie entre le pere & le fils, afin que si la Reine venoit à triompher du Regent, le pere pût obtenir la grace du fils, & le fils celle du pere, en cas que l'Infant demeurât maître du Gouvernement. Cependant le Comte de Barcelos, pour fermer l'entrée de la Province au Regent, s'avança avec les troupes qu'il avoit levées, jusqu'à Mejaofrio sur le Douro, & là il ordonna qu'on brûlât toutes les barques qui étoient sur cette riviere, & qu'on rompît tous les ponts. Le Regent fit construire un pont de batteaux; mais avant qu'il fût achevé, le Comte d'Ourem vint le prier de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il eût parlé à son pere. Le Regent y consentit. Le Comte d'Ourem alla aussitôt trouver le Comte de Barcelos. Il lui persuada de s'aboucher avec le Regent, ce qu'il fit en effet. L'entrevûë se passa à Lamego. L'Archevêque de Brague y assista & leva les obstacles qui l'auroient pû rendre vaine. Les deux freres s'embrasserent. Le Comte de Barcelos promit au Regent de presser le Roi d'épouser la

Princesse sa fille ; & le Regent s'engagea à rétablir dans son Diocese l'Archevêque de Lisbonne, parent du Comte de Barcelos, & refugié en Castille. Cet accommodement fut aussitôt publié dans tout le Roïaume, & la paix y regna quelque tems. 1439.

Sur ces entrefaites Dom Rui d'Acugna Prieur de Guimaraens, & le Pere Jean Provincial des Carmes, depuis Evêque de Ceuta & de la Guarde, arriverent à Lisbonne, & y apporterent la dispense nécessaire pour le mariage du Roi avec Isabelle fille du Regent. Cette dispense, que le Pape Eugene, pour lors occupant le Saint Siege, avoit accordée, n'étoit que verbale. Il l'avoit refusée par écrit, pour ne pas aigrir le Roi d'Arragon frere de Leonor, & à la considération de Leonor même qui méritoit des égards par des vertus solides, quoique sa conduite présente fût condamnable : mais c'étoit moins la sienne que celle de ses flateurs, sources publiques de presque tous les malheurs qui désolent les Etats, & qui sous les noms spécieux de zele & de justice, entraînent dans un abîme d'infortune les Princes qui sont l'objet de leurs lâches adulations. Per- 1440.

1440. ſonne ne l'éprouva auſſi cruellement que la Reine de Portugal.

Le Pape en accordant la diſpenſe verbale, promit de l'envoïer dans un autre tems par écrit. Il tint ſa parole, & Ferdinand Lopez d'Azevedo en fut le porteur. Il étoit également chargé d'une Bulle, par laquelle le Siege de Rome diſpenſoit de nouveau les Chevaliers de Saint Jacque & d'Avis en Portugal, de toute obéïſſance aux Grands-Maîtres de l'Ordre de Saint Jacque & de Calatrava en Caſtille. Cette Bulle combla de joïe le Regent, parce qu'elle ôtoit tout prétexte de plainte à ce ſujet au Roi de Caſtille. Cependant il ſongea à fiancer le Roi avec ſa fille. Il convoqua pour cet effet les Etats à Torres Vedras. Tous les Deputés de trois Etats s'y trouverent, applaudirent au deſſein de l'Infant, & s'engagerent à faire un preſent au Roi, lorſqu'il conſommeroit ſon ma-
1441. riage. Les fiançailles ſe célebrerent à Obidos le jour de l'Aſſomption de Notre-Seigneur. Le Roi avoit neuf ou dix ans, & la Princeſſe ſept ou huit.

A ces fiançailles ſuccederent de
1442. nouvelles négotiations, qui tendoient à un raccommodement entre la Reine & le Regent. Le Roi de Caſtille

voulut y prendre part, & il gâta tout. 1442.
Il fit demander par des Ambaſſadeurs à l'Infant, qu'il rendît le Gouvernement & l'éducation de ſes enfans à la Reine ; qu'autrement il ſeroit obligé de l'y forcer les armes à la main. Le Regent pour toute réponſe aſſembla les Etats, auſquels il rendit compte des demandes que le Roi de Caſtille faiſoit. Les Etats dirent, qu'il n'étoit point de leur honneur, qu'une femme gouvernât un Roïaume contre lequel elle étoit prête de tourner les armes Caſtillanes. On renvoya avec cette réponſe les Ambaſſadeurs d'Eſpagne. Le Roi de Caſtille fit partir ſur le champ une ſeconde Ambaſſade, dont il chargea Dom Gomez de Benavides. Il avoit ordre de déclarer aux Portugais une cruelle & ſanglante guerre, s'ils ne ſatisfaiſoient promptement la Reine. Les deux Nations s'étoient déja eſſaïées par des 1443.
courſes reſpectives, & les ſuccès que les Portugais avoient eus & leurs victoires paſſées, les raſſurerent contre les menaces des Eſpagnols. Enfin les Etats aſſemblés encore à Evora répondirent à cet Ambaſſadeur, que ſi le Roi de Caſtille violoit la paix ſi ſolemnellement jurée, ſans avoir un

1443. motif plus juste, que celui dont il parloit, qu'ils ne l'attendroient point enfermés dans leurs murailles, mais qu'ils iroient le chercher jusqu'au fond de ses Provinces, pour lui montrer qu'ils ne le craignoient point. Que le Ciel avoit toujours favorisé ceux qui soûtenoient la justice; qu'il avoit toujours favorisé les armes de Jean I. qu'il favoriseroit celles de ses enfans, qui n'avoient jamais manqué à la Reine, que parce qu'elle s'étoit manqué à elle-même. Cette réponse étonna l'Ambassadeur Espagnol; il sortit du Portugal sans déclarer la guerre, comme il l'avoit dit, & alla rendre compte à son maître de la disposition où étoient les Portugais.

Cependant la tranquillité étoit bannie du Roïaume: on voïoit avec chagrin, qu'on étoit à la veille d'une rupture avec la Castille, & le bien de l'Etat demandoit la continuation de la paix. Cela détermina les Etats à envoïer un Ambassadeur en Castille pour tâcher de prévenir la guerre. Dom Leonel de Lima fut chargé de cette commission, & on lui donna pour l'accompagner le Docteur Dominique d'Alvarenga. Parmi les raisons qu'ils alleguerent pour la justifi-

cation des Portugais, ils dirent qu'à 1443.
la verité ils avoient refusé le gouvernement à la Reine, mais qu'ils lui avoient rendu toutes sortes de respects, qu'ils étoient prêts non-seulement à le faire encore, mais même à lui païer par-tout où elle voudroit, excepté en Portugal, où ils croioient qu'il n'étoit plus décent qu'elle revînt, une pension convenable à sa dignité. Cette proposition fut goûtée par le Conseil de Castille : le Comte de Haro sur-tout, & l'Evêque d'Avila, hommes sages & éclairés, l'approuverent; mais la Reine rejetta ce qu'on lui offroit, quitta la Cour de Castille, & se retira à Tolede. Là, après
avoir consommé les richesses qu'elle a- 1445.
voit apportées de Portugal, elle vint à manquer de tout; & sans le secours de Marie de Silva & de Dom Ferdinant de Norogna, elle eût éprouvé tout ce que la misere a de triste & d'humiliant.

Dans cette situation elle envoïa en Portugal son Aumônier, pour demander au Regent la permission de revenir dans ce Roïaume, finir ses jours auprès de ses enfans. Le Comte d'Arrayolos s'étoit chargé de la négociation; mais sur ces entrefaites on ap-

1445. prit que cette Princeſſe infortunée avoit rendu le dernier ſoupir à Tolede le 18. de Février 1445. Comme ſa mort fut prompte, on ne douta point qu'elle n'eût été empoiſonnée. D'abord le ſoupçon tomba ſur le Regent de Portugal ; mais bien-tôt après on jetta les yeux ſur Dom Alvarés de Lune Connêtable de Caſtille, Miniſtre imperieux qui faiſoit tout trembler, juſqu'à ſon Maître même.

Peu de jours après la mort de la Reine de Portugal, ſa ſœur la Reine de Caſtille mourut à peu près de la même maniere. Cette derniere mort acheva d'ouvrir les yeux du Courtiſan : il ne douta plus qu'elle ne fût l'ouvrage du Connêtable. La Reine de Portugal fut inhumée dans le Monaſtere des Religieuſes de Saint Dominique-le-Royal, & delà transferée à Aljubarota. On ramena en Portugal Jeanne fille poſthume d'Edoüard, & cette Princeſſe fut élevée avec ſa ſœur Catherine, ſous les yeux de Violente Nogueira leur Gouvernante.

Tandis que le Portugal joüiſſoit d'une paix profonde par les ſoins du Regent, la Caſtille étoit déchirée par des guerres civiles, que les Infants d'Arragon & quelques Grands y fomentoient

mentoient. Le Roi de Castille, par le conseil de son favori Dom Alvarés de Lune, demanda du secours au Regent de Portugal, pour réprimer les factieux de son Roïaume. Le Regent lui accorda ce qu'il demandoit: il lui envoïa un corps de troupes sous les ordres de Dom Pedre son fils, Connêtable du Roïaume de puis la mort de l'Infant Dom Juan son Oncle. 1445.

Le jeune Connêtable (car il n'avoit encore que seize ans) se rendit avec ses troupes à Majorga, où la Cour de Castille étoit pour lors. Le Roi le combla d'honneurs & de marques d'amitié. Ses Courtisans le régalerent, chacun à son tour, avec les principaux Officiers Portugais. Dom Alvarés de Lune lui donna une fête brillante, où la profusion, & la magnificence regnoient également. Ce Ministre projettoit depuis quelque temps de marier son Maître, & de lui donner pour épouse une Princesse qui lui en eût l'obligation, afin de se maintenir lui-même dans la faveur par ce moïen. Il engagea le Connêtable de Portugal à 1446. travailler de concert avec lui, pour faire épouser au Roi de Castille l'Infante Isabelle de Portugal sa Cousine, fille

1446. de l'Infant Dom Juan. Ce mariage étant conclu entre eux deux, Dom Pedre revint en Portugal avec ses troupes, dont on n'avoit plus besoin en Castille. Il ne fut pas plûtôt arrivé, qu'il consomma, avec le Regent son pere, l'affaire dont Alvarés de Lune & lui étoient convenus. Tout cela se faisoit à l'insçû du Roi de Castille, & son favori ne lui en parla que lorsque tout fut reglé & arrêté. Alors il lui apprit ce qu'il avoit fait, & le Roi n'osa le contredire.

Le Roi de Portugal entra enfin dans sa quatorziéme année, tems marqué en Espagne pour la majorité des Rois. Le Regent lui rendit compte de sa Regence, & le Roi content de son gouvernement, le pria de se charger encore pour quelque temps des affaires de l'Etat. Il ratifia aussi son mariage avec sa cousine, à qui il étoit fiancé depuis plusieurs années. Isabelle possedoit les vertus les plus éminentes, avec une bonté qui la faisoit admirer & respecter également. Attachée à ses devoirs, elle sacrifioit ses plus chers interêts, lorsqu'il s'agissoit de les remplir. L'auguste rang où elle venoit d'être élevée, bien loin

de l'en détourner, la rendoit plus attentive, plus modeste & plus circonspecte. L'envie que ses ennemis lui portoient, se calmoit, pour ainsi dire, à la vûë de tant de vertus, & de moderation. 1446.

1447. Les Ambassadeurs de Castille arriverent peu de temps après le mariage d'Alfonse & d'Isabelle, pour prendre l'Infante de Portugal leur cousine, qui étoit destinée au Roi de Castille. Parmi les Dames que cette Princesse amena avec elle en Espagne, on compte Donna Beatrix de Silva, fille de Rui Gomez Gouverneur de Campo-Major, sœur du premier Comte de Portalegre, & de Dom Juan de Meneses, qui fonda en Italie, comme on le dira, l'Ordre des Amoureux. Rien n'étoit comparable à la beauté de Beatrix. Elle avoit la taille noble & dégagée, le visage accompagné de ces graces touchantes qui captivent les cœurs les moins capables de tendresse. Son esprit étoit vif & brillant, & sa conversation avoit des charmes dont on ne pouvoit se défendre. Tant de perfections lui meriterent les hommages des Seigneurs les plus galants de la Cour de Castille. Tous s'empressoient à l'envi à lui plaire. Tous

1447. esperoient de toucher son cœur; mais leur esperance fut vaine. Cependant comme elle faisoit cas du vrai merite, & qu'elle sçavoit le distinguer en ceux qui le possedoient véritablement, les attentions qu'elle eut pour eux, exciterent la jalousie des autres; ils en vinrent aux mains, & plusieurs d'entre eux resterent sur la place. La Reine s'imaginant que Beatrix avoit donné lieu à ce combat par des manieres libres ou galantes, la fit enfermer dans une chambre, où elle demeura trois jours sans manger. Elle en ressentit une douleur si vive, qu'elle résolut de se retirer dans un Monastere, dès qu'elle en auroit la liberté; elle s'y retira en effet, & y vêcut d'une maniere très-austere. En 1484. elle institua l'Ordre de la Conception; Innocent VIII. l'approuva en 1489, sous la direction de l'Archevêque de Tolede; Beatrix mourut en odeur de sainteté en 1490.

Cependant en Portugal, Dom Pedre continuoit de gouverner le Roïaume; ce qui déplut à quelques Courtisans. Jaloux de son autorité, leur haine se réveilla; ils murmurerent & mirent dans leurs interêts le peuple toujours avide de nouveauté. Le Com-

te de Barcelos, qui dans le fonds de son cœur avoit toujours gardé un sentiment d'aversion contre le Regent, profita de la conjoncture, pour le faire éclater; il se mit à la tête des mécontens, & n'oublia rien pour perdre le Regent, de qui il venoit de recevoir une grace signalée. Dom Gonçalez Seigneur de Bragance étant mort sans enfans, le Regent donna la Seigneurie de cette Ville au Comte son frere, avec le titre de Duc. L'envie & la haine étouferent en lui tous les sentimens de la nature, & les bienfaits loin de l'adoucir, ne servirent qu'à ajoûter l'ingratitude à ses autres vices. 1447.

Pour perdre sans ressource le Regent dans l'esprit du Roi, le Comte tâcha de gagner ses bonnes graces, en devenant lâchement son flateur. Le Roi charmé de sa complaisance, ne pouvoit plus s'en passer. Au contraire, il fuïoit Dom Pedre, toujours prêt à le blâmer, & qui l'exhortoit à s'appliquer plus sérieusement qu'il ne faisoit aux affaires. Le Comte de Barcelos, au lieu de loüer le zele de Dom Pedre, le tournoit en ridicule, ou l'empoisonnoit: Il faisoit entendre au Roi, qu'il étoit honteux à lui d'abandon-

1447. ner les rênes de l'Etat à un homme, qui ne s'en servoit, que pour cimenter sa puissance d'une maniere à ne recevoir de loi que de lui-même ; qu'il avoit chassé du Roïaume la Reine sa mere, parce qu'elle avoit voulu s'opposer à son ambition ; qu'il gouvernoit actuellement avec une hauteur, qui révoltoit tous ses sujets ; qu'il épuisoit les finances en des dépenses inutiles ; qu'il pilloit de tous côtés, pour assouvir son avarice, & qu'il étoit à craindre qu'il ne se servît des richesses qu'il amassoit, pour le faire descendre lui-même du Trône, s'il ne le prévenoit en lui ôtant la Regence, & en l'exilant de la Cour.

Ces discours, qu'on avoit soin de répéter souvent au jeune Roi, firent l'effet que les ennemis du Regent souhaitoient ; Alfonse commença à se défier de son beau-pere, & à lui donner toutes sortes de mortifications. Cela augmenta l'audace du
1448. Comte de Barcelos ; non content de vouloir perdre Dom Pedre, il attaqua aussi ses amis. S'étant rendu dans la Province d'entre Douro & Minho, il cassa de son propre mouvement les Reglemens, que le Regent y avoit faits, pour la tranquillité de la

Province, y en laissa d'autres tous contraires, dépoüilla des Charges publiques ceux qui les tenoient de Dom Pedre, & les donna à ses créatures. Cette conduite, qui approchoit de la violence, fut approuvée par le Roi, qui ne voïoit plus son beaupere dans sa Cour qu'avec chagrin. 1448.

L'Infant n'opposoit à tout cela que beaucoup de modération. Sûr de son innocence, il esperoit que le Roi jeune & incapable encore de démêler par lui-même la verité, que l'on confondoit adroitement avec l'imposture, ouvriroit les yeux, à mesure que l'âge muriroit sa raison, & donneroit à son esprit l'étenduë nécessaire, pour gouverner par lui-même, & pour connoître ceux qui l'aimoient véritablement, & ceux qui n'étoient que ses flateurs. Parmi ces derniers, on comptoit Dom Barredo, fils de Gonçalés Pereïra de Riba de Visela. Cet homme, dont le caractere étoit composé d'impudence & d'avarice, & qui méprisoit la vertu, obsedoit sans cesse le Roi, étant vif, éloquent, souple & fourbe. Il avoit passé une partie de sa jeunesse à la Cour de Rome, & y avoit puisé les maximes détestables de quelques Italiens; qu'il faut tout

1448. sacrifier ; même la vertu, lorsque la vertu peut servir d'obstacle à son élevation. L'austerité des mœurs du Regent ne s'accordoit point avec son sistême ; trouvant plus de conformité entre lui & le Comte de Barcelos, il se livra entiérement à celui-ci, à qui il promit de perdre sans ressource le Regent dans l'esprit du Roi. En effet, il lui persuada que Dom Pedre vouloit lui ôter la Couronne & s'en emparer, pour la faire passer à ses enfans. Pour le convaincre plus fortement de ce qu'il lui disoit, il empruntoit le visage de la pitié, & affectant une douleur profonde : » Le Regent, » disoit-il, m'a comblé de bienfaits, » mais ses bienfaits ne doivent point » devenir un crime pour moi. Tout » m'oblige à découvrir à mon Roi le » danger qui le menace. Je le fais » avec regret, mais je le dois ; & » mon devoir étouffe tout autre sen» timent. « Ce discours fit toute l'impression qu'on pouvoit souhaiter sur le Prince ; il ne voioit plus Dom Pedre qu'avec horreur.

Dom Pedre informé de ce qu'on avoit tramé contre lui, & dégoûté des contradictions qu'il essuïoit à tous les instans, se détermina à quitter la

Cour, & à se retirer à Conimbre. 1448.
» Mes ennemis, disoit-il, ne me
» haïssent peut-être pas; c'est à ma
» place qu'ils en veulent, & non à
» ma personne; abandonnons cette
» place, & je serai tranquille. « En
conséquence de ce raisonnement, il
alla demander au Roi son congé,
qu'on lui accorda d'autant plus facilement, que le Roi, par un reste d'amitié qu'il avoit encore conservé pour lui, ne pouvoit se déterminer à le lui donner de son propre mouvement. En partant, Dom Pedre lui demanda un Acte, par lequel il reconnût qu'il étoit content de son ministere durant sa minorité. On lui accorda ce qu'il demandoit; mais dès qu'il fut parti, ses ennemis semerent plusieurs libelles contre son administration, dans lesquels on l'accusoit encore d'avoir empoisonné le feu Roi & Leonor son épouse. L'Infant Dom Henri, outré d'une pareille insolence, se rendit à la Cour, pour justifier son frere; mais la malice de ses ennemis prévalut sur le zéle de Henri.

Dom Alvarés d'Almada Comte d'Abranches, Chevalier de la Jarretiere, Conseiller d'Etat, brave, intrepide, genereux, l'appui de la vertu,

1448. & la terreur du vice, & dont l'amitié faisoit l'apologie de ceux à qui il l'accordoit, prit aussi la défense de Dom Pedre son intime ami. Le Comte de Barcelos & ses adherans, craignant que Dom Alvarés n'ouvrît les yeux du Roi, travaillerent sourdement, pour le chasser lui-même de la Cour. Ils le firent même avertir qu'on le feroit emprisonner, s'il ne s'en éloignoit de bon gré. Alors Dom Alvarés s'arma de toutes pieces, se couvrit de sa robe de Conseiller, & se rendit ainsi dans le Conseil. Là, il parla de la sorte. » Les services que » j'ai rendus à l'Etat, ceux que je » puis lui rendre encore, le zéle que » j'ai pour le Roi, meritent des ré» compenses, non des châtimens. » La vertu de l'Infant Dom Pedre, » le soin & la peine que ce Prince » s'est donnée pour gouverner utile» ment ce Roïaume, durant la mino» rité du Roi, Son attachement in» violable pour sa personne sacrée, » sa fidelité à remplir ses devoirs, » son desinteressement, sa haute nais» sance enfin, tout devroit confon» dre ses calomniateurs, & non ser» vir de prétexte pour l'opprimer. » Son innocence est certaine, ses ser-

» vices connus; cependant ses lâ- 1448.
» ches ennemis ne cessent de vouloir
» flétrir son innocence, en empoi-
» sonnant ses vertus; qu'ils cessent
» toutefois de le calomnier.: Et quant
» à ce qui me regarde, qu'ils parlent;
» s'ils se plaignent de moi, je les sa-
» tisferai avec cette promptitude que
» j'apporte à servir mon Roi; je le
» sers en ami plus qu'en sujet. Au res-
» te, si quelqu'un soûtient les ca-
» lomnies inventées contre Dom Pe-
» dre, qui est encore tout prêt de ré-
» pandre son sang pour le service du
» Roi, qu'il se déclare, je lui prou-
» verai les armes à la main, qu'il est
» lui-même un imposteur. « Ce dis-
cours, tout audacieux qu'il étoit, plût
au Roi; cependant il n'opera rien de
favorable pour l'Infant.

Le Comte d'Abranches, & l'Infant Henri partirent sur ces entrefaites, pour aller voir à Conimbre Dom Pedre, qui en portoit le nom de Duc. Le Roi se rendit en même-temps à Sintra, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il envoïa de tous côtés des Lettres pour défendre à tous ses sujets, d'entretenir la moindre correspondance avec son beau-pere, auquel il fit défendre de sortir de ses terres.

1448. Cet ordre fut suivi de plusieurs Libelles, dans lesquels on insinuoit au Roi, qu'il falloit demander à D. Pedre toutes les armes qui étoient dans Conimbre. » S'il les livre, disoit-on, il » restera sans défense ; s'il les refuse, » son refus justifiera tous les soupçons qu'on a de sa fidelité. » Le piege étoit dangereux. Dom Pedre pour toute réponse, fit dire au Roi que puisque son innocence ne lui fournissoit point des armes assez fortes, pour se défendre contre la calomnie, il le supplioit de lui laisser du moins les autres pour confondre ses ennemis ; d'autant plus qu'elles étoient inutiles au Roi ; puisque la paix regnoit dans son Roïaume. Cette priere ne fit que confirmer le Roi dans les idées desavantageuses, qu'on lui avoit données de son oncle. Sur ces entrefaites Dom Ferdinand fils du Duc de Bragance & frere du Comte d'Ourem arriva de Ceuta, pour défendre l'innocence du Duc de Conimbre contre les accusations de son pere & de son frere, qui firent tous leurs efforts pour le renvoïer à Ceuta.

Le Comte d'Ourem souhaitoit la perte de Dom Pedre, avec autant de vivacité que le Duc de Bragance son-

pere; mais il apportoit plus de circonspection & d'adresse dans les démarches qu'il faisoit pour y parvenir. 1445.
Vers le mois d'Octobre étant à Santarem avec le Roi, il lui persuada de rappeller à la Cour le Duc de Conimbre, & en même temps il avertit en secret le Duc, de se garder d'y venir sans armes. Le Duc de Bragance voulut sur ces entrefaites passer sur les terres du Duc de Conimbre, avec quelques troupes qu'il avoit levées dans la Province d'entre Douro & Minho, & dans celle de Tra-os-montes. Le Duc de Conimbre, par le conseil du Comte d'Abranches, se mit en devoir de s'opposer à son passage, pour lui faire voir qu'on ne le bravoit point impunément. Il se rendit donc à Penela, & là plusieurs Seigneurs vinrent le joindre; entre autres Ayre Gomez de Sylva, Dom Ferdinand & Dom Juan ses fils, Loüis d'Azevedo, Martin de Tavora, & Dom Gonçalez d'Ataïde. D. Pedre fut extrêmement sensible à l'amitié que ces Seigneurs lui marquoient; mais cette joïe étoit alterée par la démarche que ses ennemis le forçoient de faire. Il étoit dans une inquietude mortelle, parce qu'il prévoïoit bien que ses adversai-

1448. res ne manqueroient pas d'en profiter auprès du Roi. Cependant il écrivit à Dom Henri son frere l'état où il se trouvoit, en le priant de venir le trouver. Henri étoit à Tomar; il partit, mais ce fut pour se rendre auprès du Roi.

1449. Le Duc de Bragance se mit enfin en marche avec six cent chevaux, & un corps assez considérable d'infanterie. Dom Pedre lui fit dire que s'il vouloit passer sur ses terres avec ses troupes, comme ami & avec sa permission, qu'il y consentoit avec plaisir, & qu'il le recevroit en frere; mais que s'il prétendoit y passer malgré lui, qu'il l'en empêcheroit de toutes ses forces; qu'il y fît attention, puisqu'il étoit temps encore. Le Duc de Bragance lui fit dire pour toute réponse, qu'il marchoit dans le grand-chemin, qui, selon le droit des gens, appartenoit à tout le monde; qu'au reste il païeroit tout ce qu'il prendroit sur ses terres. On vit par cette réponse qu'il vouloit pousser les choses à l'extrêmité. Sur ces entrefaites on arrêta sur les terres du Duc de Conimbre Dom Alvarez Diaz chargé de Lettres de la part de Dom Ferdinand pour les principaux Officiers qui servoient dans les

troupes du Duc de Bragance son pere. 1449.
Dom Pedre après avoir comblé d'honneurs Diaz, le renvoïa à la Cour, où il répandit mille bruits injurieux, contre celui qui venoit de le traiter comme son meilleur ami. Il fit aussi entendre au Roi, que D. Pedre méprisoit sa personne, & qu'il ne cessoit de faire de lui des portraits ridicules. Le Roi outré de colere, publia un manifeste contre D. Pedre, dans lequel il rapporta tous les discours qu'on lui prêtoit.

Au commencement du mois d'Avril, il lui fit défendre de s'opposer au passage du Duc de Bragance. Dom Pedre lui fit dire, qu'il le traitât au moins comme le Duc de Bragance; ou qu'il défendît à celui-ci de marcher avec des troupes inutiles dans un tems de paix, puisqu'il lui défendoit de lui opposer aucune résistance, lorsqu'il passeroit sur ses terres. Cette remontrance ne toucha pas plus le Roi, que toutes celles que D. Pedre lui avoit faites jusqu'alors; car le Duc de Bragance, au lieu de congedier ses troupes, les augmenta encore, & marcha droit à Conimbre. Dom Pedre se mit en campagne de son côté; il avoit peu de monde avec lui, mais tous étoient

1449. braves & resolus de verser jusqu'à la derniere goute de leur sang, pour punir la hardiesse du Duc de Bragance. On se rencontra bientôt ; mais une terreur subite s'étant emparée des troupes du Duc de Bragance, elles s'enfuirent & se dissiperent pendant la nuit. Ceux qui étoient restés auprès de lui, prirent le même parti à la pointe du jour, gagnerent les vallées de la Sierra d'Estrella, où un grand nombre périt de faim & de froid. Le Duc furieux & désesperé gagna Santarem, où le Comte d'Ourem son fils le reçut en triomphe, pour éblouïr le peuple ; mais ils avoüerent au Roi la vérité, & firent servir cet échec pour le déterminer à prévenir le prétendu malheur qui le menaçoit. Comme le Roi ne pouvoit se résoudre à prendre une résolution violente contre Dom Pedre, on emploïa les Infantes ses sœurs, qui lui demanderent vengeance des affronts, que leur oncle avoit faits à leur mere ; les Officiers de Leonor en firent de même. Enfin le Roi obsedé de tous côtés, intimidé d'ailleurs par le sort que le Duc de Bragance venoit d'éprouver, consentit enfin à tout ce qu'on voulut. Il publia un Edit con-

tre D. Pedre, dans lequel il le traitoit 1449.
de rebelle & de traitre à sa patrie.

D. Pedre étoit à Conimbre. Dès qu'il eut vû l'Edit injurieux qu'on venoit de publier contre lui, il comprit qu'il étoit inutile de ménager davantage ses ennemis. Il amassa donc toutes les provisions nécessaires pour une longue défense, en cas qu'on vînt l'assieger dans Conimbre. Ses ennemis de leur côté n'oublierent rien de ce qui pouvoit contribuer à sa ruine totale. Le moindre retardement leur paroissoit de consequence. Ils craignoient toujours, qu'il n'échapât à leurs intrigues. Pour irriter davantage le Roi, qui leur paroissoit apporter trop de lenteur dans l'exécution de leurs desseins, ils lui firent entendre que le Connêtable du Roïaume, Dom Pedre fils du Duc de Conimbre, avoit pris les armes dans les terres dépendantes de l'Ordre d'Avis, dont il étoit Grand-Maître, & qu'il avoit fait un Traité avec les Castillans, par lequel il s'engageoit de les introduire dans le Portugal. Le Roi fit partir Dom Sanche de Norogna Comte d'Odemire, & Gouverneur de la frontiere de la province d'Alenteïo, pour veiller à la conduite du Connêtable. Noro-

1449. gna l'obſerva, & vit qu'on l'accuſoit injuſtement.

Cependant la Reine, fille du Duc de Conimbre, paſſoit ſes jours dans la triſteſſe & dans les larmes. Emportée par la tendreſſe qu'elle reſſentoit pour ſon pere, elle l'avertit que le Roi ſon époux partiroit le cinquiéme de Mai pour l'aſſieger dans Conimbre. Dom Pedre aſſembla ſon conſeil, & lui fit part de l'avis qu'on lui donnoit. Les uns lui conſeillerent de repouſſer la force par la force, & de ſe fortifier dans Conimbre; les autres furent d'avis, qu'il abandonnât cette place, qu'il courût de province en province, qu'il publiât des manifeſtes pour ſe laver dans l'eſprit du peuple, des crimes qu'on lui imputoit, & qu'il tâchât enfin de groſſir par ſes libéralités ſon parti, afin de faire échoüer les projets de ſes ennemis. Le Comte d'Abranches prit un milieu; il dit, qu'il falloit ſoigneuſement garder Conimbre, mais que l'Infant en devoit ſortir bien armé, & au lieu d'aller errer de province en province (ce qui pouvoit être mal interpreté) qu'il devoit aller trouver le Roi, pour ſe juſtifier de tout ce qu'on lui imputoit, & pour défier en ſa préſence ſes ennemis,

avec lesquels il falloit qu'il demandât d'être confronté. Le Duc goûta le conseil du Comte d'Abranches, & il résolut de le suivre. 1449.

Il se retira dans son appartement avec le Comte d'Abranches, & il lui dit qu'il étoit las de la vie, qu'elle lui devenoit de jour en jour odieuse & insupportable, & qu'il étoit résolu de mourir, s'il ne pouvoit se justifier auprès de son Roi: qu'il espéroit, étant tous les deux Chevaliers de la Jarretiere, & unis depuis long-tems d'une étroite amitié, qu'il ne l'abandonneroit point, & qu'il s'exposeroit à la même fortune que lui. Le Comte se jetta à ses pieds & fondant en larmes, il lui baisa les mains, & lui jura de vivre & de mourir avec lui. Ensuite ils appellerent le Docteur Alvarés Alfonse, Prêtre & Confesseur du Duc, ils lui firent part de la conversation qu'ils venoient d'avoir ensemble; ils se confesserent à lui, & le prierent de les communier. L'un & l'autre renouvellerent sur la Sainte Hostie le serment de vivre & de mourir ensemble, & protesterent en même tems qu'ils alloient partir pour se justifier auprès du Roi, & non pour le combatre. Tout étant achevé, ils

1449. s'embrasserent & partirent, persuadés qu'ils alloient chercher la mort.

Les préparatifs que le Roi avoit ordonné de faire pour soûmettre le Duc de Conimbre, étoient prêts. La Reine baignée de larmes, se jetta alors aux pieds du Roi, & lui dit; » Quand votre » Altesse croiroit mon pere coupable » des crimes qu'on lui impute, vous » devriez les lui pardonner, en con- » sidération des services qu'il a ren- » dus à l'Etat & à vous-même. La » haine que ses ennemis ont contre » lui est trop violente, pour être ju- » ste, & mon pere seroit innocent, » si je n'étois votre épouse: mon bon- » heur fait tout son crime & tout son » malheur; souvenez-vous qu'il est » votre oncle, votre beau-pere; sou- » venez-vous que vous n'avez point » de sujet plus fidéle que lui, & qu'il » est prêt à verser la derniere goute » de son sang, toutes les fois qu'il » plaira à votre Altesse de l'emploïer » à son service.

Le Roi releva la Reine, en lui disant; » Votre pere a refusé de me re- » mettre les armes, qui sont dans » Conimbre; ce refus seul le rend » criminel: cependant je vous aime; » qu'il reconnoisse son crime, & je

» lui pardonne. » La Reine lui baisa la main, & sortit pour écrire au Duc son pere, qui écrivit à son tour au Roi, mais sans convenir qu'il fût coupable. Le Roi déchira sa Lettre en presence de la Reine, à qui il dit, votre pere veut être puni, il le sera. 1449.

Les ennemis de Dom Pedre craignant que le Roi ne se laissât toucher par les larmes de la Reine, résolurent de l'éloigner d'auprès d'elle, & lui proposerent pour cet effet une partie de chasse qu'il accepta. On profita de ce temps, pour détruire dans son esprit les sentimens favorables qu'il avoit pour la Reine. On lui fit entendre, qu'il ne convenoit point à un Roi de se livrer aux mouvemens d'une tendre passion, qui énervoit le courage, & troubloit la raison : & poussant plus loin leur audace effrontée, ils oserent attaquer la vertu de la Reine, en lui persuadant qu'elle étoit aimée, & qu'elle aimoit Dom Alvarés de Castro son Camerier-Major : » Il est bien fait & galant, on ne peut » le voir, & n'être pas touché de son » mérite, il vit auprès de la Reine, » elle l'aime. « C'est ainsi que raisonnoient les ennemis de Dom Pedre ; leur jalousie contre ce Prince les aveu-

1449. gloit, jusqu'à emploïer les plus affreuses calomnies ; mais le Roi n'ajoûta aucune foi à leurs discours, qui cependant ne purent désiller ses yeux sur tous les crimes dont ils accusoient son beau-pere ; sa colere contre lui triompha de la verité, & la perte de D. Pedre fut résoluë.

Dom Anton Prieur du Couvent de Saint Dominique à Aveïro, homme sçavant, vertueux, & plein de Religion, fit demander au Roi une audience, où il s'engagea de prouver l'innocence de D. Pedre ; mais le Duc de Bragance non-seulement lui fit refuser ce qu'il demandoit, mais même le fit menacer de le confondre dans la ruïne du Duc de Conimbre, s'il persistoit à vouloir le justifier. Cependant les ordres étoient donnés pour la levée des troupes, & comme D. Pedre ne doutoit point qu'on ne se mît en marche vers le cinquiéme de Mai, il mit aussi de son côté tout en état, pour partir de Conimbre. Il ordonna même aux gens de guerre qui étoient dans cette Ville d'en sortir, & il leur donnà pour Commandant Dom Jaime son fils. Le Roi apprit bientôt cette nouvelle à Santarem, où il étoit. L'Infant passa la nuit de la veille de

son départ dans un bal qu'il donda aux Dames d'honneur de l'Infante son épouse; le lendemain il emploïa la journée à régler ses affaires, & à des exercices de pieté; ensuite il fut joindre ses troupes composées de mille chevaux & de cinq mille hommes d'infanterie, tous gens d'élite, braves & déterminés à périr, plutôt que de souffrir que l'injustice opprimât Dom Pedre. Ceux qui les commandoient, étoient tous gens de merite & de valeur. C'étoient le Comte d'Abranches, Ayres Gomez de Silva, ses fils Juan & Ferdinand, Rui d'Acugna, Gonçalez, & Pedre d'Ataïde, Rodriguez & Lopez d'Azevedo, Martin & Pedre Coello, Ferdinand Correa, Ferdinand Alvarés de Majà, Lopez & Juan Peixoto. Juan Macaregnas, & Loüis Gomez de Gama portoient chacun un étendart, sur lesquels on lisoit d'un côté *Fidelité*, & de l'autre, *Justice*, *Vengeance*. 1449.

On se rendit d'abord au célébre Monastere de la Bataille, où les Religieux reçurent le Duc, & chanterent le *Te Deum laudamus*. L'Infant après cette cérémonie, visita les tombeaux de ses Ancêtres, & celui qu'il avoit ordonné pour lui. A cette vûë,

1449. il tomba dans un morne silence qu'il n'interrompit que pour dire ; *Bientôt je t'habiterai* ; en quoi il se trompa, car ses ennemis lui firent refuser cette sépulture.

Cependant il s'avança vers Santarem. Il rencontra sur son chemin quelque cavalerie legere de l'armée Roïale, qui le traiterent de voleur, de traître, de tiran & d'hypocrite. On les chargea, on en tua plusieurs, & on en fit trente de prisonniers ; parmi lesquels se trouva Dom Pedre de Castro, qui avoit été autrefois au service du Duc. Celui-ci, en le voïant, lui dit : » Ingrat, tu ne vomis » aujourd'hui tant d'injures contre » moi, que parce que je t'ai accablé » de bienfaits. Ensuite en le frappant » sur la tête, il ajoûta, Lâche, la » mort n'est pas un châtiment pour » toi. En même temps ceux qui l'environnoient, le firent expirer sous leurs coups, & D. Pedre fit pendre ou coûper la tête aux autres. Cet acte de Justice, ou plutôt d'une vengeance mal entenduë, ne servit qu'à irriter davantage la Cour, & même une partie de l'infanterie du Duc plaignant leur triste sort, l'abandonna & s'enfuit.

Malgré cette retraite, le Duc poursuivit

suivit son chemin, & étant arrivé sur 1449.
les bords de la riviere d'Alfaroubeira, il se saisit d'une éminence, sur laquelle il se retrancha. L'armée du Roi ne tarda pas à paroître. Elle montoit à plus de trente mille hommes: Le 20. du mois elle investit celle de D. Pedre dans ses retranchemens, résoluë de les attaquer & de les forcer. Un moment auparavant le Roi fit publier un Edit, par lequel il ordonnoit à tous ceux qui suivoient ce Prince, de l'abandonner, & de se rendre dans son camp sous peine de desobéïssance & de rébellion. Cet Edit ne produisit aucun effet; au contraire plusieurs se retirerent du camp du Roi, pour n'être pas témoins de la violence qu'on alloit faire à Dom Pedre. L'attaque commença avec toute la vigueur possible, & ceux qui étoient retranchés, la soûtinrent pendant quelques heures, avec une intrepidité qui desesperoit les aggresseurs. Enfin au plus fort du combat, l'Infant reçût un coup de fléche à la gorge, dont il mourut peu de temps après. Le Comte d'Abranches aïant été aussi-tôt informé du malheur arrivé à son ami, se retira un moment dans sa tente, pour s'y livrer aux premiers mou-

1449. vemens de sa douleur ; ensuite il prit une lance, sortit, alla dans l'endroit où le combat paroissoit le plus échauffé, se précipita sur les ennemis, écartant, blessant, tuant tous ceux qui oserent se présenter devant lui. Enfin accablé de fatigue, blessé lui-même en plusieurs endroits, il succomba sous la multitude de traits qu'on lançoit contre lui. Alors il cria à ceux qui le pressoient : » Lâches que vous êtes,
» vous que la vertu & le merite n'ont
» jamais pû toucher, rassasiez-vous
» de mon sang, je vous l'abandonne.
Dans le moment il fut percé de coups ; il expira, & un homme qu'il avoit comblé de bienfaits, lui coupa la tête, & alla la présenter au Roi. Juan Vaz d'Almada eut soin dans la suite de sa sépulture. Ainsi périt ce grand homme, non-seulement avec la réputation d'être le plus brave, le plus intrepide & le plus genereux soldat de son siecle, mais encore avec celle d'être le plus tendre, le plus fidéle & le plus desinteressé de tous les amis. Il s'étoit attaché à Dom Pedre, uniquement par les sentimens du cœur ; & la vive amitié qu'il avoit pour lui, doit excuser la faute qu'il fit de s'être prêté à la rébellion d'un Prince ;

qui quoiqu'innocent des crimes dont on l'acusoit, étoit toujours coupable d'avoir pris les armes. On cesse d'être innocent envers son Prince, dès qu'on veut lui prouver par la force son innocence. Le fils du Comte d'Abranches qui conserva pour la mémoire de D. Pedre un respect immortel, abandonna sa patrie & se retira en Arragon, où il trouva un établissement digne de son mérite & de sa naissance. 1449.

Presque tous ceux qui avoient suivi D. Pedre furent tués sur le champ de bataille, & Dom Jaime son fils fut aussi de ce nombre. Le Roi enivré par les flateries de ceux qui l'accompagnoient, crut avoir remporté une victoire éclatante. Il défendit qu'on donnât la sépulture à l'Infant D. Pedre, au Comte d'Abranches & à D. Jaime; mais quatre jours après ce combat, quatre hommes enleverent le corps du Prince & l'inhumerent dans l'Eglise d'Alverca. On rendit le même devoir aux corps des autres rebelles; c'est ainsi que les Roïalistes les appelloient. On saisit les papiers de D. Pedre, mais on n'y trouva rien qui pût prouver les crimes dont on l'avoit chargé. Ainsi finit ce malheureux Prin-

1449. ce qui s'étoit fait admirer & respecter de tous les Princes de l'Europe.

Le Roi fut reçu en triomphe à Lisbonne. Tous ceux qu'on soupçonnoit d'avoir favorisé le parti de D. Pedre, y furent impitoïablement massacrés, & leur race déclarée incapable de posseder aucune charge jusqu'à la quatriéme génération. Cette déclaration n'assouvit point la haine des ennemis de D. Pedre; ils voulurent encore sacrifier la Reine sa fille à leur fureur, en persuadant au Roi, qu'il étoit de son honneur de la répudier; mais elle trouva grace dans son cœur. La tendresse qu'il avoit pour elle triompha de leurs calomnies, & il n'y ajoûta aucune foi: il la fit venir à Lisbonne, & la rassura par les marques les plus vives d'une véritable passion. Cette Princesse dissimulant la profonde douleur qu'elle ressentoit de la mort de son pere, se présenta au Roi sans aucune marque de deüil, affectant au contraire un air serein & satisfait. Le Roi en fut touché; son attention redoubla son amour, & les ennemis de son pere en tremblerent, persuadés que cette Princesse les perdroit tôt ou tard.

Ils craignoient sans cesse que la

vérité ne vînt à éclater, & qu'elle ne 1449.
déchirât le voile qui couvroit l'odieuse intrigue, dont ils s'étoient servis pour perdre le Regent. Dans cette idée pour achever d'éblouïr le Roi, ils continuerent à ternir la réputation de Dom Pedre, en répandant dans le public des Libelles diffamatoires contre sa mémoire. Ils en envoïerent même quelques exemplaires à Nicolas V. pour lors occupant la Chaire de Saint Pierre, afin de justifier leur conduite envers l'Infant; mais le Pape pour toute réponse, leur envoïa un éloge magnifique de Dom Pedre, dans lequel il avoit inferé une réprimande très-vive contre le Roi, & des menaces d'excommunications contre ceux, qui avoient fait refuser la sépulture au corps du Prince. Cette réponse du Pape ne servit qu'à irriter davantage les esprits. Le Duc de Bragance, au lieu de reconnoître les excès honteux où l'envie & l'ambition l'avoient porté, envoïa de nouveaux mémoires dans toutes les Cours de l'Europe contre son frere; ils y furent reçus de la même maniere, qu'on les avoit reçus à la Cour de Rome. Partout on justifia Dom Pedre, on plaignit son sort, & l'on blâma ses

1450. ennemis. Le Duc de Bourgogne fit même demander au Roi de Portugal le corps de l'Infant, pour lui donner une sépulture digne de sa naissance & de son mérite, &c. le fit prier en même tems de rendre la liberté à ses enfans, qui passerent enfin en Bourgogne. Le Roi de Portugal accorda la derniere des demandes, & refusa la premiere, & dans la crainte qu'il eut, qu'on n'enlevât le corps de son oncle de l'endroit où il étoit, il le fit transporter dans le Château d'Abrantés, où commandoit le Comte Lopez d'Almeyda.

1451. Sur ces entrefaites on vint à parler du mariage de l'Infante Leonor avec l'Empereur Frederic III. Dom Alfonse Roi de Naples en fut le premier Auteur, & Dom Juan Ferdinand de Sylveira, depuis Baron d'Alvito, acheva cette négociation. Lorsque cette alliance fut concluë, l'Empereur envoïa en Portugal Eneas Silvius, & Barthelemi Picolomini pour demander la Princesse. Elle leur fut accordée, & Leonor s'embarqua à Lisbonne pour se rendre à Livourne en Italie, où l'Empereur devoit aller la prendre. Leonor étoit jeune, belle, & digne par ses vertus de sa haute for-

tune. Le Roi, ses sœurs, les Infans 1452.
ses oncles l'accompagnerent avec toute la Cour, jusque sur le port. Plusieurs Seigneurs la suivirent jusqu'en Italie; entr'autres le Marquis de Valence, Dom Loüis de Coutigno Evêque de Conimbre, & Dom Juan de Sylva, fils cadet de Rui Gomez de Sylva. Dom Juan étoit jeune, beau, bienfait, galant, spirituel, hardi, & avoit l'ame tendre & généreuse. Il n'avoit pû voir impunément la beauté de Leonor. Il aimoit éperdûment cette Princesse, & il avoit pris pour devise, *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Aïant perdu toute espérance de faire connoître à la Princesse la violente passion qu'il ressentoit pour elle, il quitta le monde, & entra dans l'Ordre de Saint François, sous le nom de frere Amador. Après avoir passé quelque tems dans un Convent, il se retira dans un Hermitage, où toûjours plein de l'objet qui l'avoit enflammé, il passoit les nuits & les jours à rêver à ce qu'il aimoit. Cependant on ignoroit en Portugal ce qu'il étoit devenu. Dom Garcie de Meneses son cousin, Evêque d'Evora, s'étant rendu à Rome, sous le Pontificat de Sixte IV. découvrit enfin le lieu de sa retraite. Il

1452. le vit ; leur entrevûë fut vive & touchante. Dom Garcie fit les derniers efforts pour le faire revenir en Portugal ; mais ses prieres & ses larmes furent inutiles. Il demeura dans sa solitude encore quelque tems, & ensuite il alla à Milan, où il mourut en odeur de sainteté. Sa sœur avoit aussi accompagné Leonor en qualité de Camerera major. Cette Princesse se rendit à Rome avec l'Empereur son époux. Le Pape leur donna la bénédiction nuptiale & la Couronne Impériale. La beauté, la modestie, l'esprit, l'affabilité de l'Impératrice frapperent également tout le monde. On applaudissoit au choix de l'Empereur. On ne pouvoit se lasser de regarder & d'admirer cette Princesse, qui partit avec son époux pour Naples, où le Roi Alfonse les regala de la maniere la plus flateuse & la plus magnifique.

L'Infant D. Ferdinand frere du Roi, épousa aussi vers ce tems-là Donna Beatrix fille de l'Infant Dom Juan. Ce Prince fit construire en secret une Caravele à l'embouchure de la Guadiane, sur laquelle il s'embarqua & passa en Afrique, dans le dessein de faire la guerre aux Maures. Ce voiage déplut au Roi, parce qu'il l'avoit

entrepris sans sa permission. Il lui ordonna de revenir en Portugal, & comme il étoit persuadé, qu'il n'étoit sorti du Roïaume, que parce qu'on ne lui avoit pas assigné un domaine convenable, il lui donna les Villes de Beja, de Moura, & de Serpa. 1452.

Mahomet II. Sultan des Turcs, renversa dans cette même année l'Empire d'Orient par la prise de Constantinople. Les Turcs exercerent des cruautés inoüies sur les habitans de cette malheureuse Ville, qui depuis plusieurs siecles étoit le siege & le centre de l'Empire. Constantin, qui en étoit Empereur, préférant la mort à l'esclavage, y périt les armes à la main. Ses deux freres, Thomas & Demetrius, ne sauverent leur vie, que pour essuïer les revers les plus tristes & les plus affreux. Leur infortune fut suivie de la mort de Nicolas V. dont le mérite honora la Chaire de Saint Pierre. On lui donna pour successeur Alfonse Borgia, qui prit le nom de Calixte. A l'exemple de Nicolas V. il voulut engager les Princes Chrétiens dans une Croisade, pour reprendre Constantinople. Le Roi de Portugal s'offrit de lui fournir douze mille hommes. Mais l'entreprise n'aïant

1452. point été exécutée, il les emploïa ailleurs.

On vit arriver peu de tems après un exemple mémorable de l'inconstance de la Fortune. Dom Alvarés de Lune Connêtable de Castille, & favori de D. Juan II. le même dont nous avons déja parlé, reçut enfin à Valladolid le châtiment dû à ses crimes. Le Roi ouvrit les yeux sur cet imperieux favori. Il rougit d'avoir été si longtems le joüet de sa sceleratesse; il sentit la servitude dans laquelle il l'avoit jetté; & plus pour se venger de cette humiliation, que pour le punir de ses noirs attentats, il le condamna à perdre la tête sur un échafaut à Valladolid. Alvarés mourut en heros. Il porta un front serein sur l'échafaut, & ses ennemis ne purent s'empêcher de l'admirer.

1453. Dom Juan ne s'affranchit des fers d'Alvarés, que pour en recevoir de plus flétrissans encore, que ceux que cet indigne favori lui avoit imposés. Deux Moines s'emparerent de son cœur & de son esprit. L'un s'appelloit Lopez de Barrientos, Précepteur de l'Infant Henri, & l'autre Gonçalés d'Illescas Prieur de Gaudaloupe. Rarement les Moines qui se mêlent

des affaires du monde sont-ils honnêtes gens. Ils se masquent de l'apparence des vertus, pour tromper plus sûrement les hommes. Dom Juan séduit par ces deux Moines, leur donna toute sa confiance. Ils ne s'en servirent que pour introduire une nouvelle forme dans le Gouvernement; mais soit ignorance, soit mauvaise volonté, ils acheverent de tout gâter. Tout languissoit, rien ne se terminoit dans le Roïaume. Au lieu de s'appliquer entiérement à appaiser les troubles qui déchiroient la Castille, ils faillirent à engager leur Maître dans une guerre contre le Portugal. Ils lui persuaderent que les Côtes d'Afrique étoient du ressort des conquêtes qu'on lui avoit assignées, & que par conséquent les Portugais étoient obligés de le reconnoître pour leur Souverain, à moins qu'ils n'aimassent mieux lui ceder tous ces vastes païs, pour la découverte desquels ils avoient dépensé des sommes considérables, & essuïé mille périls. Le Roi s'abandonnant à leur conseil, donna ordre à Dom Juan de Gusman son Ambassadeur à la Cour de Portugal, de déclarer la guerre aux Portugais, s'ils refusoient de reconnoître ses prétentions. 1458.

1453. Le Roi de Portugal répondit à l'Ambassadeur, qu'il étoit lui-même prêt à soûtenir ses conquêtes par les armes, s'il ne se désistoit de ces idées chimériques. Les affaires qui survinrent au Roi de Castille, l'y firent renoncer en effet, & le Roi de Portugal profita de la paix dont il joüissoit, pour faire la guerre aux Maures. Le Roi de Castille mourut l'année suivante à Valladolid le vingtiéme de Juillet 1454. Il fut extrêmement regretté. Henri son fils aîné lui succeda, selon les loix fondamentales du Roïaume.

1455. La Reine de Portugal avoit déja mis au monde un Prince qui mourut dans l'enfance, & une Princesse qui porta le nom de Jeanne : elle accoucha pour la troisiéme fois à Lisbonne, le trois de Mai d'un Prince qu'on nomma Jean. L'Evêque de Ceuta lui confera le Baptême. L'Infant D. Henri le tint sur les Fonds avec l'Infante Catherine, qu'accompagnoient la Marquise de Villavitiosa, & Donna Beatrix de Villena, épouse de Dom Diegue Soarez d'Albergaria. Un mois après cette cérémonie, il fut reconnu pour Prince de Portugal. On donna plusieurs fêtes magnifiques à cette oc-

cation, & la Reine profitant de la joie que causoit au Roi la naissance de l'Infant Dom Juan, demanda & obtint la permission de faire transporter le corps de l'Infant Dom Pedro son pere au Monastero de la Bataille. On rendit aussi à sa memoire la justice qui lui étoit dûë, sans que ses ennemis osassent s'y opposer. La Princesse Jeanne sœur du Roi épousa vers ce temps là Henri IV. Roi de Castille. Elle étoit belle, bien faite, galante & spirituelle, & n'avoit encore que dix-sept ans. Elle faisoit les délices de la Cour de Portugal, & fit bien-tôt celles de la Cour de Castille, où le Comte Dom Alvarés d'Ataïde & son épouse Donna Guiomar de Castro la suivirent. 1455.

La Reine ne survêcut que peu de temps au mariage de l'Infante Jeanne. Elle mourut à Evora le deuxiéme Decembre. Sa mort parut prématurée, & ceux qui connoissoient la Cour, ne douterent point qu'on ne l'eût hâtée par le poison. La confiance que le Roi prenoit de jour en jour en elle, l'amour qu'il lui témoignoit, les complaisances qu'il lui marquoit, firent ombrage aux ennemis de son pere. Craignant qu'elle ne se servît de sa

1455. nouvelle faveur pour tirer vengeance des outrages qu'ils lui avoient faits, ils la prévinrent en l'empoisonnant. Du moins telle fut l'opinion commune en Portugal, touchant la mort de cette Princesse, que le Roi pénétré d'une profonde douleur de l'avoir perduë, fit transporter à la Bataille, où l'on n'épargna rien pour rendre ses obseques magnifiques. Rien n'égaloit l'esprit de douceur & de complaisance de cette Princesse. A ces qualités si aimables dans la societé, elle joignoit les vertus les plus solides, la fermeté, la generosité & la religion. Elle fit bâtir en faveur des Moines de Saint Eloi, Ordre qu'on ne connoît qu'en Italie & en Portugal, le Monastere de Xabregas. Le
1456. Roi son époux fit aussi porter à la Ba-
1457. taille le corps de la Reine Leonor sa mere, qui reposoit à Tolede où elle étoit morte. Le Roi & la Reine de Castille l'accompagnerent jusqu'à Elvas, où ils eurent une entrevûë avec le Roi de Portugal.

L'Infant Dom Pedre, fils du feu Regent, obtint la permission de revenir dans le Roïaume, & le Roi le rétablit dans tous ses honneurs & toutes ses dignités. L'Evêque de Silvés a-

riva aussi de Rome, & apporta la Bulle de la Croisade pour la guerre qu'on méditoit contre les Turcs. Le Roi à cette occasion fit battre une monnoïe qu'on appella Crusade, pour païer les soldats qui s'engageoient pour cette expedition. Chacune de ces Crusades, qui étoient d'or, valoit dix réaux, & avoit d'un côté une croix, & de l'autre les armes du Roi. Le Pape cependant pressoit tous les Princes Chrétiens d'unir leurs forces, pour chasser les Turcs de l'Europe. Le Roi de Portugal avoit dans les ports de Lisbonne, de Porto, & de Setubal les vaisseaux nécessaires pour transporter les troupes qu'il destinoit pour cette guerre : mais le Pape étant mort, & les Princes Chrétiens, occupés de leurs guerres particulieres, ne songeant plus à celle qu'on vouloit porter en Orient, le Roi de Portugal, pour ne pas perdre les frais qu'il avoit faits, résolut de passer en Afrique, pour y enlever quelque Place aux Maures. 1457.

Il jetta les yeux sur Tanger, Place qui avoit été si funeste aux Infants Henri & Ferdinand. Le souvenir de leur malheur ne servit qu'à augmenter en lui le desir de la conquerir : mais Dom Sanche de Norogna Com-

1457. te d'Odemire écrivit de Ceuta, où il étoit, au Roi, pour lui représenter, qu'il étoit plus convenable d'enlever aux Maures Alcaçar Seguer, Place importante, quoique plus petite que Tanger. Alfonse, qui s'étoit retiré à Estremoz, à cause de la peste qui ravageoit Lisbonne, goûta le conseil du Comte d'Odemire, & ordonna aussi-tôt que tous les vaisseaux qui étoient dans les Ports de Portugal, se tinssent prêts pour cette expédition.

Tandis qu'on executoit ses ordres, le Roi alla à Evora, où il laissa les Princes ses enfans sous la conduite de D. Diegue Suarez d'Albergaria Gouverneur de l'Infant, homme d'une grande vertu, & d'une prudence consommée. Ensuite il se rendit à Setubal, où il s'embarqua avec son armée, un samedi dernier jour de Septembre. Le mardi suivant la flote, où s'étoient aussi embarqués Dom Ferdinand frere du Roi, Dom Pedre fils du feu Regent, le Marquis de Villavitiosa avec Ferdinand & Jean ses fils, Dom Alvarés de Castro, Pedre Vaz de Melo, & plusieurs autres Seigneurs de la premiere distinction; la flote, dis-je, doubla le Cap S. Vincent, & aborda à Sagres, lieu où résidoit l'Infant

Henri. Le Comte Dom Sanche s'y 1457.
étoit rendu de Ceuta. Delà on alla à Lagos, où le Roi attendit pendant huit jours les vaisseaux qui étoient sortis du Douro & du Mondego. Lorsque toute la flote fut assemblée, on trouva qu'elle montoit à deux cens vingt vaisseaux, portant vingt mille combattans. Le Roi déclara ensuite à toute l'armée qu'il vouloit passer en Afrique, pour conquerir la Ville d'Alcaçar-Seguer. La joïe se peignit sur tous les visages. On applaudit au dessein du Roi, & l'on montra une ardeur extrême de le suivre partout où il lui plairoit.

On se rembarqua aux sons de plusieurs instrumens de guerre; on issa les voiles, on partit, & après avoit essuïé une légere tempête, & passé à la vûë de Tanger, on arriva le dix-sept d'Octobre devant Alcaçar. Aussitôt le Roi ordonna la descente. On trouva sur le rivage les Maures, qui firent des efforts incroïables, pour l'empêcher; mais les Portugais les écarterent, les pousserent & les taillerent en pieces. Rui Barreto & Juan Ferdinand de la Arca, aussi brave à la guerre que galand à la Cour, périrent dans cette occasion. Le reste des

1457. morts & des blessés fut assez considérable de part & d'autre.

Après ce combat, on dressa les batteries, & l'on prépara toutes les autres machines de guerre destinées pour battre la place. Tout cela s'executa promptement, & sur le déclin du même jour, le Roi armé de toutes pieces, monta sur un cheval Sicilien, visita tous les postes, exhorta les soldats à bien faire leur devoir, & ordonna une attaque. Les Portugais volent aux murailles, plantent les échelles & montent à l'assaut à travers une grêle de pierres & de fleches. Le péril redouble leur courage; ils l'affrontent avec une intrepidité qui jette l'épouvante parmi les Maures : cependant ceux-ci se défendent vaillamment : la nuit survient ; le Roi de Portugal & l'Infant Henri se portent par tout, & font cesser le combat, pour donner le temps aux soldats de repaître. Vers le milieu de la nuit, on tira quelques coups de canons contre la Place. Les habitans épouvantés firent proposer un accommodement. Le Roi leur répondit, qu'il n'y avoit entre eux & lui d'autre accommodement, si ce n'étoit, qu'ils abandonnassent la Ville sur le champ, avec leurs fem-

mes & leurs enfans. Ils demanderent qu'on cessât de tirer le canon, & qu'on leur donnât jusqu'au lendemain pour déliberer sur le parti qu'ils devoient prendre. On les refusa. Ils demanderent une heure ; on la leur accorda ; on cessa de tirer le canon ; les Maures envoïerent alors des ôtages, qu'on conduisit à la tente du Roi. A la pointe du jour ils sortirent de la Ville, où les Portugais entrerent en triomphe. Le Roi alla d'abord à la principale Mosquée, qu'on changea en Eglise. Il se mit à genoux, & remercia Dieu d'une victoire si prompte & si glorieuse. Ensuite il donna le gouvernement de la Place à Dom Edoüard de Menesés, dont la valeur & la probité étoient généralement reconnuës ; il arma ensuite Chevaliers quelques Seigneurs de sa Cour, & partit pour Ceuta. 1457.

Cependant on sçût dans Fez qu'Alfonse étoit allé assieger Alcaçar-Seguer. Le Roi Maure assembla promptement ses troupes, & se mit en devoir d'aller secourir la Place ; mais il apprit en chemin, que les Chrétiens en étoient déja les maîtres. Le Maure prit la route de Tanger, dans le dessein d'y former une armée assez nombreu-

1457. se, pour aller ensuite arracher aux Portugais Alcaçar - Seguer. Alfonse qui étoît encore à Ceuta, informé du projet des Maures, donna ses ordres pour mettre à couvert sa nouvelle conquête. En même temps quelques-uns de ses courtisans voulurent lui persuader, de s'en retourner en Portugal ; mais d'autres lui representerent que cette retraite auroit l'air d'une fuite, & qu'il falloit auparavant envoïer proposer au Roi de Fez une action génerale. Alfonse goûta & suivit cet avis, dont l'Infidéle fut aussitôt averti. Par les conseils d'un de ses favoris, nommé Lazaque, homme lâche & cruel, il refusa d'écouter Martin de Tavora & Lopez d'Almeïda chargés de lui proposer le défi.

1458. Toutefois il continua ses levées de troupes, & ses autres préparatifs de guerre, & le treiziéme de Novembre il se présenta devant Alcaçar avec trente mille chevaux & un nombre prodigieux d'infanterie. Aussi-tôt il investit la Place, prit ses quartiers, fit dresser plusieurs batteries d'une grosse artillerie, commença les attaques & les poussa avec tant de vigueur, qu'Alfonse, qui étoit encore à Ceuta, partit de cette Ville pour tâcher

de faire lever le siege aux Maures, ou pour jetter quelques secours dans la Place. Aïant vû par lui-même que l'une & l'autre de ces deux choses étoient impossibles, par le nombre prodigieux d'ennemis qui assiegeoit la Ville, il prit le parti de s'en retourner en Portugal, pour lever des troupes, résolu de repasser en Afrique & de chasser les Maures de devant Alcaçar, si pendant son voïage la Place tenoit bon. Il fit avertir de ses desseins Dom Edoüard de Menesés, qui commandoit dans la Ville, & ensuite il partit. 1458.

Sa retraite ranima le courage des Maures, sans diminuer celui des Portugais. Loüis Alvarés de Sousa arriva au Port d'Alcaçar; mais étant impossible d'entrer dans la Ville, il y jetta une Lettre de la part du Roi, par laquelle il exhortoit les assiegés à se défendre courageusement, en les assurant qu'il viendroit incessamment à leur secours. Dom Edoüard, après en avoir fait la lecture, y répondit par une autre, dans laquelle il représentoit qu'il manquoit de vivres & de munitions. La Lettre tomba dans le camp des Maures; on la porta au Roi de Fez, qui en écrivit une dans l'in-

1458. ſtant à Meneſés, pour l'engager, attendu qu'il manquoit de toutes choſes, de faire avec lui une capitulation honorable. Edoüard après l'avoir lûë, fut interrogé par ceux qui l'environnoient, pour ſçavoir ce que la Lettre contenoit; les Maures, répondit-il, me demandent la paix. Enſuite il alla écrire au Roi de Fez, & il le fit en ces termes. » Le Roi mon Seigneur & mon Maître, ne m'a pas » confié la garde de cette Place avec » de ſi braves gens, pour te la livrer, » mais pour la défendre, non-ſeulement contre tes forces, mais contre celles de tous les Maures du » monde. Les travaux que tu nous » cauſes, les perils où tu nous expoſes, ne ſont pas aſſez dangereux, » pour devoir nous effraïer; & quand » ils ſeroient tels, tu ne ſçaurois » triompher de nous, qu'en nous arrachant nos vies. Je comprends que » tu te fatigues à fabriquer des échelles pour eſcalader nos murailles; » mais je veux t'épargner cette peine » en te donnant celles que j'ai. Après, » viens nous attaquer; c'eſt la ſeule » grace que nous deſirons obtenir de » toi; montre-nous un courage qui » ne nous faſſe point rougir de notre

victoire. « Cette Lettre pleine de fierté & de mépris fut renduë au Roi de Fez, qui voulut y répondre ; mais Meneſés ne voulut plus recevoir aucune de ſes Lettres. 1458.

La fermeté des Portugais ralentit l'ardeur des Maures, qui commençoient à manquer de munitions, & à ſouffrir beaucoup des rigueurs de l'hyver : ce qui détermina leur Roi à donner à la Ville un aſſaut general. Il fut vif & violent, mais les Maures furent repouſſés. Cependant on manquoit de vivres, & l'on n'en diſtribuoit que de vingt-quatre heures en vingt-quatre heures. Edoüard dans cette extrêmité, s'adreſſa à Dom Sanche de Norogna Gouverneur de Ceuta, pour en avoir ; mais celui-ci laiſſa ou par négligence, ou par quelque ſentiment d'envie, échapper l'occaſion de lui en envoïer. Dans cette extrêmité Edoüard prit le parti de faire une ſortie ſur les Maures ; il en donna le commandement à ſon fils Henri de Meneſés qui l'executa avec beaucoup de bravoure & de prudence. Dans le fort de la mêlée Gonçalez Vas Coutigno fut environné de Maures, & il étoit ſur le point de périr, lorſque Martin de Tavora ſon ennemi mortel, courut à

1458. son secours, & le dégagea. En reconnoissance Coutigno lui demanda son amitié ; nous vivrons comme nous vivions, répondit froidement Tavora ; & il continua de combattre. Les Maures étonnés de la valeur des Portugais, rebutés du siege, manquant d'ailleurs de munitions, se retirerent enfin après quarante jours de siege.

Edoüard, après la retraite des Maures, se proposa de construire une muraille depuis la Ville jusques sur les bords de la mer, afin de pouvoir par ce moïen recevoir facilement du secours, en cas qu'on vînt l'assieger une seconde fois. Il étoit occupé à ce travail, lorsque le Roi de Fez, qui en prévit les conséquences, ordonna à quelques Gouverneurs des Places qui étoient en sa puissance, de marcher avec des troupes, pour interrompre l'ouvrage d'Edoüard. Celui-ci, outre les soins que cette entreprise lui donnoit, alloit de temps en temps faire des courses dans les Villages voisins d'Alcaçar-Seguer. Comme il ignoroit la marche des Generaux du Roi de Fez, il auroit tombé entre les mains de ces Infidéles, sans un Portugais né dans Lagos, & captif dans Nexemés, qui l'en fit avertir par un Maure appellé

appellé Hazenide. Auſſi-tôt il envoïa des coureurs pour s'informer exactement de la verité ; ils lui rapporterent que l'avis qu'on lui avoit donné, étoit conforme à ce qu'ils avoient vû. Alors Edoüard, au lieu de ſe retirer, alla chercher les Maures, qu'il chargea, qu'il défit & qu'il mit en fuite. Un Portugais paſſa du côté des Infidéles, à qui il découvrit que Hazenide les avoit trahis ; Hazenide ſe retira à Alcaçar, où il merita par ſa valeur les récompenſes du Roi Alfonſe, & enſuite du Roi Jean ſon fils. 1459.

Le ſecond de Juillet le Roi de Fez ſe préſenta pour la ſeconde fois devant Alcaçar. Son armée étoit innombrable, ſes munitions immenſes, ſes bagages en très-grande quantité ; enfin on n'avoit jamais vû tant de ſoldats, d'eſclaves, de femmes aſſemblées à la fois dans cette partie de l'Afrique. Donna Iſabelle de Caſtro épouſe de Dom Edoüard arriva ſur ces entrefaites avec ſes enfans à Alcaçar. Le Maure l'attaqua avec plus de fureur que jamais ; mais aïant trouvé la même fermeté dans les Portugais que la premiere fois, il leva encore le ſiége, & ſe retira peu de jours après, furieux & deſeſperé. Le

1459. Roi de Portugal au contraire goûtoit cette joie vive qui accompagne les heureux succès. Il projetta de faire de nouvelles conquêtes en Afrique; & comme il avoit entendu dire qu'on gardoit à Fez une épée, pour laquelle les Maures avoient beaucoup de vénération, & qu'un Prince Chrétien en devoit faire la conquête, il ne douta point que cet honneur ne le regardât. En conséquence il institua un nouvel Ordre de Chevalerie, appellé de l'Epée, dont il fixa le nombre des Chevaliers à vingt-sept, qui étoit le nombre des années qu'il avoit dans le temps de l'Institution de cet Ordre.

Les Bretons ont été dans tous les tems excellens hommes de mer : ils étoient alors fort adonnés à la piraterie. Quelques Pirates de cette Nation enleverent aux Portugais plusieurs de leurs vaisseaux. Cette infraction de la paix qui regnoit entre les Portugais & les Bretons, obligea Alfonse à déclarer ouvertement la guerre au Duc de Bretagne; mais celui-ci connoissant combien il étoit important à ses interêts, & à ceux de ses Sujets, de vivre en bonne intelligence avec les Portugais, à cause du commerce, n'oublia rien

pour rétablir la paix & la concorde entre les deux Nations.

Alfonse Marquis de Valence, fils 1460.
aîné du Duc de Bragance, mourut vers ce temps-là, sans laisser d'enfans légitimes. Sa mort fut suivie de celle de l'Infant Henri. Ce Prince qui à d'éminentes vertus joignoit un esprit éclairé & une valeur à toute épreuve, mourut à Sagrés, lieu de sa résidence ordinaire, dans le Roïaume d'Algarve. C'est delà qu'il faisoit partir ses vaisseaux, pour aller à la découverte des nouveaux païs. Dom Alfonse son frere naturel, Duc de Bragance, celui-là même qui avoit conçû une haine si implacable contre Dom Pedre
Regent du Roïaume, ne lui survêcut 1461.
que quelques mois. Il finit ses jours
comblé d'honneurs & même de gloi- 1462.
re. Le Roi donna le Duché de Gui- 1463.
maraens à son fils Ferdinand.

Alfonse, né belliqueux, jetta les 1464.
yeux sur Tanger; il résolut de l'attaquer. Pour cet effet, il fit construire une flote pareille à celle qu'il avoit emploïée contre Alcaçar-Seguer. Aussitôt qu'elle fut prête, il mit à la voila, & sortit du Port de Lisbonne avec l'Infant Ferdinand son frere. Dès qu'on fut en pleine mer, une affreu-

1464. se tempête dispersa la flote, & faillit à la faire périr entierement. Tout le monde voulut persuader au Roi de gagner le Port de Silvés; mais Alfonse continua sa route, & arriva enfin à Alcaçar, n'aïant en tout perdu que deux vaisseaux. Delà il envoïa Loüis Mendez de Vasconcellos avec douze bateaux, pour attaquer Tanger par mer, tandis qu'il iroit l'attaquer par terre avec le reste de l'armée; mais ce premier projet fut changé, & Alfonse, au lieu d'aller droit à Tanger, se rendit à Ceuta.

Delà Alfonse envoïa avec d'autres vaisseaux l'Infant Ferdinand son frere, pour examiner si on ne pourroit point enlever Tanger aux Maures. Lorsque l'Infant fut devant la Place, quelqu'un lui persuada qu'il avoit assez de monde avec lui pour l'escalader : mais Ferdinand Tellez s'y opposa pour deux raisons; la premiere, parce qu'en escaladant la Ville, on passoit les ordres du Roi; & la seconde, parce que le péril étoit trop grand, & les troupes en trop petit nombre, pour une telle entreprise. Dom Sanche de Norogna Comte d'Odemire, combattit l'opinion de Tellez. Le Roi aïant été informé de ce qui se passoit

dans les troupes de l'Infant, lui ordonna de se rendre à Alcaçar, où il le reprit aigrement de sa témerité. Cependant peu de jours après il lui permit d'aller attaquer Tanger, & Dom Sanche de Norogna persuada au Prince, d'empêcher Edoüard de Meneses de l'accompagner dans cette expedition, parce, disoit-il, qu'on lui en attribueroit toute la gloire, si le succès étoit aussi heureux qu'on l'esperoit. 1464.

L'Infant partit donc d'Alcaçar le 19. de Janvier. Aussi-tôt qu'il fut arrivé devant Tanger, on s'approcha des murailles; on posa les échelles, on monta à l'assaut, on combattit vaillamment. La fleur de l'armée Portugaise périt dans cette occasion. Du nombre des morts furent Dom Gonçalés Coutigno Comte de Marialva, son fils Dom Rodrigue, Dom George de Castro, fils de Dom Alvarés Comte de Monsanto, Dom Juan de Sa, Rui Diaz Lobo, Pedre Coello & son frere Pierre de Sousa, Ferdinand Vaz Corterreal, Ferdinand & Pierre Macedo freres, Gomez Freyre, Alvarés de Sa, & Rodrigue & Pierre Paës. Parmi ceux qui furent faits prisonniers, on comptoit le Ma-

1464. rêchal Ferdinand Coutigno, Ferdinand Tellez, Diegue de Silva, Rui Lopez Coutigno, Diegue de Silva premier Comte de Portalegre, Juan Falcan, Garcie de Melo, & Alvarés de Lima, fils du Vicomte Dom Manuel. Les Maures chercherent parmi les morts le corps d'Edoüard de Menesés, croïant qu'il étoit dans le combat, & qu'il avoit été tué; un Portugais leur dit: » Vous cherchez vainement le » corps de Menesés. La preuve qu'il » n'a pas combattu parmi nous, c'est » que nous avons été vaincus.

Cette disgrace affligea vivement le Roi. On lui conseilla de s'en retourner dans son Roïaume, mais il ne put se déterminer à prendre ce parti qu'il n'eût auparavant causé quelque dommage aux Maures. Il partit donc dans le dessein d'aller ravager la campagne d'Arzila. Il prit plusieurs Maures, il en tua un grand nombre, & vint camper, chargé de butin, sur les bords de la riviere de Taguardata. Une tempête survint qui l'empêcha de continuer sa route vers Arzila, & il en fut d'autant plus mortifié, qu'il apprit que les habitans de cette Ville l'attendoient, dans la résolution de se soumettre à lui. Il revint à Ceuta, & là il résolut de s'en retourner en Portu-

gal, & de laisser le commandement 1464
de l'armée à Ferdinand son frere.

Comme il étoit encore à Ceuta, quelques Maures vinrent l'avertir qu'il pouvoit faire une prise considérable dans la Montagne de Benazafu. Le Roi saisit l'occasion, & partit pour cette expedition avec le Duc de Bragance, le Comte de Guimaraens, D. Alfonse, depuis Comte de Faro, & ses fils, qui étoient Dom Alfonse de Vasconcellos Comte de Villareal, & le Comte de Monsanto; D. Edoüard de Menesés, que le Roi avoit fait Comte de Viana, & son fils D. Henri, depuis Comte de Loulé, & avec des troupes qui montoient en tout à huit cens chevaux, & quelque infanterie. Le Roi ordonna au Comte Edoüard d'aller reconnoître les lieux. Edoüard obéït, mais accablé d'une profonde tristesse, & aïant une espece de pressentiment qu'il alloit périr. Les Maures avoient caché leurs effets, leurs femmes & leurs enfans dans des cavernes: le pays étoit montagneux; cependant les Portugais y entrerent, & en même temps ils y furent assaillis de toutes parts par les Maures. Le combat fut long & sanglant; la nuit sépara les combattans.

1464. On reprit les armes le lendemain ; le Roi se trouva dans de grands périls : Edoüard de Menesés fut mis en pieces par les Maures ; plusieurs Seigneurs Portugais éprouverent le même sort, & le Roi lui-même eut bien de la peine à gagner Tetuan, d'où il passa à Ceuta. Là il fit l'éloge de Dom Edoüard de Menesés, & donna à son fils, pour le consoler de sa mort, les Comtés de Valence & de Loulé : ensuite il partit pour le Portugal.

Tandis qu'il étoit encore à Ceuta, les Catalans se révolterent contre D. Juan Roi d'Arragon, à cause de la mort de l'Infant Dom Carlos, qu'ils prétendirent avoir été avancée par la Reine Jeanne sa belle-mere, qui par-là ouvroit le chemin du Trône à son fils Ferdinand. Les Catalans appellerent à leur secours Dom Pedre Connêtable de Portugal, prétendant qu'il étoit le véritable héritier de la Couronne d'Arragon & de Catalogne, comme descendant de leurs anciens Comtes. D. Pedre étoit à Ceuta avec le Roi de Portugal, à qui il communiqua les intentions favorables que les Catalans avoient pour lui. Le Roi les condamna, & lui défendit d'aller en Catalogne ; mais Dom Pedre s'em-

barqua & fit voile vers Barcelone, où il arriva heureusement. Il n'y fut pas plutôt arrivé qu'il y mourut empoisonné. On l'inhuma dans l'Eglise principale de la Ville. 1464.

En quittant Ceuta, le Roi de Portugal prit la route de Gibraltar, où Henri Roi de Castille l'attendoit. La conduite déplorable de ce Prince causoit des troubles affreux dans toute l'Espagne. Henri avoit un penchant extrême pour les femmes, quoiqu'on l'accusât d'impuissance ; il passoit rapidement des bras d'une maîtresse dans les bras d'une autre. Ni Catherine de Sandoval, ni Donna Guiomar ne purent fixer sa légereté, quoiqu'elles fussent les plus belles femmes de son Roïaume. D'un autre côté la Reine son épouse ne menoit pas une conduite plus réguliere. Son temperamment l'entraînoit à la galanterie, & Dom Bertrand de la Cueva, un des plus polis & des plus adroits Cavaliers de l'Espagne, sçut toucher son cœur, & meriter ses faveurs. Les Castillans prétendirent même que le Roi favorisoit leurs amours, dans l'espérance que la Cueva auroit un enfant de la Reine, & que, lui, perdroit par-là le fâcheux titre d'impuissant ; en effet,

1464. la Reine mit au monde une Princesse, qu'on nomma Jeanne, & le Roi la reconnut pour sa fille.

Les Grands de la Castille persuadés que Jeanne provenoit d'un adultere, se révolterent ouvertement : Henri, pour réprimer leur rébellion, implora le secours du Roi de Portugal son beau-frere. Pour l'y engager plus fortement, il lui proposa deux nouveaux mariages. Le premier, de lui Alfonse avec Isabelle de Castille sœur de Henri, & le second de Dom Juan Infant de Portugal, avec Jeanne sa fille. Le Roi de Portugal, qui trouvoit dans cette alliance des avantages considérables, y consentit, & les deux Rois jurerent entre les mains de Dom George Evêque d'Evora d'en observer exactement tous les articles. Cette alliance si solemnellement jurée n'eut aucun effet par l'inconstance du Roi de Castille, & par les malheurs où il se plongea lui-même. Les Grands de son Roïaume toujours mécontens de son gouvernement, reprirent les armes, aïant à leur tête le Marquis de Villena, les Comtes de Placentia, de Benevent, le Grand-Maître d'Alcantara, & l'Archevêque de Tolede. Du propre consentement de Henri, ils

accuserent la Reine d'adultere avec 1464.
Bertrand de la Cueva, & déclarerent la Princesse Jeanne inhabile à succeder à la Couronne, à cause de son illégitimité. Cette premiere démarche fut suivie d'une seconde. Ils s'assemblerent à Placentia, poserent sur une table la statuë de Henri couverte des vêtemens Roïaux, qu'ils lui arracherent & déchirerent, en lui adressant des injures atroces. Quelque 1465.
tems après ils proclamerent Roi Dom Alfonse frere de Henri ; mais celui-ci réprima les desseins de son frere, avec le secours de Loüis XI. Roi de France, & d'Ismaël Roi de Grenade. Alfonse ne survêcut que peu de tems ; 1466.
il mourut subitement, & l'on croit qu'il fut empoisonné.

Dom Juan Roi d'Arragon fit les 1468.
derniers efforts pour engager les Castillans à consentir au mariage de son fils Ferdinand Roi de Sicile, avec Donna Isabelle Infante de Castille. Le Roi de Portugal de son côté pressoit Henri de terminer l'alliance dont ils étoient convenus à Gibraltar. Isabelle aimoit l'Infant d'Arragon ; elle s'étoit promise en secret à ce Prince, & elle travailloit sourdement pour s'assûrer à lui. Elle se comporta avec

1469. tant de fermété & tant d'adresse, qu'elle obtint enfin ce qu'elle souhaittoit.

Sur ces entrefaites Dom Ferdinand frere du Roi de Portugal mourut à Setubal, laissant plusieurs enfans, entr'autres Dom Manuel, que nous verrons monter sur le thrône de Portugal. Sa sœur épousa, peu de jours après la mort de leur pere, l'Infant Dom Juan fils du Roi; Leonor avoit treize ans, & Dom Juan quatorze.

La paix qui regnoit depuis plusieurs années entre l'Angleterre & le Portugal fut interrompuë. Les Anglois prirent douze vaisseaux Portugais revenans de Flandre, chargés de marchandises. Le Roi de Portugal envoïa des Ambassadeurs à Edoüard Roi d'Angleterre, pour s'en plaindre. Edoüard ne répondit rien qui pût satisfaire les Portugais. Ceux-ci armerent, & firent essuïer tant de pertes à leurs ennemis, qu'ils demanderent la paix. On la leur accorda, & elle fut durable.

Alfonse brûloit toujours du desir de porter la guerre en Afrique, & d'y étendre ses conquêtes. Résolu d'enlever aux Maures Arzila, il envoïa sous diférens prétextes Vincent Simoens, hom-

me consommé dans l'art de la Marine, 1470.
& Dom Pedre d'Alcobace Secretaire des dépêches, pour examiner l'état & la situation de la place. Sur leur rapport il leva trente mille hommes, qu'il embarqua sur trois cens huit vaisseaux de toute espece. On partit 1471.
de Lisbonne le quinziéme d'Août; quatre jours après on arriva devant Arzila. Le lendemain on débarqua, on dressa les batteries, & l'on attaqua avec vigueur la place, qui fut enfin forcée. Les Maures se retirerent dans la forteresse & dans leurs Mosquées. Ils s'y défendirent vaillamment, & tuerent un grand nombre de Portugais. Dom Juan Coutigno Comte de Marialva fut de ce nombre. Le Roi & l'Infant Dom Juan son fils, qui l'avoit accompagné à cette expédition, furent extrêmement sensibles à cette perte. Coutigno périssoit dans la fleur de son âge, & les qualités brillantes qu'il rassembloit en sa personne, lui avoient acquis l'estime & l'amitié de toute l'armée. Les Maures, à l'exception des femmes & des enfans, périrent presque tous les armes à la main. Dom Alvarés de Castro Comte de Monsanto fut tué à l'attaque d'une Mosquée; il étoit Ca-

1471. merier Major du Roi, & n'étoit guerres moins estimé, que le Comte de Marialva. Parmi cinq mille prisonniers qu'on fit à la prise d'Arzila, on trouva deux femmes de Muley Xeque & deux de ses fils. Le butin fut considérable, & le Roi en donna une bonne partie à l'armée.

Sur la fin du jour de la prise d'Arzila, le Roi & son fils, qui s'étoient distingués dans cette occasion, se rendirent à la principale Mosquée, où son premier aumônier l'attendoit avec d'autres Prêtres. Le corps du Comte de Marialva étoit étendu au milieu. Le Roi en le voïant se tourna vers son fils, & lui dit : » Que Dieu te » donne les vertus du Comte. Ensuite il l'arma Chevalier avec plusieurs autres Portugais. Il ordonna aussi qu'on donnât également la sépulture aux Maures & aux Chrétiens qui avoient été tués, & changea la Mosquée en Eglise, sous le titre de Nôtre-Dame de l'Assomption. Il accorda à François Coutigno les dignités de son frere le Comte de Marialva; au fils du Comte de Monsanto, les mêmes Charges qu'avoit eües son pere, & le gouvernement d'Arzila à Dom Henri de Meneses Comte de Viana.

Arzila est située sur l'Ocean Atlantique, à dix-sept lieuës du détroit de Gibraltar. Sa fondation est très-ancienne. Les Grecs & les Romains l'appelloient Zela, d'où est venu par corruption Arzila. Les Romains y envoïerent une colonie sous l'Empereur Claude, qui lui donna le nom de Juliolosa. Les Goths l'eurent en leur possession depuis la décadence de l'Empire, jusqu'à l'invasion des Maures. Elle a été plusieurs siecles sous leur puissance, & elle a été célebre par son commerce, par les Belles Lettres qui y fleurissoient, par la magnificence de ses édifices, & par le nombre de ses habitans. Les Ecrivains Arabes prétendent qu'aïant été assiegée par une armée Angloise, elle perdit la plûpart de ses habitans, & que trente ans après, un Roi de Cordoüe la repeupla, & lui rendit son premier lustre. Lorsqu'elle fut prise par les Portugais, Muley Xeque étoit absent, étant occupé à réprimer ailleurs quelques peuplades de Maures qui vouloient se soustraire à son obéïssance. Aïant appris que les Portugais l'assiegeoient, il y accourut avec une puissante armée pour la secourir; mais il arriva trop tard. Alors il re- 1471.

1471. chercha l'amitié du Roi, & lui demanda une entrevûë qui n'eut point lieu; cependant ils conclurent une treve de vingt ans.

Les habitans de Tanger furent si épouvantés de la prise d'Arzila, qu'ils abandonnerent leur ville avec leurs biens, leurs femmes, & leurs enfans. Alfonse en aïant été informé dans l'instant, y envoïa, pour en prendre possession, Dom Juan fils du Duc de Bragance; le Roi y fit, peu de jours après, son entrée: il l'érigea en Evêché, qu'il donna au Prieur de Saint Vincent de Lisbonne, & le gouvernement à Rui de Melo son Capitaine des Gardes, depuis Comte d'Olivença. Tanger a été si célébre de tout temps en Afrique, qu'elle a donné son nom à toute la Province Tingitane dont elle étoit la Métropole. Les Grecs & les Romains l'appelloient Tingi, & les Modernes l'ont appellée Tanjar ou Tanjer. Elle est, comme Azila, sur l'Ocean, avec cette différence qu'elle est sept lieuës plus avant dans le Continent. Les Historiens Arabes prétendent qu'un certain Roi qu'on ne nomme point, maître de toute l'Afrique, de l'Europe & de presque toute l'Asie, en avoit jet-

te les premiers fondemens. D'autres 1471.
Auteurs en attribuent la gloire au Géant Antée ; & Pomponius Mela dit, qu'on y voïoit encore de son temps le bouclier de ce vaillant guerrier. Strabon & Plutarque assurent presque la même chose, en disant que Sertorius, lorsqu'il faisoit la guerre aux Romains dans cette partie de l'Afrique, fit ouvrir le tombeau d'Antée, où l'on trouva des os d'une grandeur prodigieuse. Mais tout cela n'est revêtu d'aucune preuve solide. Tanger sous l'Empereur Auguste secoüa le joug de Bogoh Roi de Mauritanie, & passa sous la puissance de Boech favori d'Auguste ; & en sa considération cet Empereur accorda aux habitans de Tanger les mêmes privileges qu'aux Citoïens de Rome. Claudius un de ses successeurs, lui donna le nom de Julia, en y envoïant une Colonie. Au reste, les arts, les sciences, les armes & le commerce, y étoient également cultivés & y fleurissoient. Lorsqu'Alfonse en fit la conquête, elle avoit encore quatre mille familles. Sa campagne est moins fertile que celle d'Arzila, mais elle est plus agreable, à cause des ruisseaux qui l'arrosent, & de l'air pur qu'on y respire.

1472. Après ces deux conquêtes, Alfonse revint en Portugal, où il fut reçû en triomphe. Par l'entremise de Diegue de Barreiros, il échangea un des fils de Muley Xeque contre le corps de l'Infant Ferdinand son oncle, qu'on transporta à Lisbonne, & delà au Monastere de la Bataille. Un autre fils de Mulei Xeque fut élevé à Lisbonne, & l'on prit un soin particulier de son éducation. Lorsqu'on le rendit à son pere, les Maures l'appelloient Mahomet le Portugais.

1473. Charle Duc de Guienne * étoit fiancé avec Jeanne Infante de Castille. Ce Prince, au lieu de hâter son mariage avec cette Princesse, cherchoit à épouser Marie de Bourgogne. Henri Roi de Castille en aïant été informé, tenta de son côté de marier sa fille au Roi de Portugal. Celui-ci étoit plus à portée de lui rendre service dans la situation presente des affaires, que n'étoit le Duc de Guienne. Aussi il demanda à Alfonse une entrevûë pour déliberer ensemble sur l'alliance qu'il méditoit. L'entrevûë, dit-on, se passa entre Elvas & Badajos; mais le mariage projetté par le Roi de Castille manqua entiérement. Il n'eût été qu'embarrassant pour le

* Fils aîné de Louis XI.

Roi de Portugal. Iſabelle ſœur de 1475.
Henri venoit d'épouſer Dom Ferdinand Roi d'Arragon, en qualité de Princeſſe & d'héritiere de Caſtille, au préjudice de Jeanne, que ſon pere, par une légereté inconcevable, avoüoit tantôt, & tantôt deſavoüoit pour ſa fille. La conduite irréguliere de la Reine, ne contribuoit pas peu à la faire paſſer pour illégitime : mais cela n'étoit pas ſuffiſant pour autoriſer ceux qui la ſoûtenoient telle à la dépoüiller d'une Couronne qui lui appartenoit, d'autant plus qu'ils l'avoient déja reconnuë pour légitime, que la Reine vivoit avec le Roi, que ſon impuiſſance n'étoit point prouvée, que l'adultere prétendu de la Reine avec Bertrand de la Cueva, étoit au rang de ces choſes qu'on peut donner pour vraiſemblables, mais non pas pour certaines.

Cependant Iſabelle Reine d'Arragon, & ſon frere Henri Roi de Caſtille, s'entrevirent à Segovie, & comme Henri mourut immédiatement après ſon retour à Madrid, on accuſa Iſabelle de l'avoir empoiſonné. Il déclara dans ſon teſtament Jeanne ſa fille héritiere de ſa Couronne, & ordonna qu'on lui fît épouſer le

1473. Roi de Portugal. Etant prêt d'expirer, son Confesseur, appellé Pierre Manzuelo, lui demanda à qui le Roïaume appartenoit ? A la Princesse Jeanne ma fille, répondit-il ; & puis il rendit le dernier soupir. Dès qu'Isabelle eût été informée de sa mort, elle se fit proclamer Reine de Castille à Segovie, où elle étoit encore. Le Marquis de Villena, le Comte de Benevent, & l'Evêque de Seguença, chargés du testament de Henri, l'envoïerent au Roi de Portugal. Ils lui manderent en même temps qu'ils étoient dans le dessein de sacrifier leurs biens & leurs vies pour en soutenir la validité, & qu'ils espéroient qu'il ne les abandonneroit point dans une occasion, où il s'agissoit de l'honneur de sa sœur, & de la fortune de sa niéce : Que les douze principales Villes de la Castille étoient dans le même sentiment, ainsi que l'Archevêque de Tolede, & le Duc d'Arevelo, celui d'Albuquerque, le Grand-Maître de Calatrava & plusieurs autres des premiers Seigneurs du Roïaume. Il est à remarquer que ces mêmes Seigneurs avoient été durant la vie de Henri les plus ardens ennemis de la Reine & de l'Infante Jeanne. Aussi le Roi

de Portugal ne fit-il pas grand cas 1475
de leurs offres. Il sçavoit que leur haine & leur avarice qu'ils ne pouvoient assouvir que dans le trouble & la division, étoient les seuls mobiles qui les faisoient agir.

Toutefois Alfonse, qui étoit à Estremoz, assembla son Conseil, à qui il fit part du testament du Roi Henri. Tout le Conseil lui dit, qu'il étoit de sa gloire & de son devoir d'accepter le mariage qu'on lui proposoit, & d'entreprendre même la guerre, si elle étoit nécessaire, pour soûtenir les droits de sa niéce sa future épouse. Dom Ferdinand Duc de Bragance fut seul d'un avis contraire. » Seigneur,
» dit-il parlant au Roi, qui sont ceux
» qui veulent vous engager dans cet-
» te guerre ? Ce sont l'Archevêque
» de Tolede, le Duc d'Arevelo, les
» enfans de Dom-Juan Pacheco, &
» Dom Pedre Giron, ceux même qui
» n'ont rien oublié pour ternir la ré-
» putation de la Reine votre sœur,
» & pour ôter la Couronne à l'Infan-
» te Jeanne ; qui se sont soulevés
» contre le Roi son pere, & qui ont
» allumé le feu de la discorde dans
» toute la Castille. Avant de s'enga-
» ger sur leur parole dans une guer-

1473. » re, il faudroit leur demander les » raiſons, qui les ont portés à changer de ſentiment ſi ſubitement. » Vous verriez alors que ce n'eſt ni » par équité, ni par juſtice, mais par » l'eſpérance d'augmenter leurs domaines, qui ne ſont déja que trop » conſidérables. S'ils avoient la même eſpérance du côté d'Iſabelle, ils » abandonneroient bien-tôt le parti » de Jeanne. Mais, dit-on, leurs intentions ſont ſinceres. En avez-vous » quelques preuves authentiques? » Vous ont-ils livré quelque place; » vous ont-ils donné quelque ôtage? » Ils n'ont fait rien de tout cela encore, & on les écoute, & on veut » entreprendre une guerre ſur leur » parole; certes c'eſt vouloir ſe faire » illuſion gratuitement, c'eſt vouloir » ſervir abſolument de prétexte à leur » ambition & à leur méchanceté: » c'eſt oublier qu'Iſabelle eſt adorée » dans la Caſtille, & Jeanne déteſtée; d'ailleurs, la haine qui eſt entre les Portugais & les Caſtillans, » ne permettra jamais la réünion de » deux nations; & ſi le Roi épouſe » Jeanne, ſa gloire eſt intereſſée dès » ce moment à conſommer cet ouvrage; ouvrage dangereux à entrepren-

» dre. S'il ne l'épouſe point au con- 1473.
» traire, il peut la ſecourir comme ſa
» niece, & il peut faire la paix avec
» ſes ennémis, au cas que ſes affaires
» n'aïent pas un heureux ſuccès, ſans
» riſquer ſa gloire, ſon Etat, ſon
» honneur. Il eſt donc de la derniere
» conſéquence de délibérer plus mûre-
» ment ſur une affaire auſſi importan-
» te; il en eſt encore tems: qu'on profi-
» te de mon conſeil, & qu'on ſe laiſ-
» ſe moins éblouïr par les apparences.

Comme le Duc de Bragance étoit oncle de la Reine d'Arragon, ſon diſcours ne fit aucune impreſſion ſur les eſprits: au contraire on tâcha de ramener ce Duc au ſentiment general du reſte du Conſeil; mais ce fut inutilement; il perſiſta dans le ſien, que l'Archevêque de Liſbonne, un des plus ſages & des plus judicieux hommes de ſon temps, embraſſa auſſi. Le Roi aïant réſolu d'accepter ce que les Caſtillans lui propoſoient, leur envoïa Lopez d'Albuquerque, pour les aſſurer de ſa protection & de ſon ſecours. Iſabelle de ſon côté fit partir 1474.
un Religieux, pour détourner le Roi de Portugal d'une guerre injuſte, & pour lui offrir en mariage Jeanne ſœur du Roi Ferdinand ſon époux, & Jean-

1474. ne sa niéce pour le Duc de Viseo son neveu. Le Roi répondit à cette espece d'Ambassadeur, qu'il passeroit dans le monde pour un mauvais oncle, pour un Prince lâche, & pour un Roi sans honneur, s'il ne défendoit les intérêts de sa niéce.

Après cette réponse on ne songea plus qu'à la guerre : On leva de part & d'autre des troupes : toutefois, avant d'en venir à des hostilités, le Roi de Portugal envoïa à Ferdinand & à Isabelle, qui étoient à Valladolid, Rui de Souza en qualité d'Ambassadeur. Souza aïant été présenté au Roi & à la Reine, leur tint ce discours : Qu'ils n'ignoroient pas que l'Infante Jeanne étoit héritiere légitime de la Couronne de Castille. Qu'elle avoit été reconnuë pour telle, deux fois durant la vie du Roi Henri son pere, & que la premiere personne qui avoit souscrit à cette reconnoissance, c'étoit Isabelle elle-même qui vouloit aujourd'hui la chasser d'un Trône qui lui appartenoit si justement. Que Henri en mourant, instant où la verité se dévoile presque toujours, lui avoit confirmé le titre de sa fille, & nommé pour son tuteur le Roi de Portugal, engagé par-là même

même à soûtenir les droits de Jeanne à 1474.
la Couronne de Castille, si quelqu'un vouloit les lui disputer. Que cependant il consentoit qu'on remît entre les mains d'arbitres le different; promettant de s'en rapporter à leur décision, & que si on refusoit cette voïe d'accommodement, il auroit recours aux armes. On répondit à Souza, que personne n'étoit mieux informé que le Roi de Portugal de l'état de Jeanne; qu'il étoit tel, qu'il lui fermoit tous les chemins qui conduisent au Trône; qu'ils consentoient cependant de s'en rapporter à des arbitres, à condition qu'on n'éxigeroit point d'eux de sortir de la Castille durant le temps de l'arbitrage.

Cette réponse n'accommoda point le Roi de Portugal, il continua de lever des troupes, & il fit dire à l'Archevêque de Tolede, au Marquis de Villena & à leurs partisans, le tems où il se mettroit en campagne, & par quel endroit il comptoit attaquer la Castille. C'étoit du côté de Zamora. Ferdinand & Isabelle se mirent aussi en état de se défendre & d'attaquer, & travaillerent en même temps à regagner l'Archevêque de Tolede, & leurs adhérans. Ils alloient de Ville:

1474. en Ville pour animer les troupes, & pour encourager les habitans. Jean d'Ulloa commandoit dans Toro pour la Princesse; ils tenterent, mais vainement, sa fidélité. Le Marquis de Villena fit transporter Jeanne, d'Escalona à Placentia, & fit avertir le Roi de Portugal de s'y rendre en diligence. Celui-ci en partant laissa le Gouvernement du Roïaume à Dom Juan son fils, voulant que le Roïaume lui restât, en cas qu'il vînt à mourir; ou qu'il demeurât maître de celui de Castille. Sur ces entrefaites l'Epouse de l'Infant Dom Juan son fils, mit au monde un Prince, qu'on nomma Alfonse. Le Roi ordonna qu'il succederoit après son pere au Roïaume de Portugal, quand même son aïeul auroit des enfans de la Princesse Jeanne, & il regla que le Portugal seroit toujours un Roïaume séparé du Roïaume de Castille.

1475. Alfonse partit d'Arouches, avec six mille six cens chevaux, & quatorze mille hommes d'infanterie, sans compter les Volontaires & ceux qui conduisoient le bagage. Dom Diegue Barreiros le précéda avec un détachement, pour reconnoître les chemins. Le Marêchal D. Ferdinand Coutigno

suivit Barreiros avec un autre, pour marquer les campemens, ou les logemens. Martinés Chichorro Major Général de l'armée partit ensuite avec la Cavalerie légere, après laquelle marchoit l'avant-garde commandée par Lopez d'Albuquerque Camerier-Major du Roi. Après l'avant-garde suivoit le bagage, & ensuite le corps de l'armée, où le Roi étoit en personne. Afin de se faire voir à ses soldats, Alfonse se détachoit quelquefois de l'endroit où il étoit, parcouroit les rangs, & animoit les troupes par ses discours & par ses libéralités. Les Comtes de Faro, de Penela, de Monsanto, de Loulé, Dom Henri de Menesés, & le Duc de Guimaraens Connêtable du Roïaume étoient tous à l'arriere-garde. Le Roi arriva bientôt à Plazentia, & y trouva le Duc d'Arevelo, le Marquis de Villena, avec plusieurs autres Seigneurs Castillans, qui le reçûrent avec de grandes démonstrations de joïe. Ils le conduisirent dans le Château, où la Reine Jeanne l'attendoit. Peu de jours après la premiere entrevûë, il la fiança, & jamais le peuple n'avoit témoigné tant de contentement. Alfonse & Jeanne furent généralement reconnus pour Rois de

1475.

1475. Castille, non-seulement par ceux qui se trouverent dans la Ville, mais par ceux même qui en étoient absens, qui en écrivirent au Roi, ou qui lui envoïerent des Députés. Alfonse dès ce moment prit le titre de Roi de Portugal & de Castille, & il n'attendoit que la dispense de Rome, pour terminer son mariage avec Jeanne: mais Ferdinand & Isabelle faisoient agir tous les ressorts imaginables à la Cour de Rome, pour qu'on la leur refusât.

Dès qu'ils sçûrent qu'Alfonse avoit fiancé Jeanne, & qu'il s'intituloit Roi de Portugal & de Castille, ils s'intitulerent aussi Rois de Castille & de Portugal, & ajoûterent à leurs armes celles de ce dernier Roïaume. En même temps ils firent partir des troupes du côté de Badajos, avec ordre d'entrer dans le Portugal & d'y faire le dégât; ce qu'elles executerent. Le Portugais donna des ordres, pour mettre à couvert la frontiére de ce côté-là, & laissa à Alfaiates Dom Pedre d'Albuquerque, & Juan Galvam Evêque de Conimbre, pour commander sur toute la frontiere de la Province de Beira. Pierre Alvarés de Soto-mayor Gallicien s'empara au nom

du Roi de Portugal de Tui & de 1475.
Baïonne en Galice.

La Reine Jeanne écrivit alors à tous les Magiſtrats des Villes & des Cités, pour les engager dans ſes intérêts, & pour leur repréſenter l'injuſtice du Roi & de la Reine d'Arragon. Alfonſe ſon futur époux ſe rendit à Arevelo, où Juan d'Ulloa lui fit dire qu'il tenoit Toro pour lui, mais qu'il falloit qu'il s'y rendît promptement, pour obliger Rodriguez d'Ulloa ſon frere à lui rendre le Château. Alfonſe s'y rendit. Rodriguez Ulloa étoit ſorti du Château, & il y avoit laiſſé ſon épouſe. Cette femme s'y defendit avec une valeur peu commune ; cependant elle fut contrainte de le remettre entre les mains du Roi de Portugal, qui en donna le commandement à Jean d'Ulloa. Alfonſe de Valence Marêchal de Caſtille ouvrit les portes de Zamora au Portugais, qui s'y tranſporta avec la Princeſſe Jeanne. Ils y furent reçûs avec un applaudiſſement univerſel, & l'Archevêque de Tolede ſe diſtingua dans cette occaſion. Le Roi laiſſa le gouvernement de la place au Marêchal : en arrivant à Toro, la Reine Jeanne ſa ſœur veuve de Henri, &

1475. mere de l'Infante Jeanne, mourut. Dans la suite des temps son corps fut transporté dans la grande Chapelle de Saint François de Madrid. Cette Princesse eut peu de vertus & beaucoup de vices. Sa conduite légere, indiscrete & scandaleuse fut la source de tous les malheurs de sa fille, & des troubles de l'Espagne.

Cependant la Reine Isabelle étoit à Tolede, & le Roi Ferdinand son mari à Valladolid. L'un & l'autre se donnoient tous les mouvemens nécessaires, pour lever beaucoup de troupes. Ils avoient déja sur pied douze mille chevaux & trente mille hommes d'infanterie. Lorsque cette armée fut assemblée, elle marcha vers Toro, & prit sur sa route quelques postes fortifiés, qui étoient à la garde de Pierre d'Avendaño Gouverneur de Castro-Mendo. L'Arragonnois fit pendre ceux qui les défendoient. En arrivant à Toro, on eût cru que le Roi de Portugal sortiroit pour livrer bataille; mais il en fut empêché par la dispersion de ses troupes, qui étoient en différentes Villes assez éloignées les unes des autres. L'armée Espagnole campa aux environs de Toro, & Ferdinand envoïa au Roi de Portugal, Gomez

Manrique, pour lui proposer de s'en retourner dans ses Etats avec son épouse, & de remettre la décision de leur differend au Jugement du Pape, ou de le terminer par un combat singulier, afin d'épargner le sang de leurs sujets; & que le vainqueur donneroit à l'épouse du vaincu un Domaine tel que des gens sages & éclairés jugeroient à propos. Le Roi de Portugal lui fit dire, qu'il auroit dû faire ces propositions, avant qu'on eût armé de part & d'autre; que cependant il accepteroit & la médiation & le défi qu'il lui proposoit, à condition qu'il commenceroit lui-même par vuider la Castille, & qu'il lui remettroit en ôtage son épouse Isabelle, comme il lui remettroit son épouse Jeanne; Ferdinand traita cette proposition de ridicule, & toute la négociation fut rompuë. 1475.

Trois jours après que l'armée Espagnole fût arrivée devant Toro, Dom Pedre d'Avendaño se jetta dans la ville avec trois cens cinquante hommes, & il assura Alfonse que s'il n'étoit pas prêt à livrer bataille à ses ennemis, qu'il les feroit bientôt décamper de devant Toro. Il tint sa parole. Il arrêtoit tous les convois & enlevoit

1475. tous leurs partis; enforte que Ferdinand ne pouvant fubfifter devant cette place, fe retira à Medina del Campo, avec tant de précipitation, qu'Alfonfe l'eût battu & défait, s'il l'eût pourfuivi. Cette retraite, & ce qui s'étoit paffé au fujet du défi, mirent Ifabelle dans une fureur extrême contre le Roi fon mari. Elle partit foudain de Tordefillas, fe rendit au camp & reprocha avec aigreur à Ferdinand fa retraite, & le refus qu'il avoit fait du combat fingulier, qu'on avoit propofé, & qui avoit été accepté. Ferdinand s'excufa fur les conditions; mais Ifabelle qui avoit un courage mâle, lui dit, qu'il étoit de fon honneur de l'accepter, à quelques conditions que ce fût. L'argent vint à leur manquer: l'argent foûtient le courage des foldats, & gagne les peuples. Le Clergé leur accorda la moitié de l'argent qui étoit dans les Eglifes. En même temps Dom Rodrigues Manrique leur foûmit une grande partie des places, que le Marquis de Villena & fes adherans occupoient dans le Roïaume. Peut-être ne les foûmit-il que de concert avec eux, ils étoient capables de tout. Alfonfe vit cette perte avec chagrin, d'autant plus qu'il ne voïoit

point dans le peuple ce zéle vif qui l'anime, lorsqu'il s'intéresse sincérement pour quelqu'un. Cela l'engagea à faire dire à Ferdinand, par Dom Pedre Gonçalez de Mendoce Cardinal, qu'il renonceroit à tous les droits qu'il avoit par sa femme à la Castille, pourvû qu'il voulût lui céder toute la Galice, avec les Villes de Toro & de Zamora, sans les assujettir à aucune redevance. Ferdinand & son Conseil trouverent la proposition juste; mais Isabelle la rejetta avec mépris, protestant qu'elle aimeroit mieux tout perdre, que de ceder dans son Roïaume la moindre chose au Roi de Portugal. 1475.

La Ville de Leon faillit à tomber entre les mains des Portugais, & celle de Burgos, où commandoit Jean de Zuniga, leur eût été enlevée, si Alfonse ne l'eût secouruë. L'Archeque de Tolede & le Marquis de Villena l'accompagnerent dans cette expédition. Le Comte de Bénévent l'avoit abandonnée; il s'étoit retiré avec trois cens lances dans un Château, qu'Alfonse attaqua en allant sécourir Burgos. Au premier assaut qu'il donna au Château, le Comte de Peña-Major, Rui Pereira, & Dom Diegue

1475. de Castro se distinguerent. Dom Alvarés Coutigno, fils du Marêchal, y périt avec plusieurs Portugais de considération. Leur perte jetta Alfonse dans une colére très-vive contre le Comte de Benevent, qu'il attaqua, qu'il pressa & qu'il força enfin de se rendre. Il le retint prisonnier & renvoïa la garnison, conservant la Ville, où il laissa des troupes pour la garder. Sur ces entrefaites, il apprit que les habitans de Zamora, étoient sur le point de se rendre aux Espagnols; Alfonse rebroussa chemin, fit une diligence incroïable, & arriva à Zamora, où il dissipa la faction qui lui étoit contraire. Donna Leonor de Pimentel, Duchesse d'Arevelo lui demanda & obtint la grace & la liberté du Comte de Benevent.

La démarche que le Roi de Portugal avoit été obligé de faire, pour se conserver Zamora, avoit tout l'air d'une fuite. Isabelle la regarda & la fit envisager ainsi aux peuples Castillans; ce qui causa une défection entiere de leur part. Pour comble d'infortune, une mortelle langueur s'empara des Portugais; ils ne respiroient que le repos, & ne soupiroient qu'après leur patrie. Plusieurs en mouru-

rent, & leur mort acheva de décourager les autres. On prétend même qu'ils étoient les auteurs de la conspiration de Zamora, pour empêcher Alfonse d'aller à Burgos. Le Marquis de Villena lui proposa dans ces fâcheuses conjonctures, de s'avancer jusqu'à Madrid ; le Roi le refusa, & le Marquis s'en doutoit bien ; il en fut même bien-aise, parce que ce refus lui fournissoit un prétexte pour l'abandonner. Il traita avec Isabelle & Ferdinand ; cependant il le fit en secret, afin de se ménager Alfonse, en cas que sa négociation avec Isabelle échoüât. Le Roi de Portugal demanda de l'argent à ses sujets, qui lui en refuserent, en disant qu'il ne falloit pas ruïner un Roïaume pour en gagner un autre. 1475.

Les Castillans firent une course dans le Portugal, & s'y emparerent d'une Ville que l'Infant Dom Juan, qui étoit pour lors à Estremoz, reprit aussi-tôt. Ferdinand Galindo fameux Chevalier d'Alcantara, commandoit les troupes Espagnoles, qui étoient entrées dans le Portugal ; D. Juan envoïa contre lui Dom Juan de Silva son Camerier-Major. Ils étoient tous deux jeunes & vaillans, & tous

1475. deux brûloient du désir de mesurer leurs épées. Ils ne tardérent pas à se rencontrer ; ils se chargérent avec une impétuosité inconcevable ; l'un & l'autre se percerent de leurs lances ; Galindo mourut sur le champ de bataille, & Sylvane lui survêcut que dix-sept jours.

L'automne expiroit en Espagne, & l'on commençoit à y ressentir les rigueurs de l'hyver. Cela obligea Alfonse à licencier les soldats malades, afin qu'ils pussent se faire guérir plus commodément dans leurs maisons. En même temps il envoïa des ordres au Prince son fils, pour qu'il vînt le joindre. Dom Juan se mit en devoir d'obéïr au Roi son pere ; mais Pierre de Pareja Corrégidor de Zamora avertit le Roi qu'on devoit enlever son fils sur la route, en un endroit qu'il lui indiqua. Alfonse en donna avis à son fils, qui étoit déja arrivé à Mirande dans la Province de Tra-os-montes. Dom Juan aussi-tôt s'en retourna à la Guarde, ville de la Province de Beira.

C'étoit François de Valdez, à qui Alfonse avoit confié la garde du pont de Zamora, qui devoit livrer l'Infant à Isabelle. Cette Princesse ne

doutant point que la trahison de Valdez ne réüssît, avoit fait avancer les troupes nécessaires pour le soûtenir; non contente de ces troupes, elle fit quitter le siege de Burgos à Ferdinand son mari, pour qu'il assistât à la prise de l'Infant de Portugal. Alfonse de son côté se rendit à Zamora, & se présenta aux portes de la premiere tour, qu'on refusa de lui ouvrir. Cela le confirma dans tout ce qu'on lui avoit dit, au sujet de Valdez. Il voulut les faire briser, mais Valdez se défendit, & plusieurs Portugais, entr'autres, Dom Tristan Coutigno & Juan Alvarés Pereïra, perdirent la vie dans cette occasion. Le Comte de Villareal, le fils du Comte de Monsante, Jean de Lima & Jean de Souza y furent dangereusement blessés. 1475.

Le desordre & la confusion regnoient dans la Ville. Les habitans, pour montrer au Roi de Portugal qu'ils n'avoient aucune part à la rébellion de Valdez, lui offrirent toute sorte de secours, pour le réduire à son devoir; mais Alfonse les remercia, & par le conseil de l'Archevêque de Tolede, il s'en retourna à Toro. Dès qu'il y fut arrivé, il écrivit à Dom Juan son fils de lever au-

1475. tant de troupes qu'il le pourroit, & de le venir joindre inceſſamment, parce qu'il étoit réſolu de terminer la guerre par une bataille générale. En conſéquence d'un pareil deſſein, il ſe mit en campagne, & envoïa un Héraut au Roi d'Arragon, pour le provoquer au combat. Ferdinand le refuſa, & Iſabelle ſon épouſe l'accuſa de lâcheté; mais les gens habiles dans l'art de la guerre, trouverent qu'il avoit fait ſagement.

Alfonſe entra dans Toro, laiſſant ſes troupes battre la campagne. Elles livrerent pluſieurs combats aux Caſtillans, où il y eut beaucoup de ſang répandu. Alvarés de Mendoce eſcortant un convoi, le Comtè de Peña-Major le rencontra & l'inſulta. On en vint aux mains, & le combat dura cinq heures de ſuite, ſans que la victoire penchât d'aucun côté. Enfin les Portugais furent obligés de ſe retirer; mais les Caſtillans perdirent beaucoup de monde. La retraite des Portugais enfla le courage d'Iſabelle: vive & préſomptueuſe, elle dit qu'on battroit également partout les Portugais, ſi ſon mari pouvoit ſe déterminer à les attaquer. Enſuite elle fit tous ſes efforts pour l'engager à s'avancer juſ-

qu'à Toro. Ferdinand eut cette complaisance pour elle. Alors il envoya à Alfonse, pour lui dire que s'il vouloit en venir à une bataille, il ne demandoit pas mieux ; mais Alfonse se tenant enfermé dans Toro, lui répondit, qu'il ne pouvoit pour le present accepter ses offres, parce qu'il attendoit de nouvelles troupes, & qu'il vouloit laisser reposer celles qu'il avoit. Ferdinand ne pouvant ou n'osant l'attaquer dans Toro, marcha du côté de Zamora. 1475.

On étoit déja au commencement du mois de Janvier de l'année 1476. lorsque l'Infant Dom Juan partit de la Guarde pour joindre le Roi son pere. Il força saint Felix sur sa route, & Ledesma lui ouvrit ses portes. Son arrivée à Toro y ramena la joïe, & ranima le courage abattu du Duc d'Arevelò & du Marquis de Villena, qui comme nous avons déja dit, travailloit en secret à se reconcilier avec le Roi & la Reine d'Arragon. L'un & l'autre lui offroit le titre de Duc de Plaisance, & il alloit accepter le parti qu'on lui proposoit, lorsque l'arrivée de l'Infant de Portugal le fit changer de sentiment, dans l'espérance qu'il conçût de faire encore son 1476.

1476. fort meilleur avec le Portugais, qui persistoit toujours dans la résolution de livrer bataille aux Espagnols. L'Archevêque de Tolede l'accompagnoit par-tout : son zéle étoit sincere, & aussi désintéressé, que celui du Marquis de Villena l'étoit peu.

Quinze jours après l'arrivée de l'Infant, Alfonse se mit en devoir d'aller chercher Ferdinand du côté de Zamora. Il laissa la Reine dans Toro, où le Duc de Guimaraens, & le Duc de Villareal devoient commander pendant son absence. Cependant le Cardinal de Mendoce travailloit avec ardeur à un accommodement. Ferdinand & Isabelle ne demandoient pas mieux ; ils nommérent même pour leurs Plénipotentiaires l'Admirante de Castille, & le Duc d'Albe ; Alfonse nomma pour les siens Dom Alvarés de Portugal, fils du Duc de Bragance, & Rui de Souza ; les Plénipotentiaires amenerent chacun de leur côté un Jurisconsulte. Le Douro forme une petite Isle, non loin de Toro ; les Ministres choisirent cet endroit, pour y tenir leurs assemblées, qui n'aboutirent qu'à faire voir clairement, que les armes seules pouvoient décider du diffé-

tend des Rois d'Arragon & de Portugal. 1476.

Alfonse voïant que la campagne devenoit impraticable, à cause de l'hyver, reprit le chemin de Toro, pour y laisser reposer son armée. Il marchoit lentement & enseignes déploïées. Ferdinand crût que l'ennemi le bravoit : craignant d'ailleurs qu'on ne taxât de lâcheté le refus qu'il avoit fait d'en venir à une action générale avec les Portugais, il résolut de les poursuivre, & de les attaquer s'il les joignoit. Il divisa son armée en plusieurs corps, dont il donna le commandement à Henri Henriqués son Majordome, à Dom Pedre de Mendoce Cardinal, au Duc d'Albe, à Alfonse Henriqués Admirante de Castille, à Henri Henriqués d'Albe de Liste, à Dom Garcie Osorio neveu du Marquis d'Astorga, à Dom Alvarés de Mendoce Comte de Castro, à Guttiere de Cardeñas, à Pierre de Velasco, & à plusieurs Officiers de distinction. Cependant Alfonse continuoit sa marche, ne se doutant point que ses ennemis le suivissent, & il avoit déja traversé une montagne, qui est entre Toro & Zamora, lorsqu'il s'en apperçut.

1476. Auſſi-tôt il rangea ſes troupes en bataille. Il confia l'avant-garde à Rui Pereïra ; Dom Alfonſe Comte de Faro le ſoûtenoit avec un corps de troupes : l'élite de l'armée formoit l'aîle gauche, où commandoit l'Infant D. Juan, ſoûtenu par un détachement, où étoit l'Evêque d'Evora. L'aîle droite fut donnée à commander à l'Archevêque de Tolede, au Duc de Guimaraens, à Dom Pedre de Meneſes, & au Comte de Villareal. Dom Juan de Caſtro Comte de Monſanto conduiſoit l'arriére-garde ; & le Roi étoit dans le centre de la bataille. L'Infant Dom Juan fit un détachement, à l'exemple de l'Arragonois, pour voltiger ſur les aîles, avec ordre d'aller au ſecours de ceux qui ſeroient d'abord les plus maltraités. Lorſque les deux armées furent près l'une de l'autre, Ferdinand fit défier en combat ſingulier Alfonſe. Celui-ci répondit au Herault : » Dites au Prince de Sicile qu'il s'agit préſentement d'une » bataille générale, & non d'un combat particulier. « Immédiatement après on ſonna la charge, les armées s'ébranlérent, & fondirent l'une ſur l'autre.

L'Infant Dom Juan chargea d'a-

bord avec six escadrons, & Gonçalez 1476.
Vaz de Castelbranco, avec cent vingt chevaux d'élite qu'il commandoit, chargea avec ce Prince; son fils Martin qui n'avoit encore que quinze ans, montra dans cette occasion une valeur & une prudence consommée. Les Castillans soûtinrent leur choc avec intrépidité. Alfonse piqué de leur résistance, partit avec le centre de l'armée, tomba sur eux, & combattit plus en Soldat qu'en Capitaine. Il étoit suivi & secondé par le Comte de Faro; le combat fut long & opiniâtre, sans que la victoire se déclarât ni pour les Portugais ni pour les Castillans: alors ceux-ci formerent plusieurs détachemens, & allerent attaquer quelques corps de troupes, qui étoient rangés en bataille sur le Douro, persuadés, s'ils les rompoient, que le reste de l'armée ne tiendroit pas contre leurs efforts. L'Archevêque de Tolede, le Comte de Monsanto, le Duc de Guimaraens, & le Comte de Villareal s'étant apperçus du dessein des ennemis, marcherent fiérement du côté de la riviere, pour soûtenir leurs troupes, & pour repousser ceux qui venoient les attaquer. Le carnage fut grand

1476. dans cet endroit ; mais le courage cedant au nombre, les Portugais inférieurs aux Castillans, furent obligés de reculer. Ce petit avantage redoubla l'ardeur des ennemis : ils attaquent, pressent, enfoncent enfin tout à fait les Portugais, & les mettent en fuite, malgré la valeur des Chefs, & surtout de Dom Edoüard d'Almeida, qui portoit l'étendart Roïal. Il fit des efforts incroïables de valeur, pour empêcher qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Aïant perdu une main, il tint l'étendart de l'autre ; celle-ci lui aïant été coupée encore, il le saisit avec le bras & les dents, & le garda, jusqu'à ce qu'enfin percé de coups il tomba mort sur la place.

Alfonse furieux voulut aller dégager Edoüard ; mais ceux qui l'environnoient l'en empêcherent, en lui conseillant de se retirer : voïant qu'il n'y avoit plus rien à espérer, il se retira suivi de Gomez de Mirande Prieur de Saint Marc en Castille, depuis Evêque de Conimbre. Ils arriverent sur la fin du jour à Castro Nuño, où Pierre d'Avendaño les reçut, & fit tout ce qu'il put pour consoler Alfonse.

L'Infant Dom Juan, au commencement de la déroute de l'armée Portugaise, rallia quelques troupes, & se retira sur une hauteur avec tant d'ordre, que les ennemis n'oserent non seulement l'attaquer, mais même profiter entierement de leur victoire. Dom Juan aïant rencontré dans se retraite Dom Henri Comte d'Albe de Liste avec un corps de Castillans, les tailla en pieces, & fit prisonnier le Comte. 1476.

Le Roi d'Arragon s'étoit placé à l'arriere-garde de son armée, pour être en état de fuïr, au cas que la victoire se fût déclarée pour les Portugais. Comme il étoit sur une colline, il voïoit tout ce qui se passoit. Les premiers succès de l'Infant Dom Juan & la valeur qu'Alfonse montra en chargeant ses troupes, lui firent croire qu'elles étoient vaincuës. Sans examiner de plus près la chose, il prit la route de Zamora avec sa garde, & il y arriva à l'entrée de la nuit, sans savoir s'il étoit vaincu ou vainqueur. Cette retraite précipitée, qui avoit tout l'air d'une fuite honteuse, fut cependant regardée par ses flateurs, comme le trait d'une prudence rare,

1476. Les Castillans charmés d'avoir entre leurs mains l'étendart Roïal des Portugais, le donnerent en garde à Dom Pedre Velasco, & à Dom Pedre Tête de Vache. Ils le porterent en triomphe jusqu'à Zamora, & leur joïe étoit inconcevable. Gonçalés Perés aïant rencontré ceux qui le gardoient, fondit sur eux, les rompit, leur enleva l'étendart, & le presenta à l'Infant Dom Juan, qui lui permit pour sa récompense de le porter pour ses armes. Cependant les Historiens Espagnols nient que Gonçalés Perés ait arraché l'étendart aux Espagnols.

L'Infant de Portugal, comme nous avons dit, s'étoit retiré sur une colline après la bataille. Là il fit sonner l'appel, à la Portugaise, & allumer des feux, afin que les fuïards pussent le joindre. Son intention étoit d'attaquer le lendemain à la pointe du jour un corps de troupes Castillannes, qui étoient campées dans la plaine. Mais les Espagnols le prévinrent, & se retirerent, quelques efforts que fissent le Cardinal de Mendoce & le Duc d'Albe, pour les retenir & les obliger à attaquer de nouveau les Portugais. L'Infant voulut malgré leur retraite rester trois jours sur le champ

de bataille, comme c'étoit la coûtu- 1476.
me en ce tems-là; mais l'Archevêque de Tolede lui fit quitter ce dessein, à cause des chevaux qui souffroient beaucoup. L'Infant prit la route qui conduisoit à Toro, enseignes déploiées, tambour battant, & lentement. On peut dire que les Portugais quoique vaincus, acquirent beaucoup de gloire en cette journée.

Dès que l'Infant fut arrivé à Toro, son premier soin fut de demander des nouvelles du Roi son pere. Personne ne put lui en donner. On avoit envoïé battre la campagne pendant la nuit, pour tâcher de découvrir le lieu de sa retraite; mais cette recherche avoit été inutile. La désolation étoit parmi les Portugais, & le Duc de Guimaraens & le Duc de Bragance paroissoient inconsolables. On étoit dans cette situation, lorsqu'on fut informé de l'endroit où le Roi étoit. La tristesse fit place à la joïe; elle fut si vive, qu'on n'auroit jamais soupçonné les Portugais d'avoir perdu la veille une bataille.

Sur ces entrefaites, on reçut la garde-robe qu'Alfonse avoit dans le Château de Zamora; Ferdinand la lui renvoïoit, pour lui faire voir que cet-

1476. te Forteresse n'avoit pû résister à ses armes victorieuses. L'Archevêque de Tolede, que rien ne pouvoit détacher des intérêts d'Alfonse, ayant appris que les ennemis ravageoient ses terres, demanda au Roi de Portugal la permission d'aller combattre & réprimer les Castillans; Alfonse le lui permit, & voulut que Dom Garcie de Menesés l'accompagnât dans cette expédition avec un corps de troupes. A son retour Alfonse le fit partir avec le Prince Dom Juan pour le Portugal, afin d'en défendre les frontieres contre les Castillans, qui les menaçoient de tous côtés.

Le Duc de Villa Hermosa, & le Comte de Treviño, assiegeoient Pierre Rodrigués Vandarra dans Catala Piedra. Malgré la vigueur de leurs attaques, ils ne purent l'obliger ni de gré ni de force à se rendre. Vandarra soûtenoit leurs assauts avec une valeur qui les désesperoit; il brisoit leurs machines, rompoit leurs échelles, & les accabloit de pierres & de traits. Non content de se défendre, il sortoit souvent en campagne, perçoit jusqu'à leurs retranchemens, & leur tuoit leurs meilleurs soldats. Ferdinand voïant qu'ils perdoient leur

leur tems devant cette place, leur ordonna de promettre à Vandarra de lever le siege, à condition qu'il resteroit une année entiere, sans rien entreprendre contre les Castillans. Vandarra manquoit de vivres, & avoit consumé presque toutes ses autres munitions. Craignant, s'il refusoit le parti qu'on lui proposoit, d'être forcé, il l'accepta : les ennemis leverent le siege, & coururent pour défendre le territoire de Salamanque, où le Roi de Portugal mettoit tout à feu & à sang. 1476.

*Fin du douziéme Livre.*



# HISTOIRE
## DE
# PORTUGAL.

## LIVRE TREIZIE'ME.

1476. LA perte de la bataille de Toro sembloit devoir faire renoncer le Roi de Portugal, à toutes ses prétentions sur la Castille ; mais au lieu de produire cet effet, elle ne servit qu'à le rendre plus ardent à les faire valoir, & que plus attentif à susciter des ennemis au Roi d'Arragon. La France parut à Alfonse la seule Puissance digne d'être opposée à l'ambition démesurée de ce Prince fourbe & dissimulé. Pour cet effet, il envoïa à Loüis XI. Dom Alvarés d'A-

taïde en qualité d'Ambaſſadeur, pour engager ce Monarque dans ſes intérêts. Loüis parut extrêmement content de l'Ambaſſade d'Ataïde; il le combla d'honnêtetés, & lui promit tout ce qu'il falloit, pour le tromper. Ataïde, trop borné pour pénétrer dans la ſombre politique de ce Prince, crut ſinceres toutes les marques d'affection, qu'il reçut de ſa part. Il en fit un récit ſi pompeux à ſon Maître, qu'Alfonſe ſe détermina à paſſer en France, pour hâter avec Loüis la Ligue offenſive & défenſive, qu'il avoit projettée contre le Roi d'Arragon. 1476.

Alfonſe quitta donc la Caſtille, & revint en Portugal, pour ſe préparer à ce voïage imprudent. Voulant emmener Vandarra avec lui, il donna ſon gouvernement de Canta-la-piedra, à Alfonſe Perés de Vivero. Il laiſſa Pierre d'Avendaño à Caſtro-Nuño, à la place de Dom Juan Ulloa, qui étoit mort; & il confia la Ville de Toro au Comte de Marialva, à qui il fit épouſer une des filles d'Ulloa, pour récompenſer dans ſes enfans la fidélité avec laquelle ce Caſtillan l'avoit toujours ſervi. Ulloa & Avendaño furent les ſeuls Eſpagnols

1476. qui n'abandonnerent jamais Alfonse; tous les autres Castillans lui tournerent le dos avec la Fortune.

Après ces changemens faits dans les places qu'Alfonse occupoit dans la Castille, il partit au commencement du mois de Juin pour le Portugal, avec l'Infante Jeanne. Etant arrivés à Mirande dans la province de Tras-montés, le Roi se sépara de la Princesse, & se rendit à Porto, où il croïoit s'embarquer pour la France. L'Infant, les Grands du Roïaume & les Chefs du Clergé vinrent l'y trouver, pour le détourner du voïage qu'il vouloit entreprendre. Ils lui représenterent tous les périls où il alloit s'exposer; mais Alfonse ferme dans sa résolution, répondit à toutes leurs objections, & conclut qu'il étoit de la derniere nécessité qu'il passât en France. N'aïant pû s'embarquer à Porto, comme il l'avoit espéré, il alla à Belem sur le Tage, où il trouva un vaisseau tout prêt, sur lequel il monta avec toute sa suite, qui étoit fort nombreuse. Il dirigea sa route vers Ceuta, & fit voile pour se rendre à Marseille. Comme il étoit sur le point d'aborder, un vent contraire l'obligea de relâcher à Col-

Route. Le Capitaine François qui y commandoit, & les Magistrats du lieu l'y reçûrent avec les honneurs qu'on rend aux Souverains. Delà il passa à Perpignan, & il y donna la liberté à tous ceux qu'on retenoit dans les prisons. Delà il envoïa au Roi de France François d'Almeïda, qui devint dans la suite Viceroi des Indes, pour lui demander dans quel endroit de son Roïaume, il souhaitoit qu'ils se vissent. Almeïda éxécuta sa commission fidélement, & en conséquence de la réponse qu'il apporta, Alfonse partit; traversa le Languedoc, arriva à Lyon, passa à Bourges, où la Noblesse & le Clergé le comblerent d'honneurs, pendant le séjour qu'il fit dans cette ville, où le célébre Philippe de Comines le vit, lui parla, & l'entretint de la part du Roy. 1476.

Alfonse se rendit enfin à Paris, où cinq jours après qu'il y fut arrivé, Loüis XI. alla pour le visiter * dans son Palais, qu'il lui avoit cedé. Le Roi de Portugal voulut aller au de-

* Mariana raconte autrement ce fait; il dit que le Roi de Portugal & le Roi de France se virent pour la premiere fois à Tours. Il fait encore tenir un long discours au Roi de Portugal, à sa premiere entrevûë avec Loüis XI. qui a tout l'air d'avoir été fait après coup.

1476. vant de lui : mais deux perſonnes, que Louis lui avoit envoïées, l'amuſerent ſi bien, qu'il n'apprit l'arrivée du Roi de France, que lorſqu'il entroit dans la ſale des Gardes. Alfonſe courut à lui, & après s'être embraſſés, Loüis lui dit : » Je rends graces à Dieu & » à Saint Martin mon Patron, de la » faveur qu'ils font à un pauvre Roi » tel que je ſuis, de recevoir en ſa » maiſon un grand Roi tel que vous » êtes. Au reſte ſouvenez-vous que » vous n'êtes point dans un Roïau- » me étranger, étant dans le mien. » Vous pouvez tout ici. « Enſuite ils entrerent dans une chambre, où Loüis combla Alfonſe de politeſſes. Tant d'égards perſuaderent le Portugais, qu'il devoit tout eſpérer de la France.

Les premiers complimens étant finis, on parla du ſujet qui amenoit le Roi de Portugal en France. Loüis lui dit, qu'il ne falloit point perdre de temps, & qu'on régleroit inceſſamment avec le Comte de Peña-Major tout ce qui ſeroit néceſſaire pour faire la guerre au Roi d'Arragon. Alfonſe remercia Loüis, & demeura quelque temps à Paris, où l'on n'oublia rien pour lui faire paſſer le temps

agréablement. Pendant ce tems-là Alfonse envoïa Juan Teixeira & Dom Diege de Saldagne à Rome, pour y solliciter la dispense de son mariage avec la Princesse Jeanne sa niece. Loüis fit accompagner ses Ambassadeurs, d'un nommé Valler, & du premier Président de Grenoble, pour appuïer à Rome la demande du Roi de Portugal. Cependant il ne se pressoit point de déclarer la guerre à son ennemi, ni de faire les préparatifs nécessaires. Alfonse lui en parla. Loüis après plusieurs raisons, qui n'étoient pas trop solides, lui dit enfin, qu'il ne pouvoit s'engager à une nouvelle guerre qu'il n'eût terminé celle qu'il avoit avec le Duc de Bourgogne. Alfonse dès ce moment résolut d'aller trouver ce dernier, qui étoit son cousin, pour tâcher de le raccommoder avec Loüis. Il entreprit ce voïage au milieu de l'hyver: il vit le Duc de Bourgogne près de Nanci, & il eut avec lui plusieurs conférences, où le Duc lui fit connoître à fond le caractere fourbe & dissimulé du Roi de France, & lui dit enfin, qu'il ne cherchoit qu'à les amuser l'un & l'autre, & qu'il étoit informé, que dans le temps qu'il lui faisoit parler d'accommodement, il 1476.

1476. marchoit à grandes journées, pour ſecourir le Duc de Lorraine ſon ennemi mortel. En effet les François & les Lorains ſe joignirent; le Duc de Bourgogne alla à leur rencontre, & leur livra la bataille où il fut tué. Alfonſe fut ſi ſenſible à ſa mort, que les François lui en témoignerent quelque mécontentement. Cependant il revint à Paris, où il apprit que ſes Ambaſſadeurs à la Cour de Rome, n'avoient pû obtenir la diſpenſe qu'il demandoit pour ſon mariage avec la Princeſſe Jeanne ſa niece. On prétend que Loüis XI. au lieu de le ſervir auprès du Pape, travailla au contraire en ſecret à faire échoüer ſa négociation. Le Pape diſoit, pour s'excuſer, qu'il ne vouloit point ouvrir les portes de la guerre, en permettant ce mariage; & le Roi de France, qu'il ne vouloit point donner de ſecours au Roi de Portugal, que le Pape n'eût accordé la diſpenſe qu'on ſouhaitoit. Ainſi ils ſe joüoient l'un & l'autre d'Alfonſe. Sur ces entrefaites Pierre Pantoya livra à Dom Juan ſon fils, deux places ſur la frontiere, & Alfonſe Montroi Grand-Maître de l'Ordre d'Alcantara embraſſa le parti de la Princeſſe Jeanne; l'Infant Dom

Jean enleva en même temps Alegrete à Ferdinand, qui en étoit possesseur depuis quelque temps. 1476.

Alfonse étoit toujours à Paris. Lassé d'attendre vainement le secours qu'il esperoit, & d'ailleurs craignant que Loüis XI. ne le livrât au Roi d'Arragon, il forma le dessein de sortir en secret de France. Son fils avoit envoïé Antoine Faria pour le voir; il le renvoïa à l'Infant, avec ordre de se faire proclamer Roi, parce qu'il étoit dans la résolution de passer dans la Terre Sainte, pour y visiter les saints lieux, & ensuite se retirer dans quelque Monastere, où il pût finir tranquillement ses jours. Ce projet avoit été conçû dans le désespoir, où il étoit d'avoir été trompé par le Roi de France, qui le fit arrêter, par un nommé Robinet le Beuf, en Normandie où il s'étoit rendu, pour exécuter son projet. Loüis se repentit bientôt après de cette violence; & pour la réparer en quelque maniere, il fit armer quelques vaisseaux, dont il donna le commandement à George Leger, avec ordre de conduire ce Prince en Portugal.

Cependant on croyoit dans ce Roïaume, qu'Alfonse étoit parti pour

1476. Jerusalem. Dom Juan en conséquence des ordres qu'il avoit reçûs de sa part, avoit assemblé un Conseil, pour voir s'il devoit en effet prendre le titre de Roi. Le Duc de Bragance qui craignoit son gouvernement, fit tous ses efforts pour l'en détourner. » Il » ne faut pas, disoit-il, obéir si » promptement au Roi votre pere: » Son abdication est plutôt l'effet de » son désespoir, que celui d'un des- » sein prudent & réflechi: il faut » donc lui donner le temps de se re- » connoître, pour lui épargner la » honte de redemander le sceptre, » après l'avoir quitté, & à vous » le chagrin de descendre du trône.« Il ajoûta, que s'il persistoit dans son dessein, la modération de Dom Juan l'obligeroit peut-être à revenir dans le Roïaume, où il pourroit vivre honoré de son fils, respecté des Grands, & enfin d'une maniere convenable à la majesté du rang qu'il avoit occupé. Cet avis du Duc de Bragance fut également rejetté de tout le monde. « Le » voïage que le Roi a entrepris, ré- » pondoit-on, est si long, & les perils » ausquels il s'expose, sont si grands, » qu'il ne faut point esperer de le re- » voir jamais. Cependant la Nation

» ne peut se passer d'un maître ; & si 1476.
» Alfonse revient, Dom Juan se ren-
» dra plus estimable, en lui rendant
» le sceptre, que s'il le lui conser-
» voit, sans en avoir goûté les avan-
» tages. « Ce sentiment prévalut sur celui du Duc de Bragance ; premiérement, parce qu'on croyoit par-là obéir aux ordres du Roi, & secondement, parce qu'on étoit persuadé que c'étoit l'unique moïen de conserver la tranquillité publique dans le Roïaume. Ceux qui interprétent toujours mal les actions des Princes, publioient que ces deux raisons n'entroient pour rien dans l'acceptation que l'Infant avoit fait de la Couronne, mais seulement le désir de regner.

Après que ce Prince eut été reconnu pour Roi de Portugal ; le premier 1477.
essai qu'il fit de son autorité, fut de donner des ordres pour la continuation de la guerre contre la Castille. Pour cet effet, il se transporta lui-même à Evora avec quelques troupes. Alfonse Cardeñas commandoit pour le Roi d'Arragon dans l'Estramadure Espagnole. Aïant rassemblé trois mille chevaux, & quinze mille hommes d'infanterie, il se jetta dans la Province d'Alenteyo, & poussa ses hostili-

1477. tés jusqu'auprès d'Evora. D. Juan étant hors d'état de lui opposer des forces proportionnées, eut recours à la ruse: il lui fit dire par Jacque de Silva, & par Jean de Souza, qu'il se mettroit le lendemain en état de le joindre: Alfonse leur répondit, qu'il s'avanceroit lui-même vers l'endroit où il étoit, pour lui épargner cette peine. Alors Dom Juan ordonna à l'Evêque d'Evora, d'aller avec trois cens chevaux, battre à plusieurs reprises tous les endroits par où Cardeñas devoit passer. L'Evêque obéït, & ensuite il alla se mettre en embuscade tout-près du camp des ennemis. Cardenas s'étant mis en marche le lendemain, dans le dessein de livrer la bataille aux Portugais, remarqua la trace des pieds des chevaux du détachement de l'Evêque d'Evora: En voïant ces traces, les Espagnols ne douterent point que les Portugais ne fussent en très-grand nombre, & qu'ils ne fussent bien près d'eux. Une terreur panique s'empare de leurs esprits; Cardeñas tente en vain de les rassurer; ils croient à tous momens voir les Portugais qui viennent fondre sur eux; ils refusent de marcher; bientôt après ils rebroussent chemin, & gagnent la frontiere

avec précipitation. Jacque de Castro & Pierre Casca les aïant rencontrés avec un simple détachement, en tuerent un grand nombre, & dissiperent le reste. Dom Juan ressentit une joïe extrême d'avoir délivré l'Alenteyo, des ravages des ennemis, sans qu'il lui en eût coûté un seul homme. 1477.

Sur ces entrefaites le Roi Alfonse, qu'on croioit dans la Terre-sainte, arriva à Cascaés. Quelques-uns de ses Courtisans craignant que son fils ne refusât de lui rendre la Couronne, lui conseillerent de passer en Afrique & d'envoïer delà, pour avertir l'Infant, ou plutôt le Roi son fils, de son arrivée, afin de lui donner le temps de réflechir, sur la maniere dont il devoit se comporter envers son pere ; mais Alfonse méprisant ce conseil, prit terre, & alla à Oeiras, d'où il fit sçavoir à Dom Juan qu'il étoit en Portugal. Dom Juan se promenoit sur les bords du Tage, lorsqu'on lui annonça cette nouvelle. Ferdinand II. Duc de Bragance, & Dom George de Costa Cardinal & Archevêque de Lisbonne étoient avec lui. Sa surprise fut extrême ; il ne douta point que l'un & l'autre ne fussent informés

1477. du retour du Roi avant lui; cependant dissimulant les mouvemens de son ame, il se tourna vers eux, & leur demanda conseil sur ce qu'il devoit faire. Aller trouver le Roi votre pere, lui répondit le Duc de Bragance. A cette réponse Dom Juan demeura immobile; ensuite il prit une pierre, & la jetta avec violence dans le Tage. George de Costa examinoit son visage, & il dit au Duc : » Avez-» vous remarqué avec quelle impé-» tuosité l'Infant a jetté cette pierre » dans la riviere ? Je l'ai remarqué, » dit le Duc ; eh bien, reprit le Car-» dinal, je vous promets qu'elle ne » tombera pas sur ma tête. « En effet, persuadé qu'ils avoient l'un & l'autre irrité l'Infant, en lui conseillant d'aller trouver le Roi son pere, il ne douta point que ce Prince ne s'en vengeât, dès qu'il seroit possesseur de la Couronne : ce qui ne pouvoit tarder d'arriver, attendu l'extrême vieillesse d'Alfonse. Pour prévenir l'orage qu'il avoit vû former contre lui & le Duc, il partit peu de temps après pour Rome, où il finit ses jours.

Dom Juan alla donc trouver Alfonse à Oeiras. Il se jetta aux pieds du Roi, lui baisa les mains, & voulut

lui rendre le ſceptre. Alfonſe le refuſa, & lui dit : » Soïez Roi de Portugal, je le ſerai des Algarves, & » je veillerai aux affaires d'Afrique. Dom Juan le remercia, & refuſa ſes offres ; peut-être crut-il qu'on ne les lui faiſoit que pour le ſonder. Quoiqu'il en ſoit, Alfonſe reprit la Couronne, & Dom Juan dès ce moment n'exerça plus aucun acte d'autorité. 1477

La Nobleſſe Portugaiſe reçût la nouvelle du retour d'Alfonſe avec une joïe incroïable ; & en donna des marques publiques, par des feux, par des illuminations, & par d'autres ſpectacles. On craignoit Dom Juan & on aimoit Alfonſe. Ces deux Princes égaux en valeur, différoient par leur caractere. Alfonſe avoit gagné l'amour de ſes ſujets par une extrême clemence ; Dom Juan inſpiroit la crainte par une ſéverité de mœurs, qui dégeneroit quelque fois en cruauté. Le premier pardonnoit volontiers ; le ſecond puniſſoit même le ſoupçon du crime. Alfonſe étoit ſenſible ; il ne pouvoit ſans douleur voir ſouffrir ſes ſujets ; il accordoit ſa protection indifféremment à tout le monde. Dom Juan au contraire ne l'accordoit qu'à ceux qui ſe diſtinguoient

1477. par un merite éclatant ; il voïoit d'un œil indifferent le reste des hommes ; ses pensées étoient toujours grandes & élevées, ses projets vastes, ses résolutions fermes, ses jugemens décisifs ; enfin il étoit grand Prince ; & son pere n'étoit qu'honnête homme, mais foible, indulgent & leger.

Pendant qu'il étoit en France, Isabelle informée qu'il n'y avoit dans Toro que trois cens hommes de garnison, ordonna à Dom Alfonse Henriqués Amirante, & à Dom Rodriguez Pimentel Comte de Benevent, d'aller assieger cette place. Ils obéïrent ; mais après bien des efforts inutiles, ils leverent honteusement le siege. Quelque temps après un Berger, nommé Bartholomé, aïant remarqué que les Portugais négligeoient la garde d'un des côtés de la Ville, parce que cet endroit leur paroissoit inaccessible par sa nature, il alla trouver l'Evêque d'Avila, & lui dit, qu'il s'engageoit sous peine de la vie d'introduire les Espagnols dans Toro par cet endroit. L'Evêque, qui s'appelloit Pierre de Fonseca, lui donna dix hommes pour aller reconnoître l'endroit pendant la nuit. Le rapport de

les dix hommes, se trouva conforme à ce qu'avoit avancé Bartholomé. Aussitôt Fonseca fit partir Vasqués de Vivero, & Dom Pedre de Velasco, accompagnés de six cens hommes, avec ordre de suivre & de faire tout ce que le Berger leur diroit. Ils obéïrent & entrerent dans la Ville. L'allarme s'y répandit bien-tôt de tous côtés, les Portugais sortirent; mais comme ils étoient en petit nombre, ils furent presque tous impitoïablement égorgés; les habitans ne firent aucun mouvement pour les secourir; ceux qui échapperent aux Castillans, à la faveur de la nuit, se retirerent dans la Forteresse. Le Comte de Marialva, furieux & désesperé, trouva le moïen de sortir de la Ville avec toute sa maison, & de gagner Castro Nugno, où il fut très-bien reçû par Avendaño. 1477.

Donna Marie Sarmiento, veuve de Juan Ulloa, aïant refusé de le suivre, s'étoit refugiée dans la Forteresse de Toro, dont elle osa entreprendre la défense; ce que Marialva avoit crû impossible. Isabelle accourut promptement à Toro; elle fit donner plusieurs assauts à la Forteresse, que la veuve d'Ulloa soutint avec un coura-

1477. ge admirable. On vit alors une femme en assieger une autre, & toutes les deux montrer un courage dans les fatigues & les périls de la guerre, qui eut couvert de gloire les plus braves Capitaines. Isabelle animoit ses troupes, visitoit les travaux, ordonnoit elle-même toutes les attaques. Marie aussi attentive à se défendre, qu'Isabelle paroissoit ardente à l'attaquer, se portoit dans les postes les plus périlleux, & soutenoit le courage de ses soldats par ses discours & par ses libéralités. Rien ne l'étonnoit; elle étoit toujours en mouvement; enfin elle n'oublia rien pour conserver la place au Roi de Portugal; mais manquant de vivres, & voïant qu'on ne venoit point la secourir, elle fut contrainte de capituler; ce qu'elle fit, à condition qu'Isabelle la maintiendroit, elle & ses parens, dans ses charges, ses honneurs, & ses biens.

Après la prise de Toro, Isabelle fit assieger toutes les places qui étoient dans le parti de Jeanne, à l'exception de Castro-Nugno. L'Evêque d'Avila se rendit maître de Canta-la-Piedra, & le Duc de Villa Hermosa s'empara de quelques autres postes, où il fit cruellement égorger les Portugais qui

les défendoient. Ceux-ci, pour se venger, firent une irruption du côté de Badajos & de Ciudad-Rodrigo, & y firent des ravages affreux. Cardeñas se mit en état d'en arrêter le cours, en cherchant les Portugais pour les combattre; mais tous ses efforts ne pûrent empêcher qu'ils ne désolassent toute cette frontiere. Alors Cardeñas prit le parti de ravager à son tour celle de Portugal. On ne voïoit de part & d'autre, que des campagnes ravagées, des Villages réduits en cendres, des Villes pillées, ou ruinées, ou consumées par les flammes. Le soldat, qu'aucune discipline ne pouvoit contenir, se livrant à toute l'insolence dont il est capable, lorsqu'il est sûr de l'impunité, pilloit indifferemment l'ami & l'ennemi, violoit sans pitié les femmes les plus respectables, massacroit cruellement tout ce qu'il rencontroit, & profanoit avec une audace & une impieté sans bornes les Eglises, les Monasteres, & tout ce que la Religion veut qu'on regarde avec crainte & respect. 1477.

Isabelle & Ferdinand brûloient du desir d'avoir en leur possession Castro-Nugno. Avandaño y commandoit toujours. Le Roi & la Reine d'Arra-

1477. gon emploïerent la priere & la menace, pour l'engager à livrer cette place; mais rien ne put ébranler la fidelité qu'Avendaño avoit jurée au Roi & à la Princesse Jeanne. Ferdinand & Isabelle l'assiegerent enfin dans Castro-Nugno. Il soutint pendant plusieurs jours les attaques des Espagnols. Venant à manquer d'armes, de vivres & d'hommes, il fut contraint de demander à capituler sous ces conditions; que le Roi Ferdinand païeroit toutes les dépenses qu'il avoit été obligé de faire pendant le siege; qu'il sortiroit de la Ville, enseignes déploïées & avec ses armes, & qu'il marcheroit ainsi, jusqu'à ce qu'il fût arrivé en Portugal: qu'il emmeneroit avec lui sa famille, ceux qui lui étoient attachés, ses bestiaux & tous ses biens mobiliers, le tout aux dépens d'Isabelle & de Ferdinand: & qu'en cas que le Roi de Portugal ne voulût point souffrir qu'il demeurât dans son Roïaume, qu'il auroit la liberté de revenir en Castille, où il rentreroit dans tous ses biens & honneurs. Ferdinand & Isabelle aïant accepté toutes ces conditions, Avendaño leur livra la place, d'où il sortit en triomphe, & il passa à la vûë du

Roi & de la Reine d'Arragon, qui avoit conçû pour lui une haute estime. Avendaño étoit né dans le Roïaume de Leon. Il étoit brave, genereux, désinteressé, incorruptible, appliqué sans relâche à remplir tous les devoirs d'un soldat intrepide, & d'un Capitaine éclairé. Victorieux partout où il portoit ses armes, il avoit mis à contribution Burgos, Avila, Salamanque, Segovie, Valladolid, Medina-del-Campo, & plusieurs autres Villes avec leurs territoires. Il avoit trois cens chevaux à son service, & de l'infanterie à proportion, qu'il païoit & qu'il entretenoit à ses dépens. Il eut pour le Roi de Portugal la fidelité & l'attachement d'un Portugais. Ses services meritoient une récompense distinguée; cependant lui & ses descendans n'obtinrent dans le Roïaume aucune marque exterieure de reconnoissance. Ils y demeurerent simples particuliers, oubliés dans la foule, aussitôt qu'on n'eut plus besoin de leurs services. 1477.

L'arrivée d'Alfonse en Portugal ne servit qu'à faire continuer la guerre, avec plus de fureur que jamais. Alfonse quitta Lisbonne & se rendit à Evora, où il tint un Conseil de guer-

1478. re. On y parla aussi de son mariage avec l'Infante Jeanne. L'Infant Dom Juan lui représenta, qu'il s'exposoit à des suites fâcheuses en épousant cette Princesse, & qu'il croïoit qu'il étoit important pour son honneur & pour le bien de l'Etat, de renoncer à cette alliance. Ce discours fit peu d'impression sur Alfonse.

Sur ces entrefaites Lopez Vaz de Castelbranco, Gouverneur de Moura, piqué d'une offense qu'on lui avoit faite, & dont il n'avoit pû tirer raison, offrit à Cardeñas de livrer cette place au Roi d'Arragon. Pour faire réüssir ce projet, il fit entendre au General Espagnol, qu'il étoit nécessaire qu'il laissât entrer dans la place tous les amis qu'il avoit en Portugal, & qui étoient du complot, pour contenir les habitans, en cas d'opposition de leur part. Cardeñas y consentit, & s'éloigna de Moura, pour laisser passer tranquillement les amis de Castelbranco. Lorsqu'ils furent entrés dans la Ville, Castelbranco, au lieu de la livrer à Cardeñas, s'en rendit absolument le maître, & prit le titre de Comte de Moura. Mais aïant fait réflexion sur la témerité de sa démarche, il en demanda pardon au

Roi, qui fut aſſez bon, non-ſeulement pour lui pardonner ſa faûte, mais même pour lui laiſſer encore le gouvernement de la place. L'Infant Dom Juan outré d'un acte de clemence ſi déplacé, & qui étoit d'un exemple très-pernicieux, fit partir ſix hommes pour tuer Caſtelbranco; ce qu'ils exécuterent dans une partie de chaſſe. Dom Juan immédiatement après ſe rendit à Moura, pour mettre cette place à couvert de l'ennemi & & des traîtres, amis de Caſtelbranco. 1478.

Cependant le parti de Jeanne tomboit de jour en jour dans la Caſtille. Chaque jour étoit marqué par la défection de quelque Ville, ou de quelque Seigneur. Tout y tournoit au contraire à l'avantage d'Iſabelle & de ſon mari. Cette Princeſſe, qui réüniſſoit en elle le courage des plus grands Hommes, & ſurtout l'art ſéducteur de gagner les cœurs, prenoit ſi bien ſes meſures, que tout lui réüſſiſſoit au gré de ſes deſirs. Elle ſe donna tant de mouvemens, & ſçut emploïer ſon autorité ſi à propos, qu'il ne reſta plus à la Princeſſe Jeanne que deux ſeuls partiſans dans la Caſtille, Dom Alfonſe de Monroi,

1479. & Beatrix Pacheco Comtesse de Medelim, femme de mérite, & qui avoit du crédit. Maîtresse de Medelim, elle envoïoit chaque jour quelque détachement pour faire des courses sur les terres des ennemis. Cardeñas eut ordre de s'y opposer, & Dom Garcie de Meneses celui de marcher contre Cardeñas. Ils en vinrent aux mains, & les Portugais furent battus.

Les pertes qu'on faisoit de part & d'autre, engagerent les deux Rois à parler de la paix. Les victoires qu'on remportoit des deux côtés n'apportoient aucun avantage décisif ni pour le vainqueur ni pour le vaincu. Cependant les peuples gémissoient, les finances s'épuisoient, & il falloit pour les rétablir créer de nouveaux impôts; ce qui achevoit de ruiner & la Castille & le Portugal. Isabelle se transporta à Alcantara, où Donna Beatrix de Portugal sa tante alla la trouver. Elles convinrent de traiter d'une paix perpetuelle; & l'on nomma, pour y travailler, le Docteur Rodrigués Maldonado d'une part, & Dom Juan Ferdinand de Sylveira Baron d'Alvito de l'autre. Ils s'aboucherent à Alcantara, & convinrent des articles suivans à Alçocavas, le 4 Septembre.

1°.

1°. Qu'Alfonſe & Jeanne quitteroient le titre de Rois de Caſtille & de Leon. 2°. Que Jeanne ne prendroit celui d'Infante, que lorſqu'elle ſe marieroit. 3°. Qu'on ſe reſtitueroit reſpectivement les places priſes durant le cours de la guerre. 4°. Que le Roi & la Reine de Caſtille accorderoient une amniſtie générale à tous ceux qui avoient èmbraſſé le parti de Jeanne, & qu'on leur reſtituëroit tous leurs biens. 5°. Qu'on oublieroit de part & d'autre les dommages. 6°. Que les conquêtes depuis le Cap de Nao juſques aux Indes, avec les mers & les Iſles adjacentes, reſteroient en la puiſſançe des Portugais; & les Canaries & la conquête de Grenade aux Caſtillans. 7°. Que l'Infant Dom Juan fils de Ferdinand & d'Iſabelle, héritiér préſomptif de leur Couronne, épouſeroit, dès qu'il auroit atteint l'âge de quatorze ans, l'Infante Jeanne, à qui il ſeroit obligé de payer une certaine ſomme d'argent, en cas qu'il refusât d'adhérer à cet article: & en cas que ce Prince vînt à mourir avant ce tems-là, que ſon frere ſeroit lié par les mêmes conditions. 8°. Qu'Alfonſe fils de Dom Juan Infant de Portugal, épouſeroit, 1479.

1479. dès qu'il seroit en âge, la fille aînée d'Isabelle & de Ferdinand. Qu'en attendant, Jeanne seroit confiée à la Princesse Beatrix, qui en prendroit soin jusqu'à son mariage, & que si son mariage n'avoit point lieu, l'Infante seroit contrainte d'entrer dans un Monastere, où elle se consacreroit à Dieu. Si cette Princesse refusoit d'obéïr à cet article, qu'on l'y forceroit, ou qu'on la chasseroit de Portugal; & que le Roi donneroit du secours à celui de Castille, en cas que quelqu'un se mît en état d'en prendre la défense. On donna pour la garantie du Traité Alegrete, Veiros & Landroal, & l'on confia la garde de ces places à Beatrix, auprès de laquelle Alfonse, fils de Dom Juan, & Isabelle, fille du Roi & de la Reine de Castille, devoient être élevés: Jacque fils aîné de Beatrix, fut remis en la puissance de Ferdinand, pour lui servir aussi d'ôtage.

Tel fut le Traité de paix, que conclurent les Plénipotentiaires des deux Couronnes, & que leurs Maîtres ratifierent. L'Infant Dom Juan en fut le premier mobile. Il voïoit avec chagrin ruiner le Portugal, pour soûtenir les intérêts d'une Princesse, dont la

légitimité ne lui paroissoit pas fort certaine. D'ailleurs il espéroit que la Couronne de Castille tomberoit un jour entre les mains de son fils, par le mariage qu'il venoit de faire avec la fille aînée d'Isabelle & de Ferdinand; mais son espérance, comme on le verra, fut trompée. Le Ciel qui se joüe des projets des Princes, lui enleva ce fils, l'objet de toutes ses complaisances. Jeanne, de qui on venoit de disposer comme d'une esclave, survêcut à tous ses malheurs. 1479.

Cependant une cruelle peste désola tout le Roïaume. Le peuple la regarda comme un châtiment du Ciel, à cause de l'injustice que l'on avoit exercée envers Jeanne, qu'on transporta de Santarem où elle étoit, à Evora, d'Evora à Vimioso, & de Vimioso à Conimbre, où on la força de prendre l'habit de Religieuse, en présence de l'Infant Dom Juan, des Commissaires Castillans Ferdinand de Talavera, depuis Archevêque de Grenade, & Alfonse Maxiel, de tous les Grands & de tous les Prélats Portugais. L'assemblée ne put retenir ses larmes, lorsque cette Princesse, qu'Isabelle avoit reconnuë pour sa Souveraine, s'approcha pour baiser les mains des Religieuses, qui al- 1480.

loient devenir ſes compagnes.

1481. Après cette cérémonie, on ne ſongea qu'à faire exécuter aux Caſtillans les articles contenus dans le Traité de paix. Ferdinand & Iſabelle inventoient tous les jours quelque prétexte pour en retarder l'exécution. Contre un article expreſſement ſtipulé, ils envoïerent dans la Guinée trente vaiſſeaux pour y faire le commerce. Dom George Correa Commandeur del Pineïro les rencontra, les combattit, les prit, & les emmena dans le port de Liſbonne.

Alors les Plénipotentiaires de Caſtille, & ceux de Portugal ſe rendirent à Moura, pour mettre la derniere main au Traité de paix. Les Caſtillans faiſant chaque jour naître de nouvelles difficultés, l'Infant Dom Juan qui étoit à Beja par ordre du Roi, pour terminer promptement toute diſcuſſion, leur envoïa deux billets. Il avoit écrit ſur l'un *Paix*, & ſur l'autre *Guerre*. En les préſentant aux Ambaſſadeurs de Caſtille, on leur dit de choiſir l'un ou l'autre. Cette maniere de négocier leur parut nouvelle, mais preſſante. Ne pouvant donc plus reculer, ils ſignerent tout ce qu'on voulut, & Iſabelle ratifia

tout ce qu'ils avoient ſigné. 1481.

Sur ces entrefaites, Alfonſe dé-dégoûté du thrône réſolut de le quitter une ſeconde fois & de le ceder à ſon fils, pour ſe retirer dans un Monaſtere, où il pût voir couler tranquillement les jours qui lui rèſtoient à vivre. Comme il étoit extrêmement occupé de ce projet, il fut frappé, dans la Ville de Sintra, de la peſte, dont il mourut en peu de tems. Il avoit quarante-neuf ans, dont il avoit regné quarante trois. Son corps fut depoſé dans le Monaſtere de la Bataille. Dom Alfonſe étoit bien fait de ſa perſonne, & joignoit à cet avantage un caractere doux & facile. Il aima les ſciences & honora les Sçavans. C'eſt le premier Roi de Portugal qui ait raſſemblé une Bibliotheque dans ſon palais. Il parloit noblement & ſimplement, & écrivoit de même. Il étoit pareſſeux & indolent, leger & cependant opiniâtre: cette opiniâtreté fut la ſource de preſque tous ſes malheurs. Ses conquêtes d'Afrique le firent ſurnommer l'Africain. Pendant ſon regne on vit occuper le S. Siege par Eugene IV. Nicolas V. Calixte III. Pie II. Paul II. & Sixte IV. Le Roïaume de Naples fut uni à celui d'Arragon,

1481. & celui d'Arragon à celui de Castille. L'Art de l'Imprimerie fut inventé sous son regne par Jean Fust Citoïen de Maïence : & l'Inquisition, ce terrible Tribunal, qu'abhorrent ceux parmi lesquels il est établi, & que méprisent ceux qui n'en reconnoissent point l'autorité, fut introduite en Castille.

Dom Juan II. Le lendemain de la mort d'Alfonse, Dom Juan fut proclamé Roi à Sintra pour la seconde fois, avec toutes les cérémonies accoûtumées. Les Grands accoururent en foule pour lui baiser la main, & le peuple s'empressa à lui témoigner, par des fêtes publiques, la joïe qu'il ressentoit de lui voir la couronne sur la tête. Cependant les uns & les autres craignoient & haïssoient Dom Juan; mais telle est la bassesse & la misere de ceux qui sont sujets, que souvent plus on hait & plus on craint un maître, plus on s'empresse à le combler de loüanges & de marques extérieures d'attachement. Son premier soin fut d'exécuter les ordres de son pere envers ses domestiques, en leur distribuant les récompenses, qu'il leur avoit promises, persuadé que celui-là étoit peu digne d'estime, qui négligeoit de rem-

plir exactement de pareils devoirs. 1481.

Après avoir reglé les affaires de sa Maison, il tourna toutes ses vûës du côté du gouvernement ; & il indiqua l'assemblée des Etats à Evora. En attendant, il s'appliqua à connoître les Sujets qui se distinguoient par quelque talent, pour les récompenser & pour entretenir par ce moïen, l'émulation parmi eux. Il eut aussi un soin extrême de faire punir ceux qui avoient commis quelque crime sous le regne précédent, & fit enfin tout ce qu'il crut nécessaire pour se faire craindre des méchans, & estimer & aimer de ceux qui aimoient & qui estimoient la vertu. Il révoqua, par un Edit, toutes les donations qu'il avoit faites & qu'il avoit promis de faire étant Infant, & il reprit sévérement un Seigneur de sa Cour, qui le pressoit d'accomplir une promesse de cette nature. Il croïoit que tous ceux, qui abusoient de la facilité des jeunes Princes pour en obtenir des graces, méritoient des châtimens, au lieu de récompenses. Il envoïa des Commissaires, dont la probité étoit généralement reconnuë, dans toutes les provinces de son Roïaume, pour s'y informer de

1481. ceux qui y étoient opprimés, ou par les Grands, ou par ceux qui avoient l'autorité en main. Il envoïoit aussi de tous côtés des espions, pour savoir ce que les peuples pensoient de son gouvernement ; il s'abstenoit de faire ce qu'ils blâmoient, & faisoit ce qu'ils approuvoient generalement : maxime très-sage que tous les Princes & leurs Ministres devroient suivre. Le contentement, ou le mécontentement des peuples, sont des regles sûres pour ceux qui gouvernent. Lorsqu'il avoit medité quelque changement dans l'Etat, ou qu'il vouloit executer quelque projet, il le faisoit répandre en secret dans le public, & recueilloit ensuite tout ce qu'on pensoit, pour en faire son profit. Il portoit toujours avec lui un registre, sur lequel il avoit marqué les talens, l'esprit, les mœurs, les vices, & les vertus de ceux qui étoient dans les Charges publiques, ou qui étoient destinés à les occuper un jour. Par-là, les gens de merite étoient assurés que la cabale ne les frustroit jamais des récompenses qui leur étoient dûës : & ceux qui se deshonoroient par leurs vices, ou qui étoient incapables, faute de talens nécessaires,

d'occuper les emplois, n'en étoient 1481.
point revêtus, comme il arrive si souvent pour le malheur des peuples. Il en résultoit encore un avantage plus grand ; c'est qu'on étoit emploïé aux choses ausquelles on étoit propre. Lorsque ceux qu'il avoit établis pour administrer la Justice manquoient en quelque chose, il les faisoit venir & les avertissoit en secret de se corriger; s'ils négligeoient de le faire il les punissoit severement & publiquement. Aïant appris qu'un Juge recevoit des presens, & refusoit cependant d'expedier promptement les parties : » Je » sçais, lui dit-il, que vos mains » sont toujours ouvertes, & votre » Tribunal toujours fermé ; songez-» y. « Au reste il assembloit souvent les principaux Magistrats du Roïaume, pour déliberer avec eux & pour les consulter touchant l'administration de la Justice, persuadé qu'un Prince ne pouvoit sans ce secours gouverner sagement un Etat. Il faisoit peu de cas des recommandations des Grands, parce qu'ordinairement ce n'est ni à la vertu, ni au merite qu'ils les accordent, mais au caprice & à l'interêt. Quiconque lui demandoit une grace par leur canal, étoit presque sûr d'ê-

1481. tre refusé. Un jour un Chevalier de l'Ordre d'Avis le sollicita, pour qu'il accordât un emploi à une personne qui lui étoit attachée. Le Roi le lui refusa ; & comme ce Chevalier le lui demanda une seconde fois, le Roi le lui accorda, en lui disant, » Je » vous l'ai refusé la premiere fois, » parce que je sçavois que la person- » ne pour qui vous vous interessiez, » se comportoit mal à votre égard ; » presentement que sa conduite est » meilleure, je vous l'accorde.

Il n'aimoit point qu'on crût qu'il avoit des favoris ; & pour cela il traitoit également tout le monde. On dit cependant, qu'un Seigneur voulant emprunter de l'argent, pria un jour le Roi de lui parler avec un air d'amitié, lorsqu'il passeroit devant les Boutiques de certains riches Négocians. Le Roi lui accorda cette grace, & le lendemain tous les Négocians vinrent offrir à ce Seigneur tout l'argent dont il avoit besoin.

Dom Juan faisoit un cas singulier de l'estime & de l'amitié des gens sages & vertueux. Il recherchoit leur conversation, il avoit pour eux toute sorte de complaisances, il les avançoit dans les emplois, il les combloit

d'honneurs & les accabloit de bienfaits. Il donnoit tout au mérite, & rien à la naissance; persuadé que ce dernier avantage, effet du hasard, révéré du vulgaire; mais méprisé du Sage, lorsqu'il n'est accompagné d'aucun talent, ne devoit fixer les regards d'un Prince, qu'autant que ceux qui en sont possesseurs se rendoient utiles à la République. Il favorisoit particuliérement ceux qui ambitionnoient son estime; ensorte que s'ils commettoient même une faute, pour se la conserver lorsqu'ils la possedoient, il adoucissoit en leur faveur la rigueur des Loix & leur pardonnoit volontiers. Il croïoit que le devoir d'un Prince étoit de veiller au bien public, comme le devoir du Citoïen est de se conserver une réputation sans tache: qui la méprise, méprise la vertu, & n'est qu'un sujet dangereux. 1481.

Informé que dans certaines maisons de Lisbonne on joüoit publiquement à des jeux expressément défendus par la Loi, il fit brûler ces maisons: exemple peu imité, quoique peut-être digne de l'être. Il étoit convaincu que ces lieux publics, qu'on tolere par interêt ou par foiblesse, sont une source intarissable de toute espece de

1481. crimes; que le riche s'y ruine; que le sage s'y corrompt, & que le méchant seul y trouve des ressources, pour se soûtenir dans sa méchanceté.

Il observa toujours un même genre de vie. Naturellement ennemi des affaires, il surmonta cette répugnance, & s'y adonna tout entier. Quiconque vouloit lui parler en avoit la liberté; les brigues & les sollicitations étoient inutiles pour parvenir jusqu'à lui; il écoutoit tout le monde, & il répondoit avec douceur à tout ce qu'on lui disoit. A la verité, il le faisoit en peu de paroles, parce qu'il croïoit qu'il étoit de la majesté d'un Prince de parler avec précision. Il faisoit deux repas par jour: sa table étoit plus propre que magnifique; & les conversations qu'il avoit pendant ce temps-là rouloient presque toujours sur quelque matiere sçavante. Pour entretenir l'amour du peuple, il lui permettoit dans certains jours de l'année d'assister à ces repas. Lorsqu'il sortoit, il montoit un cheval d'une extrême beauté, & il se faisoit accompagner de tous ses Courtisans, parce qu'il n'ignoroit pas que l'extérieur qui accompagne la Puissance, en impose davantage aux hom-

mes, que les effets de la puissance mê- 1481.
me. Le peuple étoit si avide de le voir, que lorsqu'il paroissoit dans les ruës, les places publiques & les fenêtres des maisons étoient remplies de personnes de l'un & de l'autre sexe. Pour faire voir sa popularité, il s'arrêtoit quelquefois devant certaines maisons, & s'entretenoit familierement avec ceux qui en étoient les Maîtres : à la verité il ne faisoit cette grace, qu'à ceux qu'il reconnoissoit pour honnêtes gens. Il se rendoit tous les jours au Tribunal où la Justice s'exerçoit, & là il se montroit toujours plus sévere qu'indulgent. Sa severité étoit même quelquefois outrée ; mais peut-être étoit-elle nécessaire, pour réprimer la licence qui regnoit alors dans le Portugal. Lorsque les Juges faisoient perdre quelque procès au Fisc, il en paroissoit bien aise, il les en loüoit & les récompensoit même : il ne vouloit pas que le Prince fût plus exempt de la rigueur des Loix, que les simples particuliers.

Né naturellement guerrier, il estimoit beaucoup le courage & la valeur. Il aimoit ceux qui possedoient ces qualités ; il les prévenoit en tout, il les combloit de bienfaits & de po-

1481. litesses. Le Portugal vit sous son Regne plusieurs grands hommes, qui, après la découverte des Indes, firent des actions immortelles dans ces païs éloignés. Dom Pedre de Melo étoit du nombre. Dom Juan étant un jour à table, Dom Pedre laissa tomber un pot plein d'eau, moüilla quelques personnes & en fit rire d'autres : Le Roi leur dit : » Pourquoi riez-vous ? » Dom Pedre a laissé tomber un pot » d'eau, mais il n'a jamais laissé tom- » ber sa lance. « Dom Pedre d'Azambuja, homme courageux & célebre par de gra[illegible] actions, mariant sa fille à un Seigneur, le Roi voulut qu'on en celebrât les nôces dans son Palais. Azambuja étoit boiteux d'une blessure qu'il avoit reçûë ; comme la foule étoit considérable, & qu'il en étoit incommodé, Dom Juan le prit par la main, & le plaça à côté de lui : » Vous serez, lui dit-il, ici à l'abri de » la foule ; ne vous embarrassez de » rien : ceux qui se mocquent [illegible] » vous (parce qu'en effet on s'en » mocquoit) envieront bientôt votre » sort. « Jean de Souza, que ses vertus & sa naissance rendoient également recommandable, se trouva dans une occasion sans logement :

» Ne vous en inquietez point, lui 1481.
» dit le Roi, celui qui a mon Palais
» pour habitation n'en sçauroit man-
» quer. « Dans une autre occasion il
dit à un Gentilhomme qu'il connois-
soit pour un brave homme, & qui
lui faisoit demander une grace : Puis-
» que vous avez des mains pour me
» rendre service, pourquoi n'avez-
» vous pas de langue pour me deman-
» der des récompenses. « Il ne don-
noit jamais de Brevets d'attente ou
d'expectative pour des services ren-
dus ; mais il les récompensoit sans
differer ; ainsi les Portugais n'étoient
obligés de ses bienfaits qu'à lui seul,
& non à ses Ministres.

Ordinairement il accompagnoit ses
politesses de presens considérables, &
il faisoit voir par la maniere dont il
les dispensoit, que les tresors d'un
Prince emploïés à propos, sont iné-
puisables. Il occupoit toujours ceux
qu'il aimoit à quelque chose, & il
leur assignoit des récompenses pro-
portionnées. Il supportoit impatiem-
ment que l'on confondît le merite
éminent avec le merite médiocre ; il
les distinguoit & par les manieres &
par les bienfaits. Il aimoit passioné-
ment les gens simples & vrais, dé-

1481. teſtoit les flateurs, & diſoit, que la condition des Princes étoit miſérable, parce qu'ils connoiſſoient rarement la verité pure & ſimple.

Amoureux de la gloire, & zelé pour celle de ſa nation, il écrivit en Latin differentes Lettres au célebre Ange Politien, dont le ſçavoir étoit alors généralement eſtimé, pour l'inviter à écrire l'Hiſtoire de Portugal. On peut voir une de ſes Lettres parmi les ouvrages de Politien : on y remarquera le cas que Dom Juan faiſoit des Sciences, des Lettres, & ſur-tout de l'Hiſtoire. Cet amour qu'il avoit pour les Lettres, lui avoit fait choiſir les plus ſçavans hommes du Roïaume, pour apprendre aux enfans des Seigneurs & du reſte de la Nobleſſe, tous les Arts liberaux. Il croïoit qu'on ne pouvoit trop veiller à l'éducation de ceux à qui les principaux emplois d'un Etat devoient être confiés, perſuadé que de leurs vices, ou de leurs vertus dépendoient les biens & les maux publics. Au reſte il leur défendit de porter les armes qu'ils n'euſſent vingt-deux ans, & qu'ils n'euſſent fait quelque campagne en Afrique contre les Maures. Il fit obſerver ces réglemens avec tant d'exa-

ctitude, qu'on vit en peu de temps 1481.
briller la vertu parmi les Courtisans, comme parmi les autres sujets.

Dom Juan donna plusieurs preuves de Religion & de pieté. Il fit tous ses efforts pour engager les Juifs de son Roïaume à embrasser le Christianisme. Un jour qu'on en baptisoit un, en sa presence, le linge avec lequel on essuïe l'huile dont on oint les Neophites, venant à manquer, le Roi déchira la manche de sa chemise, & la donna au Prêtre qui faisoit la cérémonie. Assistant une autre fois à la Messe, une de ses mules sortit de son pied, en se mettant à genoux : un Prêtre s'avança promptement pour la relever & la lui remettre : mais le Roi le repoussa avec colere, & lui dit, que des mains destinées à toucher le sacré Corps de Jesus-Christ, ne devoient point s'avilir en touchant à des choses abjectes.

Les Etats étant enfin assemblés, le Roi voulut qu'on travaillât d'abord à la réforme des abus, qui s'étoient glissés dans le Roïaume sous le Regne précedent ; ensuite il prit des mesures pour réprimer l'orgüeil des Grands, & pour donner de justes bornes à leur puissance. Comme cette ré-

1481. forme fut la ſource de pluſieurs troubles dans le Portugal, il eſt néceſſaire avant de les décrire, de donner une idée de l'état du Gouvernement.

Le peuple & les Grands furent extrêmement ſenſibles à la mort d'Alfonſe, à cauſe de ſon indulgence à leur pardonner tout ce qu'ils oſoient attenter contre ſon autorité. Leur licence étoit parvenuë à un tel point, que le peuple mépriſoit les Grands, & les Grands le peuple, qu'ils accabloient : Enſorte qu'il ne regnoit aucune harmonie entre ces deux corps, ce qui pouvoit un jour cauſer la ruine du Roïaume. Dom Juan fier & abſolu, & connoiſſant toute la force de ſon autorité, & toute la dépendance qu'elle devoit impoſer à ſes Sujets, ſupportoit impatiemment leurs deſordres. Le peuple épuiſé par les guerres, ſe conſoloit de ſa miſere par la corruption & la licence dans leſquelles on lui permettoit de vivre. Le nouveau Roi paroiſſant déteſter l'un & l'autre, le peuple & le ſoldat voïoient avec chagrin la réforme, & l'un & l'autre étoient diſpoſés à ſaiſir les occaſions de faire naître des troubles dans le Roïaume.

Telle étoit la diſpoſition des eſprits

dans les commencemens du Regne de 1481.
Dom Juan II. qui veilloit d'autant plus à faire valoir la force des Loix, qu'il ne craignoit rien de la part des Castillans, occupés ailleurs. Les Villes, les Colonies & les Forteresses, que les Portugais possedoient dans la Mauritanie & dans l'Ethiopie Occidentale, appellée autrement Guinée, étoient soigneusement gardées par de bonnes garnisons. Ces mêmes garnisons entretenoient la discipline militaire parmi les Portugais, par les guerres qu'elles étoient obligées d'entreprendre, ou de soûtenir dans ces pays éloignés; & elles procuroient un commerce immense, qui enrichissoit les particuliers, & augmentoit considérablement les revenus du Roi. Le Portugal étoit alors divisé en six Provinces, & chacune avoit son Gouverneur avec des Magistrats subalternes, qui avoient soin d'administrer la Justice avec integrité : ces Tribunaux ressortissoient à trois Tribunaux qu'on avoit établis à Lisbonne, où tout se jugeoit souverainement & sans appel. L'un connoissoit des affaires civiles, l'autre des criminelles, & le troisiéme veilloit à la direction des finances & à la recette des deniers publics. Les af-

1481. faires de la guerre, & celles qui concernoient le Gouvernement géneral, se décidoient dans le Conseil du Roi en sa presence, avec les Sécretaires d'Etat, & quelques Grands, de ceux qui étoient les plus éclairés.

Dom Juan entra dans le détail immense de la forme de ce Gouvernement, pour connoître plus sûrement la cause des abus qui s'y étoient glissés. Après avoir long-temps & mûrement réflechi sur cette matiere, il s'apperçût que tout ce desordre ne venoit que de la trop grande autorité que son pere avoit laissée aux Grands. Il résolut donc de fixer son attention à cet objet important, en réprimant leur ambition, & en bornant leur pouvoir. D'abord il introduisit une nouvelle forme pour le serment de fidelité qu'ils lui devoient prêter, tant pour les Châteaux, Villes ou Forteresses qu'ils tenoient en son nom, que pour leurs terres, leurs dignités & leurs fiefs. Il leur ordonna en même temps de lui apporter les Lettres Patentes des donations qu'ils avoient reçûës des Rois ses Prédecesseurs, afin de les confirmer ou de les réformer, s'il étoit besoin. Il abrogea ensuite le droit qu'ils avoient de vie & de mort

ſur leurs vaſſaux, ne voulant que 1481.
perſonne eût le droit de faire mourir un de ſes ſujets, que lui-même, en cas toutefois qu'il meritât la mort. Il voulut encore que les Juges Roïaux connuſſent des affaires des particuliers ſoûmis aux Juriſdictions, que les Grands avoient dans les Villes qui leur appartenoient, & que deſormais ils n'en reconnuſſent point d'autres. Juſqu'a lors cette eſpece de Judicature n'avoit été conferée qu'aux Nobles; le Roi voulut que tous ceux qui ſe diſtinguoient par leur merite, pûſſent y aſpirer, & les exercer. Ces changemens faits au préjudice des Grands, les aigrirent à un tel point, qu'ils diſoient hautement, que le Roi, ſous prétexte de réformer les abus du Roïaume, n'avoit cherché qu'à les opprimer, afin de les mettre hors d'état de s'oppoſer à ſes violences, qui n'aïant plus aucun frein, retomberoient enfin ſur le peuple. Qu'au reſte c'étoit faire une injure atroce à la mémoire de ſes ancêtres, que d'abolir tout ce qu'ils avoient fait en leur faveur, d'autant plus qu'ils ne l'avoient fait, que pour récompenſer leur zele & leur merite. Ceux qui parloient avec plus de modération, diſoient que D. Juan s'étoit

1481. trop hâté de faire cette réforme ; que d'ailleurs le peuple, en faveur duquel il la faisoit, ne la meritoit point, parce qu'il étoit incapable d'aucune reconnoissance ; que les Grands & les Nobles au contraire sentoient vivement les bienfaits, & étoient toujours prêts à se sacrifier pour leurs Princes : qu'ainsi la conduite du Roi étoit blâmable, en ce qu'il prodiguoit ses graces à des gens, qui ne seroient que des ingrats, & qu'il faisoit du mal à ceux qui ne l'avoient jamais été, mais qui pourroient chercher à se venger ; à quoi le Roi ne devoit point s'exposer.

Tandisqu'on s'entretenoit ainsi sur la nouvelle réforme qu'on venoit d'introduire dans le Gouvernement, les Grands s'assemblerent, & résolurent de défendre leurs priviléges, en plaidant leur cause devant le Roi. Ils chargerent de cette commission le Duc de Bragance, comme Chef de la Noblesse. Le Duc de Bragance étoit plus interessé qu'eux tous à la réforme dont il étoit question ; ses biens étoient immenses & ses droits aussi ; le Roy voïoit avec chagrin sa haute fortune & sa puissance.

Quoique j'aïe déja parlé de l'origi-

ne du Duc de Bragance ; il n'est pas hors de propos d'en parler encore ici, pour faire mieux connoître combien ce Duc étoit une personne considérable. Jean premier Roi de Portugal eut un fils bâtard appellé Alfonse. Il épousa Beatrix fille de Nuñés Alvarés Pereïra, unique héritiere de ce grand homme, qui rendit des services si importans à Jean premier. Alfonse eut de Beatrix deux fils, Alfonse Marquis de Valence, qui mourut sans posterité, & Ferdinand qui succeda aux biens & aux dignités de son pere, & qui eut quatre enfans mâles & trois filles. Son fils aîné s'appelloit Ferdinand comme lui ; (c'est celui dont il s'agit ici) les autres étoient Jean, Marquis de Montemajor, Alfonse, Comte de Faro, & Alvarés, Comte d'Olivença ; leurs sœurs s'appelloient Beatrix, Guiomar, & Catherine. Beatrix épousa Pierre de Norogne Comte de Villareal ; Guiomar Henri de Meneses Comte de Loulé : Catherine étoit promise à Ferdinand Coutigno Comte de Marialva, lorsque la mort termina les jours de cette Princesse. 1481.

Ferdinand II. étoit Duc de Bragance & de Guimaraens, Marquis de Villavitiosa, & Comte de Barcelos,

1481. & d'Ourem; il possedoit de grandes richesses ; ses dépenses étoient immenses ; brave d'ailleurs & génereux, il s'étoit fait adorer de la Noblesse, auprès de laquelle il pouvoit tout. Isabelle sa femme sœur de Leonor Reine de Portugal, augmentoit considérablement son crédit.

Cependant l'éloignement que Dom Juan avoit pour lui, affoiblissoit ce credit de jour en jour, & les Grands à proportion que son pouvoir diminuoit, se détachoient de ses interêts & se livroient entiérement au Roi. Quelques-uns au contraire en devinrent plus assidus & plus ardents à lui faire leur cour, ce qui ne servit qu'à hâter sa ruine. Plus Ferdinand parut être aimé & estimé, plus le Roi s'affermit dans le dessein qu'il avoit formé de s'en défaire.

La nouvelle forme du serment que le Roi vouloit exiger de ses Sujets, étant notifiée, Ferdinand l'accepta, à condition qu'il lui seroit permis de poursuivre en Justice reglée la réhabilitation des privileges & des immunités qu'on lui ôtoit. Cette condition acheva d'aigrir le Roi : il crut qu'elle blessoit l'autorité Roïale, & qu'il ne devoit point differer d'abaisser la Maison

Maison de Bragance, trop puissante pour de simples particuliers. Ses soupçons contre elle augmentoient de jour en jour, & la défiance & la crainte du Duc de Bragance croissoient à proportion; ce qui l'obligeoit à prendre les mesures nécessaires pour se mettre à l'abri de l'orage qui se formoit contre lui. 1481.

Le Roi publia un Edit, par lequel il ordonnoit à tous les Grands du Roïaume de lui remettre les Lettres Patentes de tous les dons qu'ils avoient reçûs des Rois ses ayeux. La plus grande partie obéït, & le Roi, lorsqu'il les eut entre les mains, les annulla presque tous. On murmura, & le Roi laissa murmurer. Le Duc de Bragance obtint cependant la liberté de lui parler, & l'on dit, qu'il le fit en ces termes.
» Sire, je sçai que Dieu a donné aux
» Rois le pouvoir de regler à leur gré,
» toutes choses dans leurs Etats, &
» je sçai encore qu'ils sont dispensés
» d'en rendre compte à leurs Sujets;
» mais en même temps je connois
» votre amour pour la justice, &
» c'est ce qui m'enhardit à vous de-
» mander les raisons, pour lesquel-
» les vous nous ôtez les privileges
» que nous possedons; privileges ac-

1481. » cordés au merite & aux ſervices de
» nos peres. Si nous avons manqué
» au reſpect que nous devons à vos
» ordres, nous devons ſubir les pei-
» nes dûës à ce crime ; mais ſi notre
» fidelité & notre attachement à rem-
» plir tous les devoirs d'un Sujet, ont
» été inviolables, pourquoi nous pu-
» nir ? Pourquoi nous priver de nos
» privileges ? C'eſt nous flétrir. Vous
» vous trompez, ſi vous croïez que
» votre grandeur dépend de notre
» abaiſſement : notre puiſſance n'eſt
» établie que ſur la vôtre. Nous ſom-
» mes Grands, mais vous êtes notre
» Maître ; ainſi daignez écouter nos
» remontrances ; elles ſont juſtes &
» raiſonnables : aboliſſez un Edit in-
» juſte ; rendez-nous votre confian-
» ce ; rendez-nous nos privileges ;
» laiſſez-nous admirer les vertus roïa-
» les qui brillent en vous, & qui
» vous placent déja au rang des plus
» grands Rois. «

Ce diſcours, au lieu d'appaiſer le Roi, ne ſervit qu'à l'irriter davantage. Il le regarda comme un nouvel attentat fait à ſon autorité ; & dans le premier mouvement de ſa colere, il répondit au Duc, qu'il n'étoit permis à perſonne de juger des actions

des Rois & de censurer leurs démarches ; qu'on ne laissoit aux Sujets que la gloire d'obéïr ; au reste qu'il falloit avant de donner des conseils, commencer par executer les ordres du Roi, & ne rien faire qui pût l'irriter : que lorsqu'on agissoit autrement, il devoit sçavoir que les Rois trouvoient le moïen de se faire obéïr. Après ces paroles il le regarda d'un air menaçant & lui tourna le dos ; resolu dès ce moment de saisir la premiere occasion qui se presenteroit, pour le faire perir ; il étoit persuadé que la mort du Duc étoit nécessaire pour sa tranquillité. 1481.

Toutes les actions du Duc, même les plus indifferentes, furent dès ce moment interpretées malignement ; & le Roi se confirmoit de plus en plus dans son dessein. Sur ces entrefaites D. Juan alla à Monte-major pour renvoïer les Etats qui s'étoient assemblés. Monte-major appartenoit au frere du Duc de Bragance, connu sous le nom de Marquis de Monte-major. Celui-ci, pour faire sa cour au Roi, quitta le düeil du Roi Alfonse, qu'on portoit encore, & se presenta avec un air gai & content : Dom Juan regarda cette démarche comme une 1482.

1482. basse flâterie, dont il le reprit aigrement: peu de jours après il l'exila, à cause d'une querelle qu'il avoit euë avec Juan Galvam désigné pour occuper l'Archevêché de Brague. Le Marquis se retira à Castelbranco, d'où il écrivit plusieurs Mémoires injurieux contre le Roi.

Dom Juan l'avoit exilé, moins pour venger l'affront fait au futur Archevêque de Brague, que pour séparer les freres, & pour les mettre moins à portée de se prêter mutuellement du secours: ce fut pour la même raison qu'il suscita une affaire à D. Alvarés Comte d'Olivença frere du Marquis & du Duc, & qui étoit grand Chancelier. Alvarés remplissoit dignement les fonctions de sa Charge avec le secours d'un homme très-habile: cela déplut au Roi, qui lui ôta sa Charge en disant, qu'elle ne devoit être remplie que par ceux qui pouvoient s'en acquitter, sans le secours d'autrui. Peu de jours après il voulut la rendre à Alvarés, à condition qu'il l'exerceroit sans consulter personne; ce qu'Alvarés refusa, voïant bien qu'on ne cherchoit qu'à lui tendre un piege. Alvarés avoit encore une autre Charge, dont il s'acquittoit très-bien,

Dom Juan la lui ôta, parce, disoit-il, qu'il se laissoit prévenir. 1482.

Cependant le Marquis de Montemajor, moins politique que ses freres, se laissoit emporter par son ressentiment contre le Roi, & il ne cessoit, du lieu de son exil, de déclamer contre le Gouvernement. Non content de le déchirer par des satires outrées, il cabaloit auprès des Grands, & faisoit tous ses efforts pour corrompre leur fidelité. Ses freres, surtout le Duc de Bragance, blâmerent hautement sa conduite, en l'exhortant à se comporter mieux à l'avenir. Le Marquis, au lieu de profiter d'un si sage conseil, le méprisa, & traita son frere d'homme foible & de peu de courage, & en même tems il envoïa au Roi de Castille differens Memoires, où il peignoit D. Juan comme un tyran cruel, qui ne respectoit ni les loix humaines, ni les loix divines. Le Roi de Castille condamna publiquement l'emportement du Marquis de Montemajor, & se refusa habilement aux propositions qu'il lui faisoit touchant une rupture avec le Portugal. Sur ces entrefaites il arriva un événement qui fournit au Roi un prétexte, pour perdre sans ressource la Maison de Bragance. Voici

1482. comme l'affaire se passa. Le Duc de Bragance aïant voulu montrer au Roi les titres des priviléges accordés à ses ancêtres par les Rois ses prédecesseurs, chargea Dr. Juan Alfonse son Intendant d'aller à Villavitiosa, pour les chercher dans les Archives de sa Maison. Alfonse s'étant trouvé malade ou occupé à d'autres affaires, chargea de cette commission son fils, jeune homme imprudent & peu laborieux. Celui-ci, pour s'épargner la peine que cette recherche lui eût donnée, pria Lopez Figueiredo de venir avec lui, pour y travailler conjointement. Lopez en parcourant les papiers, trouva des Lettres écrites par le Duc de Bragance au Roi de Castille, où l'on voïoit que ce Duc entretenoit avec ce Prince une intime correspondance, qui pouvoit de la part du Duc de Bragance dégenerer en rebellion. Lopez enleva adroitement ces Lettres, & les apporta promptement au Roi, qui ordonna à Dom Antoine de Faria son Secretaire d'en faire tirer des copies, & de rendre les originaux à Lopez, afin qu'il les remît au même endroit où il les avoit prises. Ce qui fut executé. Cependant Dom Juan, qui brûloit de trouver une occasion

pour perdre le Duc de Bragance, ré- 1482.
solut de profiter de celle-ci, & de le faire arrêter ; mais pour ne pas manquer son coup, & pour ne pas causer des troubles dans l'Etat, il attendit à le faire, jusqu'à ce qu'il eût pris toutes les précautions nécessaires, contre le desordre que la détention du Duc auroit pû faire naître.

Pour mieux cacher son dessein, il fit semblant d'être adouci en faveur de Bragance ; mais en même temps, ne pouvant supporter sa liaison avec le Roi de Castille, il fit, pour chagriner ce dernier, sortir de son Monastere la Princesse Jeanne, à qui il fit rendre tous les honneurs dûs aux têtes Couronnées. Cette conduite inquieta vivement le Roi de Castille, sur-tout depuis qu'il eut vû les Lettres que Ferdinand Gonsalve Evêque de Lamego, Alfonse Ferrera Castillan, & Alvarés Lopez, écrivoient à Jean Phebus Roi de Navarre, pour l'engager à épouser Jeanne. Tout cela sembloit annoncer la guerre entre la Castille & le Portugal.

Sur ces entrefaites, Dom Juan apprit que le Duc de Bragance continuoit plus que jamais ses correspondances avec le Castillan : on surprit

1482. même de nouvelles Lettres qu'il écrivit à ce Prince, par lesquelles il l'instruisoit de tout ce qui se passoit dans le Portugal. Cela obligea Dom Juan à redoubler ses attentions sur ses démarches, d'autant plus, qu'il vouloit qu'on se rendît les ôtages qu'on s'étoit donnés, entre la Castille & le Portugal, & qu'il ne doutoit point que le Duc de Bragance ne s'y opposât, les regardant comme des garands pour sa propre sûreté. Il ne se trompa pas; le Duc fit tous ses efforts auprès du Roi de Castille, pour l'empêcher de rendre les ôtages. Cette opposition étant venuë à la connoissance du Roi, acheva de l'irriter contre le Duc, d'autant plus qu'il apprit en même temps par Ferdinand de Silva, qui avoit été son Ambassadeur en Castille, que le Roi de ce Roïaume étoit exactement informé des choses même les plus secretes, qui se traitoient dans son Conseil. Dom Juan fut persuadé que c'étoit le Duc qui les découvroit au Castillan. Cependant, pour ne rien décerner contre lui légerement, il voulut avoir des preuves plus convaincantes de son crime. Il vêcut pour cet effet plus familiérement avec lui, qu'il n'avoit fait jus-

qu'alors. Il ne faisoit rien qu'il ne le consultât, & il lui communiqua des choses importantes, dont il ne parla qu'à lui seul : le Castillan en fut aussi-tôt informé, & le Roi de Portugal ne douta plus de la trahison du Duc. Il differa toutefois sa punition, & même il tâcha de l'en faire repentir par les égards qu'il eut pour sa Maison. 1482.

Rien ne put le faire revenir de son égarement ; il continua ses intrigues contre le Roi dans le Roïaume, & entretint toujours ses mêmes liaisons avec le Roi de Castille. Tout cela ne put encore déterminer Dom Juan à faire périr un homme de la naissance du Duc, & qui lui appartenoit de si près : cependant comme sa conduite pouvoit lui nuire dans la suite, il prit le parti de lui en parler en particulier, ce qu'il fit, dit-on, en ces termes. » Je n'ignore point vos plaintes ni » vos cabales contre mon Gouverne- » ment ; je sçai quelles sont vos cor- » respondances avec mes ennemis, » & je connois la haine secrette que » vous nourissez contre moi. J'ai sus- » pendu jusqu'à present ma juste co- » lere, pour voir si ma patience & » l'amour de votre devoir, vous ra-

1482. » menaçoient : vous persistez dans vos
» injustes projets ; je devrois vous en
» punir, & je vous pardonne. Vous
» avez des vertus & des talens esti-
» mables, faites-en un usage digne
» du sang dont vous sortez; meritez le
» pardon que je vous accorde, & évi-
» tez (il en est temps encore) la hon-
» te & l'opprobre qui vous menacent.
» Un Roi peut facilement réprimer
» les desseins ambitieux d'un sujet
» rebelle ; mais un sujet ne peut
» échapper que difficilement à son
» indignation, lorsqu'il l'a meritée.
» Vous êtes fait pour donner l'exem-
» ple ; obéïssez donc aux Loix que
» j'ai publiées pour le bien de mes
» Etats, & rendez-vous digne de ré-
» compenses, qui puissent vous dé-
» dommager des privileges dont j'ay
» été forcé, pour le bien de mes su-
» jets, de vous dépoüiller, ainsi que
» le reste de la Noblesse. « Le Duc
plus étonné que touché de ce discours,
prit Dieu à témoin de son innocen-
ce, & protesta qu'il n'avoit jamais
manqué à la fidelité dûë à son Roi,
ni à l'affection particuliere qu'il
lui devoit ; qu'il avoit reçû ces sen-
timens comme l'heritage le plus pré-

cieux que lui eussent laissé ses ancê- 1481.
tres, & que c'étoit l'offenser cruellement que d'en douter un moment. Qu'il n'entretenoit aucune correspondance avec ses ennemis, & que sa liaison avec le Roi de Castille, n'étant fondée que sur les alliances de leurs Maisons, n'avoit rien de criminel : qu'à l'égard de ce qu'il avoit fait pour la défense des privilèges de sa Maison, qu'il étoit naturel à tous les hommes de travailler à la conservation des droits, dont ils joüissoient, surtout lorsqu'ils avoient à les défendre contre un Prince genereux & qui aimoit la justice.

Pendant que le Duc parloit, le Roi l'écouta tranquillement & examina tous les mouvemens de son visage avec une grande attention : dès qu'il eut fini son discours, le Roi l'embrassa ; le Duc lui baisa à l'ordinaire la main droite, & sortit persuadé qu'il avoit dissipé les soupçons du Roi : mais le Roi resta convaincu plus que jamais que le Duc étoit criminel ; & qu'il étoit de la derniere importance pour son autorité, qu'il obéît promptement à ses dernieres Ordonnances.

Le Duc sur ces entrefaites eut une

1482. entrevûë à Vimiero, avec ses freres & le Duc de Viseo. Ils résolurent de défendre ouvertement leurs privileges, en cas que le Roi persistât dans le dessein de les abroger. Le Roi en fut aussi-tôt informé: il apprit en même tems qu'il couroit un bruit parmi le peuple, qu'il n'avoit publié ses dernieres Ordonnances, quepour faire naître un prétexte d'opprimer les Bragances, dont la puissance faisoit ombrage à la sienne. Dom Juan méprisa ce bruit, qui ne servit qu'à le confirmer dans sa résolution. Le Marquis de Montemajor & ses freres Alvarés de Portugal, & le Comte de Faro s'assemblerent une seconde fois dans un Monastere à quatre mille d'Evora, pour déliberer plus mûrement qu'ils ne l'avoient encore fait, sur le peril qui les menaçoit. Le Marquis étoit l'aîné, & il parla ainsi.

Mes chers freres, nous nous sommes » souvent assemblés dans ce lieu pour » y prendre les mesures nécessaires, » qui puissent concourir à la conserva- » tion de nos biens, de notre liberté, & » de notre vie: mais tandis que nous » perdons le temps en de vaines con- » sultations, le peril presse, & nous » sommes perdus, si nous n'execu-

» tons. Vous connoissez la cruauté 1482.
» du Roi ; vous n'ignorez pas la hai-
» ne implacable, qu'il nourrit dans
» son cœur contre nous & contre
» toute notre Maison : que tardez-
» vous donc à vous opposer à sa ty-
» rannie ? Esperez-vous d'adoucir
» par votre soumission & par votre
» respect son humeur feroce & san-
» guinaire ? Non, ne vous en flatez
» point : tel est le caractere des ty-
» rans, que l'obéïssance de ceux qu'ils
» oppriment, les irrite au lieu de les
» appaiser. Les Rois se dépoüillent
» de tous les sentimens d'humanité
» & de justice, lorsqu'ils veulent as-
» souvir leurs haines particulieres.
» Leurs passions sont leurs Dieux ;
» leur Justice & leur humanité, ce
» qui ne les blesse point : mais si nos
» ancêtres ont merité les privileges
» dont nous joüissons, & dont on
» nous veut priver si injustement,
» pourquoi le souffririons-nous ?
» Lorsque les peuples se sont soumis
» aux Princes, c'est pour en être gou-
» vernés avec équité ; s'ils y man-
» quent, on peut leur manquer auf-
» si, sans violer leurs droits ni ceux
» de la Religion. Tout tyran est di-
» gne de perir. On sert l'Etat, on

1482. » ſert la Religion, lorſqu'on oſe
» mettre un frein à la fureur qui les
» guide. Autant que les Loix des
» Princes juſtes ſont reſpectables,
» autant celles des tyrans ſont dignes
» de mépris. Qui les ſouffre, doit
» partager la honte & la punition
» qu'ils meritent; & c'eſt avoir une
» fauſſe idée de l'obéïſſance, que de
» la faire conſiſter dans la ſoumiſſion
» aveugle à tous les caprices d'un
» Prince, qui ne ſe laiſſe gouverner
» que par le torrent de ſes paſſions.
» Ainſi ne croyez pas manquer à la
» fidelité que vous devez à votre
» Roi, ne croyez pas offenſer la Reli-
» gion, en vous oppoſant à ces in-
» juſtes prétentions. Profitons des
» momens qu'il nous laiſſe, pour le
» faire rentrer dans les bornes preſ-
» crites par la juſtice & par la raiſon.
» Nous le pouvons d'autant plus fa-
» cilement, que le Roi de Caſtille ne
» demande pas mieux que de nous
» ſecourir; que la Nobleſſe du Roïau-
» me n'attend qu'un Chef pour ſe dé-
» clarer; & que le peuple même, en
» faveur de qui le tyran a tout fait,
» le craint & le verra punir avec joïe.
» Banniſſez la terreur qui vous ſaiſit,
» & ſouvenez-vous que ſi nous réuſ-

» fiſſons dans nos projets, nous ſe- 1482.
» rons regardés comme les Libera-
» teurs de la patrie. «

L'audace de ce diſcours fit frémir Alvarés & le Comte de Faro. Ils blâmerent vivement le Marquis, traiterent ſon conſeil de folie, & firent tous leurs efforts pour le détourner d'une pareille réſolution: Alvarés lui parla de cette maniere.

» Votre colere vous aveugle, &
» la haine que vous avez conçûë con-
» tre le Roi, acheve de vous ôter l'u-
» ſage de la raiſon : je devrois mé-
» priſer le diſcours que vous venez de
» nous tenir ; mais je veux bien y ré-
» pondre ; l'amitié que j'ai pour vous
» m'en impoſe la loi ; il faut que je
» vous arrache à vous-même, en vous
» retirant du précipice, où vous allez
» vous jetter. Je conviens que le Roi
» nous perſecute injuſtement ; on
» voit par ſes démarches que nous
» ſommes ſeuls les objets de ſa hai-
» ne & de ſa perſecution : c'eſt un
» malheur, mais qu'il faut ſçavoir
» ſupporter patiemment ; car nous
» ne devons point nous desho-
» norer pour nous dérober à ſon in-
» juſtice. Devenons, s'il le faut,
» les victimes de ſon inimitié ; ſça-

1482. » chons mourir & conserver notre
» honneur. Que notre rang cesse de
» vous éblouir, mon frere; nous ne
» sommes que les premiers sujets de
» l'Etat, & tout ce que nous pouvons
» faire, c'est d'implorer le Ciel pour
» qu'il nous accorde des Rois sages
» & justes, & de supporter cepen-
» dant ceux que nous avons, tels
» qu'ils sont. Plus ils se montrent in-
» justes, plus nous devons leur don-
» ner des preuves de fidelité & d'at-
» tachement. Je sçai qu'on a souvent
» mis en question, si les peuples
» étoient en droit d'ôter la Couron-
» ne à un Prince, qui abuseroit de
» son autorité; mais si les peuples
» ont ce droit, les particuliers ne
» l'ont point, & la crainte de la mort
» ne les excuse point dans leur rebel-
» lion. Je rougis de honte pour vous,
» de voir que c'est cette crainte, qui
» vous excite aujourd'hui contre vo-
» tre Roi, & qui vous fait oublier le
» soin de votre gloire. Qu'est devenu
» cet amour, que vous avez fait pa-
» roître autrefois pour le service de
» vos Princes? Faut-il qu'une jeu-
» nesse emploïée dans l'exercice con-
» tinuel de vos devoirs, aille tout
» d'un coup se fletrir aux approches

» de la vieilleſſe. Le peril que vous 1482.
» craignez eſt incertain ; il ceſſera de
» l'être dès le moment, que vous ſui-
» vrez vos projets ſeditieux. C'eſt en
» vain que vous eſperez du ſecours
» & de l'appui, des Grands, du Peu-
» ple, des Rois étrangers ; frivole
» eſperance : l'ambition & l'envie
» vous feront trahir par les Grands ;
» la même legereté qui aura fait ſor-
» tir le peuple de ſon devoir, l'y ra-
» menera ; & les Rois étrangers vous
» abandonneront, & ne verront en
» vous qu'un traître, dès qu'ils ne
» trouveront plus dans votre rébel-
» lion leurs interêts. Ouvrez donc
» les yeux ſur l'abîme, où vous êtes
» prêt de tomber ; étouffez la colere
» aveugle qui vous emporte, & ſon-
» gez qu'il eſt plus glorieux de mourir
» innocent, que de vivre coupable.

Alvarés avoit un air ſi penetré de douleur en prononçant ce diſcours, que le Marquis de Montemajor en fut touché, & lui promit de renoncer à tous ſes projets de rebellion. Enſuite aïant déliberé plus tranquillement ſur l'état preſent de leurs affaires, ils convinrent qu'Alvarés iroit trouver le Roi, pour le ſupplier de ſouffrir qu'ils défendiſſent leurs droits.

1482. ſelon le cours ordinaire de la Juſtice. Ils en informerent le Duc de Bragance leur frere, qui condamna d'abord & approuva enſuite le premier deſſein du Marquis de Montemajor. Cependant le Roi écouta favorablement Alvarés; mais il étoit outré dans le fonds de l'ame contre ſes freres, & Alvarés ne dut les égards qu'on eut pour lui, qu'à la réſolution que le Roi avoit priſe de diſſimuler avec eux jusqu'à ce qu'il eût retiré des mains du Roi de Caſtille les ôtages qu'il avoit.

Sur ces entrefaites Ferdinand envoïa ſon Confeſſeur en qualité d'Ambaſſadeur au Roi de Portugal, qui lui donna ſa premiere audiance dans la Ville d'Avis, pour confirmer la paix, & pour lui faire dire qu'il lui renverroit ſes ôtages, parce que ces eſpeces de garants étoient inutiles entrr des Princes liés par l'amitié & pae l'eſtime; & que les ôtages qu'on ſe donnoit ordinairement, marquoient de la défiance, au lieu d'une veritable réconciliation. En conſequence Dom Juan fit partir pour Moura Pierre Norogne Intendant du Palais, Antoine de l'Ordre de ſaint François ſon Confeſſeur, & Jean Texeira grand Chan-

celier, pour recevoir son fils en son 1482.
nom. Il leur donna pour Secretaire Rui de Pina.

Le Duc de Bragance vit avec un chagrin mortel la reddition des ôtages. Cependant il dissimula l'état de son ame, & montra une joïe apparante du retour de l'Infant, au devant duquel il alla, n'oubliant rien d'ailleurs pour meriter son amitié & pour dissiper les soupçons du Roi. Il voulut même l'accompagner jusqu'à la Cour; mais il fit ce voïage moins pour faire honneur au Prince, que pour voir s'il ne pourroit pas découvrir, par la conversation des Ambassadeurs, de quelle maniere le Roi pensoit sur son compte. Les Ambassadeurs penetrerent ses desseins & les approuverent tacitement; mais comme ils avoient à faire à un Roi, chez qui le simple soupçon devenoit un crime, ils s'opposerent à son voïage. Cependant ils en informerent D. Juan, qui toujours résolu de faire arrêter le Duc, mais ne croïant pas qu'il fût prudent de l'entreprendre avant que son fils fût arrivé en Portugal, leur fit dire, qu'il sçavoit bon gré au Duc de ce qu'il vouloit faire; qu'il ne l'en avoit pas prié à cause de sa santé,

1482. mais qu'il seroit bien aise qu'il accompagnât son fils, si elle le lui permettoit. Le Duc trompé par cette réponse, alla au devant de l'Infant, le fit recevoir magnifiquement dans toutes les Villes de sa dépendance, & lui rendit tant d'honneurs, qu'il crût s'être purgé entiérement des soupçons qu'on avoit conçûs de sa fidelidé. Mais tel est l'esprit des Cours, de ne revenir jamais des partis justes ou violens qu'on y prend; & de ne rendre jamais la confiance à ceux qui l'ont une fois perduë: on dissimule avec ceux qu'on craint, mais on les perd sans ressource quand on les peut perdre sans risque.

1483. Cependant les ôtages furent rendus le huit de Juin de l'an 1483. On remit aux Ambassadeurs de Ferdinand Isabelle, & Alfonse à ceux du Roi de Portugal. Dom Juan s'avança jusqu'à Evora pour recevoir son fils: les réjoüissances qu'on fit à cette occasion ne purent adoucir la colere du Roi contre le Duc de Bragance, & il résolut de profiter de cette occasion pour le faire arrêter. On dit que ses freres en furent informés, & qu'ils en donnerent avis au Duc; mais négligeant leurs avis, il ne prit aucune

précaution ; soit qu'il fût en effet innocent, soit qu'il ne pût éviter son destin : quoiqu'il en soit, il suivit la Cour, & jamais il n'y avoit paru avec autant de securité. 1483.

Le retour de l'Infant causa une joïe universelle dans tout le Roïaume. Ce jeune Prince l'augmenta par sa presence ; sa douceur, son esprit, les graces qui étoient répanduës dans toute sa personne, charmoient les Portugais, dont le zele & l'attachement pour leurs Princes sont extrêmes. Le Roi lui composa sa Maison. Il lui donna pour Gouverneur Jean de Menesés, qui depuis fut fait Comte de Tarouca ; pour Intendant Gomez Figueredo, & pour Courtisans tous les jeunes gens de la Cour qui s'y distinguoient, ou par des talens naissans, ou par un penchant marqué par les choses estimables. Dom Juan sçavoit par lui-même combien il est important de ne laisser approcher des jeunes Princes que des gens sages & vertueux, afin que dés leur tendre jeunesse, ils prennent du goût pour la vertu & pour la sagesse. Le choix de ceux qui devoient être auprès de l'Infant étant fait, le Roi les fit venir tous dans son appar-

1483. tement, & leur parla ainsi en presence de son fils.

» Je vous confie l'éducation de » mon fils, & de mon successeur; je » ne connois point de noms plus » chers, pour vous faire comprendre » l'importance du dépôt que je re- » mets aujourd'hui entre vos mains. » Je ne sçaurois vous donner une » marque plus forte de la confiance » que j'ai en vous; l'honneur, la » probité & la religion doivent vous » engager à veiller soigneusement à » l'éducation d'un Prince destiné à » monter sur le Trône, & à faire un » jour le bonheur ou le malheur de » ce Roïaume. Je vous donne un suc- » cesseur, donnez-vous vous-mêmes » un grand Roi. L'éducation fait les » Princes, ainsi que le reste des hom- » mes; faites donc ensorte que mon » fils ne voïe & n'entende que des » choses utiles & honnêtes: que vos » discours, que vos actions soient » pour lui des exemples, qui lui ser- » vent à jamais de regle dans la car- » riere où il va entrer. Il ne suffit » point qu'une partie de vous soit at- » tachée inviolablement à la vertu, » il est de la derniere néceßité que » vous l'aimiez & que vous la prati-

» quiez tous. Telle est la foiblesse de 1483.
» l'homme qu'un seul exemple vi-
» cieux le frappe, & le saisit plus vi-
» vement, que plusieurs exemples de
» vertu. Il détruit en un moment
» tout ce que les autres exemples ont
» pû faire dans l'espace de plusieurs
» années. Au reste songez moins à
» vous faire un ami du Prince, qu'à
» en faire un honnête homme; il de-
» viendra votre ami, dès qu'il aura
» des vertus; la faveur qu'on n'a me-
» ritée que par de lâches complaisan-
» ces, est sujette à des vicissitudes;
» la seule vertu n'en redoute aucune;
» toujours ferme, toujours constan-
» te, elle a tôt ou tard sa récompen-
» se. Je devrois encore vous donner
» des avis sur bien d'autres choses;
» mais si j'ai fait un choix aussi judi-
» cieux, que je le crois, il est inuti-
» le que je parle davantage; justifiez
» mon silence par votre conduite.

Ensuite le Roi marqua à chacun d'eux les fonctions qu'il devoit faire auprès du Prince, & en même tems il donna ses ordres, pour qu'on fît venir à la Cour tous les enfans des Seigneurs, pour être élevés avec Alfonse, & pour les accoûtumer à l'aimer, & à s'en faire aimer. Il nomma des

1483. Gouverneurs pour veiller à leur éducation, & des Maîtres dans tous les Arts & dans toutes les Sciences, pour leur orner l'esprit. Il recommanda à ceux qui devoient instruire Alfonse, de lui parler souvent des principes philosophiques de Platon; on ignore quels furent ses progrès dans cette sorte d'étude assez chimerique.

Malgré les soins qu'exigeoient le gouvernement du Roïaume, & l'éducation de l'Infant, D. Juan songeoit toujours à faire arrêter le Duc de Bragance; ses freres l'avertissoient de temps en temps par des Lettres du peril qui le menaçoit; mais le Duc méprisa constamment leurs avis, & demeura tranquille au milieu du danger. Cependant aïant ouvert les yeux il se détermina à quitter la Cour; mais pour ne donner aucun soupçon, il résolu td'aller prendre congé du Roi. Il le trouva dans le tems qu'il travailloit; le Roi, sans discontinuer son travail, le fit asseoir auprès de lui: après avoir renvoïé ceux qui étoient presens, il demeura seul avec le Duc, qui pria le Roi d'être persuadé, qu'il n'avoit point de sujet plus fidele que lui, & qu'à l'égard de leurs differends, il demandoit qu'on examinât juridiquement

ment les titres des privileges de sa Maison. Le Roi lui répondit que cela étoit juste : » Cependant, ajoûta-» il, sortez d'ici, & allez-vous en » dans cette Tour voisine, & restez-» y jusqu'à nouvel ordre. « Le Duc n'osa repliquer, & les Gardes du Roi le conduisirent à la Tour. 1483.

Un moment après le Roi assembla les Ministres d'Etat, & leur expliqua les raisons pour lesquelles il avoit fait arrêter le Duc de Bragance. Tous, en Courtisans habiles, approuverent cette action, & dirent au Roi qu'il falloit prendre garde qu'il ne s'échappât, s'emparer de ses Villes, Châteaux & Forteresses, & avertir le Roi de Castille de ce qu'on venoit de faire. Le Roi aïant renvoïé son Conseil, fit appeller le Duc de Viseo son beau-frere, & en presence de la Reine, il lui dit d'un ton severe : » Duc, pre-» nez garde à vous ; ne vous mêlez » plus des complots qu'on trame con-» tre moi ; je sçai toutes vos démar-» ches, elles suffiroient pour vous » perdre ; mais je suspens ma Justi-» ce en faveur de votre jeunesse ; » soïez plus sage desormais, & reti-» rez-vous. «

Le malheur du Duc de Bragance

1483. affecta differemment les Portugais. Le peuple qui aimoit le Roi, & qui haïssoit les Grands, fut bien aise de son emprisonnement, & demanda hautement qu'on le punît de ses trahisons; mais les Grands en furent très-mécontens. Cependant instruits qu'il ne se passoit rien non-seulement dans le Roïaume, mais même dans l'interieur des familles, dont le Roi ne fût aussi-tôt informé, ils dissimulerent leur ressentiment, & pousserent la dissimulation (tant ils redoutoient la colere du Roi) jusqu'à marquer une sorte de joïe du malheur du Duc de Bragance. Au milieu d'une corruption si generale, quelques particuliers se distinguerent par les apologies publiques, qu'ils firent de l'innocence du Duc. Dom Juan loüa leur zele & leur courage, & leur en sçut plus de gré qu'aux autres de leur basse complaisance. Quelques-uns pousserent la generosité, jusqu'à s'offrir pour ôtages avec tous leurs biens pour le Duc. Le Roi reçut leurs offres d'une maniere ambiguë, pour ne pas les irriter; d'autant plus qu'il n'étoit pas encore maître des Villes qui appartenoient au Duc, ni sûr que le Roi de Castille ne feroit aucune entreprise,

pour lui procurer la liberté. Mais tout aïant réüssi selon ses désirs, il ne songea plus qu'à faire faire le procès au Duc. Le monde en general présumoit en faveur de son innocence; premierement, par la prompte obéissance qu'apporterent aux ordres du Roi tous ses vassaux, & par le silence de Ferdinand, qui ne l'eût pas ainsi abandonné, s'il eût été vrai, qu'il avoit conspiré en sa faveur contre son Prince. 1483.

Avant de commencer la procedure que le Roi vouloit qu'on suivît dans le Jugement du Duc, il écrivit au Roi de Castille, pour lui demander conseil sur cette affaire. Il lui fit rendre par un nommé Ferdinand cette Lettre, où il lui témoignoit, » qu'» aïant été obligé de faire arrêter le » Duc de Bragance, il penchoit, au» tant que la Justice le lui permettoit, » à lui pardonner les crimes dont il » étoit atteint: que l'amitié & le » sang qui les unissoient, lui faisoient » esperer, qu'il lui donneroit là-des» sus ses conseils, avec le même zele » que si cela le regardoit. « Ferdinand dans la réponse qu'il fit à cette Lettre, s'étendit beaucoup sur les vertus de Dom Juan; ensuite il le plaignit des troubles domestiques, qui l'agi-

1483. toient sans cesse ; & à l'égard du Duc de Bragance, il lui dit : » que l'aveu » qu'il faisoit de son penchant à lui » pardonner, ne laissoit rien à crain- » dre pour ce malheureux Prince ; » que pour lui il garderoit le silence, » de crainte de se tromper sur cette » affaire ; mais que s'il vouloit cepen- » dant qu'il dît son sentiment ; qu'il » le prioit d'envoïer auparavant un » homme, pour l'informer exacte- » ment de toutes les circonstances, » qui accompagnoient le crime dont » on accusoit le Duc : qu'alors il lui » diroit son avis avec toute la since- » rité que les Rois se doivent respe- » ctivement, sur-tout lorsqu'ils sont » unis aussi intimement qu'ils l'é- » toient tous les deux. « Cette conduite du Roi de Castille ne fut pas generalement approuvée. Il y avoit des gens qui disoient, que c'étoit mal répondre à l'attachement que le Duc avoit toujours montré aux interêts de ce Prince : que sa cause devenoit la sienne, & qu'il auroit pû facilement obtenir sa liberté, parce que Dom Juan craignoit sa puissance, & qu'il n'attendoit que son avis, pour pardonner au Duc, ou févir contre lui : On répondoit qu'il ne convenoit point

à un Roi d'entrer dans le détail des 1483.
affaires interieures d'un autre Roi ; ſur-tout pour des choſes dont on pouvoit le ſoupçonner d'être l'auteur. Que Ferdinand avoit d'ailleurs tout à craindre d'un Roi belliqueux, tel qu'étoit Dom Juan ; ſur-tout aïant ſur les bras une guerre comme celle qu'il avoit contre le Roi de Grenade ; qu'il étoit extrêmement onereux pour un Roïaume, d'être obligé de ſoutenir à la fois deux grandes guerres. Que les Rois devoient ſe conduire bien autrement que les particuliers ; ceux-ci, diſoit-on, peuvent ſe ſacrifier pour leurs amis, ſans que le bien public en ſouffre ; mais les Rois doivent tout ſacrifier au bien public.

Tandis que le peuple s'entretenoit ainſi, le Procureur du Roi commença les informations contre le Duc de Bragance. Voici les principaux chefs dont il étoit accuſé. 1°. D'avoir ſouvent parlé avec inconſideration du Roi, mépriſé ſon autorité, entretenu une correſpondance intime avec le Roi & la Reine de Caſtille, & les avoir informés de tous les ſecrets du Conſeil du Roi. 2°. D'avoir excité le Marquis de Montemajor à la rébellion, & d'avoir caché au Roi ſes

1383. desseins pernicieux. 3°. De s'être opposé à la reddition des ôtages qui étoient dans Moura, & cela afin de pouvoir impunément cabaler contre l'Etat. 4°. D'avoir sollicité les Castillans à s'emparer de la Guinée, au préjudice des Portugais. 5°. D'avoir recommandé aux Députés des Etats de contredire en tout les volontés du Roi ; & enfin de s'être ouvertement opposé à la promulgation de ses nouvelles Ordonnances dans les Villes de sa dépendance.

Le Roi nomma en même temps Roderic de Grana Lieutenant Criminel de la Cour, pour examiner cette affaire, & il donna au Duc pour défendre sa cause Alfonse Baros & Jacque Pinario, les plus habiles Jurisconsultes du Portugal. Les Commissaires qui devoient juger le Duc, conjointement avec Grana, quitterent les vieilles Tours, & se rendirent à Evora par ordre du Roi, pour y prononcer le Jugement. On lut au Duc les charges qu'il y avoit contre lui ; ce Prince après les avoir écoutées tranquillement, se tourna, sans y répondre, vers Roderic de Pina, & lui dit : » Allez dire au Roi qu'il » n'entre point en Jugement avec son

» Sujet ; qu'aucun homme vivant ne 1483.
» peut être innocent devant lui. « Il lui fit demander en même temps qu'il changeât ses Juges, & qu'il lui en donnât du corps de la Noblesse. Il y avoit de la justice dans cette demande ; mais le Roi toujours inflexible, ne voulut rien accorder ; au contraire, il pressa avec tant d'ardeur les informations, que tout fut prêt pour le Jugement dans l'espace de vingt-cinq jours.

On dit que Dom Juan fit mettre dans la Chambre où l'on devoit condamner ou absoudre le Duc de Bragance, des tableaux representans les principales actions de Trajan, afin de faire voir qu'il vouloit imiter en tout l'integrité de cet Empereur : mais lorsqu'on vit qu'il assistoit lui-même à toutes les séances, qu'on tenoit pour instruire le procès intenté contre le Duc, ces peintures ne servirent qu'à lui attirer les railleries du public desinteressé. Pour se justifier de cette conduite, il disoit qu'étant le principe de la Justice, il devoit se montrer aux Juges, pour qu'ils ne s'en écartassent jamais ; mais il oublioit, ou feignoit d'oublier, que ce prétendu principe étoit susceptible de toutes les

1483. passions humaines, qu'elles pouvoient se manifester en bien & en mal sur son visage, & que cette impression differente pouvoit en imposer aux Juges au préjudice de la Justice; d'où l'on concluoit qu'il n'étoit ni de sa prudence, ni de son integrité, d'assister à un Jugement où il étoit partie. Jacque Pinario osa le lui reprocher, lorsqu'il parla pour la justification du Duc, & l'on ne sçait qui merita dans ce moment plus de loüanges, ou Pinario qui le reprit si hardiment, ou le Roi qui ne lui en témoigna aucun ressentiment. Cependant le Roi fit aux Juges un discours étudié, par lequel il les exhorta à la clemence plutôt qu'à la rigueur; mais les Juges, malgré cette exhortation, condamnerent le Duc à la mort, & confisquerent tout son bien au profit du Fisc. Le 22. de Juillet, on transfera pendant la nuit ce Prince infortuné, dans une maison située près de la Place publique d'Evora, & là on lui envoïa son Confesseur, qui s'appelloit Juan, de l'Ordre de saint Eloi; ce Religieux lui annonça qu'il falloit se préparer à la mort. Le Duc reçut cette nouvelle, sans marquer la moindre foiblesse: il se jetta à ses pieds, se confessa, com-

munia, & passa le reste de la nuit dans 1483.
la priere. S'étant retiré pour quelques momens dans une chambre plus reculée, il écrivit son testament, dans lequel il exhorta la Duchesse son épouse, ses freres, ses enfans, & tous ceux qui lui étoient attachés, à rester fideles au Roi, à qui il écrivit cette Lettre dont il chargea son Confesseur.

» Sire, prêt à subir le dernier supplice, j'ose vous écrire encore une fois. Les crimes que j'avois commis envers Dieu meritoient la mort; je la regarde donc comme un bien, esperant qu'elle servira à les expier. Loin de me plaindre de mon triste sort, je loüe le Seigneur de m'avoir ainsi humilié; mais en même temps souffrez aussi que je vous recommande mon épouse & mes enfans: ils sont innocens, ils sont dignes de votre clemence. Il est de votre grandeur de proteger des miserables; mais ils ne le sont point, puisqu'ils sont sous votre protection. A l'égard de mes freres; si de lâches délateurs osoient attaquer leur fidelité, c'est à vous à les sauver de l'oppression de nos ennemis, & à les récompenser des services

1483. » qu'ils ont rendus, & qu'ils sont
» prêts de rendre encore à l'Etat : J'au-
» rois plusieurs autres graces à vous
» demander ; mais on attend ma tête
» sur l'échafaut ; cette tête que j'ai
» exposé si souvent & avec tant de
» plaisir pour votre service, & pour
» celui de l'Etat. «

Le Roi répondit à l'article qui regardoit les freres du Duc : « La Justice » sera renduë à tout le monde, sans acceptation de personnes. » Au reste, comme il étoit bien aise qu'on ne crût pas que la passion avoit eu part à la condamnation du Duc, il fut extrêmement mortifié, de voir que ce Prince ne convenoit d'aucun crime de ceux dont on le chargeoit. Dès que le jour commença de paroître, on dressa un échafaut dans la Place d'Evora; les avenuës en furent saisies & gardées par les troupes du Roi ; le peuple, selon la coûtume, accourut en foule, pour y regarder ce triste spectacle ; & le Duc fut enfin conduit au lieu de son supplice. Il étoit accompagné de son Confesseur & de quelques autres Prêtres. Comme il manquoit quelque chose à l'échafaut, on le fit asseoir sur une chaise, où l'on prétend qu'il s'endormit : ensuite il parla assez long-

temps à son Confesseur, & lui donna 1483.
quelques ordres pour la Duchesse de Bragance son épouse. En lui parlant, il apperçût François de Silveira superbement armé, faisant l'Office de grand Alguazil : » Vous êtes mis bien ga-
» lamment, François, lui dit-il. Après cela il monta sur l'échafaut, & le Bourreau lui trancha la tête. Le Roi avoit ordonné qu'on sonnât une certaine cloche de la ville dès le moment qu'on executeroit le Duc. L'aïant entenduë, il dit à ceux qui l'environnoient : » Recommandons à Dieu l'a-
» me du Duc, il cesse de vivre dans
» cet instant. « Aussi-tôt il se jetta à genoux, & se mit à pleurer & à prier Dieu à haute voix : affectation puerile & miserable qui montroit plus d'hypocrisie que de pieté.

Les Chanoines de l'Eglise d'Evora emporterent sur leurs épaules le corps du Duc, & le déposérent dans l'Eglise de saint Dominique, d'où il fut transporté au tombeau des Bragances. Cette action leur fit beaucoup d'honneur ; ils sacrifierent l'intérêt à la pieté, & le Roi ne leur en témoigna aucun ressentiment. Telle fut la fin de Ferdinand II. troisiéme Duc de Bragance, illustre par sa naissance, &

1483. recommandable par ses grandes richesses. Dans sa premiere jeunesse il avoit porté les armes en Afrique ; & ensuite en Espagne contre la Castille. Il s'étoit acquis beaucoup de réputation par sa bravoure, & par les talents qu'il avoit montrés pour la guerre. Au reste il étoit liberal jusqu'à la magnificence, poli, plein d'esprit, attentif à remplir tous ses devoirs, capable de grandes choses ; judicieux, bon Citoïen, & grand homme d'Etat. Alfonse ne se conduisoit que par ses lumieres, & avoit en lui une confiance entiere ; il l'aimoit aussi très-tendrement ; & peut-être cette amitié fut-elle la source de la haine que D. Juan conçut contre lui. Il méritoit un sort moins funeste, & sa conduite fut peutêtre plus imprudente que criminelle. Les Lettres qu'on avoit trouvées dans ses archives n'étoient pas des preuves suffisantes, pour le faire condamner à la mort, & ses liaisons avec le Roi & la Reine de Castille pouvoient facilement être excusées. Tout ce qu'on pouvoit justement lui reprocher, c'est de les avoir continuées, depuis qu'il étoit instruit qu'elles déplaisoient au Roi ; & de s'être opposé si ouvertement à

la réforme, que ce Prince vouloit introduire dans l'Etat, pour abaisser la trop grande autorité des Seigneurs. 1483.

Tandis que le Duc étoit retenu prisonnier à Evora, la Duchesse son épouse se tint à Villa-vitiosa, où elle fit voir par sa conduite sage & moderée, la grandeur de son ame & la fermeté de son esprit. Lorsqu'elle apprit la mort de son mari, elle fit passer promptement ses trois fils en Castille, de crainte que le malheur de leur pere ne retombât sur eux. Philippe qui étoit l'aîné mourut peu de tems après; Jacque vêcut, & son illustre posterité est aujourd'hui sur le thrône de Portugal, qu'elle a affranchi du joug des Castillans: Denis leur troisiéme frere a été aussi le Chef de plusieurs illustres Maisons. La Duchesse retint auprès d'elle leur sœur Marguerite, qui mourut dans sa premiere jeunesse. Le Marquis de Montemajor, & le Comte se retirerent aussi avec la même diligence en Castille. Alvarés, qui n'avoit rien à se reprocher, & qui croïoit que la fuite pouvoit flétrir sa réputation, demeura en Portugal; mais le Roi lui ordonna d'en sortir, & lui fit dire, qu'il lui feroit toucher le revenu de

1483. tous ses biens, à condition, qu'il ne choisiroit ni Rome ni la Castille pour le lieu de sa retraite. A l'égard du Marquis de Montemajor, il le cita à comparoître devant lui, confisqua tous ses biens, & le fit condamner par contumace à être décapité en effigie dans la place publique d'Abrantés; ce qui fut executé.

Au milieu de tant d'affaires domestiques, Dom Juan ne perdoit point de vûë les conquêtes d'Afrique. On les avoit interrompuës depuis quelque tems; mais il résolut de les recommencer avec plus d'ardeur que jamais. Avant d'entrer dans le détail de ce que Dom Juan entreprit pour la réüssite de ce projet, il est nécessaire de retracer ici en peu de mots les commencemens & les progrès de ces conquêtes. Jean I. heureux dans la guerre & dans la paix, comptoit au nombre de ses enfans, comme il a été déja dit, l'Infant Henri. Celui-ci après la prise de Ceuta, consacra le reste de ses jours aux guerres d'Afrique, & à la découverte des terres inconnuës. Nous avons vû comment ses Capitaines pénétrerent jusqu'à l'Ethiopie Occidentale, & comment ils découvrirent dans l'Ocean plu-

ſieurs Iſles, qu'ils mirent ſous la domination des Rois de Portugal. Plus on trouvoit de difficultés dans l'exécution de ces expéditions, plus Henri s'appliquoit à les ſurmonter par une fermeté inébranlable. La mort vint mettre un terme à ſes travaux maritimes, dans la Ville de Sagres, lieu ordinaire de ſa réſidence. Lorſque Dom Juan II. fut parvenu à la Couronne, il ne ſongea qu'à les continuer, perſuadé qu'ils étoient utiles à l'Etat & glorieux à la Nation & à la Religion. D'abord il réſolut de s'emparer de la Guinée, où l'on pouvoit faire une ample moiſſon de proſelytes pour la Religion, & un commerce immenſe d'or & d'ébéne. Avant d'y faire aucun établiſſement, il y fit conſtruire une Citadelle, où il envoïa une bonne garniſon pour contenir les habitans du païs, & pour défendre contr'eux, en cas de beſoin, les Marchands Portugais. Quelques-uns trouverent cet établiſſement inutile, à cauſe de l'éloignement & des perils qu'il falloit eſſuïer en allant & en revenant. Ils ajoûtoient que le climat étoit contraire aux Portugais, & que les Ethiopiens étant ſans foi & en partie ſans Religion, on ne pou-

1481

1483. voit se confier à eux, sans courir des risques presque certains : quelques autres au contraire soûtenoient, que cette conquête étoit utile & honorable aux Portugais : que les perils diminueroient à mesure que la navigation se perfectionneroit, & qu'à l'égard des Ethiopiens, la garnison & les avantages qu'on pourroit leur faire trouver dans le commerce avec la Nation, les contiendroient dans leur alliance.

Tout ce qui paroissoit difficile, flatoit le goût de Dom Juan ; les obstacles l'animoient au lieu de le décourager : né pour les grandes entreprises, celle-ci lui parut digne de tous ses soins. Il fit donc construire une flote pour l'executer, & il en confia le commandement à Jacque d'Azambuya, dont la prudence étoit accompagnée de talens superieurs pour la guerre. Il lui donna Roderic & Joseph ses Medecins, pour veiller à la santé de son équipage, avec les plus habiles Mathematiciens du Roïaume, pour lui servir de conseil dans une si longue & si périlleuse navigation. Il ordonna à ceux-ci, d'examiner avec soin la temperature des divers climats par où ils passeroient, de remarquer

exactement les plages, les ports, & tout ce qui pouvoit rendre le voïage moins dangereux. Ceux-ci après de profondes méditations, trouverent que l'Astrolabe, qui ne servoit qu'aux operations de l'Astronomie, pouvoit être d'un grand secours pour la navigation : ils s'en servirent en effet utilement, & l'on doit à leurs soins cette précieuse découverte, qui a diminué de moitié les périls qu'on essuïoit dans les voïages de mer. 1483.

Azambuya partit en 1481. dans le mois de Décembre, & aborda l'année suivante à la Guinée. Le même jour qu'il y aborda, il envoïa un Ambassadeur à Caramansa, Roi du païs, avec quelques presens, que le Roi barbare reçut avec grand plaisir. Le lendemain le General Portugais débarqua avec l'élite des troupes, qui étoient sur ses vaisseaux; ils étoient tous magnifiquement habillés, & armés superbement; afin d'inspirer aux Barbares de la crainte & du respect. D'abord il fit attacher un étendard à un arbre fort élevé, sur lequel étoit peint le Roi : ensuite on dressa un Autel & l'on celebra la Messe. Dès que cette céremonie fut achevée, Azambuya alla trouver Caramansa, qui le

1483. reçut avec une magnificence barbare, qui n'étoit pas sans majesté. Le Portugais fit alliance avec lui, & obtint la permission de bâtir une citadelle. L'ouvrage fut commencé & achevé dans l'espace de 20. jours, & cela n'est pas étonnant : Azambuja avoit aporté de Portugal des materiaux tous prêts à être mis en œuvre. L'échange des marchandises étant faite, la flote remit à la voile & revint en Portugal chargée d'or & d'yvoire. Azambuja demeura dans la Citadelle, qu'on appella par ordre du Roi, S. George de la Mine.

Les richesses immenses qu'on retiroit de ce païs, firent craindre à D. Juan que les autres Nations de l'Europe n'y envoïassent leurs vaisseaux, & qu'ils ne diminuassent par-là les profits considerables que les Portugais y faisoient. Cette crainte lui fit exagerer les risques qu'on couroit à faire ce voïage. Il fit même publier, qu'il n'y avoit qu'une espece de vaisseaux, appellés Caravelles, qui le pussent entreprendre en sûreté, & cette espece de vaisseaux n'étoit en usage que chez les Portugais. Pour donner plus de vrai-semblance à ce qu'il avançoit, il fit construire quelques vais-

eaux à l'ordinaire, & leur fit faire 1483.
le voïage, enſuite il publia qu'ils avoient été ſubmergés en arrivant dans les mers de la Guinée.

Un Pilote, ignorant que le Roi étoit l'auteur des bruits qu'on répandoit dans le monde, touchant la navigation de la Guinée, ſe vanta qu'il feroit ce voïage ſur quelque vaiſſeau qu'on voudroit, & qu'il le feroit heureuſement. Le Roi enflâmé de colere lui dit : » On a vainement tenté ce que vous propoſez de faire ; » au reſte je ne m'étonne point de » votre confiance, elle eſt naturelle » aux ames venales, & ſans expérien- » ce ; tout leur paroît facile ; l'inte- » rêt leur applanit les obſtacles les » plus inſurmontables. « Le Pilote, à ce diſcours, comprit de quoi il s'agiſſoit, & ſe tut. Le Roi lui en ſçut bon gré, & lui en donna des marques peu de jours après, en lui recommandant le ſilence. Le Maître d'un navire & deux Pilotes, qui avoient fait pluſieurs fois le voïage d'Ethiopie, paſſerent en Caſtille, dans le deſſein de montrer le chemin de la Guinée, & les manœuvres, dont on ſe ſervoit dans cette longue navigation. Le Roi fit auſſi-tôt partir des gens afidés

1483. pour les ramener en Portugal ; & comme il eut été difficile d'enlever trois hommes à la fois dans un Roïaume étranger, il ordonna qu'on tuât les deux, & qu'on conduisît le troisiéme à Evora, où il le fit écarteler. Cet affreux supplice imprima une terreur si grande dans l'esprit des autres Pilotes, qu'aucun d'eux n'osa passer dans les païs étrangers, persuadés par l'exemple qu'on venoit de donner, qu'ils n'y seroient pas plus en sûreté, que dans le Portugal même. D. Juan avoit souvent experimenté, que la crainte retenoit ceux que l'amour du devoir ne pouvoit contenir.

Sur ces entrefaites il apprit que le Duc de Medina Sidonia faisoit construire à grands frais une flote en Angleterre, à l'insçû du Roi Edoüard, qu'on destinoit pour envahir la Guinée. Afin de couper le mal dans ses racines, Dom Juan envoïa en qualité d'Ambassadeurs vers Edoüard, Roderic de Souza, & Jean d'Elvas avec ordre de lui representer, que l'ancienne alliance qui étoit entre les deux Couronnes, meritoit qu'il refusât aux Espagnols le secours qu'ils venoient chercher dans son Roïaume. Edoüard reçut parfaitement bien les Ambassa-

deurs, & fit publier un Edit, par lequel il défendit à tout Anglois non-seulement d'aller dans la Guinée, mais encore dans les autres païs découverts par les Portugais. Non content de cela, il envoïa l'Ordre de S. George à Dom Juan par une Ambassade solemnelle. 1483.

Comme il étoit dans la Ville d'Abrantés, il y arriva un Légat de la part du Pape Sixte, qui venoit se plaindre des oppressions qu'on exerçoit envers le Clergé. Le Légat avoit ordre de citer Dom Juan à comparoître personnellement, ou par ses Ambassadeurs, devant le Saint Pere, pour se justifier des violences dont on l'accusoit. Dom Juan n'avoit rien à se reprocher. Le Clergé vivoit tranquillement dans ses Etats; il avoit restitué aux Eglises l'argent qu'il leur avoit enlevé du vivant d'Alfonse son pere, & sa pieté le rassuroit sur le present. Il se plaignit à son tour de la credulité du Saint Pere, & dit au Légat, qu'on avoit tort d'écouter ses ennemis, sur-tout le Cardinal d'Acosta, qui le haïssoit mortellement; qu'il consentoit au reste d'envoïer un Ambassadeur au Pape, pour son entiére justification, & il char-

1483. gea de cette commiſſion Ferdinand de Sylveira. Le Légat content de cette eſpece de juſtification, en écrivit au Pape, qui diſpenſa Sylveira du voïage de Rome. Alors Acoſta, qui en effet avoit aigri le Pape contre Dom Juan, pour ſe mettre à l'abri de ſon reſſentiment, prit le parti de veiller aux interêts du Portugal: mais le Roi qui le connoiſſoit conſtant comme lui dans ſa haine, ne lui en ſçût pas plus de gré.

Cette affaire étant terminée, Dom Juan apprit que la mort du Duc de Bragance avoit indigné & révolté les eſprits, dans quelques Provinces de ſon Roïaume; il réſolut de s'y rendre, afin de diſſiper par ſa preſence les troubles qui pouvoient s'y élever. Il partit donc & viſita la Province de Beira & de Tra-oſ-montes. Il y reçut les plaintes de tout le monde contre la vexation des Nobles & des Officiers de Juſtice, qu'il réprimanda avec une ſéverité mêlée de douceur, qui lui gagna l'affection des uns & des autres. Dom Juan alloit ſouvent ainſi viſiter les Provinces, pour connoître par lui-même de quelle maniere on y executoit ſes ordres. Il étoit perſuadé qu'un Roi devoit, comme

un pere de famille, tout voir par ses 1483.
propres yeux, afin de contenir tout le monde dans l'amour du devoir & de la Justice. Sans cela les peuples gémissent presque toujours sous le poids d'un Ministere corrompu & inique, & ils sont d'autant plus malheureux, que leur Prince aveuglé les croit heureux. En sortant de la Province de Tra-os-montes, Dom Juan se rendit à Porto, où il passa l'hyver.

Sur ces entrefaites Alvarés frere du Duc de Bragance aïant appris, que le Roi avoit fait confisquer tous ses biens, quoi qu'il lui eût promis le contraire, quitta la France & revint en Castille, où il demeura jusqu'au Regne d'Emmanuel, qui lui permit de retourner en Portugal. On ignore pour quelles raisons Dom Juan manqua de parole à Alvarés; quoiqu'il en soit, il ne paroît pas que celui-ci eût merité un pareil traitement : d'un autre côté Dom Juan se piquoit d'être fidele à ses promesses.

Le Roi découvrit vers ce temps-là une nouvelle conjuration qui causa beaucoup de trouble dans le Roïaume. Le Duc de Viseo beau-frere du Roi en étoit le Chef. La chûte de la Maison de Bragance, qu'on attribuoit

1483. à la haine, & non à la justice de D. Juan, avoit révolté contre lui tous les parens & tous les amis de cette Maison. Le Duc de Viseo sur-tout en avoit vû la ruine avec indignation. Il crut qu'il étoit de son honneur d'en tirer vengeance, & plusieurs motifs l'engagerent ou le confirmerent dans ce dessein. Il brûloit de regner; il regrettoit la mort du Duc; il comptoit sur le secours du Roi de Castille; il étoit aimé des Grands, qui haïssoient le Roi; toutes ces raisons le déterminerent à attenter sur sa personne. Ce qui acheva de lui faire prendre cette funeste résolution, furent les prédictions d'un Astrologue, qui lui promettoient la Couronne. Le plan de la Conjuration fut d'abord dressé à Santarem.

Il est dès songes, que le peuple regarde comme des avertissemens que le Ciel envoïe aux hommes, pour leur découvrir les biens ou les maux, qui doivent leur arriver. Dom Juan dormant profondément, crut entendre un grand bruit aux pieds de son lit: il s'éveille, prend son épée, & voit au travers d'une foible lumiere, un phantôme, qui disparut dès qu'il l'eut vû. Une autrefois l'ombre d'un de ses

amis

amis qui étoit mort, se présenta à lui 1483.
& lui parla. Le peuple en fut informé, & prit ces visions pour des réalités, que le Ciel produisoit en faveur de leur Roi, pour l'avertir de la Conjuration, qu'on tramoit contre sa personne.

Dom Garcie de Menesés Evêque d'Evora étoit un des plus ardents Conspirateurs, il haïssoit personnellement D. Juan, non à cause de la mort du Duc de Bragance, mais parce qu'il croïoit en avoir reçû quelque injustice. Ferdinand son frere ne s'engagea dans la Conjuration que pour venger la mort du Duc, qui étoit son intime ami; pour Guttiere Coutigno, Ferdinand de Silveira, Alvarés & Pierre d'Ataïde, Pierre d'Albuquerque, & le Comte de Peña Macor, ils n'y entrerent, que dans l'esperance qu'ils eurent d'augmenter leurs fortunes, à la faveur des troubles, que l'assassinat de D. Juan devoit naturellement exciter dans le Roïaume. Ils vouloient tuer le Roi, pour délivrer, disoient-ils, le Portugal d'un tyran, qui fouloit aux pieds & les Loix humaines & les Loix divines; ensuite leur dessein étoit de livrer l'Infant Alfonse entre les mains du Duc de Viseo, pour qu'il disposât

1483. à son gré de la vie de ce jeune Prince. Guttiere se chargea même de la lui ôter. Il avoit un frere qu'on apelloit Vasqués Coutigno. Celui-ci étoit homme d'un merite distingué; cependant le Roi avoit mal récompensé ses services, & il étoit dans le dessein de sortir du Portugal, & d'aller chercher fortune ailleurs. Guttiere profita de cette disposition pour l'attirer dans le parti des Conjurés. Il lui dit un jour, » Pourquoi voulez-vous quitter votre » patrie; ne vaudroit-il pas mieux » contribuer à la délivrer des fers d'un » tyran, & vous y assûrer une fortu- » ne brillante? « Alors il lui fit part de tout ce qui concernoit la Conjuration, & fit tous ses efforts pour l'y faire entrer: Vasqués sentant toute l'importance du secret qu'on lui confioit, dissimula & témoigna beaucoup d'empressement, pour être associé aux Conjurés. Guttiere le crut, & le presenta au Duc de Viseo, qui acheva de l'instruire de tout le plan de la Conjuration.

Tandis que les Conjurés achevoient de prendre les mesures nécessaires, pour consommer sans risque le crime qu'ils méditoient, le Roi eut quelques indices de la Conjuration. L'E-

vêque d'Evora étoit passionnément amoureux d'une femme, avec laquelle il vivoit depuis quelque-tems. Cette femme avoit un frere appellé Tinoco, que l'Evêque aimoit beaucoup. L'Evêque enyvré d'amour, n'avoit rien de caché pour la sœur de Tinoco, & il ne pût s'empêcher de lui confier le changement qui alloit arriver dans l'Etat. Tinoco profita de l'imprudence de l'Evêque; sa sœur l'instruisit de toute la Conjuration, qu'il courut découvrir promptement à Antoine Faria. Celui-ci alla trouver le Roi, & l'informa de tout ce que Tinoco lui avoit dit; le Roi voulut parler à Tinoco même; on le fit venir en secret au Palais; il répeta en presence du Roi ce qu'il avoit déja dit à Faria, & se retira rempli d'esperances, que Dom Juan lui donna, pour le récompenser de sa fidelité. Cependant comme il eût été dangereux de proceder contre des Conspirateurs sur la déposition d'un seul homme, Dom Juan résolut de dissimuler avec eux, & de les faire observer, pour tirer des preuves plus convaincantes de leur crime. 1483.

Peu de jours après, Vasqués Coutigno confirma par sa délation, tout

1483. ce que Tinoco avoit déclaré, & acheva d'instruire le Roi du plan de la Conjuration, des noms de ceux qui y entroient, & des projets qu'ils avoient formés pour la disposition de la Couronne. Alors Dom Juan prit toutes les mesures nécessaires pour cacher sa crainte, & pour éviter les embûches de ses sujets perfides. Il ordonna à sa garde à pied & à cheval, de se tenir toujours prête à recevoir ses commandemens, & leur Capitaine Martin de Mascaregnas, homme d'une valeur & d'une fidélité à toute épreuve, étoit sans cesse auprès de sa personne. Toutes ces choses s'exécuterent sans affectation, pour ne pas donner de l'ombrage aux Conjurés, qui de leur côté cherchoient avec un soin extrême l'occasion de consommer leur crime. Pierre d'Ataïde & Guttiere s'étoient chargés de tuer le Roi. Un jour qu'ils le rencontrerent peu accompagné en montant l'escalier du Palais, Ataïde fit un mouvement qui fit connoître au Roi qu'il vouloit exécuter son dessein ; le Roi lui demanda ce qu'il avoit : » J'ai pensé tomber ré-» pondit Ataïde; prenez garde à vous, » repartit D. Juan, ne tombez point. Cette présence d'esprit sauva Dom

Juan dans cet instant d'une mort certaine. Peu de jours après ayant été visiter hors de la Ville une Eglise, il se trouva environné de presque tous les Conjurés, n'aïant auprès de lui aucun de ses gardes : il s'apperçut du peril où il se trouvoit ; mais prenant son parti, il se tourna de leur côté, & les entretint avec tant de tranquillité & de politesse, qu'ils n'oserent le frapper. Mais en sortant de ce danger, il alloit en courir un second, qui étoit inévitable, si Coutigno ne l'eût averti, que les Conjurés se repentant de l'avoir épargné, se proposoient de le massacrer à son retour : alors le Roi donna des ordres secrets à Antoine Faria pour faire venir ses Gardes, qui l'accompagnerent jusqu'à la Ville. 1483.

Le Duc de Viseo se rendit sur ces entrefaites à Palmela, où la Duchesse sa mere vivoit depuis quelque tems. Le Duc écrivit de-là aux Conjurés une Lettre pleine de reproches sur leur lenteur. Il est difficile, leur disoit-il, » si vous differez plus long- » tems à executer notre dessein, que » le secret ne perce ; & s'il est dé- » couvert notre perte est certaine. » Ainsi votre peril doit dissiper tous

1483. » les scrupules, qui pourroient arrê-
» ter vos coups; & la témérité en de
» pareils cas devient une véritable
» prudence; si vous voulez donc vous
» conserver la vie, ôtez-la prompte-
» ment au Tyran que nous haïssons
» & qui nous hait. « Les Conjurés après avoir lû cette Lettre, jurerent de tuer le Roi à la premiere occasion favorable qui s'offriroit; & ils envoïerent à Santarem Alvarés d'Ataïde, afin qu'aussitôt, qu'il apprendroit la mort du Roi, il s'emparât de Jeanne, fille de Henri Roi de Castille, pour tenir par-là le Roi & la Reine de Castille en respect, & pour les obliger à les secourir promptement en cas de besoin. Mais occupés à la guerre de Grenade, ils ne voulurent entrer en aucune maniere dans ce qu'on tramoit contre Dom Juan. Cependant ils n'étoient pas fâchés de voir l'orage qui alloit fondre sur sa tête; mais cette joïe barbare ne dura qu'autant de tems, qu'il en fallut à Dom Juan, pour faire arrêter avec sûreté les Conjurés. Persuadé pourtant qu'il pouvoit devenir leur victime, s'il différoit plus long-tems à les punir, il prit la résolution de tuer de sa propre main le Duc de Viseo Chef de la Conjuration.

Il lui manda donc de venir à la Cour, 1483.
sous prétexte de quelque affaire qu'il vouloit lui communiquer. Le Duc avoit de la peine à se résoudre à faire ce voyage ; mais craignant s'il le différoit, de donner de l'ombrage au Roi, il prit le parti d'obéir à ses ordres, & il se rendit auprès de lui. Dès qu'il fut arrivé, le Roi fit cacher auprès de son appartement Pierre de Sea, Jacque d'Azambuja, & Pierre Mendés, trois hommes braves & fideles, avec ordre d'arrêter le Duc en cas qu'il fît des efforts, pour sortir de la chambre du Roi, après qu'il y seroit entré. Sur la fin du jour le Duc vint trouver le Roi ; on l'introduisit, & le Prince le reçut avec un visage gai & content : après un instant de silence » Mon Cousin, lui dit-il, » que feriez-vous à un homme qui au- » roit voulu vous arracher la vie : je le » tuerois de ma propre main, répon- » dit le Duc : Meurs donc, repliqua » le Roi, en le frappant d'un coup » de poignard ; tu as prononcé toi- » même ta sentence. « Le Duc tomba en effet sans vie à ses pieds.

Cependant le bruit de sa mort se répandit dans Setubal où l'on étoit alors. Aussitôt les troupes s'empare-

1483. rent des remparts; on ferma les portes de la Ville, on mit des corps de garde par tout; l'horreur & la crainte regnoient dans la Ville; personne n'en pouvoit sortir; le Roi l'avoit expressément défendu, afin qu'on ne pût avertir de rien les Conjurés, qui en étoient absens. Dès que le premier mouvement de crainte fut passé, le peuple furieux sortit en foule dans les ruës, & courut au Palais pour demander qu'on lui livrât les Conjurés pour les mettre en pieces; les cris perçans & redoublés de cette populace avoient quelque chose d'effraïant & répandoient une terreur, que les ténébres de la nuit augmentoient encore. Le Palais étoit rempli de monde; les gardes étoient doublées; les Courtisans, qui n'avoient point trempé dans la Conjuration, y accouroient de tous côtés; ils frémissoient du péril que le Roi venoit de courir; ils vouloient le venger; ils maudissoient la mémoire du Duc de Viseo; mais plusieurs étoient affligés de sa mort, parce qu'elle entraînoit la ruine des coupables, qui étoient ou leurs amis ou leurs parens. La fraïeur & la consternation se peignoient sur leurs visages, & re-

gnoient dans leurs maiſons. 1483.

On fit tranſporter à la pointe du jour le corps du Duc de Viſeo dans la grande Egliſe, où il demeura juſqu'après midi, afin que tout le monde pût voir & connoître le crime & le châtiment. Enſuite Vaſqués Coutigno & Tinoco comparurent devant le Juge Criminel, où ils dépoſerent ce qu'ils ſçavoient de la Conjuration du Duc. Le Roi lui-même déclara dans la forme requiſe en Juſtice, les raiſons qui l'avoient déterminé à tuer le Prince; & lorſqonça procès eut été inſtruit, on pronue le une Sentence contre le Duc de Viſeo, par laquelle ſa mort étoit approuvée, comme étant coupable de crime de Leze-Majeſté; les Conjurés qu'on pût arrêter avoüerent tout. Ferdinand de Meneſés, Pierre d'Ataïde, & Pietre d'Albuquerque ſubirent le dernier ſupplice dans la place de Setubal. Le Roi accorda la vie à Guttiere en faveur de Vaſqués ſon frere; mais il le fit enfermer dans le Château d'Avis; où il mourut peu de tems après, non ſans ſoupçon d'avoir été empoiſonné. Alvarés d'Ataïde & Ferdinand de Silveira trouverent le moyen de s'enfuir. Le dernier dut

1483. son salut à un de ses domestiques, que la crainte des supplices, ni l'espoir des récompenses, ne purent engager à découvrir l'endroit où son maître étoit caché. Alvarés d'Ataïde revint en Portugal sous le regne d'Emmanuel, qui le rétablit dans tous ses honneurs & dans la possession de ses biens, qu'on avoit confisqués. Il est le chef de l'illustre famille de ce nom, qui subsiste encore aujourd'hui dans le Roïaume. A l'égard de Sylveira, il fut tué par ordre du Roi en allant en France. Sa fuite avoit causé beaucoup de chagrin au Roi, parce qu'il lui avoit confié des secrets de la derniere conséquence, & qu'il craignoit qu'il ne les publiât. Plus on est entré dans la confidence d'un Prince, plus sa vengeance est à redouter, quand on a une fois encouru sa disgrace.

Dans le tems que le Duc de Viseo expiroit sous les coups de Dom Juan, l'Evêque d'Evora s'entretenoit avec la Reine; Ferdinand de Mascaregne vint l'appeller de la part du Roi. Dès qu'il fut sorti de l'appartement de la Reine, il fut entouré de soldats, & conduit dans la Citadelle de Palmela. On l'enferma dans un cachot obscur, & mal propre, où il expira trois jours

après qu'il y fut entré. On croit avec fondement qu'on l'empoisonna ; le Comte de Peña-Macor se refugia dans la Citadelle de la Ville du même nom, & là il se crut à l'abri du ressentiment du Roi. Catherine de Costa sœur du Cardinal de Costa, & femme du frere du Comte, leva des troupes à l'insçu de son mari, dans la résolution de se défendre dans la Ville de Sabugal, où elle s'étoit enfermée. L'audace de cette femme fut admirée; on en parloit avantageusement: son exemple pouvoit faire naître une guerre civile : le Roi en sentit toute la conséquence, il courut donc promptement pour réduire cette place. Pierre Norogne s'y rendit avant lui : Catherine voïant qu'elle ne pouvoit sans témerité s'exposer à un siege, proposa de la remettre entre les mains du Roi, à condition qu'on la laisseroit vivre tranquillement elle & son mari, attendu qu'ils n'avoient aucunement trempé dans la Conjuration. Dom Juan y consentit, & peu de tems après il permit même au Comte de Peña-Major de se retirer en Castille avec sa femme & ses enfans. Il y mourut après y avoir vêcu assés tristement. 1483.

X vj

1483. Telle fut la fin des Conjurés & de la Conjuration. Quoique le Duc de Viseo fut certainement coupable, tout le monde n'approuva pas la maniere dont le Roi l'avoit puni. On disoit qu'il étoit honteux à un Prince de faire soi-même les fonctions de bourreau; d'ailleurs, ajoûtoit-on, il devoit du moins donner au Duc le temps de se justifier; c'est la moindre faveur que ce jeune Prince pouvoit esperer d'un cousin & d'un beau-frere: d'autres disoient pour la défense du Roi, que tout étoit permis, lorsqu'il s'agissoit du bien public; que la forme étoit inutile, quand le crime étoit bien prouvé: que le Duc, si on eût voulu poursuivre sa mort en Justice, auroit pû échapper au supplice qu'il meritoit, & que cela eût été de mauvais exemple. A l'égard de l'Evêque d'Evora, on disoit que c'étoit avoir offensé le Saint Siege que de l'avoir fait mourir; que le Roi n'avoit aucun pouvoir sur la vie des Evêques, & qu'on avoit violé dans sa personne les droits les plus sacrés de l'Eglise. On répondoit, qu'il étoit permis à chacun de repousser la force par la force; que Dom Juan n'avoit fait que prévenir l'Evêque d'E-

vora, qu'ainsi il étoit contre la raison de dire que Dom Juan avoit violé les droits de l'Eglise en punissant un assassin; & que le caractere dont il étoit revêtu, n'entroit pour rien dans cette affaire. En effet, les Princes seroient bien à plaindre, s'ils ne pouvoient pas faire cette espece d'abstraction, pour châtier des Ecclesiastiques, qui sans ce frein, se livreroient peut-être à toute sorte d'excès. 1483.

Les coupables étant punis, Dom Juan songea à récompenser ceux qui lui avoient découvert la Conjuration. Il fit present à Coutigno du Comté de Borba, avec tous les honneurs, prérogatives & revenus attachés à cette dignité; & donna à Tinoco mille ducats de pension, avec un Benefice de quinze cens écus. Tinoco ne profita pas long-temps de sa fortune. La mort termina ses jours bien-tôt après. Ceux qui haïssoient le Roi disoient, que le Ciel l'avoit puni pour avoir été l'auteur de la mort du Duc de Viseo.

Le Roi fit voir en cette occasion, qu'il sçavoit punir & récompenser, être severe & clement tout à la fois, capable enfin de discerner les gens fideles d'avec les coupables, & ceux qui

1483. pouvoient le devenir : il donna tous les biens du Duc de Viseo, qui avoient été confisqués à Emmanuel son frere, avec le titre de grand Maître de l'Ordre de Christ. Cependant à la place de Moura & Serpa qui étoient sur la frontiere, il lui donna deux autres Villes dans le sein du Roïaume. Il voulut aussi qu'il portât le titre de Duc de Beja, & non de Viseo, afin d'abolir, s'il étoit possible, jusqu'à la memoire du Duc son frere.

Le Roi & la Reine de Castille envoïerent l'Evêque de Cordouë & Gaspar Fabre en Portugal, pour prier Dom Juan de rétablir dans leurs biens, leurs honneurs, & leurs dignités les malheureux enfans du Duc de Bragance. Ils trouverent le Roi à Castelbranco, où il étoit malade de la fievre; mais aussi-tôt qu'il fut guerri, il ne leur donna audience, que pour les assurer qu'il ne consentiroit jamais à ce qu'ils demandoient, parce qu'il étoit convaincu que la tranquillité publique, & même le salut de l'Etat, dépendoient de ce refus. Que le Roi & la Reine de Castille n'étoient pas moins interessés à la conservation du Roïaume que lui, puisque leur fille Isabelle devoit épouser son fils Al-

fonse, & en être un jour la Souveraine. Ferdinand & Isabelle comprirent par cette réponse, qu'il seroit inutile de faire de nouveaux efforts en faveur des Bragances. Dom Juan de son côté, pour faire voir que ce n'étoit point la haine, mais la Justice qui le conduisoit dans toutes ses actions à leur égard, donna l'Evêché d'Evora à Alfonse de Portugal, bâtard du Marquis de Valence : ce qui fit beaucoup de plaisir à la Noblesse, qui dès ce moment ne desespera plus de voir un jour rentrer en grace toute la Maison de Bragance. 1485.

Le Roi trouva une nouvelle occasion de faire éclater le zele qui l'animoit pour le bien public. La peste vint à ravager tout le Roïaume ; la Province d'Alenteyo sur-tout souffrit beaucoup, & le nombre des morts y fut très-grand; on y manquoit de toute espece de secours. Dom Juan se donna des mouvemens incroïables, pour remedier à la disette, source ordinaire des maladies épidemiques. Enfin il n'épargna rien de ce qui pouvoit contribuer à la conservation de la vie de ses sujets, & il exposa souvent la sienne pour sauver la leur.

Au milieu des embarras que cau-

1483. ſent d'ordinaire ces fleaux terribles ; il ne perdoit point de vûë les moïens qu'il avoit imaginés, pour rétablir le commerce dans le Roïaume, comme la cauſe unique, qui pouvoit enrichir l'Etat. Pour cet effet il diminua les droits d'entrée dans le Port de Liſbonne ; il accüeillit favorablement les Etrangers, il travailla au rétabliſſement de la Marine, & fit renaître la confiance perduë, par l'ordre qu'il introduiſit dans les Finances, & par la sûreté & la liberté qu'il donna aux Negocians, ſans quoi le commerce ne ſçauroit jamais fleurir dans un Etat, quelque riche & quelque puiſſant qu'il ſoit d'ailleurs. La tyrannie, & l'oppreſſion entraînent toujours l'indigence & la miſere des peuples.

Le Roi fit battre alors une nouvelle Monnoïe, un peu plus forte que l'ancienne : d'un côté elle repreſentoit les armes de Portugal, & de l'autre ſon image avec cette inſcription *Juſtus ut palma florebit*, dont il eut le ſurnom de Juſte. Il en fit battre d'autres en or & argent d'une moindre valeur, pour faciliter davantage le commerce. Au reſte il compoſa les armes du Royaume, telles qu'elles ſont encore aujourd'hui ; & ajoûta à ſes titres ce-

lui de Seigneur de la Guinée. 1485.

Comme le Roi étoit à Setubal, le Pape Sixte vint à mourir, & il eut pour successeur Innocent VIII. Dom Juan fit partir pour Rome Pierre de Norogna, & Vasqués Ferdinand de Lucena, pour feliciter le nouveau Pape sur son élection au souverain Pontificat; & pour lui rendre, comme au Chef de l'Eglise, l'obéissance qui lui étoit dûë. Roderic de Pina célébre Jurisconsulte accompagna par ordre du Roi les Ambassadeurs, afin de leur servir de conseil. Dans ce tems-là on confioit les Ambassades non-seulement à ceux qui par leur naissance; pouvoient remplir dignement ces postes éminens, mais encore à ceux qui étoient versés dans l'étude du Droit particulier & public. En effet, on a souvent besoin dans le cours des négociations de cette connoissance, sans laquelle on tombe dans des fautes d'une extrême conséquence. Elle est d'ailleurs comme nécessaire dans toutes les especes de Traités, que les Puissances sont obligées de faire.

Parmi les graces que D. Juan chargea Norogna de demander au Pape, on compte la Bulle de la Croisade, afin de porter la guerre en Afrique.

1483. En même temps il fit de grands préparatifs de guerre, ce qui causa tant de terreur aux Maures, que les habitans d'Azamor envoïerent des Députés au Roi, pour lui rendre hommage. Ils se soûmirent même à lui à de certaines conditions, que le Roi leur accorda. On continua cependant les préparatifs, & l'on acheta un grand nombre de toute sorte d'armes, que l'on distribua à ceux qui étoient en état de les porter.

1492. En ce tems-là Christophle Colomb Genois de Nation, homme courageux, hardi, entreprenant, brûlant du desir de s'immortaliser par quelque action d'éclat, expert dans l'Art de la Marine, & capable enfin de grandes choses, se rendit en Portugal pour offrir ses services à D. Juan par raport à la découverte du Nouveau Monde. Le Roi qui se laissoit toujours frapper avantageusement en faveur de ceux qui avoient des talens, le reçût & l'écouta favorablement; mais avant que de lui accorder ce qu'il demandoit, il voulut consulter Joseph & Roderic, les plus sçavans Cosmographes du Roïaume. Ils desaprouverent le projet de Colomb: Alors le Roi fit part à son Conseil de ce que ce Genois lui proposoit. On délibera, &

Jacque Ortix Evêque de Tanger, qui 1492.
étoit Castillan & Confesseur du Roi, parla ainsi.

» Avant de prendre une derniere » résolution touchant les entreprises » qui regardent le bien public, il faut » examiner si elles sont justes, glo- » rieuses & utiles : si elles manquent » d'une de ces trois conditions, il est » dangereux de les entreprendre. » Celle que Christophle Colomb pro- » pose n'en est, ce me semble, revê- » tuë d'aucune. On ne peut l'execu- » ter qu'avec des dépenses immenses, » & qu'en sacrifiant un bien certain, » à des esperances incertaines; qu'en » exposant la fleur de la jeunesse aux » périls d'une longue navigation, & » qu'en nous privant des secours les » plus pressans contre des ennemis » voisins, qui ne manqueroient point » de profiter de la diversion de nos » forces. N'est-il pas plus glorieux, » si nous devons faire la guerre, de la » faire aux Maures d'Afrique, enne- » mis du Roïaume, ennemis de no- » tre Religion, & qui ne respirent » que la ruïne de toute l'Espagne. A » l'égard de l'utilité, quels hommes, » quelles richesses, quelles flotes ne » seroient pas nécessaires, pour exe-

1492. » cuter l'entreprise dont il s'agit? L'i-
» dée seule suffit pour en demontrer
» l'inutilité. Contentons-nous donc
» de porter la guerre en Afrique ; le
» juste, le glorieux, l'utile, tout s'y
» trouve à la fois. Les Afriquains
» sont belliqueux, leurs richesses
» sont immenses, & leur haine con-
» tre notre Religion est extrême : ces
» trois raisons ont engagé nos Rois à
» leur faire une guerre éternelle. Ain-
» si mon avis est qu'on préfere la réa-
» lité à la chimere, qu'à l'exemple de
» nos ancêtres, nous continuions nos
» expeditions contre ces ennemis
» cruels, & que nous nous appli-
» quions sans relâche à abattre leur
» puissance redoutable.

Pierre de Norogna Comte de Villareal répondit à l'Evêque de Tanger de cette maniere. » Toutes les
» choses de la vie dépendent des cir-
» constances. Elles reglent & doivent
» regler en tout la conduite des hom-
» mes. Lorsque les Maures avoient
» presque soumis sous leur puissance
» l'Espagne, toutes nos forces n'é-
» toient point suffisantes pour oppo-
» ser une digue à leur ambition : mais
» aujourd'hui que nous avons repous-
» sé au-delà des mers ces Barbares,

» que l'Eſpagne ne gémit plus ſous 1492.
» les fers de ces cruels ennemis, que
» nous poſſedons des Villes & des
» Ports commodes dans leur païs, le
» bien de l'Etat, la gloire de la Na-
» tion, & l'interêt de la Religion
» nous invitent à de plus nobles en-
» trepriſes. Ce que propoſe Colomb
» peut être douteux, dangereux mê-
» me; mais cela ne doit pas nous
» faire abandonner le deſſein de por-
» ter juſque dans l'Aſie la gloire de
» nos armes. L'Europe & l'Afrique
» en ont éprouvé la force; ſoumet-
» tons les Orientaux, & rien n'éga-
» lera notre gloire. D'ailleurs l'expé-
» rience nous a appris qu'il n'eſt point
» de Nation plus contraire à notre
» Religion que les Maures; allons
» donc chercher des Nations moins
» indociles & moins oppoſées par
» leur genie, & par leurs mœurs aux
» verités de la Loi de Jeſus-Chriſt. Si
» la gloire de la Nation vous eſt che-
» re, ſi vous prenez interêt aux pro-
» grès de la Religion, & ſi vous vou-
» lez voir le Portugal regorger de ri-
» cheſſes, traverſons ces mers im-
» menſes qui nous ſéparent des peu-
» ples Orientaux; établiſſons entre
» eux & nous un commerce floriſſant;

1492. » éclairons-les des lumieres de l'E-
» vangile, & n'abandonnons point
» honteusement des entreprises, que
» nulle Nation, excepté la nôtre, n'a
» osé envisager. Nous n'avons rien
» à craindre de nos voisins : les Mau-
» res bien loin de songer à porter la
» guerre dans notre païs, ne s'occu-
» pent qu'à la défense du leur ; la
» paix regne entre la Castille & le
» Portugal ; si les Espagnols vouloient
» l'enfraindre, les richesses que nous
» retirerons des Indes, ne serviront
» qu'à nous mettre plus en état que
» nous n'avons jamais été, de répri-
» mer leurs efforts ambitieux. Ainsi je
» conclus qu'il sera juste, glorieux &
» utile d'aller à la découverte du
» Nouveau Monde, de travailler à la
» conversion de tant de peuples dif-
» ferens qui vivent dans une profon-
» de ignorance de notre Foi, d'éta-
» blir un solide commerce entre eux
» & nous, & de ne point se rebu-
» ter par toutes les difficultés, qu'on
» pourra essuïer dans l'execution
» d'une pareille entreprise. « Ceux qui assistoient au Conseil, & le Roy lui-même furent de son sentiment.

Cependant on remercia Colomb de ses offres de service. On prétend qu'il

s'étoit déja adressé à plusieurs Princes 1492.
de l'Europe, à qui il avoit proposé la même chose qu'il venoit de proposer au Roi de Portugal; que tous le remercierent de même, & qu'alors il se détermina à passer en Castille, où il fut assez bien accueilli, comme on le verra.

Cependant D. Juan songea à envoïer 1484.
une nouvelle flote, pour voir si l'on ne pourroit point trouver quelque passage, pour pénétrer jusqu'aux Indes orientales. Il confia le commandement de cette flote à Jacque Cane, homme brave, vertueux, & dont le rare mérite donnoit un nouvel éclat à sa noble naissance. Il s'embarqua, passa au-delà du Cap de Sainte Catherine, arriva enfin à l'embouchure d'une riviere large & rapide, appellée Zaïre. Persuadé que les rivages de cette côte d'Afrique étoient habités, il entra dedans à la faveur de la marée. Il apperçut bien-tôt des hommes & des femmes de même couleur que le reste des Ethiopiens, aïant les cheveux frisés, mais les lévres moins grosses, & le visage moins laid & moins difforme, que les habitans de la Guinée haute, ainsi appellée par les Portugais, pour la distinguer des

1484 Roïaumes de Congo & d'Angola, qu'ils nomment la Guinée Basse. A la vûë des Portugais ces Barbares parurent étonnés ; ils s'approcherent cependant de leurs vaisseaux, les examinerent ; & y entrerent sans témoigner aucune crainte ; on les eût pris pour des anciens amis ou parens des Portugais, tant ils paroissoient satisfaits de les voir dans leur païs. Cane avoit amené avec lui un homme qui sçavoit plusieurs langues Africaines, toutefois il n'entendit rien au langage de ces Barbares, & l'on fut obligé de leur parler par signes. On comprit par leurs gestes, que tout le païs étoit gouverné par un Roi puissant, qui demeuroit à quelques journées de là.

Cane les pria de vouloir conduire quelques-uns de ses gens vers ce Prince ; ce qu'il obtint aisément d'eux, moïennant quelques presens & promesses qu'il leur fit. On choisit pour cette espece d'Ambassade quatre des plus hardis & des plus déterminés de la flote ; on les chargea de presens pour le Roi, & on leur ordonna de revenir dans un certain temps, après avoir remarqué le païs & les mœurs des habitans. Les quatre Députés ne

revenant

revenant point dans le temps prescrit, 1484.
Cane leva l'ancre, & amena avec lui en Portugal quatre Ethiopiens, ausquels il promit, de les ramener dans leur païs dans la quinziéme Lune; c'étoit leur maniere de compter. On leur apprit en chemin le Portugais; ensorte que lorsqu'ils furent presentés à D. Juan, ils furent en état de se faire entendre: ils lui dirent que leur païs s'appelloit Congo; ils lui en firent une description nette & exacte, & lui donnerent une idée juste du gouvernement, des mœurs & de la religion des habitans, & des richesses qu'ils possedoient. Dom Juan & tous les Grands du Roïaume les écoutoient avec un plaisir infini; on ne pouvoit se lasser de les interroger, & ils répondoient à toutes les questions avec une presence d'esprit admirable.

Le Roi après avoir bien traité ces Etrangers, ordonna à Cane de s'en retourner à Congo, & de ramener les Ethiopiens dans leur païs, de crainte que si on les retenoit plus long-tems, leurs compatriotes ne maltraitassent les Portugais, qui y étoient restés. Il le chargea aussi d'aller trouver lui-même le Roi de Congo, pour faire alliance avec lui, & pour tâcher de l'attirer

1484. à la Religion Chrétienne. Cane obéït, & après avoir essuïé de grands périls sur mer, il parvint enfin au même endroit du fleuve, où il avoit pris ces quatre hommes; il en envoïa un au Roi de Congo, pour lui apprendre son retour, & pour le prier de lui renvoïer ses quatre Portugais, lui promettant de lui rendre immédiatement après les trois autres Africains: il lui fit aussi dire qu'il étoit chargé de la part de son Maître de lui parler. Le Roi de Congo, aussi-tôt qu'il sçût son retour, donna la liberté aux quatre Portugais. Il lui fit faire aussi des complimens sur son retour, & Cane remit à celui que le Roi de Congo lui avoit envoïé les presens du Roi de Portugal. Aussi-tôt il remit à la voile. Après avoir découvert deux cens lieuës de païs au-delà du Zaïre, il revint à Congo, & alla trouver le Roi de ce Roïaume, qui le reçut honorablement. Dès que Cane eut gagné sa bienveillance, il lui parla de la Religion Chrétienne. Cane étoit homme de guerre, nourri & élevé dans les armes, peu versé dans les Lettres, mais simple dans ses mœurs, juste dans ses idées, & fortement convaincu de sa croïance, dont il parloit avec éner-

gie, & ſans affectation. Le Roi de Congo l'écouta avec un plaiſir ſingulier; à meſure que Cane parloit, ſa curioſité pour nos Myſteres augmentoit; les Grands de ſa Cour, à ſon exemple, recherchoient auſſi les occaſions de s'en inſtruire. 1484.

Cependant le temps arriva où Cane devoit s'en retourner en Portugal; le Roi en parut affligé : toutefois il conſentit à ſon départ, eſpérant que le Roi de Portugal, par ſon entremiſe, lui envoyeroit des Prêtres pour achever de l'inſtruire du Chriſtianiſme, qu'il étoit réſolu d'embraſſer avec ſa femme, ſes enfans, ſes parens & ſes Courtiſans. Il voulut auſſi qu'il emmenât avec lui quelques-uns de ſes Pages, pour qu'ils puſſent être inſtruits en Portugal des verités de la Religion, & il leur donna pour Gouverneur Zacuta, qui avoit déja été en Portugal. Il le chargea expreſſément de remercier Dom Juan des ſervices importans qu'il lui avoit rendus, & de lui donner de ſa part quantité d'yvoire, avec divers habits, & des couvertures de lit proprement tiſſuës de feüilles de palmier, ouvrage précieux & fort eſtimé dans tout le Roïaume de Congo.

Ce païs eſt ſitué en Afrique par de-

1484. là la Ligne équinoxiale. A l'Occident il eſt borné par la mer Oceane, & tout le long de cette Côte, on trouve pluſieurs Ports, pluſieurs Caps, & pluſieurs Rivieres, entr'autres le Zaïre, où l'on voit quantité de chevaux marins, que les Anciens appelloient Hippopotames, & des Crocodilles d'une grandeur énorme, que les habitans nomment Caïmans. Après le Zaïre, on rencontre le Lelunda, qui baigne les pieds de la Montagne, où eſt ſituée la Ville de Congo Capitale du Roïaume; & enſuite le Coanza, prenant ſa ſource dans un petit lac qui tire ſes eaux de celui où le Nil prend la ſienne. Au midi on tire une ligne depuis le Port des Vaches, ainſi appellé du grand nombre de ces animaux qu'on y voit, juſqu'aux Montagnes d'argent, laiſſant à côté le Roïaume de Matamam. A l'Orient on imagine une autre ligne depuis les Montagnes d'argent, juſqu'au lieu où le Zaïre joint ſes eaux avec l'Umba, paſſant par les Montagnes nommées, par les Portugais, Montagnes de Salpêtre, par celles du Soleil dont la hauteur eſt prodigieuſe, & par celles de Chriſtal. Au Nord les Congians ont les peuples appellés autrefois Bramas,

& présentement Loangas; & plus 1484.
loin vers l'Orient, les Anziques, ou Anzicains, peuples cruels & barbares, qui se mangent les uns les autres, & qui vendent publiquement de la chair humaine. Ils ont beaucoup de mépris pour la mort, & vivent sans religion. Les Congians ont souvent la guerre avec eux.

Au reste, le Roïaume de Congo est divisé en six Provinces, & ces Provinces sont divisées en plusieurs Seigneuries, gouvernées par des Officiers qu'on appelle *Mani*, qui veut dire Seigneur dans la Langue du païs. Ainsi *Manicongo* veut dire Seigneur de Congo, & non *Roïaume de Manicongo*, comme l'ont cru quelques Auteurs. La plus belle & la plus riche Province du Roïaume se nomme Bemba, renfermée entre le Fleuve Ambrizze, & le Coanza: sa Ville Capitale s'appelle Pansa. Elle est située à vingt-cinq lieuës de la mer dans une Plaine fort vaste, entre les Fleuves Onzo & Ambrizze. Cette Ville sert comme de rempart à tout le Roïaume de Congo: les habitans en sont vigoureux, vaillans & accoûtumés à la guerre. On trouve dans la Province toute sorte d'animaux, mais sur-tout

1484. beaucoup d'élephans & de tigres. Les Portugais en retirent presque toute l'yvoire, qu'ils apportent dans leur païs.

La seconde Province porte le nom de Sogno. Elle s'étend depuis le fleuve Ambrizze jusqu'à celui de Las-Borreras Roxas, c'est-à-dire, les Sables rouges, & confine avec le Roïaume de Loanga vers le Nord, & avec les Anzicains vers l'Orient. La Capitale porte aussi le nom de Sogno. L'yvoire est extrêmement commune dans cette Province. Celle de Sundo, qui commence à dix lieuës loin de la Ville de Congo, s'étend jusqu'au fleuve Zaïre, par-delà ses cataractes, comprenant les deux rivages du fleuve jusqu'aux Anzicains au Septentrion; à l'Orient elle s'étend jusqu'au confluent des rivieres Brancaris & Zaïre, & de là, aux Montagnes de Christal. La Capitale se nomme Sundo comme la Province, & elle est située auprès des cataractes du Zaïre. Elle sert ordinairement d'appanage à celui qui doit succeder à la Couronne.

Le nom de la quatriéme Province est Pango. Le territoire de Congo lui sert de bornes à l'Occident; au Nord elle a les mêmes que celles de Sundo

à l'Orient les Montagnes du Soleil, 1484.
& au Midi la Province de Batta. La Capitale de cette Province s'appelloit anciennement *Pangelungos*, mais aujourd'hui elle s'appelle Pango, ainsi que la Province. Elle est coupée au milieu par la riviere Barbela, qui tire sa source du même lac que le Nil, & d'un autre nommé Aquelunda qui se perd dans le Zaïre. La Province de Batta, qui fait la cinquiéme, confine du côté du Nord avec celle de Pango, à l'Orient elle a les Montagnes du Soleil & du Salpêtre, & au Midi elle a encore des Montagnes, que les Portugais appellent Queymados, c'est-à-dire, brûlées; on dit que cette Province étoit connuë sous le nom d'*Agezimba* par les Anciens, qui croïoient que c'étoit le dernier païs habité vers le Midi. La Ville de Batta en est la Capitale, & le Gouverneur de la Province y fait sa résidence ordinaire; il fait continuellement la guerre aux Giachas, ou Agags, peuple cruel, farouche, & qui ne vit que de pillage. Les armées des Congians sont remplies de Portugais.

La sixiéme & la derniere de toutes les Provinces, nommée Pemba, est située au milieu des autres, & dans le

1484. centre, pour ainsi dire, du Roïaume. Le Roi y demeure ordinairement dans la Ville de Congo, autrefois Banza, & presentement appellée par les Portugais Saint Sauveur. Elle est au septiéme dégré & un quart de Latitude australe, située sur une Montagne de pierre à trente-huit lieuës de la mer. Le sommet de la Montagne sur lâquelle Congo est bâtie, présente une Plaine de deux lieuës & demi de circuit; l'air y est sain & temperé, quoique sous la Zone Torride. Au pied de la Montagne passe la riviere le Lunda, arrosant plusieurs vallées très-fertiles & très-bien cultivées, où l'on trouve toutes sortes de fruits & toutes sortes de grains. L'hyver y commence au mois d'Avril & y finit au mois de Septembre: pendant ce temps-là les pluyes y sont continuelles; elles abreuvent la terre desséchée par les chaleurs de l'esté, & grossissent si considérablement les rivieres, qu'elles se débordent presque par-tout. Delà vient l'inondation du Nil, & de quelques autres fleuves de l'Afrique. Les Egyptiens, chez qui il ne pleut presque jamais, regardent cette abondance d'eaux, qui inondent leurs campagnes & les fertili-

ſent, comme un phenomene dont ils reſſentent les effets bien-faiſans, ſans pouvoir en comprendre la cauſe. Le Nil étoit autrefois un Dieu pour eux, & ils lui offroient toutes ſortes de Sacrifices. Ptolomée s'eſt trompé, en diſant que ce fleuve tire ſa ſource, de deux lacs qui ſont tous deux au pied des Montagnes, qu'on appelle de la Lune, environ au douziéme dégré & demi de Latitude auſtrale en même parallele, l'un éloigné de l'autre de cent douze lieuës. Les Portugais ont découvert qu'il y avoit bien deux lacs où le Nil prend ſa ſource, mais autrement ſitués que ne dit l'ancien Géographe; car l'un de ces lacs eſt au douziéme dégré de Latitude auſtrale, & l'autre eſt ſous l'Equateur, preſque ſous un même Méridien que le premier. On dit encore que le Nil ne ſort que du ſecond, parce qu'on ne croit pas que les eaux du premier, aillent ſe rendre dans le dernier, mais qu'elles ſe perdent dans des Montagnes de ſable, qu'on trouve entre l'eſpace qui les ſépare. D'autres aſſurent le contraire, & diſent qu'il eſt bien vrai que ces eaux paſſent par de vaſtes ſolitudes, où elles n'ont point de lit certain, mais qu'elles en ont 1484.

1484. toujours un, par lequel elles coulent & se rendent au lac d'où sort le Nil. Telle est l'opinion récente qu'on a de la source de ce fleuve si célebre dans tous les temps.

Au reste, pour revenir aux Congians, ils étoient tous idolâtres, lorsque les Portugais y arriverent, & ils adoroient toutes sortes de bêtes monstrueuses & horribles. Les serpens, les couleuvres, les plantes, les bois, tout cela étoit Dieu à leurs yeux, & recevoit leurs hommages. Les cérémonies de leur religion étoient en grand nombre & diverses, mais toutes se rapportoient à témoigner de la reconnoissance & de la soûmission. Les plus usitées consistoient à fléchir le genoux devant leurs Idoles, à les adorer la face contre la terre, à se couvrir le visage de cendres & de poussiere; & à leur offrir ce qu'ils avoient de plus précieux. Leurs Prêtres & leurs Sacrificateurs, aussi fourbes & aussi avares que ceux des anciens Païens, mettoient à profit la simplicité de ces peuples, pour leur persuader que ces êtres, qu'ils appelloient Dieux, joüissoient de la Toute-puissance, qu'ils voïoient & qu'ils entendoient tout, & qu'ils étoient les

ſages diſpenſateurs des biens & des maux, que les hommes éprouvent dans la vie. Quant au Gouvernement, le Roi eſt proprietaire de tous les biens, que poſſedent les Congians; il eſt le maître de les ôter & de les donner à qui il veut : ce qu'il ne fait pourtant point, à moins que ceux qui les poſſedent, ou leurs enfans, ne ſe rendent criminels envers lui. Le Roi donne audiance deux fois par ſemaine; les procès y ſont promptement terminés, parce qu'on n'y connoît aucune des formalités, ni des procédures dont on ſe ſert en Europe; les cauſes criminelles n'y ſont pas expediées avec moins de diligence. On y condamne rarement à mourir un homme; mais on le déclare eſclave, ou on l'exile, perſuadé qu'on eſt qu'il eſt plus raiſonnable de ramener les hommes à leur devoir & au repentir de leurs fautes, par les miſeres qu'ils endurent dans cet état, que de leur ôter la vie avant qu'ils ſe ſoient repentis. Quand un Portugais a quelque demêlé avec un Congian, il le cite devant le Juge du païs, & quand le Congian en a avec quelque Portugais, il s'adreſſe, pour en avoir juſtice, au Juge Portugais, qui les juge ſelon les Loix de Portu- 1484.

1484. gal. Les Congians n'ont aucune Histoire qui conserve la memoire de ce qui s'est passé chez eux. Ils ne distinguent point les jours & les nuits par heures, mais par lunaisons. Ils aiment la danse & la musique, & ont differentes sortes d'instrumens. Avant de connoître les Portugais, ils se couvroient depuis la ceinture en bas, de plusieurs pieces faites de feüilles de palmier; & sur la poitrine ils portoient des peaux fines ou de jeunes tygres ou de civette. Pour avoir plus de grace, ils attachoient la tête de ces animaux sur leurs épaules avec un petit manteau de feüilles de palmier, tissu comme un filet, & bordé de franges de même matiere, mais de differente couleur. Tous, à l'exception du Roi & des principaux Seigneurs, marchoient pieds nuds. Le peuple étoit à peu-prés vêtu comme la Noblesse; la difference ne consistoit qu'en la finesse des étoffes. Les femmes portoient trois robbes depuis la ceinture, l'une plus longue que l'autre. Celle de dessous leur alloit jusqu'au talon, la seconde jusqu'au genoux, & la troisiéme un peu plus haut; elles avoient la poitrine couverte d'un voile, & les épaules d'un

manteau-court ; le tout fait de feüil- 1484.
les de palmier ; elles portoient sur leur tête une coëffe ou un bonnet, qui n'en couvroit qu'une partie. Depuis que les Portugais y ont pénétré, les hommes & les femmes des Grands & des Nobles s'y habillent à la Portugaise en soye & en pourpre.

Tel étoit le Roïaume de Congo, lorsque Cane en fit la découverte ; presque en même temps on pénétra aussi dans celui de Beni, & l'on fit alliance avec le Roi de ce païs. Ces découvertes ne contenterent point Dom Juan. Il désiroit ardemment de trouver un passage pour aller aux Indes Orientales. Pour cet effet, il fit armer trois vaisseaux, dont il donna le commandement à Barthelemi Diaz homme intrepide, qui après avoir essuié tous les périls imaginables, parvint enfin à un Cap, le plus grand qui soit dans le monde. Au Ponant, il commence au quatriéme dégré de Latitude septentrionale, & s'étend si avant vers l'australe, que sa pointe va tomber au trente-quatriéme degré & demi ; ensorte que depuis un bout jusqu'à l'autre, il comprend de ce côté près de trente-six dégrés, qui font six cens quatre-vingt lieuës & demi ;

1484. du côté du Levant il en a plus de huit cens.

Les Portugais étant arrivés à ce cap, voulurent le doubler ; mais ils furent si furieusement battus des vagues, & ils essuïerent une tempête si horrible, qu'ils l'appellerent le Cap tourmentueux, ou des tourmentes. Enfin ils le doublerent & arriverent à une isle qu'ils nommerent Sainte Croix, à cause d'une colonne qu'ils y planterent avec la figure de la croix. Delà ils rebrousserent chemin & revinrent en Portugal, où ils rendirent compte au Roi de la découverte qu'ils avoient faite, & du nom qu'ils avoient donné au Cap ; mais Dom Juan comblé de la joïe la plus vive, voulut qu'on le nommât Cap de Bonne-esperance, nom qui lui est demeuré depuis.

Dom Juan résolut d'envoïer des personnes intelligentes, pour chercher un chemin qui conduisît par terre dans le Roïaume des Abissins, situé dans la partie Orientale de l'Ethiopie. On publioit que ce païs étoit fort vaste, fort peuplé, & que les habitans en étoient Chrétiens. Les premiers à qui il donna cette commission, s'appelloient Antoine de Lisbonne de l'Ordre de Saint François, & Jean de

Montemajor, qui firent un voïage infructueux. Ensuite il en chargea Pierre Couillan & Alfonse Paiva. D'abord ils se rendirent à Naple, delà ils passerent à Rhodes, où les Chevaliers Portugais de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem les reçurent très-bien. Après s'y être reposés quelques jours, ils partirent pour Alexandrie, où ils arriverent heureusement. Là ils se séparerent; Couillan prit la route des Indes & Paiva celle d'Ethiopie, après être convenus ensemble qu'ils reviendroient dans un certain jour au grand Caire Ville d'Egypte. Couillan s'embarqua sur la mer rouge, & parvint à Aden, d'où poursuivant sa route, il vit Goa, Calicut, Cananor, Cochin & plusieurs Villes fameuses de l'Inde. En revenant il parcourut les Côtes de la Perse, celles d'Arabie, gagna les Côtes de l'Afrique, doubla le Cap de Guadarfu, arriva au Mozambique, remarqua en passant les Roïaumes de Melinde, de Quiloa & d'autres qui sont situés le long de cette Côte, & vint aborder à Soffola, où il apprit par ceux du païs, que la Côte continuoit ainsi jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Alors Couillan reprit la route du Caire, où la mort termina ses voïages.

1484.

1484. Il eut pourtant le temps d'écrire au Roi, & de lui envoïer une carte-marine, dans laquelle il avoit marqué & décrit tous les lieux par où il avoit passé. Alfonse Paiva pénétra de son côté jusques dans l'Abissinie, dont il envoïa un détail au Roi de Portugal par un Juif nommé Joseph.

On vit en même temps en Portugal deux exemples mémorables, l'un de fidelité & l'autre de perfidie. Roderic Pareira, attaché à la Maison de Bragance, fut l'auteur du premier. Il avoit suivi en Castille les enfans du feu Duc. Jacque qui étoit l'aîné le fit partir pour porter un paquet de Lettres à Isabelle sa mere, qui étoit restée en Portugal. Roderic prit toutes les mesures convenables; il se déguisa, pour n'être point reconnu, il prit des routes détournées & marcha pendant la nuit; mais malgré toutes ces précautions, il fut surpris & arrêté par ceux que le Roi avoit commis pour veiller, qu'Isabelle n'eût aucun commerce avec ses enfans. On conduisit Roderic au Roi. Comme il ne voyoit aucun moyen pour s'échaper, & qu'il ne pouvoit cacher ses Lettres, il les avala. Cette action de générosité & de fidelité augmenta les soupçons du Roi.

La fidelité devient crime aux yeux d'un Prince soupçonneux. Il le fit donc appliquer à la question ; mais ni les tourmens, ni les récompenses qu'on lui promit, ne purent lui arracher aucun éclaircissement. 1484.

Juan d'Agual fut l'auteur du second exemple ; on ne sçait point au juste si c'étoit par le desir de plaire au Roi qu'il connoissoit ombrageux, ou par un motif de haine, qu'il accusa Pierre de Sotomajor fils du Comte Camiñam, & né en Galice, d'avoir conspiré contre la vie de ce Prince. Quoiqu'il en soit, sur sa délation D. Juan fit arrêter Sotomajor, & lui fit donner la question. Les tourmens qu'on lui fit souffrir furent très-violens ; mais il les supporta avec une constance admirable, & nia toujours qu'il fût coupable du crime dont on l'accusoit. Sa constance frappa tout le monde : on dit qu'il étoit innocent, & qu'il falloit faire subir la même peine à Agual, pour voir s'il soutiendroit au milieu des tourmens ce qu'il avoit avancé. Agual aussi lâche que perfide, fut épouvanté à la vûë du suplice ; il avoua d'abord son crime, & déchargea entiérement Sotomajor. Agual meritoit la mort, & il la subit à Santarem.

1484. où il fut tiré à quatre chevaux. Sotomajor au contraire fut rétabli dans tous ses honneurs. Cet exemple apprend aux Princes, combien il est dangereux d'écouter les délateurs. Faire usage de ces monstres dans un Etat, c'est être ennemi de toute societé; c'est aimer l'injustice & le mensonge, c'est meriter le nom de tyran.

Au milieu des plus vastes projets que Dom Juan formoit pour étendre la domination Portugaise dans les pais éloignés, il veilloit avec une attention toute particuliere au gouvernement interieur du Roiaume. S'étant apperçu que le luxe des habits croissoit de jour en jour, & que cette dépense pouvoit devenir ruineuse pour l'Etat, il ordonna qu'il ne seroit plus permis qu'aux femmes de porter des habits de soye, des diamans & de ces autres superfluités, dont il est honteux aux hommes de se parer. Cette Ordonnance fut reçûë diversement. Ceux qui aimoient le luxe, & qui se plaisoient dans la profusion, disoient: » Que ce qui étoit » loüable dans un temps, étoit sou» vent condamnable dans un autre. » Que l'Ordonnance du Roi pouvoit » être utile dans les commencemens

» de la Monarchie, lorſque les Por- 1484.
» tugais étoient en quelque ſorte dans
» l'indigence ; mais qu'elle étoit de-
» raiſonnable depuis que le Roïaume
» s'étoit enrichi par ſes conquêtes ;
» qu'il falloit donc laiſſer à chacun
» la liberté d'uſer de ſon bien à ſon
» gré ; d'autant plus que cette liber-
» té étoit le ſeul moïen qui reſtât à
» la Nobleſſe pour ſe diſtinguer du
» peuple : que la magnificence des
» Grands alloit toujours au profit de
» l'Etat ; qu'ils faiſoient vivre les
» pauvres par leurs profuſions ; &
» qu'il étoit injuſte de leur ôter cet-
» te reſſource. « Ceux au contraire
qui ne s'occupoient que du bien pu-
blic, & qui regardoient le luxe com-
me la ſource de la dépravation des
mœurs, ſoûtenoient que la nouvel-
le Ordonnance de Dom Juan étoit ju-
ſte & raiſonnable. » Que la frugalité
» étoit la ſource de toutes les vertus.
» Que les anciens Portugais ne s'é-
» toient ſoûtenus que par un attache-
» ment inviolable à la vie ſimple, unie,
» & modeſte. Qu'ainſi un Roi qui s'ef-
» forçoit de rappeller les anciennes
» mœurs, en s'oppoſant vigoureuſe-
» ment aux progrès du luxe, étoit
» extrêmement loüable. « Le Roi

1484. donna de la force à sa loi en s'y conformant lui-même le premier : l'exemple des Princes frappe plus vivement que les Loix.

Sur ces entrefaites Pierre Norogna arriva de son Ambassade de Rome & de Venise. Il apporta au Roi la Bulle de la Croisade, obtenuë en faveur de la guerre d'Afrique. Dom Juan la reçût comme une grace particuliere, parce que la Cour de Rome n'étoit plus en usage d'en accorder. Les Rois de Portugal avoient coutume de ne recevoir aucuns décrets du saint Siege, qu'il n'eût auparavant essuïé un rigoureux examen de la part du Chancelier du Roïaume, afin de voir s'ils ne contenoient point quelque maxime opposée aux droits du Roi; les Papes supportoient impatiemment cet examen; ils aiment à parler sans qu'on leur réplique. Dom Juan reçut presqu'en même temps des Lettres de la part d'Innocent VIII. par lesquelles il le prioit d'abolir cette coûtume; le Roi, soit par reconnoissance, soit qu'il voulût montrer quelle étoit son obéïssance envers le Saint Siege, y consentit, & exécuta ce qu'on lui demandoit; tout le monde n'approuva pas la complaisance, ou plûtôt la foi-

blesse indigne & la lâcheté de Dom Juan, mais elle ne tira point à conséquence; les droits d'une Couronne ne sçauroient se prescrire. 1484.

Ferdinand Roi de Castille assiegeoit Malaga Ville maritime du Roïaume de Grenade. Il vint à manquer de poudre & de canons, pour continuer avec succès le Siege. Dom Juan lui envoïa tout ce qui étoit nécessaire, quoiqu'il vît bien que la conquête de Malaga ne feroit qu'augmenter la puissance de Ferdinand; mais il aima mieux manquer à la politique qu'à la Religion.

Au commencement de 1487. il donna des preuves éclatantes de sa magnificence. Setubal ancienne Ville de Portugal, étoit chargée d'impôts au-dessus de ses forces. Le Roi non-content de la soulager en les diminuant, permit qu'on se servît du reste, pour construire un aqueduc, & comme cela ne suffisoit pas pour achever l'ouvrage, il donna de ses propres fonds les sommes nécessaires, pour y mettre la derniere main. Le Roi prudent n'ignoroit pas que le Fisc ne s'enrichit que des richesses des peuples, & que c'est au Fisc à les soulager, lorsqu'ils sont dans la misere. 1487.

1487. La peste faisoit ressentir ses cruels effets à la Ville de Lisbonne. Malgré le peril qu'il y avoit à s'en approcher, Dom Juan se rendit à Santarem, qui est tout proche, & situé de même que Lisbonne sur le Tage, afin de hâter la construction d'une flote qu'il destinoit à la guerre d'Afrique. Le Roi de Fez avoit fait alliance avec le feu Roi Alfonse, & le Roi infidéle l'avoit religieusement observée; mais Barraxa & Almendarin, l'un Gouverneur de Tetuan, & l'autre de Xevean, s'étoient révoltés contre lui, & se préparoient à lui faire la guerre. Dom Juan, sous prétexte de secourir le Roi de Fez, résolut d'envoïer en Afrique des troupes. Il arma donc une flote de cent trente vaisseaux, sur laquelle il embarqua quinze cens chevaux & mille hommes d'infanterie, avec un nombre considérable de Volontaires, dont il confia le commandement à Jacque Ferdinand d'Almeida Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem, auquel il donna pour Lieutenant Géneral Jean d'Ataïde. La flote eut un vent favorable, & aborda heureusement à Anafin. Almeida débarqua de même, sans que les Afriquains s'en doutassent; il marcha sans s'arrêter

vers leurs habitations ; il les ſurprit, 1487.
les tailla en pieces, & fit un grand nombre de priſonniers, qu'il amena en Portugal. Dom Juan fit dire au Roi de Fez que c'étoit en ſa faveur qu'il avoit fait cette entrepriſe ; ce Prince fit auſſi-tôt partir un Ambaſſadeur, pour l'en remercier.

Barraxa, pour s'en venger, fit une incurſion dans le territoire de Tanger; il s'avança même juſques ſous les murailles de cette Ville, & y commit de grands ravages. Jean de Meneſés Commandant de la Place ſortit avec toute la Garniſon pour en arrêter les progrès ; il joignit Barraxa, mit le deſordre parmi ſes troupes, le bleſſa lui-même & le fit priſonnier. Cette nouvelle cauſa une joïe univerſelle en Portugal. Barraxa s'étoit fait un grand nom par ſes exploits ; D. Juan fit publiquement l'éloge du vainqueur, pour entretenir par ces loüanges flâteuſes l'émulation parmi les Portugais. C'eſt par ces légeres récompenſes qui ne coûtent rien, que les Rois s'acquittent ſouvent des ſervices les plus importans qu'on leur rend.

On voulut perſuader au Roi qu'il étoit de ſon interêt de faire mourir Barraxa. C'eſt un homme, diſoit-on,

1487. ambitieux, hardi, qui ſait la guerre, & qui hait mortellement les Chrétiens; ſi on lui rend la liberté, il ne s'en ſervira que pour cauſer de nouveaux troubles en Afrique, & que pour ravager par ſes brigandages les terres des Sujets du Roi; il ſeroit donc prudent de lui ôter le moïen de nuïre, en lui ôtant la vie: Dom Juan qui préferoit toujours l'honnête à l'utile, rejetta ce conſeil, & bien loin de rendre la captivité plus dure à Barraxa, il envoïa des ordres à Jean de Meneſés, afin qu'il eût pour ce Barbare tous les égards dûs au merite, & fit en même temps partir un Medecin pour le panſer de ſes bleſſures. Barraxa ne fut point inſenſible aux attentions qu'on eut pour lui. Cependant ennuïé de vivre dans le repos, il traita de ſa rançon, & offrit quinze mille écus d'or, dix eſclaves Chrétiens & onze chevaux. On l'accepta, & il donna deux de ſes enfans pour ôtages, avec ſerment de ne jamais faire la guerre contre Dom Juan.

1488. Antoine de Norogna Gouverneur de Ceuta, jeune, vaillant & brûlant du déſir de s'immortaliſer par les armes, ne ceſſoit de harceler les Maures ſes voiſins. Ayant fait

fait une course sur leurs terres, il y fit un butin considérable, qu'il ramenoit à Ceuta, lorsqu'il rencontra une multitude d'Infidéles qui l'attendoient pour le combattre. Méprisant leur nombre, Norogna se range en bataille, charge l'ennemi, en fait un grand carnage, & se fait enfin admirer, & craindre tout ensemble par des actions éclatantes de valeur. Cependant les Maures honteux de se voir battus par une poignée de Portugais, se ralient, s'animent, reviennent à la charge, enveloppent leurs ennemis, les pressent vivement, répandent le désordre parmi eux, en tuent les plus braves, & font enfin Norogna lui-même & Ferdinand Coutigno prisonniers. Christophle de Melo, Simon de Souza, Martin Vasqués, & d'Acugna Seigneur de Tavora, perdirent la vie dans cette occasion. Leur défaite & leur mort répandirent le deüil & la tristesse dans tout le Portugal. Le Roi rendit les ôtages de Barraxa pour ceux qui avoient été faits prisonniers. Il fut si pénétré de la mort de ses sujets, qu'il résolut pour la venger, de passer lui-même en Afrique. 1488.

Cependant François Coutigno Comte de Borba obtint le Gouvernement

1488. de Zila. Il avoit pour espion un Maure nommé Albula, dont il avoit souvent éprouvé la fidélité. Il fut pris & conduit à Alcasarquibir, où il fut condamné à la mort. Pour l'éviter, il demanda à parler à Talaro Gouverneur de la Place, auquel il promit de livrer Coutigno, pourvû qu'il lui conservât la vie & la liberté. Talaro lui accorda tout ce qu'il lui demanda, & lui promit encore de grandes récompenses. Albula revint retrouver Coutigno, à qui il fit entendre qu'il avoit trouvé le moyen de s'échapper des mains des Barbares, & qu'il étoit ravi d'avoir recouvré sa liberté, afin de lui rendre de nouveaux services; lui promettant de lui fournir bientôt des occasions pour ravager impunément les terres des ennemis. Coutigno ajoûta foi à ses promesses: il avoit éprouvé sa fidélité; il n'imagina point qu'il étoit dans le dessein de le trahir.

Albula vint le trouver peu de jours après, pour l'avertir qu'il y avoit une entreprise à faire. Coutigno s'en rapporte à lui, choisit soixante chevaux & se rend dans l'endroit qu'il lui avoit indiqué. Coutigno ne voit qu'une vaste campagne couverte de Laboureurs qui cultivoient leurs terres; à son ap-

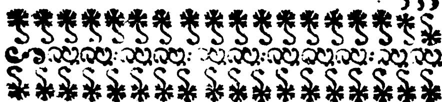
proche ils quittent leur charruë & se 1488.
retirent vers un lieu couvert, où Talaro s'étoit mis en embuscade. A l'approche des Portugais, les Maures poussent des cris effroïables, & font tous leurs efforts pour les envelopper. Coutigno vit tout le péril qui le menaçoit; mais incapable de crainte, il dit froidement aux siens de marcher en ordre & de le suivre, pour s'emparer d'un poste qui paroissoit avantageux. En même tems pour faire croire aux Maures qu'il n'étoit pas là, il fait cacher l'étendart Roïal, qui étoit la marque par où l'on auroit reconnu qu'il y étoit, & dit à ses gens : « Nous avons une ressource
» pour conserver nos vies & nos li-
» bertés. Nous devons combattre
» pour la Religion, pour la gloire &
» pour la vie. Ne vous épouvantez
» donc point du nombre des enne-
» mis ; la victoire suit la valeur &
» non le nombre. » Il n'eut pas le tems de faire un plus long discours ; on le chargea, & il chargea à son tour. On combattit avec une opiniâtreté féroce. Coutigno & Talaro s'attaquerent l'un l'autre, leur combat fut long ; ils y déploïerent tout ce que l'adresse, la valeur & le desir de

1488. vaincre peuvent inspirer à des hommes vaillants. Après avoir tué leurs chevaux, ils continuerent leur combat à pied. Enfin Talaro blessé & prêt à succomber, reconnut Coutigno pour son vainqueur, & se rendit son prisonnier. Alors les autres Maures prirent la fuite, abandonnerent leur Général, & laisserent les Portugais emporter un butin considérable. On raconte que Talaro se voïant vaincu par un si petit nombre » de troupes, dit à Coutigno : Ne » t'enorgueillis point de ta victoire ; » Dieu est Chrétien aujourd'hui ; de» main il sera Maure. « Le Roi fut extrêmement sensible à la victoire de Coutigno ; il l'en remercia, & donna la survivance de son Gouvernement de Zila à son fils.

Peu de tems après, les Portugais remporterent encore une grande victoire sur les Maures. Le Roi aïant differé de passer en Afrique pour y faire de plus grandes conquêtes, Ferdinand Martin Mascaregne partit pour son Ordre avec cinq cens chevaux & mille hommes d'Infanterie, pour joindre le Comte de Borba, & continuer avec lui la guerre contre les Infideles. Jean de Menesés reçut aussi

ordre d'exécuter avec eux tout ce 1488.
qu'ils jugeroient utile pour le service du Roi. Mascaregne se mit aussitôt en campagne, marcha du côté d'Alcasarquibir, traversa le pont de cette Ville, ce que n'avoient encore osé faire les Portugais, & alla piller & ravager quelques Bourgades voisines, d'où il ramena un butin considérable. Il enleva aussi une Ville aux Maures, qu'il fit fortifier promptement, pour la mettre hors d'insulte. Enfin il porta la terreur chez les Infideles, & rendit le nom des Portugais si redoutable parmi eux, qu'ils n'osoient se présenter pour les combattre. Mascaregne, après s'être ainsi distingué en Afrique, revint en Portugal, où le Roi le combla d'honneurs & de marques d'amitié. Dom Juan étoit persuadé, que les récompenses ne suffisoient pas pour attacher les hommes à leurs devoirs, & pour les porter aux grandes actions; & qu'il falloit encore les animer par des marques d'amitié & de confiance.

*Fin du treizième Livre.*



# TABLE DES MATIERES,

Contenuës dans ce Volume.

## A

## D



## E

H

I

## L

## M

## N

O

P

X



Z.



FIN.


BIBLIOTHÈQUE DE F. C. DE LA HARPE


CANTON DE VAUD
LIBERTÉ ET PATRIE
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE



